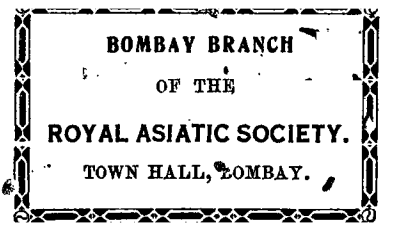
00037309



Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019

Lith. de G. Engelmann

PRÉCIS DE L'HISTOIRE

DE NAPOLÉON,

DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE:

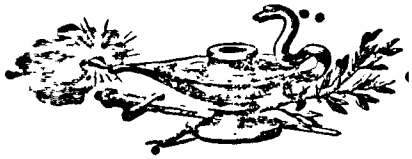
AVEC LES RÉFLEXIONS DE NAPOLÉON LUI-MÊME SUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENS ET LES PERSONNAGES LES PLUS IMPORTANS DE SON ÉPOQUE;

SUIVI

D'UN EXAMEN POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DES OUVRAGES QUI SE RATTACHENT LE PLUS IMMÉDIATEMENT A L'HISTOIRE DE NAPOLÉON;

Par MM. G. TOUCHARD-LAFOSSE, ancien officier de l'administration supérieure de l'armée; et J. S. SAINT-AMANT.

Il existe aujourd'hui tant de lumières sur moi que, quand les passions auront disparu, quand les nuages seront passés, je me fie à l'éclat qui restera.
NAPOLÉON.



37309

A PARIS,
CHEZ A. THOISNIER-DESPLACES, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, N° 29, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.
1825.

37309

00037309

PRÉFACE

DES AUTEURS.

L'HISTOIRE des peuples, comme celle des hommes, est un enchaînement de succès et de revers, d'élévation et d'abaissement, de triomphes et d'humiliations; la connaissance entière de ce jeu capricieux des destinées doit parvenir à la postérité. L'historien ne remplit qu'imparfaitement sa noble mission en ne consignant sur ses tablettes qu'une partie des évènemens; et ses préférences sont malheureuses lorsqu'elles le portent à ne retracer que des désastres, surtout quand ces désastres sont ceux de sa patrie.

L'attention de l'Europe est en ce moment fixée sur l'*Histoire de Napoléon et*

de la grande Armée, production que l'enthousiasme devait accueillir, sous le triple rapport de l'importance du sujet, de la confiance attachée au nom de l'auteur, et du mérite éclatant de l'exécution. Mais cette histoire est celle d'une seule année..... et quelle année? 1812!..... Ah! les Troyens chantèrent-ils la défaite d'Hector? célébrèrent-ils la chute d'Ilion!!!

Et nous aussi, nous avons compté dans les vieilles légions qui s'illustrèrent sur l'Adda, le Mincio, l'Adige, le Tagliamente; et nous aussi, nous avons suivi les phases de l'astre qui s'éleva radieux sous le beau ciel de l'Italie; pâlit aux plaines de Moscow, et s'éclipsa parmi les nuages orageux de Waterloo.

Ici, nous marquons, du moins, les scènes glorieuses du drame imposant dont M. le comte de Ségur n'a tracé que la catastrophe..... La tâche que nous avons choisie, et qui pouvait aussi échauffer des cœurs français, nous a semblé urgente; elle importait peut-être à l'orgueil natio-

nal. Sans doute la sagesse pèsera les faits et leurs résultats; mais la sagesse procède lentement à la suite des révolutions, et les préventions, les inimitiés, l'erreur courent devant elle pour tout dénaturer. Heureux si nous présentons sous son véritable jour le tableau qui vient d'être offert à la France du côté des ombres; heureux si, en écartant les branches de cyprès qu'une main habile étend sur nos lauriers, nous parvenons à démontrer que leur éclat, renouvelé par les triomphes de trente campagnes, ne peut être terni par les revers d'une seule année.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE

DE NAPOLÉON,

DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

CHAPITRE PREMIER.

ÉCOLE MILITAIRE.—PREMIERS GRADES.

Le principal devoir de l'historien se compose de deux conditions, qui rarement furent remplies : juger les hommes sans passion, et retracer les évènemens sans prévention et surtout sans partialité.

A peine un écrivain a-t-il saisi le burin de l'histoire, qu'une lutte inévitable se déclare entre les penchans ou les considérations qui le dominent, et la bonne foi qui devrait le guider. C'est sous l'empire de l'enthousiasme, des préjugés, de la crainte, de l'erreur que, depuis trente siècles, les destinées des peuples et de leurs dominateurs furent transmises aux générations suc-

cessives qui, pour eux, devinrent la postérité. Aucun philologue, aucun critique ne peut nous affirmer qu'Hérodote, Thucydide, Polybe, Salluste, Tite-Live, Tacite, Grégoire de Tours, Eginhard, Joinville, de Thou, Rollin et tant d'autres aient joui de cette liberté de conscience, de cette indépendance d'esprit, qui seules pourraient nous rassurer sur la fidélité de leurs écrits. Le doute couvre de son prisme désespérant presque toutes les pages de l'histoire, où les hommes voudraient puiser, à l'école du passé, des leçons pour le présent.

S'agit-il d'écrire les évènemens contemporains, la tâche déjà si difficile, si délicate de l'historien se complique de nouvelles difficultés : les intérêts qu'il faut ménager, les réputations que l'on doit se garder d'atteindre, la puissance qu'il serait dangereux d'irriter, tels sont les ennemis irréconciliables de la vérité que nos neveux attendent, et qui, altérée par des consciences séduites, ou deshonorée par des mains esclaves, va grossir la multitude de fables historiques que nous laissons après nous. Que sera-ce donc quand les annales du temps seront tracées sur le volcan encore fumant d'une révolution? L'esprit de

parti qui lui survit suffit pour bannir la bonne foi du domaine des lettres. S'il est quelques écrivains, de qui les passions ne soient pas d'abord excitées par ce ferment universel, échapperont-ils long-temps à la nécessité de se ranger sous la bannière des partis? Non; calmes et modérés, il vivraient inaperçus, et l'impassibilité de l'homme de lettres ignoré, résiste rarement au besoin qu'il a de se faire un nom. Ainsi, durant les troubles politiques et lorsqu'ils viennent de cesser, les écrits doivent être généralement empreints des opinions que les hommes manifestèrent dans leur cours : elles percent dans tous les jugemens qu'ils portent; et comme les opinions franchissent aisément les bornes que la raison impose, elles érigent les moindres qualités en vertus, changent les plus petites fautes en forfaits.

A tant de causes corruptrices vient se joindre, sous la plume de l'historien des souverains, ou l'acrimonie de la haine, si l'écrivain est dans la disgrâce du prince, ou l'indulgence de l'amour, s'il est comblé de ses faveurs. Or, que doit-on penser des nombreux écrits qui furent publiés sur Napoléon, lorsque ce grand

météore politique brillait de tout son éclat, ou depuis qu'il a disparu de l'horizon européen? Quelle confiance accordera-t-on à ces Aristotes nouveaux qui, sous l'influence bénigne des dotations, des titres, des cordons qu'ils tiennent d'un autre Alexandre, se proposent d'écrire sa vie avec l'inflexible impartialité, qui, de leur part, serait de l'ingratitude? D'un autre côté lira-t-on sans dégoût ces libelles vénéneux répandus à pleines mains sur la tombe de Napoléon, par des hommes qu'il jugea bien en leur refusant sa confiance, ou qu'il punit trop peu en la leur retirant?.... Avouons-le donc franchement, du sein de tant de fortunes soudaines, de réputations improvisées, d'intérêts oubliés ou compromis, d'orgueils froissés ou satisfaits, il sortira peu de jugemens mesurés sur le premier acteur de notre révolution. Il étonna le monde par son élévation, par ses exploits, par un génie aussi flexible qu'étendu, par ses fautes mêmes, et jusque par sa chûte. Un tel homme devait tenir son siècle dans une continuelle exaltation; peut-être ne pouvait-il être compris que par les passions qui, long-temps, se ressentiront de l'espèce de commotion électrique qu'il leur imprima.

Napoléon se plaça tellement au-dessus de tout ce qui l'environnait que, selon l'idée qu'on se fit des actes de sa puissance, il fallut souvent les admirer ou les blâmer sans être parvenu à les expliquer. Qui pourrait en effet se flatter d'avoir étudié, de sang-froid, ce souverain sur le trône le plus élevé de la terre, à travers les rayons éblouissans de sa gloire, et au bruit des acclamations d'un peuple enivré!... On l'a mieux jugé sur le roc de l'exil : c'est là qu'on a retrouvé l'homme, et qu'il s'est reconnu lui-même. Là, furent recueillis les seuls élémens, peut-être, dont on doive composer son histoire morale; les seules couleurs qui puissent servir à tracer son portrait.

Si, comme l'a dit Buffon, les écrits portent l'empreinte du caractère, on doit lire avec intérêt les mémoires que Napoléon a dictés à ses amis. Mais c'est essentiellement dans des conversations imprévues, dans des entretiens nés du hasard, dans les saillies que la circonstance fit jaillir du naturel de ce prince, que l'observation saisira les traits épars dont, enfin, la philosophie et l'impartialité composeront la physionomie sous laquelle il doit être offert à la postérité.

Pénétrés comme nous le sommes de la dépendance presque inévitable de l'historien, nous avons hésité long-temps à nous imposer la tâche difficile que nous essayons aujourd'hui de remplir : déterminés enfin par le silence de nos passions à une époque où trop de passions ont parlé, nous avons saisi la plume... Si, à l'aide du prestige dont nous environna sans cesse notre sujet, l'erreur s'est glissée dans quelques pages de ce précis, nous pouvons affirmer du moins que notre conscience est restée indépendante : nous n'avions point de faveurs impériales à regretter ; point de faveurs royales à reconnaître; nous étions dans la sphère de la vérité.

Napoléon naquit, le 15 août 1769, à Ajaccio, dans l'île de Corse, qui avait été réunie à la France en 1768. Quelques biographes, dans le but d'enlever le titre de Français à celui qui nous gouverna quinze ans, ont prétendu que sa naissance précéda cette réunion; mais c'est une de ces misérables atteintes qui glissent, sans l'effleurer, sur la carrière des héros : elle ne mérite pas l'honneur d'être repoussée. Charles de Bonaparte, membre d'une cour su-

périeure, et Letitia Ramolino, son épouse, eurent huit enfans (1); Napoléon fut le second. On a voulu contester aussi l'origine noble de la famille Bonaparte : cette question a long-temps occupé quelques cercles de Paris, qui la résolurent dans le sens négatif. Napoléon savait calculer en philosophe les causes de l'illustration ; il n'appela jamais du jugement de ces comités héraldiques; il repoussait même en souriant les preuves de son ancienne noblesse; et l'on sait qu'il répondit un jour à l'empereur François, qui lui disait que sa maison avait été souveraine à Trévise : « Je ne veux rien savoir ; je préférerais bien plutôt être le *Rodolphe d'Hasbourg* (2) de ma famille ». Toutefois, la généalogie des Bonaparte est basée sur des documens historiques du quatorzième siècle : originaires de la Toscane, ils jouissaient d'une grande considération dans ce

(1) Joseph, 1768; Napoléon, 1769; Lucien, 1775; Elisa, 1777; Louis, 1778; Pauline, 1780; Caroline, 1783; Jérôme, 1784.

(2) Rodolphe Ier, Empereur d'Allemagne, surnommé le *Clément*, était fils d'Alberg, comte d'*Hasbourg*. Elu en 1273, il est mort en 1291. Ce prince était brave, prudent et politique.

pays, et plusieurs édifices de Florence sont encore chargés des écussons de cette maison. Enfin, il est de notoriété publique que Charles de Bonaparte fut choisi, en 1779, par les états de la Corse pour représenter la noblesse, dans la députation qu'ils envoyèrent au roi de France; cette circonstance a sans doute échappé à la bonne foi de certains critiques (1).

Napoléon avait suivi son père sur le continent, lors de la mission honorable que nous venons de rappeler; il fut admis la même année à l'école militaire de Brienne, en qualité d'élève du Roi. La malveillance, toujours active, qui s'est plue à environner de fables les premières années de ce grand homme, a signalé cette admission comme le prix des complaisances de madame de Bonaparte pour M. de Marbeuf, gouverneur de la Corse..... Sans nous attacher à réfuter cette injurieuse asser-

(1) « Charles de Bonaparte, mourut à Montpellier, d'un « *squirre à l'estomac*, à l'âge de trente-huit ans. Il n'avait « été rien moins que dévot; il s'était même permis quel- « ques poésies anti-religieuses, et cependant, à sa mort, « il ne se trouvait pas assez de prêtres pour lui. Il tenait « fort à la noblesse et à l'aristocratie. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

tion, nous demandons aux hommes sages et impartiaux si un magistrat recommandable, un gentilhomme jugé digne de représenter la noblesse d'une province, ne pouvait pas, autrement que par son déshonneur, avoir acquis des droits aux grâces de la Cour.

Nous passerons rapidement sur l'adolescence de Napoléon : la nature semble hâter pour lui cette saison de la vie. Étranger aux jeux de ses camarades, il se montre réservé, silencieux, méditatif. Son premier âge est empreint d'une maturité inaccoutumée ; ses amusemens même sont soumis aux combinaisons d'un génie naissant qui, déjà, s'élance au-delà de la sphère des conceptions ordinaires. Son imagination exaltée porte son existence tout entière dans l'avenir ; les temps futurs semblent s'offrir à lui sous l'aspect qu'ils auront : on dirait qu'il pressent l'élévation que lui prépare le destin. « Élève, il est le solitaire de « l'école ; camarade, il n'a point d'égaux ; il « a des amis qui sont ses complaisans. Ses « rapports avec eux sont singuliers : associé à « leurs travaux comme à leurs plaisirs, on le « croirait sous l'influence d'un fatalisme impé- « rieux ; et dans cette discipline commune des

« écoles, il a l'air d'obéir à part (1)..... » Les professeurs cherchèrent long-temps sans succès la clef de ce caractère impénétrable, que le célèbre Paoli n'expliquait qu'imparfaitement, lorsque, plus tard, il disait de Napoléon que *ce jeune homme était taillé à l'antique..... que c'était un homme de l'histoire de Plutarque.*

Les sciences exactes remplirent presque exclusivement les journées de Napoléon pendant son séjour à Brienne; l'abstraction du calcul flattait ses goûts naturellement sévères; la littérature, les beaux-arts, les talens agréables étaient repoussés par lui comme de dangereuses séductions; il pensait, non sans raison, que l'esprit n'a pas besoin d'être distrait lorsqu'il sait s'occuper utilement. C'est dans ces dispositions que Napoléon est admis, en 1783, à l'école militaire de Paris; en 1785, il est nommé lieutenant dans le régiment de la Fère, artillerie; en 1791, il passe avec le grade de capitaine dans celui de Grenoble. Telle est l'impulsion donnée à une fortune qui ne s'arrêtera plus qu'après avoir placé son protégé au premier rang des puissances de la terre.

(1) Biographie des contemporains.

CHAPITRE II.

DÉBUT POLITIQUE. — SIÈGE DE TOULON. — TREIZE VENDEMIAIRE.

En 1792, Napoléon parut pour la première fois sur la scène politique, partisan zélé de la liberté, (1) qu'il outragea depuis, il marchait alors sous ses drapeaux avec Paoli, qui semblait servir la France. Lorsque ce général osa songer à rendre la Corse indépendante, afin de la soumettre peut-être à sa propre ambition, Napoléon rompit avec lui d'une manière éclatante (2). Trop faible cependant pour résister

(1) « J'ai été très chaud patriote et de fort bonne foi « au commencement de la révolution; je m'étais refroidi « par degrés à mesure que j'avais acquis des idées plus « justes et plus solides! Mon patriotisme s'est affaissé sous « les absurdités politiques et les monstrueux excès civils « de nos législateurs. Enfin, ma foi républicaine a disparu « lors de la violation des choix du peuple par le Direc- « toire, au temps de la bataille d'Aboukir. »

(2) Il avait rêvé de faire le Solon; mais il avait mal choisi son original. *Nap. d'ap. Las-Cases.*

au parti puissant à la tête duquel s'était placé Paoli, il dut quitter l'Ile, et soustraire sa nombreuse famille aux persécutions, peut-être à la mort..... Mais il jura, sur les cendres de la maison incendiée de ses pères, d'arracher sa patrie à la domination promise à l'Angleterre. Cinq ans s'étaient à peine écoulés que le jeune officier d'artillerie, devenu général en chef, avait accompli son serment.

Jusqu'ici le néophite de la gloire n'a fait que préluder sur les confins de la carrière brillante qui va s'ouvrir devant lui; c'est à Toulon, en 1793, qu'il fait le premier pas dans cette carrière, et c'est un pas de géant. Revêtu du grade de chef de bataillon, que viennent de lui conférer les représentans du peuple Salicetti, Albitte et Barras, il dirige les travaux du siège de cette ville, que la trahison a livrée aux Anglais : de savantes dispositions sont faites; la tranchée est ouverte; Toulon est reprise (1)... Généraux, représentans du peuple, habitans, tout se reconnaît tributaire du talent

(1) 19 décembre 1793. — « Je tenais déjà Toulon que « personne encore ne se doutait dans l'armée qu'il fût « possible de prendre cette ville. Allez vous reposer, dis-

qui vient de rendre à la France le plus important de ses ports. Le triomphe de Napoléon est modeste ; mais son génie semble dès-lors exercer cet empire qu'on verra bientôt prendre un si rapide essor..... Le jeune officier ne songe encore qu'à obéir, et cependant la supériorité qui caractérise ses actions et ses discours, a soumis toutes les volontés..... Les apôtres ardens de la liberté ont, à leur insu, salué d'une irrésistible soumission le maître que la fortune ne tardera pas de leur donner.

Appelé à l'armée d'Italie en qualité de général de brigade, commandant l'artillerie, Napoléon porta à ce nouveau poste son génie et l'ascendant qu'il exerçait : là, comme à Toulon, les généraux et les représentans du peuple lui obéissent en croyant le commander. Il est digne de remarque que, dès cette époque, Napoléon avait conçu un plan d'invasion de l'Italie : il voulait, après la victoire del Cairo (1), qu'on se précipitât sur le Piémont ; mais il ne parvint pas à faire concevoir aux représentans

« je au général Dugommier, qui était accablé de fatigue, « nous venons de prendre Toulon ; vous pourrez y cou- « cher demain. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

(1) Combat donné le 21 septembre 1794.

ce qu'il sentait si bien, l'influence d'un premier succès.

Napoléon a vingt-six ans; il a déjà traversé cette première jeunesse, cette canicule brûlante de la vie, où l'amour manque rarement d'imposer ses lois, et le cœur du jeune général ne s'est point encore ouvert à ce sentiment; une passion plus noble le remplit. Mais il est une situation où l'âme la plus stoïque paie infailliblement à l'amour le tribut de l'humaine faiblesse : c'est lorsqu'elle a besoin de s'épancher. Le vainqueur de Toulon et del Cairo, qui se trouvait encore en Italie sous les ordres du général Dumorbion, éprouva bientôt quelques disgrâces, nées de la jalousie du représentant Aubry, ancien capitaine d'artillerie. Celui-ci n'avait pas vu sans un secret mécontentement l'élévation soudaine d'un officier si nouveau; dirigeant alors le comité militaire, il profita du pouvoir que cet emploi lui donnait pour déplacer son heureux rival. Après lui avoir fait proposer le commandement de son arme à l'armée de l'ouest, commandement que Napoléon ne crut pas pouvoir accepter, il l'appela à celui d'une brigade dans la ligne, destination que les généraux d'ar-

tillerie, par un orgueil mal entendu, considèrent comme indigne d'eux, et que Napoléon se hâta de refuser également (1). Le favori du destin a donc un instant connu l'humiliation et les dégoûts. Ce génie actif, qui déjà s'est manifesté par des travaux importans, va se replier sur lui-même; il va mesurer, dans la retraite et la méditation, les obstacles que des mains ennemies accumulèrent pour fermer la carrière glorieuse ouverte devant lui. C'est dans cette circonstance, où l'âme spartiate de Napoléon ne fut point exempte de chagrin, que madame de Beauharnais (2) vint conquérir le cœur de l'homme, en consolant le général. Nous la verrons s'élever avec lui

(1) « Devenu général d'infanterie par cette nouvelle « réorganisation, je fis des représentations à Aubry, qui « me dit que j'étais trop jeune, qu'il fallait laisser passer « les anciens. *On vieillit bien vite sur le champ de ba-* « *taille, et j'en arrive*, lui répondis-je. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Méara.

(2) « Elle m'a donné le bonheur et s'est constamment « montrée mon amie la plus tendre; professant à tout mo- « ment la complaisance la plus absolue. Aussi lui ai-je « toujours conservé les plus tendres souvenirs et la plus « vive reconnaissance. Si je l'eusse gardée, je serais encore « sur le trône. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

jusqu'au premier trône de l'Europe ; nous admirerons en elle la bienfaisance couronnée, et nous compterons parmi les grandes fautes de Napoléon ce divorce, de scandaleuse mémoire, auquel semble se rattacher la chaîne de revers que l'ingrat époux de Joséphine traîna depuis Moscou jusqu'au roc de Sainte-Hélène.

Le 13 vendémiaire an IV, la majorité des sections de Paris s'était soulevée contre la Convention nationale; Barras (1), général en chef de l'armée de l'intérieur, appelé à réprimer ce mouvement insurrectionnel, s'adjoignit Napoléon, en qualité de général de division; les sections furent soumises. La calomnie, toujours prompte à s'attacher aux réputations qui s'élèvent, a voulu faire peser sur le lieutenant de Barras la responsabilité de cette journée; mais l'histoire repousse une aussi vague accusation. Un officier-général en sous-ordre ne délibère point, il exécute; Napoléon ne fut, à l'affaire du 13 vendémiaire, que le bras de la Convention.

Bientôt la constitution de l'an III et le Di-

(1) « Il n'avait aucun talent pour la tribune et nulle « habitude pour le travail. Il n'avait point les qualités

rectoire exécutif, ayant été proclamés (1), Napoléon fut lui-même nommé commandant en chef des troupes de l'intérieur, en remplacement de Barras, qui venait d'être revêtu de la dignité de directeur ; il conserva peu de temps ce commandement, et sur la proposition de Carnot, le Directoire lui confia celui de l'armée d'Italie, dont il alla sur-le-champ prendre possession. Il venait alors d'épouser madame de Beauharnais. Ainsi, en moins de dix années, la fortune a fait franchir tous les grades à un militaire de vingt-sept ans ; dans le cours de quelques mois il va légitimer cette faveur extraordinaire, laisser loin derrière lui les plus grands capitaines des temps modernes, et se placer au rang d'Annibal et de César.

« nécessaires pour faire partie du Directoire ; il fit mieux « que ceux qui le connaissaient n'attendaient de lui. »

Nap. d'ap. Monthoion.

(1) 20 juin 1795.

CHAPITRE III.

GUERRE D'ITALIE. — CAMPAGNE DE SIX JOURS.

Le départ de Napoléon eut lieu au commencement de 1796; arrêtons-nous un moment sur la situation de l'armée qu'il allait commander. Sans doute elle avait vaincu dans la campagne précédente; sans doute on devait attendre beaucoup de son intrépidité, et de l'enthousiasme qui l'animait. Mais, privée de solde, manquant de vivres, presque nue, à peine armée, et dépourvue d'artillerie, elle laissait craindre l'indiscipline, qui naît si promptement chez le soldat français découragé. L'ennemi qu'elle avait à combattre lui opposait, tout à-la-fois, la supériorité du nombre, la discipline, les ressources d'un sol fécond, et la facilité des communications. Outre le désavantage que laisse entrevoir, du côté de l'armée française, le parallèle que nous venons d'établir, sa position stratégique

était fausse et dangereuse : éparses dans les rochers qui bordent la rivière de Gênes, plusieurs de ses divisions étaient acculées à la mer; son centre était faible, son aile droite pouvait être facilement compromise. Dans cet état de choses, et avec moins de quarante mille hommes, Napoléon devait menacer d'une invasion, les riches contrées d'Italie; conjurer par de prompts résultats le mécontentement des troupes, réprimer l'anarchie qui régnait parmi les chefs, et prévenir surtout l'explosion des intérêts jaloux qu'il allait exciter. Son premier soin fut de conquérir la confiance et l'estime de tous; il y réussit, parce qu'il se montra lui-même confiant et dévoué. Le jeune général était dans la position d'Annibal, lorsqu'il descendit des Alpes; après avoir traversé les Gaules, il se rappela la courte harangue du capitaine carthaginois: « Camarades, dit Napoléon d'une voix ferme, « vous manquez de tout au milieu de ces ro- « chers; jetez les yeux sur les riches contrées « qui sont à vos pieds, elles nous appartien- « nent : allons en prendre possession. » Ce n'était pas tout que de rajeunir cette éloquence militaire dont les généraux républi-

cains auraient dû pressentir plus tôt l'influence. il fallait encore qu'une tactique pressante, autant qu'imprévue, étonnât l'ennemi, avant qu'il eût le temps de calculer la faiblesse des ressorts qu'on allait faire jouer contre lui. Ici vont se déployer les ressources que Napoléon a méditées dans la retraite et le recueillement; il n'avait accepté le commandement qu'après avoir calculé toutes les chances d'un plan formé, qui consistait à séparer l'armée piémontaise, commandée par Provéra et Colli, de l'armée autrichienne, qui marchait sous les ordres de Beaulieu et d'Argenteau..... En moins de six jours, ce but stratégique fut atteint. L'impétueux général, avec la rapidité de l'aigle, qui, dans peu d'années, sera sur ses drapeaux un insigne redouté, bat Argenteau à Montenotte (1), et le rejette sur Millesimo et Dego, où il est de nouveau battu (2); tandis que Beaulieu opère sa retraite sur Acqui, et que Provera pose les armes à Cossaria (3). Défaits enfin à Ceva, à Mon-

(1) 11 avril 1796.

(2) 14 et 15 *idem*.

(3) 14 *idem*.

dovi (1), les Piémontais demandent la paix, qui leur est accordée. La séparation des deux armées fut le résultat important de cette courte campagne ; elle mit en notre pouvoir quarante pièces de canon, plusieurs drapeaux, et douze mille prisonniers, conquis sur un ennemi qui comptait plus de quatre-vingt mille combattans. Nous occupons les forteresses de Coni, de Ceva, de Tortone, d'Alexandrie, et tout le territoire du Piémont. Les Autrichiens se retirent sur le Milanais, où le vainqueur les atteindra bientôt.

Tels sont les premiers fruits de cette guerre mémorable, dont les simples préludes ont placé Napoléon au-dessus des plus habiles tacticiens du temps. Le mécontentement des troupes a disparu; la victoire a dompté l'indiscipline du soldat, et fait taire la jalousie des généraux. Augereau, Laharpe, Masséna, Joubert, dignes lieutenans du général en chef, ne connaissent plus que l'admiration et le dévoûment.

Cependant, Napoléon venait de faire plus que le Directoire n'attendait de lui, peut-être plus qu'il n'eût voulu demander à un homme

(1) 16 et 22 avril 1796.

dont les talens effrayaient déjà son pouvoir chancelant et indéterminé. Il trembla lorsque le jeune capitaine lui écrivit : « Je marche demain « sur Beaulieu; je l'oblige à repasser le Pô; je le « passe immédiatement après, je m'empare « de toute la Lombardie, et avant un mois, « j'espère être sur les montagnes du Tyrol, « trouver l'armée du Rhin et porter, de con- « cert, la guerre dans la Bavière. » Cette assurance n'annonce plus seulement les projets d'un guerrier soumis à son gouvernement; c'est une émanation déjà sensible de vastes combinaisons politiques embrassant les destins de plusieurs nations, et dont le développement ne s'arrêtera peut-être pas aux limites du territoire européen. Le Directoire songe à diminuer le pouvoir de Napoléon, en le divisant: il veut partager le commandement de l'armée d'Italie entre Kellermann (1) et lui; mais la volonté du général en chef est déjà plus forte que l'autorité du Directoire.... C'en est fait, la révolution est dominée.

(1) « C'était un bon soldat, extrêmement actif, ayant « beaucoup de bonnes qualités; mais il était privé des « moyens nécessaires pour la direction d'une armée en « chef. Dans la conduite de la guerre d'Italie, il ne fit que « des fautes. » *Nap. d'ap. Montholon.*

CHAPITRE IV.

BATAILLE DE LODI.—CONQUETE DE LA LOMBARDIE.

NAPOLÉON voulait marcher directement sur la forteresse de Mantoue, et s'emparer de cette clef de la haute Italie, dont la possession pouvait être suivie de l'invasion rapide du Tyrol; il fut détourné de ce dessein par Berthier. Ayant appris que Mantoue ne renfermait alors qu'une faible garnison, il regretta d'avoir cédé, et promit de ne consulter, à l'avenir, que l'inspiration de son génie. On sait à quels malheurs l'entraîna, depuis, l'inflexibilité de ses projets. (1). L'armée se porte rapidement sur Lodi, après avoir forcé, à Plaisance, le

(1) « J'ai été gâté, il faut en convenir; j'ai toujours « commandé; dès mon entrée dans la vie, je me suis « trouvé nanti de la puissance, et les circonstances et « ma force ont été telles que, dès que j'ai eu le comman- « dement, je n'ai plus reconnu ni maîtres ni lois. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

passage du Pô (1). Les Autrichiens promettent de seconder de tout leur courage l'obstacle qu'oppose à nos soldats le cours de l'Adda; mais le général français a lui-même placé les deux pièces de canon qui balaient et le pont de Lodi et la rive opposée; et puissamment secondé par l'intrépide Masséna, par le prudent Berthier, il conquiert, chèrement il est vrai, mais enfin il conquiert ce poste redoutable, qui donne à la France l'antique patrie des Lombards (2).

Napoléon est à Milan, dont il fait investir le château; tandis que le Directoire, obéissant à l'ascendant irrésistible du plus jeune de ses généraux, restreint les attributions promises à Kellermann, au commandement des places qui viennent d'être cédées à la république, par le traité de Turin. Dans ce même temps, le général en chef se disposait pour la conquête de

(1) 8 mai 1796.

(2) 10 mai. — « Vendémiaire et même Montenotte « ne me portèrent pas encore à me croire un homme « supérieur; ce n'est qu'après Lodi qu'il me vint dans « l'idée que je pourrais bien devenir un auteur décisif sur « notre scène politique. Alors naquit la première étincelle « de la haute ambition. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

la Haute-Italie, et travaillait à détacher Naples, les états du saint Père et le duché de Parme de la coalition formée contre nous. A peine détourné de ces grandes dispositions par les mouvemens insurrectionnels qui éclatent sur plusieurs points de la Lombardie, il les apaise en courant; il comprime d'un regard sévère les troubles qui fermentent à Gênes, et paralyse les efforts, alors dangereux, du Lion de Saint-Marc.

La résistance du château de Milan, avait retenu un moment Napoléon dans les murs de la place; la reddition de cette forteresse (1) mit à sa disposition une nombreuse artillerie, qui devait servir à soumettre Mantoue.

(1) Elle fut prise par Masséna, le 29 mai 1796.

CHAPITRE V.

BATAILLE DE CASTIGLIONE.

Napoléon, parvenu au-delà du Mincio, avait chassé Beaulieu de l'Italie; Serrurier tenait Mantoue bloquée; Masséna observait les Autrichiens dans le Tyrol; Augereau, après avoir passé le Pô, menaçait les états de l'Église, et forçait le Pape à signer l'armistice de Bologne, dont la violation mérita, depuis, toute la sévérité du traité de Tolentino; enfin, Naples, Modène et Parme se hâtaient de conclure la paix. C'est dans cette occasion que le duc de Modène fit secrètement offrir à Napoléon la somme de quatre millions, en échange d'une protection qui n'eût pas dispensé le prince de payer la contribution frappée sur ses états.... Ce présent fut refusé. Le désintéressement que révèle ce refus et dont l'exemple ne profita pas généralement autour du commandant en chef de l'armée d'Italie, fut

tel dans la guerre que nous décrivons, qu'après avoir acquis à la France les chefs-d'œuvre de la peinture Italienne, et ceux de la sculpture antique, le général qui sut en enrichir son pays n'orna pas sa propre maison d'une seule statue, d'un seul tableau. Après avoir nourri, habillé, soldé ses soldats, et secouru l'armée du Rhin du produit de ses victoires; après avoir versé dans le trésor de la république un capital évalué à 50 millions, et avoir ainsi donné le premier exemple d'un corps armé soutenant l'état, au lieu d'être soutenu par lui, Napoléon, lors de son retour à Paris, n'aurait pu sans gêne, attendre trois mois le paiement de son traitement. Revenons aux évènemens militaires de la haute Italie.

La forteresse de Mantoue fixait à-la-fois l'attention des deux armées : si Napoléon était pénétré de la nécessité de l'occuper, les Autrichiens ne sentaient pas moins vivement que tout espoir était perdu pour eux s'ils ne parvenaient pas à la défendre. Beaulieu avait réussi à jeter dans cette place une garnison de treize mille hommes; trente mille étaient en marche pour la secourir, et soixante mille s'avançaient, sous le commandement de Wurmser,

pour délivrer ce dernier rempart de la puissance Autrichienne en Italie. Ainsi cent mille combattans sont opposés à moins de quarante mille; mais ces quarante mille obéissent au génie de Napoléon. Toutefois la valeur et les plus savantes combinaisons allaient peut-être succomber ici sous le poids des masses, si la fortune elle-même ne fût venue au secours de son favori. Par une de ces fatalités attachées aux chances de la guerre, l'armée Autrichienne, qui pouvait écraser la nôtre, se divise tout-à-coup : Quasdanowich, avec vingt-cinq mille hommes, se porte sur Brescia; et Wurmser, avec vingt-cinq mille, se dirige sur Mantoue. Napoléon voit cette grande faute: il se dispose à battre alternativement les deux corps que vient de séparer une tactique maladroite. Il a déjà promis la victoire à ses soldats.

Dans la campagne précédente, la conquête du Piémont avait été l'ouvrage d'une semaine; en moins de temps encore furent improvisés les combats de Salo, de Lonato et le refoulement de Quasdanowich sur le Tyrol; la bataille de Castiglione (1), où le brave Augereau

(1) 5 août 1796. — « L'attaque de Castiglione est la « plus belle de la vie de ce général; je n'ai jamais voulu

mérita un nom qui peut-être ne parviendra pas sans tache à la postérité; enfin le second passage du Mincio, dont le résultat fut de repousser Wurmser dans le pays de Trente. Les trophées de ces rapides exploits, que l'armée française qualifia de *campagne de cinq jours*, furent vingt mille prisonniers et cinquante canons. Napoléon s'attache aux pas de son ennemi dans les gorges du Tyrol : il le bat de nouveau à Serravalle (1), à San-Marco, à Roveredo (2). Le vainqueur ne possède pas seulement l'arme de la Victoire; il dispose encore de ses aîles : les Autrichiens le trouvent presqu'en même temps aux défilés de Primolano, sous les murs de Cevalo et à Bassano (3) : il faut cependant qu'il manque quelque part. En effet, Wurmser, après avoir filé par les gorges de la Brenta, arrive enfin à Mantoue, dont il renforce ainsi la garnison. Le vieux général autrichien était loin de prévoir qu'il préparait un triomphe de plus à son ennemi.

« l'oublier. Il eût pu laisser un nom cher à la France ; « mais elle réprouvera la mémoire de défectionnaire de « Lyon. » *Nap. d'ap. Montholon et Las-Cases.*

(1) 3 septembre.

(2) 4 *idem.*

(3) 7 et 8 *idem.*

CHAPITRE VI.

BATAILLES D'ARCOLE ET DE RIVOLI. — REDDITION DE MANTOUE.

Tandis que ces évènemens se passaient dans la haute Italie, les armes républicaines chassaient les Anglais de la Corse; et Paoli, qui avait vu la vice-royauté de ce pays échapper à son ambition, allait cacher sur la terre de l'exil la honte qu'imprimait sur son front cette partie des succès de son jeune compatriote.

Humiliée, mais non découragée, l'Autriche conservera l'espoir de reconquérir l'Italie tant qu'elle sera maîtresse de Mantoue. Une nouvelle armée a traversé le Tyrol; Alvinzy et Davidowich, qui la commandent, réunissent quarante-cinq mille combattans. Napoléon, affaibli par les sacrifices dont il a fallu payer ses victoires, n'a plus que trente-trois mille hommes; il n'est pas de lauriers auxquels ne se mêlent quelques cyprès. Mais la valeur des

soldats semble s'enrichir du courage de leurs camarades morts en combattant, et le danger retrempe à chaque instant le talent du général.

Napoléon traverse l'Adige ; il livre cette belle mais peut-être inutile bataille d'Arcole (1) qui, seule transmettrait aux générations les plus reculées les noms de Bonaparte, de Masséna, de Lannes, d'Augereau et de Belliard; cette bataille qui consacre à jamais le dévoûment de ce brave Muiron (2), à qui Napoléon dut la vie devant Toulon, et qui vient encore de la lui conserver par le sacrifice de la sienne.

A Arcole, la valeur fut stérile; les lauriers ne portèrent pas de fruits; mais la victoire reprit promptement ses droits. L'armée Autrichienne était divisée en trois corps; Napoléon les attaque tour-à-tour : il tue cinq mille hommes à Alvinzi, qui commandait le plus fort, lui prend trente pièces de canon, huit

(1) 15, 16 et 17 novembre 1796.

(2) « Ce jeune homme était plein de bravoure; comme « j'avançais sur Arcole, un obus venant sur moi, Muiron « me couvrit de son corps et tomba à mes pieds; son « sang me jaillit au visage. » *Nap. d'ap. Gourgaud.*

mille prisonniers, et le repousse au-delà de Vicence. Il bat ensuite Davidowich, qu'il rejette dans le Tyrol; et force enfin Wurmser lui-même de rentrer précipitamment dans Mantoue.

Tant de défaites n'ont point encore épuisé les ressources de l'Autriche : l'hydre qui se débat en Italie n'a pas perdu sa dernière tête. Une quatrième armée paraît au moment où les forces, nécessairement divisées, de Napoléon ne laissent que vingt mille hommes à sa disposition. Joubert, menacé dans le poste qu'il occupait près de Rivoli, se retirait devant Alvinzi; le jeune capitaine ordonne à son lieutenant de s'arrêter; lui-même attend l'armée autrichienne derrière la position de Joubert, tandis que Masséna, parti de Véronne, manœuvre sur sa gauche. Alvinzi, ignorant ces deux mouvemens, et comptant sur la supériorité numérique de ses troupes, se livre à des manœuvres hasardeuses qui le perdent : déterminé à tourner le plateau de Rivoli, il s'engage imprudemment dans les vallées de l'Adige et de la Corona; et, à l'instant où, s'étant emparé du plateau, il croit la division Joubert forcée de poser les armes, une forte colonne

de sa propre armée, coupée tout-à-coup, est contrainte de se rendre. Lusignan, non moins malheureux, est pris avec le corps qu'il commande, par l'intrépide Masséna, dont le nom doit s'enrichir un jour d'un beau titre mérité à *Rivoli* (1). Depuis cette mémorable journée, les Autrichiens marchent de revers en revers : battus devant le fort Saint-Georges (2), vaincus de nouveau à la bataille de la Favorite (3), où le corps de Provéra est fait prisonnier avec son général, et refoulés jusque sous les murs de Mantoue, ils n'ont plus d'espoir que dans Wurmser. Mais, repoussé et contenu dans la place, ce général ne peut être d'aucune utilité au reste de l'armée, qu'il voit anéantir du haut des remparts qu'elle venait protéger. Enfin, privée du secours qu'elle attendit successivement et toujours en vain de quatre armées, Mantoue ouvre ses

(1) 16 janvier 1797. — « Masséna était décidé, brave, « intrépide, plein d'ambition, d'amour-propre, et d'un « talent supérieur à Lannes. Il eût été un grand homme « s'il n'eût eu le vice honteux de l'avarice. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

(2) 15 janvier.

(3) 16, *idem*.

portes aux Français (1). Ainsi tomba cette forteresse redoutable à laquelle semblaient attachés les destins de l'Italie : elle avait coûté à l'Autriche, en moins de dix-sept jours, quarante-cinq mille hommes, tués ou prisonniers, six cents bouches à feu, des magasins immenses, Provéra, fait prisonnier pour la seconde fois dans une seule campagne, et Wurmser lui-même, qui, bientôt renvoyé par Napoléon avec un corps Autrichien armé, alla porter dans Vienne étonnée l'exemple d'une générosité inconnue encore dans les fastes de la guerre (2).

(1) 2 février 1797.

(2) « C'est dans Mantoue que j'ai pris Malte; c'est le généreux traitement employé envers Wurmser, qui me « valut la soumission du grand maître et de ses chevaliers. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

CHAPITRE VII.

18 FRUCTIDOR.—TRAITÉ DE CAMPO-FORMIO.

On se souvient qu'avant même d'avoir conquis la Lombardie, Napoléon menaçait déjà de ses projets le centre des états Autrichiens; le Directoire, en apprenant la chute de Mantoue, sentit qu'il était temps de rappeler au général l'exécution de cette partie du plan tracé par lui, afin de conserver du moins le mérite de la lui ordonner. L'armée du Rhin reçut l'ordre de concourir à l'invasion projetée; et les divisions Bernadotte et Delmas, réunies aux vainqueurs de l'Italie, portèrent les forces de Napoléon à cinquante-trois mille hommes. C'est avec cette armée qu'il va combattre les nombreuses légions que l'Autriche a sans doute rassemblées sur le Tagliamento, et que le savant archiduc Charles, doit commander (1). Mais la puissance Autrichienne n'est pas affranchie encore de l'empire des fatalités

(1) « Le prince Charles est le meilleur général autri-

qui l'ont dominée en Italie : au lieu de renforcer l'armée du prince Charles, au moyen d'une de ces levées que justifie le danger imminent de la patrie, elle a fait marcher sur le Tagliamento, l'élite des troupes qu'elle opposait à notre armée du Rhin, et a rendu à celle-ci la liberté de prendre l'offensive.

Cependant Napoléon, avec trente-sept mille hommes, emporte Tarvis; il force le passage du Tagliamento (1) que l'archiduc en personne cherche vainement à défendre, et nos troupes s'emparent bientôt de Palma-Nova. De son côté, Bernadotte enlève la forteresse et la garnison de Gradisca; tandis que Masséna menace déjà Vienne par trois directions. Charles, qui dans l'espace de vingt jours, a perdu le quart de son armée, se retire sur la Muerch, laissant à découvert Clagenfurt et la Drave. Cette faute rend plus rapide encore la marche de l'armée française : Joubert, avec seize mille hommes, force les défilés du Ty-

« chien, bien qu'il ait commis un millier de fautes. Il a « fait à la bataille d'Essling tout ce qu'il devait faire et ce « qu'on pouvait attendre. »

Nap. d'ap. Montholon et O'Méara.

(1) 16 mai 1797.

rol, malgré les efforts des généraux Landon et Kerpen; Bernadotte s'avance sur Laybach; et, maître absolu de la campagne, Napoléon entre à Clagenfurt (1), où il offre la paix au sein du succès. Mais le gouvernement Autrichien n'a point ouvert les yeux sur ses dangers; il refuse cette paix que son généreux ennemi propose aux portes de Vienne, et qu'il faudra lui demander humblement sous peu de jours. Après ce refus orgueilleux autant qu'irréfléchi, Masséna s'était remis en marche; il avait forcé le défilé de Neumarck, s'était rendu maître de la position d'Hundsmarck, et le sort de la monarchie Autrichienne allait être décidé dans une bataille inévitable et sans doute décisive, lorsque deux généraux Autrichiens se rendirent au quartier-général Français. Le 7 avril, un armistice fut signé à Judenbourg; le 15 du même mois, Napoléon dicta les préliminaires d'une paix également imposée à l'Autriche et au cabinet du Luxembourg.

On a vu que l'armée du Rhin n'avait pris aucune part aux opérations que nous venons

(1) Cette ville fut prise par Masséna, le 29 mars 1797.

de rapporter; elle ne passa le fleuve qu'après l'ouverture des négociations.

Tandis que Napoléon travaillait à mettre un terme à l'effusion du sang humain, et au moment où il demandait au Directoire un repos au sein duquel l'obscurité ne pouvait plus l'atteindre, le sénat de Venise levait l'étendard de la révolte; il voulait fermer le retour de l'Italie à son vainqueur. Les habitans de Padoue, de Vicence, de Véronne couraient aux armes; le meurtre des Français était prêché dans les chaires de la religion; de toutes parts nos soldats tombaient sous les poignards de la trahison. Qui ne frémira pas au souvenir du massacre consommé dans Véronne, la seconde fête de Pâques.... *Les vêpres Siciliennes* formeront avec les *Pâques Vénitiennes* un parallèle sanglant, dont l'histoire de deux peuples doit rester à jamais entachée. L'attentat des Vénitiens ne fut pas alors assez puni par la mention qu'on en fit dans le traité que signèrent les plénipotentiaires de cet état; un peu plus tard, l'asservissement de la république de Venise excédera peut-être la peine encourue pour un crime qui ne fut pas celui de toute la nation. Quoi qu'il en soit, le *gouvernement démocra-*

tique fut rétabli à cette première époque, qui vit aussi la régénération de l'état de Gênes, sous le nom de *République Ligurienne* (1). Enfin, à l'ombre des lauriers de Napoléon, devenu fondateur, s'éleva cette *République cisalpine* (2) dont le patriotisme fut opposé par la plus adroite politique aux prétentions de la maison d'Autriche, qui, de tout temps, n'offrit que des fers aux malheureux Italiens.

Nous signalerons rapidement ce 18 fructidor, où Napoléon fit par les mains d'Augereau, l'essai du pouvoir militaire sur la représentation nationale. Dans cette journée, l'autorité du général en chef, secondée par l'admiration du peuple, et par la crainte qu'un autre homme supérieur, le général Hoche(3), inspirait au Directoire, fit évanouir les espérances fondées des amis de la maison de Bourbon, et déjoua les projets d'une

(1) 30 mai 1797.

(2) 8 juillet.

(3) « Hoche était brave, intelligent, plein de talent, « de résolution, d'une ambition hostile et provoquante; « il cherchait toujours à se faire un parti et n'obtint que « des créatures. » *Nap. d'ap. O'Méara.*

renaissante anarchie. Napoléon lui-même, par cet évènement, connut toute la faiblesse du Directoire : il put juger combien il serait facile d'exécuter le projet peut-être déjà conçu de le renverser.

Le traité de Campo-Formio, où la France jeta un poids si important dans la balance de la politique européenne, fut signé par Napoléon le 17 octobre 1797; ce digne représentant d'une grande nation avait présidé la légation française au Congrès de Rastadt, et le Directoire, effrayé des loisirs que la paix allait laisser au général, l'avait nommé au commandement illusoire de l'armée des côtes de l'Océan, dont il ne se hâta pas de prendre possession.

Que dirons-nous des brillantes solennités au milieu desquelles le héros fut reçu à Paris? Que conclure des fêtes qui lui furent successivement offertes par le Directoire, par les conseils, par le ministre Talleyrand, de qui la politique sinueuse cherchait déjà, peut-être à s'élever avec la fortune de Napoléon (1)?...

(1) « Talleyrand était alors ministre des affaires étran-« gères, ce qui le mit en correspondance avec moi. Il s'at-« tacha dès ce moment, à me complaire, et à s'insinuer

Ces onéreuses démonstrations d'une reconnaissance plus méritée que ressentie, n'abusèrent ni celui qui en était l'objet, ni la nation; et le vrai sentiment du Directoire fut révélé, dans l'expression de l'empressement avec lequel il accueillit le projet de l'expédition d'Egypte.

« dans mon esprit.... C'est un homme à talent, mais un « *humble* flatteur.—Talleyrand peut mettre en tout temps « un grand poids dans la balance politique. Il est si adroite- « ment évasif et divaguant, qu'après des conversations de « plusieurs heures, il s'en allait, ayant échappé souvent « aux éclaircissemens que je m'étais promis d'en obtenir, « lorsque je l'avais vu arriver. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

CHAPITRE VIII.

EXPÉDITION D'ÉGYPTE. — BATAILLE DES PYRAMIDES.

La France apprend tout-à-coup que cinquante mille hommes se réunissent dans les ports de la Méditerranée pour une expédition lointaine, dont on ignore la direction et le but. Mais Napoléon a déroulé avec chaleur sous les yeux du gouvernement le plan de cette expédition, qui tendait, avec quelques probabilités de succès, à détruire la domination de l'Angleterre en Asie, ou du moins à compromettre le commerce de cette puissance, par l'occupation de l'Egypte. Napoléon n'eut-il en vue que ce résultat; ou, comme on l'a prétendu, voulut-il mûrir sous le ciel de l'Orient les projets d'une ambition trop nouvelle encore pour conquérir la révolution; ou bien prétendait-il, seulement, ajouter à ses trophées les palmes échappées, dans l'Inde, des

mains du vainqueur de Darius. Quoi qu'il en soit, l'intérêt du Directoire devait être satisfait par l'éloignement du général dont il redoutait l'ambitieuse activité; et ce fut avec peine qu'il se vit contraint de retarder ce départ, à l'occasion d'une difficulté avec l'Autriche, que le négociateur de Campo-Formio pouvait seul terminer dans l'intérêt de l'honneur national. (1)

Arrivé enfin à Toulon, Napoléon fait entendre cette harangue aux braves d'Italie, réunis sur l'escadre destinée à l'expédition. « Soldats! vous avez fait la guerre des mon-« tagnes, des plaines et des sièges : il vous « reste à faire la guerre maritime. Les légions « romaines, que vous avez imitées quelque-« fois, mais pas encore égalées, combattaient « Carthage, tour-à-tour, sur cette même mer « et aux plaines de Zama. La victoire ne les « abandonna jamais, parce que, constam-« ment, elles furent braves, patientes à sup-« porter la fatigue, disciplinées et unies entre

(1) « Au traité de Campo-Formio, j'appelai M. de Co-« bentzel, l'*Ours du Nord*, à cause du grand rôle que sa « grosse et lourde patte avait joué sur le tapis vert des « négociations. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

« elles... Le génie de la liberté qui a rendu, « dès sa naissance, la république arbitre de « l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et « des nations les plus lointaines, etc. » Ce discours fit éclater le plus vif enthousiasme; on partit (1). La conquête de Malte (2), par laquelle s'ouvrit la campagne, fut l'ouvrage de quelques heures; et la chute de cet ordre si fier qui prétendit long-temps traiter d'égal à égal avec les Souverains, ne coûta qu'une halte militaire à Napoléon. L'escadre, ayant levé l'ancre après cette rapide expédition, découvrit bientôt les minarets d'Alexandrie. La flotte de Nelson avait cherché notre armée navale durant sa traversée; mais nos vaisseaux étaient protégés par une fortune que le destin affranchit long-temps de ses retours. Le débarquement s'opéra avec célérité, et la ville d'Alexandrie fut emportée d'assaut, avant que sa garnison eût eu le temps de capituler. (3)

Nous devons à nos lecteurs les noms des principaux chefs de l'expédition : c'étaient les

(1) 19 mai 1798.
(2) 12 juin.
(3) 2 juillet.

généraux Berthier, Caffarelli-Dufalga, Kléber, Desaix, Regnier, Lannes, Dumas, Murat, Andréossy, Belliard, Menou et Zayonscheck. L'escadre était commandée par l'amiral Brueys, ayant sous ses ordres les contre-amiraux Villeneuve, Duchayla, Decrès et Gantheaume. Une commission des sciences et des arts avait été attachée à l'armée d'Orient; elle forma l'institut d'Egypte, auquel on doit, entre autres travaux recommandables, d'excellens mémoires sur les ruines majestueuses qui couvrent la partie de l'Asie où fleurit l'empire de Sésostris.

Napoléon savait parler aux hommes le langage de leurs passions et de leurs intérêts. Il avait peint aux Italiens, courbés sous la domination autrichienne, les charmes de l'indépendance qu'il leur apportait; il entretint les habitans de l'Egypte du Koran, et leur promit de réprimer l'insolence des Mamelucks, qui les opprimaient. « Y a-t-il une belle terre? « leur dit-il, elle appartient aux Mamelucks; « y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, « une belle maison? cela appartient aux Ma- « melucks.... Si l'Egypte est leur ferme, qu'ils « montrent le bail que Dieu leur a fait..... »

Il savait au besoin adopter ces figures orientales, ces locutions bizarres qui caractérisent l'éloquence parmi les sectateurs de Mahomet; mais c'est à tort qu'on a prétendu qu'il avait paru dans les mosquées, revêtu du Dolíman (1). Cette politique comprima le parti puissant qu'une armée chrétienne devait nécessairement voir s'élever contre elle en Orient; les moyens de cette même politique étaient combinés d'avance; et préluder à la conquête de l'Egypte par celle de Malte, c'était avoir calculé avec une grande profondeur, la chance des antécédens.

Après le débarquement, Brueys reçut l'ordre de conduire la flotte au mouillage d'Aboukir, où fut consommée, plus tard, la destruction de cette importante portion de la marine française. Pour Napoléon, prompt à prendre son parti, il marcha sans retard sur le Caire, laissant le commandement

(1) « Mes proclamations d'Egypte étaient du charlatanisme; mes Français ne faisaient qu'en rire. Il est « faux que je me sois habillé en Musulman; si je suis « jamais entré dans une mosquée, cela a toujours été « comme vainqueur, et jamais comme fidèle. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

d'Alexandrie au général Kléber. Les premières rigueurs de cette campagne attendent l'armée dans le désert, où la soif lui impose une privation nouvelle; mais aussi la gloire l'attend au village de Chebreïs; et déjà la victoire, du haut des pyramides, semble balancer ses ailes pour couvrir nos soldats. Arrivés à quelque distance d'Embabé, ils s'arrêtent accablés de fatigue et de chaleur; mais surtout frappés d'étonnement par le spectacle nouveau qui se présente à eux : ils voient, pour la première fois, ces Mamelucks dont le costume magnifique, les armes brillantes et les chevaux fougueux eussent excité tout à-la-fois chez d'autres que des Français, et la crainte et la cupidité; devant eux s'élèvent ces masses pyramidales, indestructibles témoins de la vanité des hommes qui luttèrent follement contre l'oubli; devant eux aussi coule majestueusement le Nil, ce vieux bienfaiteur du sol égyptien; et derrière les minarets du Caire, qui leur sont offerts à l'horizon, se perdent dans un lointain bleuâtre, les ruines de l'antique Memphis. L'œil de lynx de Napoléon a saisi sur tous les visages l'impression qu'un tel aspect devait produire; « Soldats! s'écrie-

« t-il, en étendant le bras vers les Pyramides, « et en donnant l'ordre de se préparer au « combat, *songez que du haut de ces monu-* « *mens quarante siècles vous contemplent.* » Cette harangue aussi éloquente que brève, acheva d'exalter nos soldats : les charges impétueuses, mais désordonnées, des Mamelucks ne purent ébranler les carrés meurtriers que nos troupes leur opposèrent; le courage indompté de l'Orient lutta héroïquement l'espace de dix-neuf heures contre les coups pressés de la valeur réfléchie et disciplinée de nos Français; enfin il succomba. Trois mille Mamelucks périrent dans cette journée; quarante pièces de canon, quatre cents chameaux, les trésors, les armes et les magasins de l'ennemi en furent les trophées. (1) La nuit suivante, une brigade de l'armée française occupa la capitale de l'Egypte, que les deux Beys Mourad et Ibrahim venaient d'abandonner précipitamment. Le premier prit, en se retirant, la route de la Haute-Egypte, où il fut suivi et glorieusement contenu par Desaix; le second se retira du côté de la Syrie; Napo-

(1) La bataille des Pyramides fut livrée le 21 juillet 1798.

léon lui-même s'attacha à ses pas, et le rejeta dans cette partie de l'Asie, après le combat de Salahié. C'est en revenant au Caire que le général en chef apprit que Brueys avait brûlé sa flotte, pour la soustraire aux Anglais (1). A cette terrible nouvelle, aucune altération ne parut sur son visage? « Nous n'avons plus « de flotte, dit-il : eh bien, il faut rester ici, « ou bien en sortir grands comme les Anciens. »

Nous passerons rapidement sur les soins que Napoléon donna à l'administration intérieure du Caire, où il sut multiplier les ressources de son armée. Puissamment secondé par les savans dont il était entouré, il implanta l'industrie et presque la civilisation européenne chez un peuple barbare et indolent, et l'on eût dit que la capitale de l'Egypte était transformée en métropole française. Après la création d'un institut, dont il fut nommé président, le général établit successivement une bibliothèque, un cabinet de physique, un observatoire, un

(1) « C'était un homme d'un grand talent; mais il lui « manquait cette résolution, qui, dans un moment décisif, fait qu'on profite de l'occasion favorable. »

Nap. d'ap. O'Meara.

jardin de botanique, un musée d'antiquités, une ménagerie, un théâtre, des journaux. Enfin les sciences et les arts trouvèrent une patrie au milieu d'un pays conquis; et rien ne fut épargné pour fondre, à l'aide de leur ascendant, les mœurs des deux peuples que notre conquête mettait en rapport. Il est facile de s'apercevoir que Napoléon, détourné par l'incendie de la flotte, des projets ultérieurs qu'il nourrissait, projets que, sans ce désastre, l'Inde eût peut-être vu s'accomplir, repliait alors toutes ses espérances sur la colonie qu'il venait de fonder, et dont la possession pouvait, à la rigueur, légitimer suffisamment l'expédition à la tête de laquelle il s'était placé.

CHAPITRE IX.

SAC DE JAFFA. — SIÈGE DE SAINT-JEAN-D'ACRE. — BATAILLE D'ABOUKIR. — RETOUR DE NAPOLÉON EN FRANCE.

Tandis que le général français fondait aux confins de l'Afrique des institutions européennes, l'orage se formait au-dessus de sa tête : un manifeste du Grand-Seigneur venait d'être distribué avec profusion ; toute l'Égypte était en armes. Partout la révolte avait éclaté ; le Caire, où les Arabes armés s'étaient introduits, en devint tout-à-coup le théâtre sanglant : le chef de brigade Dupuy et le brave Sulkouki, aide-de-camp de Napoléon, en furent les premières victimes (1) ; mille autres les suivirent dans la tombe ; et, durant un jour entier, les Français furent massacrés dans les rues et jusque dans leurs maisons. Mais un châtiment terrible et soudain atteignit les cou-

(1) 21 septembre 1798.

pables : Napoléon, de retour du vieux Caire où il se trouvait, entre dans la ville nouvelle avec de l'artillerie, et foudroie la grande mosquée, refuge des séditieux..... Ils demandent grâce; ils ne l'obtiennent pas..... Ils sont livrés à la juste vindicte du soldat français. Après cet exemple rigoureux, que suivit la prompte soumission de l'Egypte inférieure, la sédition fut endormie; elle ne se réveilla plus.

Cependant on apprend que Djezzar, pacha de Syrie, a fait occuper le fort d'El-Arisch ; Napoléon, certain alors que le Directoire n'a pas tenu la promesse qu'il lui avait faite d'ouvrir des négociations avec la Porte, relativement à l'expédition d'Egypte, qu'il entreprit sur la foi de cette promesse, Napoléon, disons-nous, regarde la guerre avec le Grand-Seigneur comme prochaine ; il se dispose à commencer les hostilités : l'expédition de Syrie est résolue. A peine cette campagne est-elle ouverte (1), que le général Regnier est déjà maître d'El-Arisch (2); le général en chef arrive bientôt sous les murs de cette place, il

(1) 9 février 1799.
(2) 18 *idem.*

en canonne le château, qui se rend après deux jours d'une molle défense.

Une marche de soixante lieues dans le désert fait encore ressentir à l'armée l'aiguillon terrible de la soif; son tourment finit à l'aspect des montagnes de la Syrie, et Gaza, que vient d'abandonner Djezzar, ouvre ses portes aux Français (1); mais à Jaffa, la réputation du vainqueur s'enveloppe d'un crêpe funèbre, qui s'étendra sur sa mémoire. « Il fut à Gaza « et à Jaffa, dit-il lui-même dans une pro- « clamation; il a protégé les habitans de Gaza; « mais ceux de Jaffa, égarés, n'ayant pas voulu « se rendre, il les livra tous, dans sa colère, « au pillage et à la mort..... Il se trouvait à « Jaffa environ 5,000 hommes des troupes de « Djezzar : il les a tous détruits. »..... La postérité jugera : elle sera sévère.

Tandis que le général Regnier visite, avec l'avant-garde qu'il commande, les ruines de la ville sainte, et qu'une autre croisade apparaît ainsi sous les murs de Jérusalem, les généraux Bon et Rampon, alarmés des progrès effrayans de la peste, qui vient de se déclarer,

(1) 24 février 1799.

déterminent Napoléon à former à Jaffa un hôpital de pestiférés. C'est alors que, touchant les plaies des soldats atteints par la contagion, il dit en souriant : *vous voyez bien que ce n'est rien.* L'armée se dirige sur Saint-Jean-d'Acre. L'espace qui la sépare de ce point important, est témoin des prodiges de valeur, chaque jour reproduits, qu'elle opère; mais, partout, la victoire est chèrement payée. Kaiffa, Saffet, Nazareth, berceau du Christ et de la foi chrétienne; Sour, bâtie sur les débris de l'opulente Tyr, et enfin le Mont-Thabor (1) ont retenti des attaques impétueuses de nos soldats et de la défense héroïque des guerriers de l'Islamisme. Kléber, Murat, Junot, recueillent les palmes de cette campagne; chaque officier, chaque soldat s'y couvre de gloire... Mais ici la fortune suspend le cours, non encore interrompu, des triomphes de nos braves : Saint-Jean-d'Acre a vu leur premier échec (2)..... Soixante jours d'un siège opiniâtre, et cinq assauts consécutifs avaient

(1) 16 avril 1799.

(2) Le combat sous les murs de cette ville eut lieu le 16 mai, et le siège en fut levé le 20.—« J'étais bien auda-

usé l'énergie des assiégés ; l'armée de Damas, qui venait à leur secours, avait été défaite au Mont-Thabor ; Djezzar allait céder. Sidney-Smith (1) a vu le danger imminent de la place : si ce nœud de toutes les opérations n'est pas conservé, la division anglaise, stationnée dans ces parages, et les nombreuses flottes ottomanes qui couvrent la mer, ne seront pour l'armée française qu'un vain épouvantail. Soudain les marins anglais, sous la conduite du commodore Sidney, ont quitté leurs bords ; l'artillerie des vaisseaux est hissée sur les remparts, où flottait déjà le drapeau républicain. Le talent d'un Français (2) dirige les derniers

« cieux d'avoir osé me placer au milieu de la Syrie avec « seulement douze mille hommes. J'étais à cinq cents lieues « de Desaix, qui formait l'autre extrémité de mon armée ; « je n'avais que ce nombre d'hommes devant Saint-Jean- « d'Acre, et Sidney-Smith a raconté que j'en avais perdu « dix-huit mille. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

(1) « Sidney-Smith a déployé beaucoup de talent et de « bravoure au siège de Saint-Jean-d'Acre. Il est intelli- « gent, remuant, actif, infatigable ; j'aime le caractère « de cet homme. » *Nap. d'ap. O'Meara.*

(2) Phélipaux, qui avait été condisciple de Napoléon, à l'école militaire de Paris. Il périt à Saint-Jean-d'Acre.

efforts de l'ennemi..... Le siége de Saint-Jean-d'Acre est levé (1).

L'armée reprend la route du Caire, mais sous quels auspices! L'horrible fléau dont les atteintes ont commencé sous les murs de Jaffa, continue ses ravages; une caravane de pâles malades se dirige lentement vers la capitale de l'Égypte, à l'aide des chevaux de l'artillerie abandonnée devant Acre, réunis à ceux des officiers, des administrateurs, des généraux, du général en chef lui-même. Soixante pestiférés, déclarés hors d'état d'être transportés, et d'un contact dangereux, furent séparés du convoi et laissés à Jaffa... La calomnie, empressée d'envenimer du moins les actions d'un homme dont elle ne peut nier la supériorité, dénature cet épisode de la guerre d'Égypte : la vérité est que Napoléon ne donna point l'ordre d'empoisonner ces infortunés; l'impérieuse nécessité rendit leur abandon né-

(1) « Si j'avais enlevé Saint-Jean-d'Acre, ce que je de-« vais faire, j'opérais une révolution dans l'Orient. Les « plus petites circonstances conduisent les plus grands « événemens, j'aurais atteint Constantinople et les Indes; « j'eusse changé la face du monde. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

cessaire, et tout porte à croire qu'ils ne furent en effet qu'abandonnés, puisque les Anglais en recueillirent plusieurs sur le bord de la mer.

Arrivées au Caire, nos troupes n'y jouirent pas d'un long repos : une flotte de cent voiles turques menaçait Aboukir et Alexandrie. Seid-man-Mastapha, Pacha de Romélie, commandait sur ce point une armée, à laquelle s'étaient jointes les forces de Mourad et d'Ibrahim; et l'ennemi s'était rendu maître du fort d'Aboukir (1). Napoléon voit le danger, et après avoir donné à ses généraux l'ordre du mouvement rapide qu'il va diriger, il vole au combat. La position qu'il prend lui est inspirée par une de ces hautes conceptions stratégiques auxquelles aucun de ses rivaux ne s'est encore élevé.... Il attaque, et peu d'heures lui suffisent pour détruire une armée forte de dix-huit mille combattans, que protégeaient des retranchemens formidables, une artillerie nombreuse et ses communications avec la flotte Turque (2). Dix mille hommes sont jetés dans

(1) Les Turcs s'en rendirent maîtres le 16 juillet 1799.

(2) La bataille livrée sous les murs d'Aboukir eut lieu le 25 juillet, et les Français entrèrent dans cette ville le 2 août.

la mer; le reste est pris ou blessé. Le pacha de Romélie, fait prisonnier par l'intrépide Murat, qui vient de moissonner une grande partie des lauriers de cette journée (1), orne, à la rentrée de nos troupes au Caire, le triomphe du vainqueur.

Ici la guerre d'Orient se termine pour Napoléon; le commandement de l'armée est remis au général Kléber; notre héros est appelé à de plus hautes destinées. Les ennemis de Napoléon ont qualifié son départ d'Egypte de désertion; des juges moins passionnés ont vu dans les motifs de son retour, une nécessité justifiée par la position critique où la France se trouvait alors. Si, pénétrant les intentions secrètes de ce grand homme, on essaie de les expliquer, peut-être reconnaîtra-t-on que le moment était venu où il pouvait exploiter, au profit

(1) « C'était le meilleur officier de cavalerie d'avant-« garde....; il n'était brave que devant l'ennemi. Murat « était un véritable Don Quichotte en campagne. Sa mal-« heureuse fin répond à sa conduite : il avait un très « grand courage et fort peu d'esprit. »

Nap. d'ap. O'Meara, Las-Cases et Montholon.

Murat a été fusillé au château de Pizzo, en Calabre, le 22 juin 1815. Il avait quarante-quatre ans.

de son ambition, cette réputation dès-lors impérissable qui avait conquis toutes les admirations, qui enchaînait tous les souvenirs, et, seule, pouvait rassurer tous les intérêts. Peut-être aussi Napoléon avait-il mesuré la carrière circonscrite que l'Égypte, occupée mais non pas soumise, laissait désormais à sa gloire. Ces deux hypothèses sont sans doute admissibles; mais il nous semble hasardeux de prononcer. Ce qui caractérise la désertion aux yeux des détracteurs de l'illustre général, c'est le soin qu'il prit de prétexter un voyage dans le Delta, lors de son départ du Caire : cette précaution ne tendait réellement qu'à prévenir le découragement dont l'armée eût été frappée, si elle eût appris brusquement le départ d'un chef, sur lequel se réunissait toute sa confiance : ce fut un acte de prudence; l'inimitié en a fait un acte de faiblesse ou de mauvaise foi. Quatre bâtimens, commandés par le contre-amiral Gantheaume, reçurent Napoléon et sa suite, composée des généraux Berthier, Lannes, Murat, Marmont, Andréossy; des savans Monge, Berthollet, Denon, Parceval-Grand-Maison; de MM. Lavalette, Bourienne, et de deux cent cinquante guides,

commandés par Bessières. Cette mer, qui, pour la seconde fois, portait la fortune du nouveau César, fut calme durant sa traversée; l'ennemi parut, on l'évita; et le 28 septembre 1799, au point du jour, la flottille mouilla dans la rade de Fréjus (1). Si Napoléon rêvait déjà la puissance souveraine, il en reçut presque les honneurs dans son voyage de Fréjus à Paris. Partout des fêtes publiques, et, dans les villes, de bruyantes solennités, furent improvisées sur son passage : l'enthousiasme y présidait; l'espérance en était le motif, et le général ne s'y méprit pas.

(1) Napoléon, parti d'Egypte le 22 juillet, débarqua le 7 octobre suivant, après une quarantaine réduite à quinze jours.

CHAPITRE X.

DIX-HUIT BRUMAIRE.

Rendu à Paris (1), Napoléon rentra dans la solitude qui, deux fois, avait précédé les évènemens décisifs dont il avait été le moteur. La conspiration contre le gouvernement était générale, parce que la misère publique était à son comble. La guerre civile de l'ouest, un moment comprimée, s'était rallumée avec fureur; l'Italie tout entière était rentrée sous la domination de l'Autriche; les factions s'agitaient en tous sens dans l'intérieur; et le Directoire, dont l'impéritie avait causé tant de calamités, dormait sur un volcan prêt à l'engloutir. Nous n'offrirons point à nos lecteurs le tableau dégoûtant des basses intrigues, des vues insensées, des honteuses coteries auxquelles Napoléon fut initié, et dont les auteurs recherchèrent tous l'appui de son bras. Quant

(1) 16 octobre 1799.

à lui, son projet avait été rapidement conçu; le seul Directeur Sieyès (1) en était instruit, et l'exécution en fut fixée au 18 brumaire.

Ce jour-là, dès sept heures du matin (d'autres disent dans la nuit), tout ce qui se trouvait à Paris d'officiers généraux et supérieurs se réunit *rue de la Victoire* (2). A huit heures, un messager du Conseil des Anciens apporta à Napoléon un décret obtenu par Sieyès, qui transférait les conseils à Saint-Cloud, et chargeait le général Bonaparte de l'exécution de cette mesure, en lui remettant un pouvoir dictatorial, que tous les citoyens étaient appelés à seconder. Napoléon, après avoir harangué les militaires rassemblés chez lui, court au Conseil des Anciens, suivi de tous les généraux et à la tête de trois régimens de cavalerie. Admis dans la salle des séances avec son état-

(1) « C'est à lui que la France doit sa division en dé-« partemens. C'est un homme probe, honnête et fort ha-« bile. Il m'a toujours été attaché, et a combattu avec « courage les menées des hommes de sang. Il aimait l'ar-« gent. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

(2) L'ancienne rue Chantereine, que Napoléon habitait, et dont le nom avait été changé pendant la nuit, au retour du vainqueur d'Italie.

major, il dit : « La République périssait, vous « l'avez vu et votre décret vient de la sauver. « Malheur à ceux qui voudraient le trouble et « la discorde; je les arrêterai, aidé des géné- « raux Lefebvre, Berthier et de tous mes com- « pagnons d'armes. Qu'on ne cherche pas « dans le passé des exemples qui pourraient « retarder votre marche; rien dans l'histoire « ne ressemble à la fin du dix-huitième siècle; « rien dans la fin du dix-huitième siècle ne « ressemble au moment actuel. Votre sagesse « a rendu ce décret; nos bras sauront l'exécu- « ter. Nous voulons une république fondée « sur la vraie liberté, sur la liberté civile, sur « la représentation nationale. Nous l'aurons, « je le jure.... Je le jure *en mon nom* et en ce- « lui de mes compagnons d'armes ». Des ap- plaudissemens médités accueillent ce discours, et Napoléon sort du Conseil des Anciens. Des troupes sont laissées aux Tuileries, sous les ordres du général Lannes; d'autres sont envoyées au Luxembourg, au palais du Conseil des Cinq Cents; aux Invalides, à l'École Militaire; leur commandement est confié aux généraux Moreau, Murat, Marmont, Berruyer. Le général Morand commande la place de Paris; le

général Lefebvre reste à la dix-septième division.

Le Directoire, frappé de cet appareil martial, veut ordonner; on méconnaît son pouvoir; il veut protester, on lui rappelle sa nullité; le directeur Moulins propose de faire arrêter et fusiller Bonaparte... Un détachement cerne le Luxembourg... Et le Directoire tombe sans résistance, sans éclat, sans honneur.

Le lendemain, 19, Napoléon, s'étant rendu au champ de Mars, où les troupes étaient rassemblées, les harangua de nouveau, se mit à leur tête et marcha vers Saint-Cloud, dont toutes les avenues avaient été occupées militairement. Les deux Conseils y étaient réunis, en vertu du décret de la veille; le général se présenta d'abord à celui des Anciens, suivi de ses seuls aides-de-camp. Il fit entendre un discours énergique sur les dangers de la France, au-devant desquels il se hâtait, disait-il, de courir, à l'aide des pouvoirs extraordinaires qui lui étaient confiés, et qu'il abdiquerait aussitôt que ces dangers seraient passés... Une faible minorité voulut invoquer la constitution, qu'on avait unanimement juré de maintenir avant l'arrivée du dictateur; mais cette oppo-

sition débile s'éteignit au milieu de cette foudroyante répartie... « La constitution! osez-« vous l'invoquer? Vous l'avez violée au 18 « fructidor, au 22 prairial... Vous avez, en « son nom, violé tous les droits du peuple... Je « me rends au Conseil des Cinq Cents, ajouta « Napoléon, et si quelque député parlait de « me mettre hors la loi, qu'il prenne garde de « porter cet arrêt contre lui-même; s'il par-« lait de me mettre hors la loi, j'en appelle à « vous, braves soldats, que j'ai menés tant de « fois à la victoire; à vous braves défenseurs « de la république, avec lesquels j'ai partagé « tant de périls, pour affermir la liberté et « l'égalité : Je m'en remettrai, mes vrais amis, « à votre courage et *à ma fortune.* » Après ce discours, dont il est facile de saisir le motif, et dont l'effet sur des militaires dévoués ne pouvait être douteux, Napoléon entra au Conseil des Cinq Cents; son cortège était augmenté de quelques grenadiers. Le Conseil des Anciens, séduit par la perspective de certain sénat, qu'un état de choses nouveau devait ouvrir à ses membres, avait laissé glisser paisiblement l'autorité de ses mains; au Conseil des Cinq Cents, la constitution de l'an III se

débattit violemment sous les coups du pouvoir, qui venait l'anéantir. Une fougueuse et hostile opposition marqua, dans cette partie de la représentation nationale, ce qu'on pouvait appeler l'agonie de la liberté. Les noms de Cromwel, de dictateur, de tyran furent proférés au sein du tumulte... Quelques députés se groupèrent autour de Napoléon et, par leurs vives interpellations, purent faire craindre aux amis du général que sa sûreté ne fût compromise. On dit même que le poignard de Cassius brilla au milieu de ces débats orageux.

En ce moment, Lefebvre se précipite dans la salle avec un piquet de grenadiers, en s'écriant : *sauvons notre général*; Napoléon est enlevé avant d'avoir pu proférer un mot, et la dissolution du Conseil est opérée par la force des baïonnettes. Lucien Bonaparte (1), qui dans cette séance, avait éloquemment défendu son frère, par le seul exposé de ses brillans services, s'était refusé, comme prési-

(1) « Lucien, par tous pays, sera l'ornement de toute « assemblée politique. Il eut une jeunesse orageuse et fut « de bonne heure un révolutionnaire enragé, un clubiste « ardent. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

dent, à soumettre à l'assemblée la question de le mettre hors la loi, et cette conduite est digne d'éloges. Mais Lucien viola son mandat, en qualifiant les membres d'une légitime opposition de représentans du poignard; il le viola davantage lorsqu'il proposa au Conseil des Anciens, d'éliminer les opposans. Cependant, une nouvelle réunion a lieu dans l'orangerie : l'exclusion de soixante-un députés du Conseil des Cinq Cents est décrétée; les deux Conseils prononcent l'abolition du gouvernement directorial; il est remplacé par une *commission consulaire exécutive*, composée de Sieyès, Roger, Ducos et Bonaparte, qui prêtent, séance tenante, serment *à la souveraineté du peuple :* dernier hommage offert par le pouvoir sur l'autel de la liberté.

Ainsi fut consommée la révolution du 18 brumaire (1): on ne peut se dispenser d'y recon-

(1) « Il y a loin de la conspiration du 18 brumaire à la « conspiration des Espagnols contre la république de Ve- « nise, qui offre bien plus d'intrigue et bien moins de « résultats : la nôtre ne fut que l'affaire d'un coup de « main. Il est sûr que jamais, plus grande révolution ne « causa moins d'embarras, tant elle était desirée; aussi se « trouva-t-elle couverte des applaudissemens universels. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

naître un caractère de violence et d'usurpation que les circonstances ne justifient point assez; mais bientôt cette violation manifeste des droits de la nation sera légitimée par tout ce qui sera entrepris dans l'intérêt de sa gloire et de sa prospérité.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE PREMIER.

CONSTITUTION DE L'AN VIII.

Le gouvernement consulaire remplaça promptement la commission exécutive; la constitution de l'an VIII le consacra. Napoléon, confirmé dans la suprême magistrature (1), reçoit pour nouveaux adjoints, Cambacerès (2), ministre

(1) 13 décembre 1799.

(2) « C'était un personnage bienveillant et distingué, « dont la carrière politique n'a été déshonorée par aucun « excès. » *Nap. d'ap. Gourgaud.*

de la justice, et l'ex-constituant Lebrun (1). Indépendamment des consuls, qui continuent d'exercer le pouvoir exécutif, un tribunat est appelé à discuter les lois, un corps législatif les décrète, un sénat en est le conservateur. Mais ces trois corps ne sont que les vains simulacres d'une puissance législative ; déjà *Napoléon seul est l'Etat.*

Bientôt un nouveau système de finances corrobore le crédit national. L'ordre judiciaire reçoit d'utiles améliorations : les tribunaux d'arrondissement remplacent ceux de district; la justice criminelle se rend dans chaque département; et de cette époque datent les cours d'appel. La création des préfectures porte le système administratif, si languissant sous les administrations centrales, au plus haut degré de perfection, tant par la sagesse des dispositions, que par le choix des hommes appelés à leur exécution. Enfin, la législation fixe particulièrement l'attention du nouveau gouvernement : il se hâte d'abroger la loi des ôtages et celle sur l'emprunt forcé;

(1) « Il était sage, modéré, capable, d'une probité sévère. » *Nap. d'ap. Gourgaud.*

tandis qu'une commission de jurisconsultes éclairés, jette les bases de ce Code immortel, qui devait joindre, dans les mains de Napoléon, les palmes de Justinien aux lauriers de César (1).

Dans le même temps, une négociation pleine de franchise est ouverte avec le gouvernement Anglais, pour une paix dont il est permis d'espérer le retour prochain (2); déjà même nos commissaires ont obtenu l'échange des infortunés prisonniers de guerre qui gémissaient dans les prisons flottantes appelées *pontons*. Les proscrits de fructidor sont rappelés; et la clémence d'un gouvernement assez fort pour cesser d'être sévère, accueille la soumission décevante des chefs Vendéens (3).

(1) « A trente ans, j'avais fait toutes mes conquêtes, « je gouvernais le monde; j'avais apaisé la tempête, « fondu les partis, rallié une nation, créé un gouverne- « ment, un empire; il ne me manquait que le titre d'em- « pereur. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

(2) 16 décembre 1799.

(3) « Charette (l'un de ses chefs) était d'une énergie, « d'une audace peu communes; il laissait percer du génie. « Il est le seul grand caractère, le véritable héros de cet « épisode marquant de notre révolution.

« Un des premiers soins de mon consulat a été de paci-

Ces actes d'une haute prudence avaient appelé sur leur auteur les bénédictions du peuple qui, après dix ans de guerre et de troubles intestins, recueillait les premiers fruits de la révolution. La société rassurée reprenait insensiblement ce ton d'hilarité, ce vernis d'exquise politesse qui distinguent les mœurs françaises : quelques cercles commençaient à offrir l'exemple d'une heureuse fusion d'intérêts qu'on n'osait plus espérer; le royaliste, lui-même, se laissait enivrer par l'espoir d'une prospérité à laquelle son système ne devait point concourir.

« fier tout le malheureux pays de la Vendée, et de lui « faire oublier ses désastres. J'ai changé les mœurs, les « sentimens, le langage de notre révolution, j'ai rappelé « les émigrés, les prêtres, j'ai abrogé les institutions, les « fêtes qui nous déshonoraient. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

CHAPITRE II.

PASSAGE DU MONT-SAINT-BERNARD. — ENTRÉE A MILAN. — BATAILLES DE MONTEBELLO ET DE MARENGO. — BATAILLE DE HOHENLINDEN. — TRAITÉ DE LUNÉVILLE.

Des propositions de paix avaient été faites à l'Autriche en même temps qu'à l'Angleterre; accueillies avec hauteur par cette dernière puissance (1), elles avaient été rejetées par le cabinet de Vienne. Quant à l'empereur de Russie, vaincu par la générosité du premier consul, qui venait de lui renvoyer ses prisonniers habillés à neuf et sans condition, il se détacha de la coalition, et son amitié allait

(1) « Pitt a tenu dans ses mains le sort moral des peu-« ples : il en a mal usé.... la postérité lui reprochera la « hideuse école qu'il a laissée après lui.... Chez Pitt le « génie desséchait le cœur. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

être pour la France le digne retour d'un noble procédé.... Il fut assassiné (1).

Constante dans son inimitié, l'Autriche, alors soutenue par la Bavière et quelques autres puissances, réunissait contre nous tous ses contingens. La France ne possédait plus rien en Italie ; mais les républiques que Napoléon y avait fondées, n'avaient pas perdu le sentiment de la liberté ; elles supportaient impatiemment le joug nouveau auquel venait de les soumettre le général Mélas. Les Français entendirent l'appel que fit à leur dévoûment le premier magistrat de la nation : en quelques mois, soixante mille hommes furent réunis sous les murs de Dijon, et bientôt la plus jeune armée que jamais un chef ait opposée à de vieilles cohortes, mesurait avec

(1) « Paul Ier, qui a passé pour un fou, fut le premier « qui, du fond de sa Russie, ait apprécié la différence que « mon avènement au pouvoir apporta dans la politique de « l'Europe, tandis que le ministère anglais, réputé si ha- « bile, fut le dernier. *Nap. d'ap. O'Méara.*

« J'avais deviné la trempe du caractère de Paul. Je « réunis les Russes, les habillai, et les lui renvoyai. Dès « lors ce cœur généreux fut tout à moi. Il est bien possible « que cette bienveillance lui ait été funeste. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

dédain le grand Saint-Bernard, qu'elle était appelée à franchir (1). La postérité apprendra avec étonnement cette audacieuse expédition. Annibal franchit le Mont-Cénis, d'autres disent le Mont-Genève ; mais le général carthaginois commandait à de vieux guerriers habitués à la fatigue, aux dangers. Il ne traînait point à sa suite ce lourd matériel qui, même dans les routes battues, laisse des traces profondes de son passage ; enfin l'histoire nous apprend qu'il employa plusieurs jours à vaincre les obstacles que la nature lui opposait ; et l'on sait que les armées de l'antiquité, composées de soldats ouvriers, pouvaient conquérir en peu de temps les ressources qui leur manquaient. Le consul français, au contraire, arrive au pied des Alpes sans autres secours que sa volonté et l'ascendant de son génie. Il commande une armée nouvelle ; mais cette armée brûle de marcher sur les traces des braves d'Arcole et des Pyramides ; elle va s'élever sur l'aile de l'enthousiasme au-dessus de ce mont sourcilleux qui semble opposer ses neiges éternelles à l'audace des hommes. Napoléon donne l'ordre de détacher les canons de leurs affûts ;

(1) 23 mai 1800.

des troncs d'arbres creusés les reçoivent. Les affûts, les roues, les munitions sont transportés, à force de bras, à travers les fondrières et les glaciers ; tandis que les jeunes soldats bravent, en chantant, les difficultés que leur opposent un chemin presque inaccessible, les tourbillons, les avalanches et la rigueur du froid. Cette marche héroïque dura vingt heures; le trajet était de quatorze lieues.

Des dangers d'une autre nature attendaient l'armée au fort Bart : Cette citadelle fermait la vallée d'Aost ; il fallait l'enlever ou s'ouvrir un passage sous ses batteries. Malgré les efforts de l'intrépide Dufour, chef de la 58e demi-brigade, le fort ne peut être emporté. Un défilé est découvert sur les roches d'Albado ; il est encore commandé par le canon de l'ennemi; mais une pièce de quatre, montée sur un pic, à plus de quatre cent mètres d'élévation, protège la marche de nos soldats..... le terrible défilé est franchi, au moment où une seconde pièce, établie sur un clocher, vient de faire crouler une tour du château, et de forcer sa garnison à capituler. Vers la fin de cette glorieuse journée, le premier Consul, accablé de fatigue, s'était arrêté sur la route

et s'endormit ; les colonnes défilèrent silencieusement devant lui..... Turenne et Frédéric ont aussi dormi la veille d'une bataille..... Napoléon se réveillera bientôt, et l'instant qui suivra son réveil sera fatal à l'ennemi.

Jetons cependant un coup-d'œil sur la situation militaire de la France, au commencement de cette courte campagne, qui va renouveler des lauriers flétris dans les mains du Directoire. L'armée du Rhin venait d'être portée à cent mille hommes ; elle était commandée par Moreau; tout, sur ce point, promettait des succès. Il n'en était pas ainsi en Italie : Masséna, appelé à commander les débris qui s'y trouvaient, avait à peine réuni vingt-cinq mille hommes, nus, sans vivres, découragés. Il fut impossible au vainqueur de Rivoli de tenir la campagne contre l'armée innombrable d'Autrichiens, d'Anglais, de Napolitains qui marchait alors contre lui. Il dut se renfermer dans Gênes (1), où bientôt assiégé par la famine, redoutable auxiliaire d'un ennemi déjà si puissant, ce général allait vouer

(1) 20 avril 1800.

à la mort, non-seulement les braves qu'il commandait, mais encore une nombreuse population, lorsqu'il se résigna à signer la capitulation la plus honorable qu'ait jamais obtenue un général réduit à la dernière extrémité (1). Quarante-huit heures plus tard, Gênes était sauvée, Suchet marchait pour la débloquer; Masséna l'ignorait.

Mais la destinée de nos armes va changer en Italie. L'armée de réserve avait vu s'ouvrir devant elle les riches campagnes du Piémont et de la Lombardie; ses fatigues étaient oubliées. Culbuté à Saint-Martin, à Romano, à Chivasso, l'ennemi n'avait pu défendre ni le passage de la Sésia ni celui du Tesin. Novarre était occupée par nos troupes; bientôt Milan, laissée sans défense, était tombée en notre pouvoir; Napoléon y fit son entrée le 23 avril. La république cisalpine secoua les entraves que l'Autriche lui avait rendues; l'espoir lui fut permis. Mélas, qui commandait les troupes autrichiennes en Italie, leur annonçait cependant une victoire facile sur notre armée, qu'il savait être composée seulement de recrues. Mais lorsqu'il promettait la

(1) 2 juin 1800.

défaite des Français à ses soldats, le premier consul parlait aux siens de fermer toute retraite à l'ennemi. Les faits ne tardèrent pas à démentir l'orgueilleuse jactance de Mélas et à réaliser les promesses de Napoléon. Le Pô est franchi ; Lannes, par une victoire signalée, mérite à Montebello (1) un titre glorieusement acquis; Gênes, à peine possédée par les Autrichiens, est reconquise en courant ; et le 14 juin, notre armée a pris position dans les plaines de Marengo.

Ici deux fortunes rivales sont en présence: vaincue, la France tombera nécessairement sous les coups réunis de l'Europe, inquiète déjà du pouvoir de Napoléon ; subjuguée, l'Autriche verra l'Italie échapper à sa domination, et l'attitude menaçante de l'armée française sur le Rhin, peut compromettre rapidement la monarchie autrichienne elle-même.... Ainsi, les destins de l'Autriche sont dans les mains de Mélas, ceux de la France dans les mains de Napoléon.

(1) 9 juin 1800. — « Lannes était le meilleur manœu-« vrier de l'armée. Il était sage, prudent, audacieux devant « l'ennemi, d'un sang-froid imperturbable. Il m'était très « attaché. Je l'avais pris pygmée, je l'ai perdu géant. »

Nap. d'ap. Las Cases, O' Méara, Montholon.

Le village de Marengo avait été pris et repris plusieurs fois ; nos flancs couraient le risque d'être débordés, et quatre de nos divisions avaient été repoussées. Le succès de la journée semblait donc se ranger sous les drapeaux autrichiens ; tandis que le salut de notre armée paraissait confié au redoutable carré formé par les grenadiers de la garde consulaire, qui foudroyait l'aile gauche de l'ennemi.... deux divisions, commandées par Desaix, entrent en ligne à cinq heures du soir ; la face du combat va changer. Le premier consul parcourt les rangs ; l'inquiétude était sur tous les visages, l'espoir rentre dans tous les cœurs. « Français, dit-il, c'est avoir fait trop de pas « en arrière ; le moment est arrivé de marcher « en avant : souvenez-vous que mon habitude « est de coucher sur le champ de bataille. » Les divisions Desaix s'élancent en colonnes serrées sous le feu de l'ennemi ; l'aile droite des Autrichiens est coupée ; la victoire a revolé sous nos drapeaux ;..... mais un crêpe funèbre y doit être suspendu : Desaix est frappé mortellement (1). Le cavalerie de Kellermann

(1) « Desaix est, des généraux que j'ai eus sous moi

achève de conquérir des trophées si chèrement payés : elle charge l'ennemi en flanc ; une colonne de cinq mille grenadiers hongrois met bas les armes ; le désordre devient extrême dans les rangs autrichiens..... Le nom de Marengo va s'inscrire sur la liste de nos triomphes ; l'Autriche devra l'ajouter à celle de ses revers (1).

Cette sanglante bataille avait duré dix-huit heures ; elle coûta à l'ennemi vingt mille hommes, tués, blessés ou prisonniers, douze drapeaux et trente pièces de canon..... Mais beaucoup de Français reposent au pied de la colonne que la reconnaissance nationale éleva dans la plaine de Marengo. L'occupa-

« celui qui a montré le plus grand talent ; il aimait la gloire « pour elle-même, et méprisait toute autre chose. Sa mort « fut une perte irréparable pour la France. Il était droit « et honnête homme, aussi les Arabes l'avaient appelé le « *Sultan juste.* » *Nap. d'ap. O'Meara et Las-Cases.*

Desaix mourut en disant à l'un de ses aides-de-camp : *Faites savoir au premier Consul que je meurs avec le regret de n'avoir point fait assez pour la postérité.*

(1) « Marengo fut la bataille où les Autrichiens se sont « le mieux battus ; mais leur valeur s'y enterra : on ne « les a jamais retrouvés depuis. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

tion du Piémont, la liberté de l'Etat de Gênes, la délivrance de la Lombardie, tels furent les effets immédiats de ce grand événement; la paix, que les victoires de Moreau achevèrent d'assurer, en fut le résultat. Ainsi Montebello et Marengo effacèrent en Italie la souillure passagère de nos armes; Hochstett (1) et Hohenlinden (2), en Allemagne, en relevèrent encore l'éclat. Sur l'Inn et sur la Bormida, le génie avait dirigé la valeur française; de chaque côté, le sang d'un héros venait de couler pour la patrie : Desaix et Latour-d'Auvergne étaient tombés presque en même temps; et

(1) 19 juin 1800.

(2) 3 décembre. — « La destinée de Moreau était « de mourir sur le champ de bataille par un boulet russe, « prussien ou autrichien; il ne devait pas mourir par un « boulet français. La nature ne l'avait point fait pour les « premiers rôles : dans la campagne de 1799, Moreau « montra autant de bravoure que d'habileté à la tête d'une « ou deux divisions; appelé au commandement en chef, « il ne fit que des fautes.... Il n'avait aucun système sur « la politique ni sur le militaire. Il était excellent soldat, « brave de sa personne, bon vivant, mais de peu de ca- « ractère.... La manière dont il finit en combattant contre « son pays, déshonore à jamais sa mémoire. »

Nap. d'ap. Montholon et Las-Cases.

leurs noms allaient se confondre dans le sein de l'immortalité avec celui de Kléber (1), qu'une remarquable fatalité faisait succomber sous les coups d'un assassin de l'Orient, le jour même où Desaix périssait à Marengo.

Menacé de nouveau dans sa capitale, l'empereur d'Autriche luttait encore contre nos troupes victorieuses ; de nouveaux succès obtenus par le général Brune à Pozolo, forcèrent enfin l'orgueil germanique à solliciter la paix, qui fut signée à Lunéville le 9 février 1801.

(1) « Kléber était doué d'un grand talent et de la plus « rare valeur ; mais il n'était que l'homme du moment. Il « cherchait la gloire comme la seule route aux jouissances. « Après Desaix, c'était le meilleur officier de l'armée. Si « Kléber eût vécu, l'armée anglaise eût péri en Egypte. »

Nap. d'ap. Montholon et Las-Cases.

Il fut poignardé le 14 juin 1800, par Soleyman-el-Haleby, jeune homme de vingt-quatre ans.

CHAPITRE III.

TRAITÉ D'AMIENS.—CONSULAT A VIE—CONCORDAT. — RAPPEL DES ÉMIGRÉS. — CRÉATION DE LA LÉGION D'HONNEUR.

L'HISTOIRE peut consigner avec honneur les efforts hostiles des nations, même lorsqu'elles s'arment contre des droits légitimes ; mais elle marque d'un sceau réprobateur les trames ourdies par la trahison : l'attentat du 3 nivôse (24 décembre 1800), qui avait précédé de deux mois la paix continentale, doit être passé sous silence ; nous n'en rechercherons ni les motifs ni les auteurs.

Le traité de Lunéville garantissait à la France la rive gauche du Rhin ; il proclamait l'indépendance des républiques cisalpine et batave, ainsi que l'intégrité de la république helvétique, dont le premier consul devenait ainsi

le protecteur. Le roi de Naples, que les succès passagers de l'empereur en Italie avaient attaché à sa cause, devait subir la conséquence des revers communs : il céda à la France Porto-Longone, la principauté de Piombino et l'île d'Elbe, ce point imperceptible de la Méditerranée sur lequel, quatorze ans plus tard, devaient, un moment, se fixer les regards du monde.

Vainqueurs de l'Europe continentale, les Français voyaient encore flotter sur les mers le pavillon triomphant des Anglais. Plusieurs camps furent promptement formés sur nos côtes; une descente en Angleterre devint, dit-on, l'objet des sérieuses méditations du Consul; Il se disposa surtout à soustraire le Portugal à la domination anglaise qui pesait alors sur lui. Au milieu de ces préparatifs, les négociations avec le cabinet de Saint-James se poursuivaient sans interruption ; et nos marins continuaient, par des faits remarquables, à en aplanir les difficultés. Une division anglaise, forte de dix vaisseaux et une frégate, se retire à Algésiras, devant trois vaisseaux et une frégate, que commande le contre-amiral Linois; l'ennemi perd un vaisseau de 74. Ailleurs, le *Formidable* sort

glorieusement d'un combat contre trois vaisseaux et une frégate (1). Surnouf, dans les mers de l'Inde, bat plusieurs fois les Anglais, et leur prend des vaisseaux. Nelson, lui-même, dans plusieurs tentatives contre la flottille de Boulogne, compromet la gloire de son pavillon, et perd un certain nombre de péniches et de bateaux canonniers (2).

Enfin les conférences d'Amiens sont closes; un traité avec l'Angleterre est signé le 6 germinal an XI (27 mars 1802); époque glorieuse pour la France, heureuse pour l'Europe, où l'humanité cessa, quelques instans, de gémir sur des lauriers (3) Arrêtons-nous un moment à cette période trop rapide, durant laquelle

(1) 13 juillet 1801.

(2) 16 août et jours suivans.

(3) « Les négociateurs anglais ne semblaient se douter « ni du temps, ni des hommes, ni des choses. Ma ma- « nière les déconcerta tout-à-fait.... On n'avait prétendu « que nous amuser à Amiens, on y traita sérieusement. « L'affaire convenue, lord Cornwallis avait promis de si- « gner le lendemain; mais quelque chose de majeur le « retint chez lui. Le soir même un courrier de Londres « vint lui interdire certains articles; il répondit qu'il avait « signé, et vint apporter sa signature. Ce n'était point un

notre belle France vit se développer en même temps tous les ressorts de sa prospérité. Les étrangers qui la visitèrent alors, s'attendaient à la trouver couverte des laves encore brûlantes de la révolution ; ils croyaient promener leurs regards sur des champs incultes ; leur rivalité se flattait peut-être de voir nos ateliers déserts. Au lieu de ces tristes résultats, l'abondance et la fécondité règnent partout; les sciences, les arts et l'industrie, par une heureuse combinaison de leurs progrès, ont enfanté des prodiges. L'effervescence politique n'a point été stérile pour les intérêts nationaux : le génie et les talens en reçurent une salutaire commotion. Une immense exposition offre à l'œil étonné de l'étranger les trésors de nos arts industriels ; les produits de nos manufactures obtiennent dans les marchés européens une préférence méritée ; encore un moment, et la France va s'affranchir des nombreux tributs qu'elle paie à nos voisins.

C'est sous ces brillans auspices que Napoléon fut proclamé premier consul pour dix

« homme du premier talent, mais c'était un digne, brave « et honnête homme. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

Il fut en défaveur depuis ce traité.

ans. La nécessité de présenter un complément de garanties à l'Europe, fondé sur la stabilité du gouvernement, justifiait jusqu'à un certain point cette mesure, prévue d'ailleurs par la constitution ; mais lorsqu'après trois mois seulement, la suprême magistrature fut déférée à vie au premier consul, on ne vit dans le *vote* du peuple que l'acte d'une volonté dépendante, et dans la concession du Sénat qu'un témoignage de servilité, qui révélait ainsi toute sa nullité. Ce corps était appelé, pourtant, à la conservation du pacte constitutionnel, dont il fut dès-lors facile de présager la ruine.

Pendant que ces évènemens faisaient pressentir à la France l'élévation prochaine d'un pouvoir souverain, ce pouvoir préludait déjà avec nos alliés : une *consulta* italienne, convoquée à Lyon, constituait définitivement la république cisalpine, dont Napoléon était nommé président; l'Helvétie et la Batavie recevaient dans le même temps ses lois avec sa protection.

Au milieu des rayons de sa gloire, à peine la France aperçut-elle les nuages que répandirent sur cette époque la perte de l'Egypte et la désastreuse expédition de Saint-Domingue;

d'autres évènemens, d'autres institutions vont appeler simultanément son attention.

Les ministres du culte avaient été rappelés du sol de l'exil; la piété française relevait partout les autels; mais il nous manquait un pacte sacré qui, purgeant la foi chrétienne des préjugés intolérans, accordât à toutes les religions la protection qui leur est due; le concordat fut donné (1). La même année vit clore ou plutôt anéantir la fatale liste des émigrés; ces Français, sur la foi d'un dévoûment louable mais stérile, mendiaient depuis onze ans, à l'étranger, une hospitalité qu'ils payaient de toute leur dignité; Napoléon mit fin à cette existence humiliante: il leur rouvrit l'accès de la patrie, et rendit aux amnistiés ceux de leurs biens qui n'avaient pas été vendus..... Le premier consul fut-il politique en les admettant aux emplois? Les

(1) 5 avril 1802. — « Si, à l'époque du concordat, le « pape n'avait pas existé, il eût fallu le créer pour cette « occasion, comme les consuls romains faisaient un dictateur dans les circonstances difficiles. J'eus depuis des « discussions avec Rome; mais elles provinrent de l'abus « que cette cour faisait du spirituel et du temporel. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

événemens ultérieurs répondront à cette question.

Dans l'espace de quelques années, la patrie avait été revêtue du plus beau lustre, et l'honneur national était sorti triomphant de toutes les luttes où il avait été engagé. Napoléon pensa que le moment était venu de créer une distinction en faveur des hommes qui avaient concouru, par des travaux divers, à cette illustration. La *Légion d'honneur* fut instituée; non pas, alors, avec les statuts et les insignes d'un ordre de chevalerie, mais comme récompense nationale, fondée sur des titres patens. Les croix, les plaques, les cordons devaient signaler, plus tard, le retour des formes monarchiques, et payer la complaisance des courtisans; mais la Légion d'honneur fut d'abord le prix des services éclatans rendus à l'état (1).

(1) « Si la Légion d'honneur n'était pas la récompense « des services civils, comme des services militaires, elle « cesserait d'être la Légion d'honneur; car ce serait une « étrange prétention des militaires que celle d'avancer « qu'eux seuls aient de l'honneur. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

La Légion d'honneur fut créée le 19 mai 1802, et inaugurée le 14 juillet 1804.

CHAPITRE IV.

RUPTURE DU TRAITÉ D'AMIENS. — CONSPIRATIONS. — CONQUÊTE DU HANOVRE. — SYSTÈME CONTINENTAL. — CAMP DE BOULOGNE.

Cependant l'Angleterre, qui peut-être n'avait en vue, lorqu'elle avait conclu le traité d'Amiens, que l'écoulement des produits manufacturés dont ses magasins regorgeaient, se trouvait en concurrence avec nous sur tous les points commerçans : partout nos fabriques jetaient des articles non moins parfaits, non moins recherchés que ceux des ateliers anglais. Ce concours réveilla toute l'animosité du gouvernement britannique contre la France, et surtout contre son premier magistrat. En attendant que ce cabinet, fécond en subterfuges, eût imaginé un prétexte plausible pour rallumer le feu de la guerre, il revint à ses moyens favoris : une

foule d'émissaires et d'écrivains furent de nouveau salariés pour ranimer les troubles civils ; des marchandises pestiférées furent, assure-t-on, jetées sur nos côtes ; on ajoute même que les paquebots anglais vomirent dans nos ports plusieurs hordes d'assassins. Des conspirations éclatèrent dans toute la France : Georges Cadoudal dirigea la plus remarquable d'entre elles (1); Pichegru s'y laissa entraîner (2); et la haine de Moreau, en accédant à cette conjuration, ternit l'éclat des lauriers d'Hohenlinden. Ces effets d'une jalouse défection, excitèrent la colère du premier consul ; mais, juste dans ses motifs, elle s'égara dans sa di-

(1) « Georges avait du courage et c'est tout. Il voulut « attenter à ma vie, et son exécution n'inspira pas de re- « grets, parce que l'assassinat, pour quelque cause que ce « soit, sera toujours odieux à des Français. »

(2) « Pichegru était d'un talent peu ordinaire, et infini- « ment supérieur à celui de Moreau. Quant à l'inculpation « de l'avoir fait mourir, il serait honteux pour moi de m'en « défendre. Que pouvais-je y gagner? Un homme de mon « caractère n'agit pas sans de grands motifs. Pichegru se « vit dans une situation sans ressources; son âme forte ne « put envisager l'infamie du supplice; il désespéra de ma « clémence, ou la dédaigna, et il se donna la mort. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Méara.

rection..... Un mystère, encore impénétrable, enveloppe le suicide de Pichegru ; et la vengeance de Napoléon, fourvoyée sur un sol étranger, le viola, pour atteindre une tête innocente (1).

L'Angleterre trouva promptement le biais qu'elle cherchait pour rompre avec la France : alléguant l'influence du Gouvernement français sur les états qu'il protégeait, elle refusa d'évacuer Malte, ainsi qu'elle s'y était engagée par le traité d'Amiens, à moins que cette île ne reçût une garnison de troupes alliées. Malgré la mauvaise foi qui perçait dans une telle prétention, le premier consul, voulant prévenir le renouvellement des hostilités, y accéda ; mais cette concession ne parut point suffisante au ministère britannique ; il finit par demander : 1° l'évacuation des républiques batave et helvétique par les troupes fran-

(1) « Le duc d'Enghien, était depuis quelque temps à « trois lieues du Rhin, dans les états de Bade ; si j'eusse « connu plus tôt ce voisinage et son importance, je ne « l'eusse pas souffert, et cet ombrage de ma part, à l'é- « vènement, lui eût sauvé la vie. T..... a été l'instrument « principal et la cause active de la mort de ce prince. »

Nap. d'ap. Las-Cases, Montholon et O'Meara.

çaises ; 2° une provision territoriale en Italie pour le roi de Sardaigne ; 3° à n'évacuer l'île de Malte qu'après l'expiration de dix années..... Ces conditions, qui n'avaient pas même été abordées dans le congrès, révoltèrent le cabinet des Tuileries ; elles fixèrent le mépris du monde sur la diplomatie anglaise..... la guerre devint inévitable.

Tandis que l'Angleterre travaillait à former une nouvelle coalition avec l'Autriche, la Suède et la Russie, le Hanovre était occupé par nos troupes; peu de temps après, l'armée hanovrienne, forte de dix-huit mille hommes et commandée par le général Walmoden, avait posé les armes. Maîtres du Hanovre, les Français interdirent aux vaisseaux anglais l'entrée du Weser et de l'Elbe; déjà les ports de France, de Hollande, d'Espagne leur étaient fermés; et là commence ce système continental (1) trop légèrement condamné, et qui, mieux connu, mieux observé surtout, eût sauvé l'Europe commerçante de la dépendance fatale

(1) « Le système continental, dans son étendue et sa « rigueur, n'était, dans mes opinions, qu'une mesure de « guerre et de circonstance. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

où nous la voyons languir aujourd'hui, en apprenant aux puissances du continent ce qu'elles peuvent contre le commerce de la Grande-Bretagne.

Napoléon était revenu à son projet de descente en Angleterre (1); un appel à la nation, appuyé du témoignage des efforts qu'il avait faits dans l'espoir de maintenir la paix, produisit une foule de dons volontaires pour subvenir à cette grande expédition. Des bâtimens sont construits dans tous les ports; de nombreuses compagnies de canonniers sont organisées sur les côtes; cent soixante mille hommes forment le camp de Boulogne, dont le commandement est remis au général Soult; une innombrable flottille se réunit devant ce port; elle est confiée à l'amiral Brueys.

(1) « On a pu rire à Paris de mon projet d'invasion en « Angleterre; mais Pitt n'en riait pas à Londres : il eut « bientôt mesuré toute l'étendue du danger, aussi me « jeta-t-il une coalition sur le dos, au moment où je le- « vais le bras pour frapper. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

TROISIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE PREMIER.

NAPOLÉON, EMPEREUR.

Suspendons le récit de ces préparatifs hostiles, pour retracer l'évènement que Napoléon préparait ostensiblement depuis deux ans, et qu'il méditait peut-être en secret depuis quatre : le 28 floréal an XII (18 mai 1804), Bonaparte, sous le nom de *Napoléon Ier*, fut proclamé *Empereur des Français* par le Sénat et le Corps législatif (1). Ainsi finit cette répu-

(1) « Je suis monté sur le trône, vierge de tous les « crimes de ma position. Est-il bien des chefs de dynastie « qui puissent en dire autant? »

Nap. d'ap. Montholon et Las-Cases.

blique pour l'établissement de laquelle tant de sang avait coulé : son nom parut encore dans le préambule de la constitution nouvelle; mais depuis long-temps la monarchie était dans les institutions; le protocole seul manquait; on venait de le rétablir. On vit reparaître les titres, les armoiries, les décorations, brillans hochets qui servirent à tuer doucement l'esprit national. Une noblesse, fondée sur de grands services, sur la bravoure éclatante, devint le partage des premiers personnages de l'Etat (1). On applaudit à cette institution; mais elle était héréditaire, et, considérée sous ce point de vue, elle offrit en perspective la nullité titrée, et les exactions commises sous l'autorité d'un grand nom. De cette époque datent la dignité de *maréchal d'empire*, conférée aux valeureux chefs de notre armée. L'aigle d'un autre César couronna les drapeaux, les guidons, les éten-

(1) « En créant la nouvelle noblesse, j'avais pour but « de réconcilier la France avec l'Europe; de rétablir « l'harmonie en semblant adopter ses mœurs; enfin d'a- « malgamer par la même voie, la France ancienne avec « la France nouvelle, et de faire disparaître tout-à-fait la « noblesse féodale, la seule oppressive, la seule contre « nature. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

dards; unie au portrait du nouveau souverain, elle orna la double étoile devenue, sur le sein de nos guerriers, de nos magistrats, de nos savans, le symbole de l'honneur; des ordres étrangers, présens d'une politique intéressée, s'y joignirent insensiblement. Peut-être, quelques soupirs s'échappèrent-ils des cœurs républicains que couvraient ces insignes renouvelés d'un autre siècle; mais ces soupirs furent bientôt étouffés au milieu de l'enthousiasme d'une cour brillante de gloire, de jeunesse et d'espoir.

Charlemagne alla recevoir la couronne impériale sur les degrés du Saint-Siège; Napoléon, plus absolu, manda le vicaire de Jésus-Christ, qui vint le sacrer dans sa capitale même.

Les solennités dont l'avènement de Napoléon au trône impérial fut l'occasion, ne lui firent pas perdre de vue ses projets contre son ennemi constant: infatigable comme la haine que les Anglais lui vouaient, il multipliait de tout son pouvoir les moyens qu'il se proposait d'employer contre eux; toutefois, il ne les cherchait point hors des lois de la guerre. Le gouvernement britannique, au contraire,

n'admettait aucun ménagement dans ses dispositions offensives, et les *brûlots* qu'il dirigea, à plusieurs reprises, mais sans succès contre nos flottilles, ne seront jamais mentionnés dans les annales d'une loyale inimitié.

À l'aspect des apprêts formidables que faisait la France sur les côtes de l'Océan, l'Angleterre, sérieusement alarmée, se disposait à une vigoureuse résistance; mais les Irlandais ont toujours vu avec déplaisir leur territoire réuni à la Grande-Bretagne; ils tendent volontiers les bras aux peuples qui professent une religion dans laquelle leur gouvernement puise le motif, ou plutôt le prétexte, de leur exclusion des emplois. Si le général Humbert, descendu en Irlande avec une poignée de braves, eût appuyé d'une force plus imposante les projets d'insurrection qu'il trouva dans ce pays, il l'arrachait à la domination anglaise; le sort, peut-être un plan de débarquement mal combiné, en décidèrent autrement. Mais le cabinet de Saint-James sentit qu'il était temps d'éloigner l'orage prêt à l'atteindre : il déploya toute son activité pour hâter la conclusion de l'alliance qu'il sol-

licitait auprès de la Russie, de l'Autriche et de la Suède; elle fut signée le 11 avril 1805 (1).

(1) « Les Anglais ont sacrifié la malheureuse Autriche, « en 1805, uniquement pour échapper à l'invasion dont « je les menaçais. Il n'y a pas au monde de ministère plus « machiavélique que celui d'Angleterre. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Meara.

CHAPITRE II.

GUERRE DE 1805, EN ALLEMAGNE. — PREMIÈRE ENTRÉE DES FRANÇAIS A VIENNE. — BATAILLE D'AUSTERLITZ. — TRAITÉ DE PRESBOURG.

Nous avons déjà décrit un grand nombre de combats; il nous en reste beaucoup à décrire; nous serons rapides comme les succès que les légions françaises obtiendront encore long-temps. Le général Autrichien Mack, à la tête d'une forte armée, avait passé l'Inn dans les premiers jours de septembre; le 11, il fit son entrée à Munich, capitale des états de l'Électeur de Bavière, dès lors allié de Napoléon. A la nouvelle de cette invasion, l'Empereur vole au secours de l'Électeur avec l'armée de Boulogne, qui, transportée en Allemagne par une sorte d'enchantement, était sur le Danube, lorsqu'on la croyait à peine sortie des dunes du Pas-de-Calais. Cette armée avait fait sa

37309

jonction avec les colonnes amenées de Hollande et de Bavière par le maréchal Bernadotte; les autres corps étaient commandés par les maréchaux Lannes, Ney, Davoust et Soult; Murat dirigeait la cavalerie; Bessières conduisait la garde impériale. Ces troupes réunies reçurent, pour la première fois, le nom de *grande armée.*

L'Empereur triomphe à Wertingen (1), à Guntzbourg (2), à Memingen (3). Le 12 octobre, il délivre la capitale de son allié, passe le Danube, en forçant le pont d'Elchingen, que défendaient quinze mille Autrichiens; et, après avoir contraint Mack à s'enfermer dans Ulm, il se rend maître de cette place, sur les glacis de laquelle défilent devant lui trente mille prisonniers avec leur général en chef(4).

Le prince Ferdinand opérait la plus prompte retraite, remmenant à peine la moitié des cent mille Autrichiens qu'il commandait en entrant en campagne; atteint à Nuremberg par la cavalerie de Murat, seize mille hommes, dix-huit

(1) 8 octobre 1805.
(2) 9 *idem.*
(3) 14 *idem.*
(4) 20 *idem.*

généraux, cinquante canons et quinze cents caissons lui sont enlevés. Les Français occupent Prassling, Lintz et Inspruck.

Cependant, contrainte de rappeler en Allemagne les forces imposantes qu'elle dirigeait sur l'Italie, l'Autriche réduisit ainsi le prince Charles, qui commandait sur ce point, à se tenir sur la défensive; mais Masséna, l'habile Masséna lui était opposé. Le maréchal français attaque l'Archiduc, lui prend cinq mille hommes à Caza-Albertini; et, après avoir passé successivement l'Adige, la Piave, le Tagliamento, achève de dissiper l'armée autrichienne à Castel-Franco.

Les Russes s'avançaient à marche forcée; mais leur coopération tardive ne suspendit pas un instant la marche de Napoléon. Braunau avait reçu le grand quartier-général Français; Kutusow, l'un des généraux en chef de l'armée Russe, s'était arrêté devant le maréchal Mortier, qui bientôt avait culbuté un ennemi huit fois plus fort que lui; enfin l'Empereur fit son entrée à Vienne le 13 novembre, et le lendemain, il signait, à Schœnbrunn, des décrets impériaux, dans le cabinet de Marie-Thérèse.

Nos colonnes traversèrent Vienne comme une capitale amie, sans bruit, sans désordre, sans excès. Nonobstant la demande d'un armistice, que firent séparement les Russes et les Autrichiens, Napoléon, battant toujours l'ennemi, poursuivit sa marche sur Brünn; il y arriva au moment où les empereurs Alexandre et François établissaient leur quartier-général à Prosnitz, pour y attendre des renforts, qui devaient porter l'effectif de leur armée à cent mille combattans. La nôtre était forte de soixante-dix mille hommes seulement. Pleins de confiance dans leurs forces, les alliés eurent la malheureuse inspiration de les concentrer sur le village d'Austerlitz, pour tourner notre droite. L'Empereur saisit d'un coup-d'œil leur dessein.... « Avant demain au « soir, s'écria-t-il en inspiré cette armée est « à moi. »

Tandis que les Russes, suivant leur habitude, appelaient la protection du ciel sur leurs drapeaux par des prières, des solennités religieuses et le jeûne, coutume qui, chez ces peuples, précède toujours un grand combat, nos soldats marquaient la veille de l'anniversaire du couronnement de Napoléon, par une

illumination spontanée, produite en brûlant la paille de leurs bivouacs; l'air retentit toute la nuit des cris de *vive l'Empereur*. Le silence et peut-être la crainte régnaient dans le camp ennemi; la confiance et l'hilarité éclataient dans le camp français.

Le 2 décembre, l'ennemi attaque à la pointe du jour : Kutusow, fidèle au projet d'isoler les deux ailes de l'armée Française de son centre, fait anéantir une de ses colonnes par Lannes et Murat, qui guidaient notre gauche. A notre droite, que commandait le maréchal Soult, un échec plus grand est réservé aux alliés : Pratzen, Telnitz et Sokolnitz leur sont enlevés; six mille hommes se noient dans l'étang de Sokolnitz; peu de temps après, les lacs glacés d'Augezd et de Monitz, sur lesquels deux corps russes veulent effectuer leur retraite précipitée, engloutissent plus de vingt mille hommes, cinquante pièces de canon et un immense matériel.... L'humanité frémit au souvenir d'un tel désastre : la presque totalité de ces deux colonnes périt. Durant ces évènemens décisifs, le maréchal Bernadotte reçoit, au centre, le choc de cette garde impériale Russe proclamée invincible; la garde impé-

riale française était là : la lutte ne dura qu'un instant. Les masses du nord furent enfoncées, et la réserve de vingt bataillons, commandée par le général Oudinot, n'eut pas besoin de donner. Les débris de l'armée ennemie, entraînés loin du champ de bataille, ne purent se rallier qu'à Hadiegitz, où la nuit vint à leur secours (1).

La bataille d'Austerlitz coûta aux alliés soixante-dix mille hommes, dont quarante mille tués ou noyés, et trente mille prisonniers; cent cinquante pièces de canon, quarante-deux drapeaux, les étendards de la garde Russe; quinze officiers généraux, pris ou tués, parmi lesquels on comptait le prince Repnin,

(1) « La succès de la guerre tient tellement au coup-
« d'œil et au moment, que la bataille d'Austerlitz, gagnée
« si complètement, eût été perdue si j'eusse attaqué six
« heures plus tôt. Les Russes s'y montrèrent des troupes
« excellentes, qu'on n'a jamais retrouvées depuis. L'armée
« russe d'Austerlitz n'aurait pas perdu la bataille de la
« Moscowa.

« On pourra peut-être reproduire quelque chose qui
« vaille mon armée d'Italie et celle d'Austerlitz; mais à
« coup sûr rien qui la surpasse. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

que le général Rapp (1) blessa et fit prisonnier de sa main. Nous perdîmes deux mille hommes dans cette glorieuse journée; cinq mille furent blessés. La présence des empereurs Napoléon, Alexandre et François à Austerlitz, fit surnommer la bataille livrée près de ce lieu la *bataille des Trois Empereurs* : Elle mit le comble à la gloire de Napoléon, et plaça la France au-dessus de toutes les puissances de l'Europe.

Après ce grand évènement, les différens corps de l'armée française manœuvrèrent autour des alliés de manière à envelopper leur armée : ils y réussirent; et les deux Empereurs, eux-mêmes, pouvaient être prisonniers, lorsque François vint en personne au camp de Napoléon demander la paix. Le vainqueur reçut l'empereur d'Autriche dans une misérable chaumière, où il avait établi son quartier-général. Comme il s'excusait de cette réception militaire auprès du monarque autrichien, celui-ci lui répondit, avec un sourire un peu forcé, *qu'il faisait bien les hon-*

(1) « C'est un frondeur, une mauvaise tête, mais il a « bon cœur. A son siège de Dantzick, il a fait plus que « l'impossible. » *Nap. d'ap. Rapp.*

neurs de cette chaumière-là. Un armistice fut conclu le jour même : les Russes *obtinrent la permission de se retirer;* les conférences s'ouvrirent immédiatement, et, le 26 décembre, on signa le traité de Presbourg. La guerre avait duré deux mois. Ses résultats furent la dissolution de l'ancien Empire germanique; la création des royaumes de Bavière et de Wurtemberg; la réunion à l'état d'Italie des duchés de Parme, de Plaisance et de la Toscane.

CHAPITRE III.

ÉRECTION DES ROYAUMES D'ITALIE, DE BAVIÈRE, DE WURTEMBERG, DE HOLLANDE ET DU GRAND-DUCHÉ DE BERG. — JOSEPH, ROI DE NAPLES. — CRÉATION DE LA CONFÉDÉRATION DU RHIN.

Sur tous les points où le génie de Napoléon dirigeait nos armes, le succès était prompt et assuré; il n'en était pas ainsi loin de ce moteur puissant. Un projet de descente en Angleterre, à l'exécution duquel devaient concourir des flottes combinées, parties de divers ports, avait été sagement conçu; les lenteurs de l'amiral Villeneuve en compromirent les dispositions; l'issue fatale du combat de Trafalgar acheva de faire échouer l'expédition. Nous perdîmes dix-sept vaisseaux dans cet engagement; notre amiral fut pris; l'officier commandant la flotte Espagnole, notre alliée, reçut une blessure mortelle; mais

l'Angleterre fit à Trafalgar une perte irréparable : Nelson expira sur son banc de quart.

Napoléon avait commencé cette distribution de trônes dont il fit bientôt un injuste abus : le titre de roi venait d'être le prix de l'alliance fidèle des électeurs de Wurtemberg et de Bavière (1). Après cet hommage de la reconnaissance, le sang eut ses droits. Joseph, frère aîné du plus puissant des monarques, ne pouvait rester confondu dans la foule de ses sujets; la couronne de Fer lui avait, dit-on, été offerte; mais il avait osé la vouloir indépendante, et Napoléon l'avait placée sur sa propre tête (2). Joseph accepta le trône de Naples (3), que l'Empereur l'envoya conquérir sur le roi Ferdinand : l'infidélité de ce prince aux traités signés par lui avait éclaté souvent; elle venait de lasser la clémence du vainqueur.

(1) 1er janvier 1806.

(2) 26 mai 1805.

(3) « Joseph est un fort brave homme, ayant de « l'instruction et de l'esprit. Toutes ses qualités tiennent « uniquement de l'homme privé. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

Il est à Philadelphie, où il vit sous le nom de comte de Survilliers.

Le grand duché de Berg devint le prix des hauts-faits de Murat; et la Hollande, érigée en royaume, reconnut pour son souverain le prince Louis, frère puiné de Napoléon (1). A la suzeraineté de tant d'états, l'Empereur des Français, roi d'Italie, joignit, en qualité de protecteur de la confédération du Rhin nouvellement organisée, la suprématie sur toutes les petites principautés de l'Allemagne; suprématie qui avait été enlevée à l'empereur François par le traité de Presbourg.... Les princes Allemands avaient seulement changé de maître.

(1) « Louis a de l'esprit, mais il est naturellement porté « au travers et à la bizarrerie. Louis ne s'est montré qu'un « roi-préfet. »

Il est actuellement à Rome.

Nap. d'ap. Las-Cases.

CHAPITRE IV.

GUERRE DE PRUSSE.—BATAILLE D'IÉNA.—ENTRÉE DES FRANÇAIS A BERLIN.

Trois coalitions des plus grandes puissances de l'Europe contre la France avaient été anéanties par le même homme, et l'expérience n'avait point encore éclairé ses ennemis; une quatrième ligue se formait dans le nord. L'empereur de Russie, échappé aux dangers d'Austerlitz, refuse de signer la paix; le roi de Prusse est cette fois son allié. Ce dernier a pu réunir cent cinquante mille hommes d'excellentes troupes, auxquelles vont se joindre les contingens de la Hesse, de la Saxe et de plusieurs autres duchés. De son côté, l'Angleterre qui, durant le court ministère de Fox (1), a laissé espérer un moment la paix,

(1) « Chez Fox le cœur échauffait le génie. Il était sin-
« cère, avait de la droiture et entendait les vrais intérêts

prélude à de nouvelles hostilités par les premiers essais des *fusées à la congrève*, dirigées sur nos ports.

Les plus promptes dispositions se faisaient à Berlin pour l'entrée en campagne; de jeunes Prussiens parcouraient la ville en chantant d'avance la victoire facile qu'ils se promettaient; il aiguisaient sur le parvis des palais les armes redoutables dont ils menaçaient avec dédain les vainqueurs d'Austerlitz. Ces transports étaient soutenus par l'exemple de la jeune reine : nouvelle Clorinde, elle s'était armée de toutes pièces, et montée sur un coursier fougueux, elle portait dans les rangs cette ardeur chevaleresque qui naît à l'aspect de la beauté. Voyons comment se réaliseront ces promesses menaçantes ; comment les effets justifiront ces terribles démonstrations.

Selon sa coutume, Napoléon se disposait à prendre l'offensive; mais lorsque ses troupes se portaient en toute diligence sur le Rhin, il ne paraissait occupé que du projet d'élever des monumens, et de fonder ces institutions qui n'appellent l'attention des souverains que

« de son pays..... Son école doit tôt ou tard régir le « monde. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

durant la paix. Tout-à-coup, Murat passe la Saale, bat l'ennemi à Hofft, à Schleitz, à Saafeld. Dans cette dernière action, le prince Henri, frère du roi de Prusse, auquel un sous-officier du troisième régiment de hussards avait offert la vie, refusa de se rendre et reçut la mort...

On a répété jusqu'à satiété que Napoléon ne respirait que la guerre; cependant, dans toutes les occasions où elle doit éclater, nous le voyons essayer de maintenir la paix. Voici la lettre qu'il écrivit à Frédéric-Guillaume, en mettant le pied sur le territoire de ses alliés. « Sire, votre Majesté sera vaincue : elle aura « compromis le repos de ses états, l'existence « de ses sujets, sous un vain prétexte : elle est « aujourd'hui intacte et peut traiter avec moi « d'une manière conforme à son rang ; avant « un mois, elle traitera dans une situation « différente.... » Le roi de Prusse voulut courir les chances de la guerre; il ne tarda pas à s'en repentir.

Le 14 octobre 1806, une affaire générale s'engagea sur le plateau d'Iéna; la victoire ne balança pas un instant à se ranger sous nos drapeaux. Le vieux duc de Brunswick, qui

commandait en chef l'armée Prussienne avait, dans les dispositions d'une tactique vieillie, laissé prendre position sur ses derrières par les maréchaux Soult et Ney; une charge à fond, effectuée par la cavalerie de Murat, acheva d'assurer la défaite de l'ennemi sur ce point. Cependant le maréchal Davoust occupe, avec vingt-cinq mille hommes, les défilés de Koesen; des forces supérieures ne peuvent l'entamer dans cette position; et cinquante mille Prussiens d'élite sont culbutés par lui à Auerstadt; résultat important, qui doit joindre au nom déjà illustre de Davoust celui d'un de ses faits d'armes les plus glorieux (1). Les seules batailles d'Iéna et d'Auerstadt réduisirent à de faibles débris cette fière armée qui, le matin encore, menaçait les rives de la Seine. Vingt mille Prussiens restèrent sur les deux champs de bataille; soixante drapeaux, huit cents pièces de canon, trente mille prisonniers, trente généraux furent les trophées de ce double engagement. Le duc

(1) « Davoust est un bon officier qui s'est couvert de « gloire à la bataille d'Auerstadt. »

Nap. d'ap. Montholon et O'Meara.

de Brunswick y fut blessé mortellement (1).

Depuis la journée d'Iéna, la marche de notre armée fut une suite non-interrompue de succès; celle des Prussiens un enchaînement de désastres. Quatorze mille hommes capitulent à Erfurth; Blucher fuit devant le prince Murat, après s'être oublié, jusqu'à supposer un armistice; Kalkreuth est battu à Gruseen; le prince de Wurtemberg, avec vingt-cinq mille hommes de troupes fraîches, est défait à Halle par le maréchal Bernadotte; la division Legrand culbute à Magdebourg un corps Prussien, que le roi venait d'y rallier; le maréchal Lannes s'empare de vive force de Spandau; Napoléon entre à Postdam. Maître de l'épée du grand Frédéric, conquise sur son tombeau même (2), il l'envoie

(1) « Les Prussiens n'ont pas fait à Iéna la résistance « qu'on attendait de leur réputation. Cette bataille m'a « livré toute leur monarchie. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

(2) L'Empereur trouva l'épée du grand Frédéric, la ceinture que ce prince avait portée dans la guerre de Sept-ans, et le grand cordon de ses ordres; il dit avec enthousiasme, en saisissant ces nobles trophées : « J'aime mieux « cela que vingt millions; je les enverrai à mes vieux « soldats des campagnes de Hanovre. J'en ferai présent

à Paris avec la colonne de Rosback, arrachée par les mains victorieuses de nos soldats des champs où, durant un demi-siècle, elle attesta la défaite d'une armée française. Enfin, le 27 octobre, Napoléon éternisait son entrée à Berlin par un trait que l'histoire doit consigner à côté de la clémence de Trajan. Le prince d'Hatzfeld avait conspiré contre les jours de l'Empereur; la preuve de son crime était écrite de sa main. « *Brûlez cette lettre*, dit le nouveau César à la jeune épouse du prince Allemand; *cette pièce anéantie, je ne pourrai plus condamner.* Continuons d'énumérer les revers de la Prusse.

Le grand duc de Berg (Murat) fait déposer les armes, à Prentzlaw, au prince de Hohenlohe, lui prend vingt mille hommes, quarante-cinq drapeaux, soixante pièces de canon,

« au gouverneur des Invalides, qui les gardera comme « un témoignage mémorable des victoires de la grande « armée, et de la vengeance qu'elle a tirée des désastres « de Rosback. » C'était Frédéric qui avait dit : « *Si j'avais l'honneur d'être roi de France, il ne se tirerait pas en Europe, un seul coup de canon sans ma permission.* »

Victoires et Conquêtes des Français, tom. XIII, p. 357.

et fait le prince lui-même prisonnier. Le général Lasalle, à la tête d'une faible avant-garde, reçoit les clefs de Stettin. Blucher, capitule à Schwartau, sur le territoire Danois: quinze mille prisonniers, quarante canons et des drapeaux nous sont abandonnés par lui. Lubeck, que la nature rendit presque inattaquable et que les Prussiens défendaient avec le courage du désespoir, Lubeck est emportée d'assaut par le général Drouet. Savary bat les Suédois à Rostow, et leur prend cinquante bâtimens. Le maréchal Davoust, qui a passé l'Oder, entre victorieux à Custrin; Ney soumet Magdebourg; Mortier occupe la Hesse, le Hanovre, Bremen, Luxembourg et ferme la Baltique aux Anglais; tandis que Napoléon, assis au bureau de l'un des alliés de l'Angleterre, frappe d'une mesure redoutable le commerce de cette puissance, en signant le décret qui règle les bases du système continental.

CHAPITRE V.

CAMPAGNE CONTRE LES RUSSES. — BATAILLE D'EYLAU. — SIÈGE ET PRISE DE DANTZICK.

Durant cette succession rapide d'événemens, l'empereur de Russie, au lieu de soutenir son allié, avait tenté une invasion en Turquie ; rappelé au traité conclu avec la Prusse par le danger de son roi, ou peut-être par ses pressantes sollicitations, Alexandre fit enfin marcher des troupes sur la Vistule. Informé de cette marche, Frédéric-Guillaume, qui trois fois avait demandé une suspension d'hostilités, que Napoléon venait d'accorder, refusa de ratifier l'armistice que lui-même avait sollicité.

L'Empereur des Français se remet en marche; il arrive à Posen : c'est delà que son adroite politique fit entendre aux Polonais le nom de la liberté... ombre fugitive qu'ils poursuivirent trente ans, et qu'ils virent enfin s'é-

vanouir, en 1815, devant l'imposante autocratie du Nord. Napoléon part de Posen le 16 décembre; il passe la Vistule, reconnaît les retranchemens des Russes sur l'Ukra, et fait jeter sur cette rivière un pont que le général d'artillerie Lariboissière a terminé en deux heures.

Ici commence la campagne contre les Russes; ce sera une suite de nouveaux triomphes pour la grande armée. A Czarnowo, quinze mille hommes sont culbutés par les généraux Morand et Beaumont; on combat à Karmidjen, à Nazeilsk, à Cursomb, à Doziadolw, à Mlwa, à Pulstuck, à Golymin : partout les Russes montrent d'excellens soldats : mais, partout leur courage est malheureux; ils perdent en trois jours quatre-vingts bouches à feu, douze mille hommes, presque tous leurs équipages. Nos dignes alliés, les Wurtembergeois, les Saxons (1), les Bavarois, les Hollandais, les Italiens et les autres troupes de la confédération du Rhin, rivalisèrent de courage avec les Français; ils eurent leur part des trophées de ces jours glorieux.

(1) Leur Souverain fut créé roi en décembre 1806.

Nous ne pouvons mentionner dans ce précis tous les faits militaires d'une guerre féconde en prodiges de valeur, mais nous ne passerons pas sous silence cette bataille d'Eylau (1) où la victoire fut si vaillamment disputée par l'ennemi. Une manœuvre habile, entreprise par le maréchal Davoust sur les derrières de l'ennemi, et une attaque dirigée sur son centre par le maréchal Augereau, pouvaient être décisives dès le commencement de l'action; mais une neige épaisse, survenue tout-à-coup, fit errer nos bataillons quelque temps, et allait peut-être nous enlever le succès de la journée, lorsque, par une manœuvre hardie, le grand duc de Berg et le maréchal Bessières tournèrent la division Saint-Hilaire, qui venait de déboucher sur la droite de l'ennemi, et rétablirent notre ordre de bataille. Les Russes, surpris par ce mouvement inattendu, virent porter le désordre dans leurs rangs; ils abandonnèrent une partie de leur artillerie; et la

(1) 8 février 1807. — « Si la bataille d'Eylau fut sanglante pour nous, elle le fut bien plus pour l'ennemi. Les Russes y firent des prodiges de valeur. »

Nap. d'ap. Montholon et O'Meara.

victoire nous fut assurée, lorsqu'étant parvenu à déboucher sur le plateau, le maréchal Davoust déborda l'ennemi, qui, décidément, abandonna la position, après avoir fait, pour la défendre, les plus valeureux efforts. Cette bataille fut une des plus sanglantes de l'époque; les Russes, que guidait le feld-maréchal Karmuskoy, y déployèrent la plus rare intrépidité; mais le génie de Napoléon grandit avec les difficultés : la puissance des masses dut céder à l'art de les diriger.

L'empereur Alexandre fit, dit-on, chanter un *Te Deum* dans ses états pour le prétendu succès de son armée à Eylau; si les sept mille Russes restés sur le champ de bataille et les seize mille blessés qui furent transportés à Kœnisberg après le combat, ne prouvèrent pas suffisamment que l'avantage nous fût resté, soixante-cinq pièces de canon et quarante-cinq drapeaux conquis par nous dans cette journée, nous semblent des témoins qu'il est difficile de récuser. L'armée française perdit deux mille braves, parmi lesquels nous eûmes à regretter les généraux d'Hautpoult, Corbineau, et les colonels Dalhmann, Lacuée, Boursier et Lemarrots. On compta dans nos rangs dix mille

blessés : de ce nombre étaient le maréchal Augereau et les généraux Heudelet, Desjardins et Suchet.

L'armée russe s'étant retirée derrière la Prégel, nos troupes prirent des cantonnemens; mais elles y furent bientôt attaquées, ce qui leur procura de nouvelles occasions de vaincre. Le maréchal Soult repoussa les Russes à Wormdits; le maréchal Ney les battit à Guttstadt; le prince de Ponte-Corvo (Bernadotte) les défit à Mohlsack; le grand-duc de Berg eut des succès sur toute le rive de l'Alle. Pendant ce temps, l'armée de Silésie, confiée au prince Jérôme, frère de l'Empereur, achevait de s'emparer de cette province : Breslaw et Schweidnits avaient capitulé.

L'Empereur se voyait avec peine forcé de combattre les Suédois, qu'il estimait; mais ils s'étaient alliés à ses ennemis, il fallait les soumettre. Le maréchal Mortier occupe la Poméranie; il emporte Stralsund; Gustave IV demande et obtient la paix.

Dans ces entrefaites, le maréchal Lefebvre avait entrepris le siège de Dantzick, dont la défense était confiée au feld-maréchal Kalkreuth, qui commandait dans cette place une

armée de vingt mille hommes. Cette force imposante, l'inondation qui protégeait les remparts, la rigueur de la saison, l'étendue des fortifications, ne rebutèrent point les troupes assiégeantes; ce furent les assiégés qui demandèrent du secours. Le général Kaminski, avec vingt mille hommes, leur fut envoyé. Mais cette armée, pour effectuer sa jonction avec la garnison, fut contrainte d'attaquer le corps du maréchal Lefebvre, que venait de rejoindre celui du maréchal Lannes; l'ennemi fut repoussé et perdit quatre mille hommes. Enfin, après d'autres faits remarquables, parmi lesquels on doit citer la prise d'une corvette anglaise par les grenadiers de la garde de Paris, le gouverneur de Dantzick capitula, au moment où le maréchal Mortier venait de se réunir aux assiégeans.

CHAPITRE VI.

BATAILLE DE FRIEDLAND.

Au milieu de ces grandes opérations militaires, Napoléon, peu inquiet du débarquement que les Anglais venaient d'effectuer devant Stralsund, recevait des députations de divers Etats alliés, négociait avec un ambassadeur de la Porte, qui s'était rendu près de lui, suivait la discussion des Codes, et ne laissait échapper aucun des fils de sa vaste administration (1)..... Quel autre souverain suffit jamais à tant de détails?

(1) On voit dans l'histoire critique et raisonnée de la révolution, par Montvéran, que sous Napoléon, et dans un espace de quatorze ans et cinq mois, il a paru soixante-un mille cent trente-neuf délibérations du Conseil d'Etat; l'histoire de ce corps délibérant manque à la collection des écrits sur la révolution; on a quelque raison d'espérer que cette lacune sera remplie.

L'Empereur, malgré les avantages soutenus de ses armes, s'occupait surtout du rétablissement de la paix européenne (1); les Souverains alliés avaient accédé à la réunion d'un congrès général à Copenhague; mais la Turquie en avait été exclue. Cette exception, qui signalait l'arrière-pensée d'Alexandre, déplut à Napoléon; les puissances y renoncèrent. Forcé ensuite de prendre l'initiative sur les bases du congrès, que la politique flottante des alliés refusait d'asseoir, le monarque français prononça que les négociations devaient être basées sur l'*égalité* et la *réciprocité* entre les deux masses belligérantes; et que le système de compensation leur serait commun. Cette ouverture était prompte et loyale; elle annonçait le désir sincère de traiter; mais on avait vu des officiers anglais au quartier-général russe..... L'empereur Alexandre s'éloigna, au moment où toutes les difficultés qui s'opposaient à la convocation du congrès pa-

(1) « On ne cesse de parler de mon amour pour la « guerre; mais n'ai-je pas été constamment occupé à me « défendre? Ai-je remporté une seule victoire que je n'aie « immédiatement proposé la paix. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

raissaient aplanies..... Il fallut acheter la paix par de nouveaux combats. Les princes qui, plus tard, devaient signer le pacte pieux de la *Sainte-Alliance*, refusèrent alors d'arrêter l'effusion des torrens de sang humain qui coulaient presque sans interruption depuis dix-sept ans; les hostilités continuèrent. Nos troupes cueillirent d'autres lauriers à Lomitten, à Guttstadt, à Heilsberg, et préludèrent ainsi par des faits remarquables à la mémorable bataille de Friedland, qui fut livrée le 14 juin, anniversaire de la victoire de Marengo.

Après quelques engagemens partiels dirigés dans la journée par les maréchaux Lannes et Mortier, l'action devint générale à cinq heures du soir. Le maréchal Ney commandait notre droite, soutenue par la division de dragons du général Latour-Maubourg. Le centre était confié au maréchal Lannes, derrière lequel était placée une réserve du cuirassiers saxons et de dragons français, aux ordres du général La Houssaie. La gauche obéissait au maréchal Mortier, que soutenait la cavalerie du général Grouchy. Le général Victor et la garde impériale formaient la réserve. Les Russes, commandés par le général Beningsen, avaient leur

gauche appuyée à la ville de Friedland ; leur droite se prolongeait à Mulein et Deun. Le maréchal Ney commence l'attaque : dans le mouvement que les divisions Marchand et Bisson font pour se porter en avant, elles doivent quitter le bois auquel leur droite était appuyée; l'ennemi s'en aperçoit et les fait déborder par une nombreuse cavalerie, qu'arrêtent les dragons du général Latour-Maubourg. Privée de ce secours, l'infanterie russe est chargée à la baïonnette par le maréchal Ney, redevenu maître de ses manœuvres; elle est précipitée dans l'Alle, où plusieurs milliers d'hommes périssent. Cependant la garde de l'empereur Alexandre, embusquée dans un ravin, tombe à l'improviste sur la gauche de Ney, qu'ébranle un instant cette attaque imprévue ; mais elle est promptement annulée par le concours de la division Dupont... La garde russe est écharpée. Alors, l'ennemi se replie en désordre sur Friedland, où le maréchal Ney pénètre après lui, en franchissant des monceaux de morts et de mourans. Tandis que ces choses se passaient à la droite, Lannes était également engagé au centre : il recevait, sans s'ébranler, les masses formidables que Beningsen

dirigeait contre lui. Bientôt l'intrépidité française prend l'offensive; l'ennemi est encore culbuté sur ce point. Le maréchal Mortier éprouvait plus de résistance à la gauche : le terrein y était disputé pied à pied ; toutefois Korsakow, qui prolongeait cette vive défense, frappé enfin de la crainte d'être assailli par la plus grande partie de nos forces, commet la faute de rétrograder sur Friedland. On sait que cette position est occupée par Ney; le corps de Korsakow est enveloppé; l'Alle seule lui présente une issue à travers ses flots, et d'autres milliers de Russes y trouvent la mort..... la victoire est à nous. L'ennemi laissa quinze mille hommes sur le champ de bataille de Friedland; vingt-cinq de ses généraux furent tués ou blessés; dix canons, un matériel considérable, plusieurs drapeaux et un grand nombre de prisonniers tombèrent au pouvoir du vainqueur. Cette journée, que Napoléon avait, dès le premier coup de canon, saluée d'un heureux pronostic, fit le plus grand honneur aux maréchaux Berthier, Ney, Mortier, Soult, Lannes, Murat; aux généraux Grouchy, Oudinot, Nansouty, Victor, Latour-Maubourg, Dupont, Savary, Dupas, Verdier, Drouet, Cœhorn, Brun, Mouton, Lacoste ;

aux colonels Curial, Renaud, Lajonquiers, Lamothe; en un mot, elle couvrit de gloire toute l'armée (1). La guerre fut réellement terminée à Friedland; car le 16, Kœnisberg était occupé par le maréchal Soult; Napoléon était à Tilsitt le 19, et le 21 un armistice avait été signé dans cette ville, au moment où nos armées, libres de franchir le Niémen, pouvaient, en peu de semaines, menacer la capitale de l'empire des Czars. Qui forçait donc l'empereur des Français à suspendre ainsi le cours de ses victoires, dont il pouvait recueillir un si noble prix? Il faut reconnaître ici que Napoléon savait quelquefois sacrifier sa gloire au desir de rendre la paix à la France, lorsque cette paix pouvait être faite avec honneur.

(1) « La journée de Friedland, s'inscrira dans l'histoire « à côté de celles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna ».
Nap. d'ap. Las-Cases.

CHAPITRE VII.

ENTREVUE SUR LE NIÉMEN. — TRAITÉ DE TILSITT.

La peinture a retracé la première entrevue des deux empereurs à Tilsitt ; qu'il nous soit permis cependant d'offrir à nos lecteurs une esquisse de cet imposant tableau. Un pavillon avait été élevé sur un radeau, construit au milieu du Niémen : le 25 juin, Napoléon, accompagné du grand-duc de Berg, du prince de Neufchâtel, du maréchal Bessières, du grand-maréchal du palais, Duroc, et du grand-écuyer, Caulaincourt, quitta la rive gauche du fleuve ; au même instant, Alexandre, suivi du grand-duc Constantin, des généraux Beningsen et Ouwaroff et du comte de Lieven, quitta la rive droite. Les deux Souverains abordèrent en même temps le radeau ; ils s'embrassèrent avec une sorte d'effusion ; puis ils entrèrent seuls dans le salon qui leur avait été

préparés; ils y restèrent deux heures... C'est sur cet édifice flottant, image trop fidèle de la mobilité des conventions politiques, que furent traités les grands intérêts de l'Europe; là, dit-on, naquit entre les deux empereurs une amitié qui parut se consolider au congrès d'Erfurt, mais dont le captif de Sainte-Hélène invoqua vainement le souvenir. Les rives du Niémen étaient garnies de l'élite des deux armées; ces masses belliqueuses attendaient, dans un silence religieux, le résultat d'une conférence mémorable. Derrière elles s'étendaient les deux grandes parties de l'Europe dont on réglait alors les destins..... Quel sujet de méditations !!! Le lendemain, une seconde entrevue eut lieu sur le radeau; le roi de Prusse y fut admis (1). Le soir même, l'empereur Alexandre se rendit à Tilsitt, où le roi et la reine de Prusse se réunirent à lui. Les négociations se poursuivirent avec activité;

(1) « Le roi de Prusse, comme caractère privé, est un « loyal, bon et honnête homme; mais dans sa capacité « politique, c'est un homme naturellement plié à la né- « cessité : avec lui on est le maître tant qu'on a la force, « et que la main est levée. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

et les hautes parties contractantes, bientôt d'accord, signèrent la paix, entre la France et la Russie, le 7 juillet; entre la France et la Prusse, le 9 du même mois. Par ces traités, l'empereur Alexandre (1) et le roi Frédéric-Guillaume reconnaissaient les souverains déjà créés par l'empereur Napoléon; ils accédaient d'avance à la fondation du royaume de Westphalie. On sait quel fut, sept ans plus tard, le sort d'une partie des Etats dont les intérêts avaient été stipulés à Tilsitt..... Les temps modernes ont eu aussi leur foi punique..... Cependant le roi de Prusse avait obtenu de Napoléon plus que la prudence de ce dernier ne lui permettait d'accorder: trop prompt à se rendre aux demandes pressantes d'Alexandre, aux langoureuses sollicitations de la jeune épouse de Frédéric (2), à sa propre générosité,

(1) « C'est un homme infiniment supérieur au roi de « Prusse et à l'empereur d'Autriche : il a de l'esprit, de « la grâce, de l'instruction, est facilement séduisant; « mais..... c'est un vrai grec du Bas-Empire. »

(2) « La reine de Prusse avait des moyens, beaucoup « d'instruction..... Elle régnait depuis quinze ans. Elle « avait été très belle femme. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

il ne calcula point assez les chances possibles d'une nouvelle guerre du Nord, et l'influence que la Prusse pourrait, dans ce cas, exercer sur les derrières de nos armées. La défection de cette puissance en 1812 a révélé le danger que Napoléon avait prévu trop peu en 1807; et le traité de 1814 a donné la mesure des égards que les souverains vainqueurs doivent à un rival redoutable, qu'ils ont vaincu..... Et ces braves Polonais qui venaient de combattre dans nos rangs, ces amis fidèles, si dignes de retrouver leur patrie, après nous avoir aidés à répandre un nouveau lustre sur la nôtre, leur nation resta morcelée, asservie. Certes! la politique, plus encore que la reconnaissance, commandait le rétablissement du royaume de Pologne; il eût été prudent de notre part de placer, pour védette entre le Niémen et l'Oder, un souverain qui nous eût dû ses États. Mais à Tilsitt, on régla les intérêts des Rois; ceux des peuples furent oubliés.

Croira-t-on que Gustave IV (1), qui, durant

(1) « Gustave IV s'est annoncé au début pour un « héros, et n'a fini que comme un fou. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

la guerre, avait à peine occupé une division française dans la Poméranie, essaya seul de troubler la paix continentale, au moment où trois cent mille Français devenaient disponibles aux portes de ses Etats? Le maréchal Brune mit fin en quelques jours à cette mutinerie; et le gouvernement anglais, qui s'était flatté de conserver, par cette guerre, une certaine influence dans la Baltique, ne s'occupa plus que de l'asservissement du Danemarck. Il prépara dès-lors le plus grand attentat qui ait été commis contre le droit des Nations (1).

On offrit des fêtes brillantes à l'Empereur lors de son retour dans sa capitale; partout les soldats de la grande armée furent accueillis avec acclamation. L'enthousiasme était général; et, du sein de ces transports, on vit sans regrets la chute du tribunat, dont la suppression venait de renverser le dernier rempart derrière lequel pouvait se retrancher encore la liberté publique.

(1) L'incendie de Copenhague et de la flotte danoise.

CHAPITRE VIII.

GUERRE DE LA PÉNINSULE ESPAGNOLE. — JOSEPH, ROI D'ESPAGNE. — ENTRÉE DES FRANÇAIS A MADRID.

Nous touchons à une époque où la conduite de Napoléon dément le caractère d'un héros que nous avons vu grand jusque dans ses écarts; il va se montrer injuste, dissimulé, perfide; et, cela, envers le plus fidèle de ses alliés (1).

(1) « On sera certain un jour, que dans les grandes affaires d'Espagne, je fus complètement étranger à toutes « les intrigues intérieures de cour; que je ne manquai de « parole ni à Charles IV, ni à Ferdinand VII; que je ne « rompis aucun engagement vis-à-vis du père ni du fils « que je n'employai point de mensonge pour les attirer « tous deux à Bayonne, mais qu'ils y accoururent à « l'envi l'un de l'autre. Quand je les vis à mes pieds, « que je pus juger par moi-même de leur incapacité, je

Le Portugal s'était soustrait constamment au système continental : ses ports avaient continué d'être ouverts aux marchandises anglaises, et les villes de Lisbonne et d'Oporto étaient de vastes entrepôts, d'où ces marchandises se répandaient à profusion dans l'Europe méridionale. Il paraissait naturel que Napoléon se vengeât du mépris que la maison de Bragance faisait des conventions conclues avec lui; mais ce motif ne fut que le prétexte de l'Empereur, soit auprès du Portugal, qu'il se proposait de combattre, soit auprès du roi d'Espagne, dont il appelait le concours dans cette guerre, en lui promettant le titre d'empereur des deux Amériques, et la domination de toute la Péninsule.

« pris en pitié le sort d'un grand peuple; je saisis aux « cheveux l'occasion unique que me présentait la for- « tune, pour régénérer l'Espagne, l'enlever à l'Angle- « terre et l'unir entièrement à notre système. Dans ma « pensée, c'était poser une des bases fondamentales du « repos et de la sécurité de l'Europe. Mais je n'y employai « point d'ignobles, de faibles détours, comme on l'a « répandu..... Bayonne ne fut pas un guet-à-pens; mais « un immense coup d'Etat..... »

Nap. d'ap. Las-Cases.

Cependant vingt-cinq mille hommes des meilleures troupes Espagnoles étaient appelées en France, et dirigées sur la grande armée, tandis que les Français envahissaient le Portugal. Le général Junot, qui commandait l'expédition, avait passé les Pyrénées, le 17 octobre 1807, avec une armée de vingt-six mille combattans, à laquelle se réunirent quelques divisions espagnoles, commandées par le général Carafa; le 22, Junot occupait Abrantès, et le 30 il fit son entrée à Lisbonne, au milieu d'une population de trois cent mille âmes, n'ayant avec lui qu'une avant-garde de quatre cents hommes, sans cavalerie, sans artillerie, sans munitions. Cette conduite audacieuse était nécessaire: une flotte anglaise croisait à l'embouchure du Tage; elle pouvait favoriser un mouvement qui, bientôt eût révélé la faiblesse de notre armée; Junot avait voulu prévenir cette extrémité. Le prince régent n'avait pas attendu l'arrivée des Français; il s'était embarqué dès le 28, avec toute sa cour. Cet abandon rendit la conquête du Portugal facile: en peu de jours, le royaume entier fut soumis.

Pendant que ces évènemens se passaient en Portugal, une armée de quatre-vingt mille

hommes, se rassemblait au pied des Pyrénées; tout-à-coup, elle entre dans la Catalogne et la Navarre; un grand nombre de corps traversent l'Espagne; les places fortes même leur sont ouvertes. Les Espagnols voient dans nos soldats des protecteurs : ce secours va les aider à réunir les partis qui s'agitent maintenant à Madrid, et à calmer les troubles qui divisent la famille royale. En effet, une faction venait de contraindre Charles IV (1) à céder la couronne à son fils, Ferdinand VII (2); Napoléon, informé de cet évènement, s'annonça

(1) « Charles IV était un brave et digne homme, dont « toute l'énergie se bornait à obéir à son favori, le prince « de la Paix. » *Manuscrit venu de Sainte-Hélène.*

(2) « Les Anglais sentiront un jour qu'ils se sont fait « un grand tort national en le replaçant sur le trône. « Lorsqu'il était à Valençay, il donna des proclamations « aux Espagnols pour qu'ils se soumissent; il avait re- « connu Joseph, lui demandait son grand cordon..... « Enfin, il me sollicitait vivement de le laisser venir à ma « cour. Si je ne me suis pas prêté à un spectacle « qui eût frappé l'Europe, en lui prouvant par là tout « l'affermissement de ma personne, c'est que la gravité « des circonstances m'appelait au-dehors ; et que mes « fréquentes absences de la capitale, ne m'en ont pas « laissé l'occasion. » *Nap. d'ap. O'Meara et Las-Cases.*

comme médiateur : il manda près de lui le vieux roi et son successeur. L'entrevue eut lieu à Bayonne, dans les premiers jours de juin 1808; une double abdication s'ensuivit... Les deux princes déchus furent envoyés en France comme prisonniers, et Joseph, alors paisible possesseur du trône de Naples, fut appelé à régner sur le volcan qu'ouvrait sous ses pas un acte dont rien ne peut atténuer la déloyauté, et que Napoléon essaya vainement de justifier (1).

Le voile venait d'être déchiré violemment; les projets de l'Empereur se montraient dans tout leur jour. On connaît le caractère espagnol : la vengeance s'y cache sous les apparences de la plus parfaite sérénité. Le grand-duc de Berg, que l'Empereur avait envoyé à

(1) 8 décembre 1808. — « Les Espagnols pleureront « long-temps la constitution de Bayonne : si elle eût « triomphé, ils n'auraient plus de juridiction ecclésias- « tique en matière séculière, plus de banalité, plus de « barrières intérieures. Leurs domaines nationaux ne res- « teraient point incultes et sans utilité pour l'Etat et la « Nation.... Ils auraient un clergé séculier, une noblesse « sans privilèges féodaux, ni exemption de contributions « et de charges publiques; ils seraient aujourd'hui un « autre peuple. » *Nap. d'ap. Montholon.*

Madrid, recevait journellement des adresses où les expressions de dévoûment étaient prodiguées; tout faisait espérer que le roi Joseph, que venait de reconnaître une Junte réunie à Bayonne, serait reçu avec soumission dans ses nouveaux états. Mais ce calme ne fut pas de longue durée; dans le temps même où Murat comptait sur les décevantes protestations des Espagnols, l'insurrection s'organisait dans toutes les provinces; des troupes de *guérillas* se formaient. Enfin, l'incendie, d'abord caché, se manifeste : les conseils provinciaux protestent contre l'abdication de Ferdinand; les Français isolés sont égorgés sur tous les points; les Espagnols même sont massacrés, sur le simple soupçon d'avoir épousé la cause des conquérans.

L'armée que nous avions en Espagne pouvait tenir la campagne contre de simples guérillas, et finir par les soumettre. Mais un gouvernement provisoire était établi à Séville, et son premier soin avait été d'organiser une armée régulière, qui compliqua nos opérations. Malgré le talent des maréchaux Bessières et Moncey; malgré la valeur des corps réunis sous leurs ordres, nos armes n'obtinrent d'a-

bord dans la Péninsule que des succes peu importans, qui furent compromis par le désastre du général Dupont, et que ne put rétablir la victoire remportée à *Medina* par le maréchal Bessières.

Tandis que nous combattions avec si peu d'avantage en Espagne, des évènemens moins favorables encore avaient obligé le général Junot à signer une capitulation, honorable il est vrai, avec le général anglais Arthur Wellesley (depuis duc de Wellington), qui venait d'amener en Portugal une armée de trente mille hommes, à laquelle s'étaient réunis quinze mille Portugais. Cette première démarche active du gouvernement britannique, avait été déterminée, sans doute, par le mauvais état sanitaire de nos troupes, que décimait une cruelle contagion. Il est encore probable que le cabinet de Saint-James crut l'occasion favorable pour effectuer, lui-même, l'invasion de la Péninsule, sous le prétexte spécieux de l'arracher à la domination de Napoléon; laquelle, peut-être, n'avait fait que prévenir celle de nos ennemis. Les circonstances étaient donc graves en Espagne, ou deux cent mille combattans étaient opposés à notre armée, de plus en plus affaiblie

par l'épidémie régnante. L'Empereur, qui venait de cimenter à Erfurt les liens de la confédération *Rhénane*, et de consolider ses relations amicales avec Alexandre, sentit qu'il était temps de porter l'influence de son nom sur les rives du Tage, de l'Ebre et du Guadalquivir. Il se fait précéder par une partie de la grande armée, et arrive à Vittoria, le 5 novembre 1808; le 10, un avantage marquant à Gamonal et la prise du château de Burgos, avaient signalé déjà la présence de Napoléon. Ici, comme partout, la victoire, soumise à la fortune de ce grand capitaine, nous demeura fidèle tant qu'il dirigea nos légions; elle eut pour nous des rigueurs dès que son favori s'éloigna. Après l'affaire de Gamonal, le maréchal Victor bat les Espagnols à Bilbao, à Espinosa; l'Empereur défait, à Tudela, Castanos et Palafox; plus tard il fait emporter par ses lanciers la position de Somo-Siéra; et, dans les premiers jours de décembre, il entre victorieux à Madrid. D'un autre côté, le général Gouvion-Saint-Cyr s'était emparé du fort de Roses; il avait battu l'ennemi à San-Celoni, à Cardaden, à Barcelonne, au pont del Rey, et sur les hauteurs d'Ordal.

Jusque-là le général Moore, qui commandait

en Espagne une armée anglaise, s'était tenu dans la plus complète inactivité; déterminé cependant, par les sollicitations réitérées des Espagnols, il s'avance sur Valladolid; mais, informé que le maréchal Soult, qu'il croyait attaquer seul, avait été rejoint par Loison, le général anglais rétrograda. L'Empereur, accouru par la route de Madrid, atteignit et culbuta l'arrière-garde de Moore le 2 janvier 1809; néanmoins ce général parvint à gagner la Corogne, où il fut suivi de près par le maréchal Soult. Le 19, un combat opiniâtre s'engagea sous les murs de cette ville; Moore y fut tué, et deux mille cinq cents des siens restèrent sur le champ de bataille; le reste de l'armée s'embarqua durant la nuit. La retraite de ce corps anglais lui avait coûté neuf mille hommes, dix mille chevaux, une partie de son artillerie, sa caisse militaire et ses magasins. Nos troupes trouvèrent à la Corogne, qui se rendit le 20, deux cents pièces de canon et vingt mille fusils.

Presque toute l'Espagne était alors soumise; l'Empereur, rappelé à Paris par les démonstrations hostiles d'une puissance du Nord, dut quitter l'Espagne; il conféra le commandement en chef à son frère Joseph.

CHAPITRE IX.

GUERRE D'AUTRICHE. — BATAILLE D'ECKMULL. — DEUXIÈME ENTRÉE DES FRANÇAIS A VIENNE. — COMBAT D'ESSLING.

APPELÉS par notre tâche sur les traces de l'Empereur, pourquoi ne pouvons-nous consigner ici les exploits de cette valeureuse armée d'Espagne qui, durant quatre ans encore, doit s'illustrer pour une cause injuste, sans honneur réel pour la patrie, sans avantage pour elle-même. On a reproché à Napoléon d'avoir récompensé avec parcimonie ceux qui combattaient loin de lui : ce reproche était fondé. L'armée d'Espagne fut oubliée pendant les guerres d'Autriche et de Russie; et cependant tous les généraux employés à cette armée déployèrent les plus grands talens; les simples officiers se montrèrent dignes des commandemens supérieurs; les soldats se couvrirent de

gloire. En 1812 et 1813, lorsqu'une partie des corps qui combattaient dans la Péninsule, furent dirigés sur le Nord, l'ennemi ne trouva point de lacunes dans les légions qui restèrent; le génie des chefs et la valeur de ceux qu'ils guidaient semblaient s'être multipliés (1).

L'Empereur, que les armemens de l'Autriche inquiétaient, avant même qu'il passât les Pyrénées, avait demandé une explication sur la cause de ces préparatifs; le cabinet de Vienne s'était contenté de répondre que ces dispositions ne tendaient qu'à prévenir une aggression possible de la part de la Turquie; mais bientôt il ne fut plus permis de douter des intentions réelles du gouvernement autrichien. Après avoir essayé des moyens de conciliation, et s'être convaincu que le monarque allemand ne cherchait qu'à gagner du temps,

(1) « On a perdu l'Espagne après cinq ans de lutte; on « argumente mal à propos du défaut des places fortes; « l'armée française les avait prises toutes. Les Espagnols « avaient opposé la même résistance aux Romains. Les « peuples conquis ne deviennent sujets du vainqueur « que par un mélange de politique et de sévérité, et par « leur amalgame avec l'armée. Ces choses ont manqué en « Espagne. » *Nap. d'ap. Montholon.*

Napoléon ne lui laissa pas la facilité d'en obtenir. Il arrive le 16 mars 1809 à Dillingen, où il trouve le roi de Bavière, dont la capitale était déjà envahie ; et le 22 avril, le prince Charles, général en chef de l'armée autrichienne, avait perdu la bataille d'*Eckmuhl.* L'archiduc eut dans cette action cinq mille hommes tués ; quinze mille prisonniers, douze drapeaux et seize canons furent enlevés à l'ennemi (1). Durant le combat, les généraux Morand, Saint-Sulpice, Gudin, Saint-Hilaire, Nansouty, Schramm et Clément de Laroncière ajoutèrent à leur réputation ; mais les honneurs de la journée furent décernés au maréchal Davoust, qui reçut le titre de *prince d'Eckmuhl.*

Le 23, l'archiduc Charles avait passé le Danube, et nos troupes occupaient Ratisbonne, qu'ils avaient emportée d'assaut. C'est sous les murs de cette place que Napoléon, atteint au pied droit par une balle amortie, dit froidement : « Ce ne peut être qu'un Tyrolien qui « m'ait ajusté de si loin : ces gens sont fort « adroits. » L'Empereur voulut à peine s'arrêter pour faire visiter sa blessure ; le chirurgien

(1) « La bataille d'Ekmuhl a décidé toute une guerre. »
Nap. d'ap. Las-Cases.

en chef Larrey dut la panser en quelque sorte à la dérobée.

Napoléon se remit en marche avec l'armée le 26 avril ; mais le maréchal Davoust, chargé de rejeter le prince Charles dans la Bohême, resta pour remplir cette mission et former ensuite l'arrière-garde de la grande armée. Nous ne pouvons passer sous silence les avantages remportés à Lauffen, à Salzbourg et à Colling, par le général bavarois Wrede, qui acquérait alors des droits aux bienfaits de l'Empereur, qu'il obtint, et que, depuis, il oublia trop complètement. Nous signalerons aussi l'entrée des maréchaux Lannes et Bessières à Wels, et celle du général Oudinot à Ried ; le trait brillant du chef d'escadron Margaron qui, avec cinquante chasseurs, désarme un bataillon de Landwehr; enfin la belle action du commandant Trinquelye qui, à la tête de deux régimens de la confédération, met en déroute une division ennemie. Mais à Ebersberg, le général Claparède paya cher la gloire qu'il acquit : opposé avec six à sept mille hommes à trente-cinq mille Autrichiens, à l'extrémité d'un pont qui venait d'être incendié derrière lui, il vit périr, dans un combat trop inégal, une grande partie

des braves qu'il commandait..... C'en était fait du surplus et de lui-même, sans les généraux Legrand et Durosnel, qui parvinrent à franchir le fleuve avec quelques régimens et un petit nombre de cavaliers. L'ennemi, frappé de crainte à la vue de ce faible renfort, se retira précipitamment, laissant à Ebersberg douze mille hommes tués ou prisonniers.

Le maréchal Bernadotte, à la tête des Saxons, s'était emparé d'Egra, et contribuait à harceler l'archiduc Charles. Le maréchal Davoust avait suivi ce prince jusqu'aux frontières de la Bohême, puis il s'était porté sur Molk. Le maréchal Lefebvre, dont la mission était de couvrir la Bavière, se dirigeait sur Inspruck. Napoléon, avec le corps du maréchal Lannes, marchait directement sur Vienne. Le 10 mai les faubourgs de cette capitale se rendirent sans résistance au général Oudinot; mais l'archiduc Maximilien, renfermé dans la place avec seize mille hommes, avait juré de s'ensevelir sous ses ruines, plutôt que de capituler. Ce serment était noble; ce qui l'est moins c'est que le prince laissa assaillir par une populace effrénée le général Lagrange, envoyé en parlementaire auprès de lui; ce brave offi-

cier rentra couvert de blessures au quartier-général Français. Napoléon se vit, à regret, forcé de bombarder la ville: dix-huit cents obus y avaient éclaté, lorsqu'un colonel autrichien vint annoncer qu'une jeune archiduchesse, restée malade dans le palais de l'empereur, était exposée au feu de nos batteries..... C'était cette même Marie-Louise qui, un an plus tard, devait faire son entrée à Paris, au bruit d'une artillerie moins redoutable. Napoléon fit à l'instant changer la direction des obusiers. Cependant, le prince Maximilien, chez qui la réflexion avait tempéré la résolution désespérée de la veille, quitta Vienne sans bruit, et le général Oreilly fit demander une capitulation, qu'il obtint. Les Français entrèrent dans la capitale de l'Autriche le 13; la garnison fut prisonnière.

Le 17, l'Empereur fit prendre possession de l'île de Lobau; ce point important fut lié à la terre ferme par trois ponts jetés sur le Danube avec une merveilleuse rapidité, par les généraux Pernetti, Bertrand et le colonel Aubry. Ces travaux étaient à peine terminés, que l'archiduc Charles, qui avait appris l'occupation de l'île, et qu'avait rejoint le général Hiller, se présenta dans les plaines de

Markfeld avec quatre-vingt-dix mille hommes, afin d'amener nos troupes sur un terrein où elles seraient acculées au fleuve. Napoléon n'avait alors que trente mille hommes; mais le souvenir d'Eckmuhl planait sur les deux armées.

Le 21 mai, à quatre heures du soir, commencèrent ces terribles combats de Gross-Apern et d'Essling qui mêlèrent tant de cyprès à nos lauriers; cette lutte de deux jours où la possession de deux villages coûta plus de sang aux deux armées qu'une bataille décisive. Notre gauche, commandée par Masséna, s'appuyait sur Gross-Apern; le général Hiller concentra son attaque sur ce point; mais les divisions Molitor et Legrand furent inébranlables. Notre droite, confiée au maréchal Lannes, était appuyée sur Essling, où la division Boudet montra la même fermeté. Cependant l'Empereur, voyant que tous les efforts de l'ennemi se dirigeaient sur nos ailes, opéra une rapide diversion, en faisant charger le centre des Autrichiens par toute la cavalerie du maréchal Bessières. Ce mouvement eut un plein succès: le corps du général Hohenzollern fut rompu; nous conservâmes nos positions. Mais, dans

cette manœuvre hardie, le général Espagne fut frappé mortellement, à la tête de sa division de cuirassiers; les généraux Foulers et Durosnel furent blessés et pris.

Le lendemain 22, notre armée, qui avait reçu pendant la nuit un renfort de quinze mille hommes, supporta sans s'ébranler le feu de toute l'artillerie autrichienne. Les villages de Gross-Apern et d'Essling furent défendus avec la même opiniâtreté que la veille. Tout-à-coup, l'empereur se décide à couper le centre de l'ennemi, qu'il voit s'affaiblir en s'étendant. Une masse formidable, composée des divisions Saint-Hilaire et Boudet, des grenadiers d'Oudinot et d'une nombreuse artillerie, se porte avec impétuosité sur ce même centre: Lannes et Lariboissière dirigent cette charge; en un instant les bataillons ennemis sont culbutés... Nous triomphions.... Lorsqu'on vint annoncer à Napoléon que les ponts du Danube étaient rompus. L'île de Lobau, par cette fatale rupture, se trouvait privée de ses communications; toutefois, l'Empereur resta calme; seulement il donna l'ordre au maréchal Lannes de ralentir son mouvement. Nos soldats étonnés reprennent leurs positions en-

tre Gross-Apern et Essling. Mais au moment où le vainqueur de Montebello parcourt le front de son corps, et promet la victoire à ses soldats, il tombe frappé d'un boulet qui lui brise le genou; au même instant le général Saint-Hilaire est tué.... Gross-Apern est pris et repris quatre fois, Essling l'est huit fois. Enfin les généraux Mouton et Curial conservent ces deux postes importans....

Sans doute cette journée, à-la-fois honorable et désastreuse pour nous, fut marquée par des pertes irréparables; mais elle coûta plus cher aux Autrichiens; ils perdirent plus de quinze mille hommes, tués ou mis hors de combat, parmi lesquels on compta quatre feld-maréchaux, huit généraux et six cents officiers. Quatre drapeaux et quinze cents prisonniers restèrent en notre pouvoir.

On avait travaillé depuis le matin à la réparation des ponts; mais l'ennemi contrariait les travaux, en lançant dans le fleuve des arbres, des radeaux, des barques chargées de pierres. Cependant on était parvenu à lier quelques pontons; plusieurs détachemens s'étaient élancés dessus, et ce renfort avait mis l'armée à même de se maintenir jusqu'à la

nuit. Profondément affligé de l'extrémité où se trouvaient réduits douze mille Français blessés qui se pressaient sur la rive du Danube, et dont un grand nombre se laissait entraîner par son cours, Napoléon donnait des ordres pour hâter le passage de ces infortunés... Un chagrin plus cuisant allait atteindre ce Souverain. Des grenadiers s'avancent à pas lents vers le fleuve : ils marchent silencieusement, et portent un guerrier mourant sur quelques rameaux croisés... Ce guerrier est reconnu : c'est Montebello... L'Empereur n'a pu trouver de voix..... Il presse sur son cœur le corps presque inanimé de son valeureux lieutenant. « Dans une « heure, lui dit le maréchal d'un accent éteint, « vous aurez perdu celui qui meurt avec la « gloire et la conviction d'avoir été votre « meilleur ami »... L'amputation fut faite; mais le blessé ne put supporter la fièvre... Il expira... Il fut vengé.

Napoléon morne, silencieux, se dispose à quitter la rive gauche du Danube. Des monceaux de débris couvrent ce fleuve, que la fonte des neiges grossit avec une effrayante rapidité, tandis qu'un vent impétueux, en soule-

vant les flots, contribue à rendre le passage difficile et hasardeux. Malgré ces obstacles, l'Empereur accompagné, du prince de Neufchâtel et de M. Edmond de Périgord, officier d'ordonnance, s'embarque sur un frêle esquif, pour rejoindre l'île de Lobau... Cet esquif aussi portait César, sa fortune et celle de la France. Avant de quitter le champ de bataille, Napoléon avait fait donner l'ordre au maréchal Masséna de se mettre en retraite sur l'île : au point du jour il n'y avait plus de Français sur la rive gauche; le pont était retiré.

D'affreuses privations furent imposées pendant trente-six heures aux troupes enfermées dans l'île de Lobau; presque tous les blessés périrent faute de secours. Mais l'ennemi ne sut pas profiter de cette extrémité; nos revers ne furent que passagers. La victoire devait, durant trois ans encore, étendre ses ailes sur nos légions.

CHAPITRE X.

BATAILLE DE WAGRAM.

L'AUTRICHE avait tenté d'opérer deux puissantes diversions : la première en Italie, la seconde en Pologne. L'archiduc Jean, auquel était opposé le prince Eugène, commandait en Italie; Poniatowski défendait son pays contre l'archiduc Ferdinand. Les armes Autrichiennes obtinrent d'abord quelques succès en Pologne; mais le prince polonais vit bientôt la victoire passer sous ses drapeaux : il battit l'ennemi à Gora, occupa Lublin, prit Sandomir et Zamosc; et, secondé par une simple démonstration hostile de la Russie contre l'Autriche, il s'étendit avec sécurité dans les deux Galicies, devenues libres par la retraite définitive de l'archiduc Ferdinand.

La guerre se prolongea davantage en Italie,

où l'Autriche entretenait des forces plus considérables; le cabinet de Vienne avait d'ailleurs compté sur un mouvement insurrectionnel, que devaient susciter des nobles et des prêtres italiens envoyés à la suite de l'armée. Ce moyen échoua; les peuples d'Italie, satisfaits de leur gouvernement, ne crurent pas au bonheur que ces transfuges leur promettaient avec un état de choses nouveau, qu'ils jugèrent, non sans raison, devoir être leur ancien esclavage renouvelé. Après avoir débuté par des succès, l'archiduc Jean perdit la bataille de la Piave, et les combats de San-Michele, de Tarvis, de Goritz; il se laissa enlever d'assaut les forts de Malborghetto et de Pradel; une de ses divisions capitula dans Prewald et Laybach. Enfin le prince Eugène, maître de l'Italie, fit sa jonction avec la grande armée, après avoir pris à l'ennemi vingt-cinq mille hommes, soixante pièces de canon et dix drapeaux.

Ce ne fut que le 2 juillet que des hostilités sérieuses recommencèrent sur le Danube. On se demande comment le prince Charles, officier d'une rare distinction, put laisser écouler un espace de quarante jours, devant un ennemi qui savait mieux que personne mettre le temps

à profit? En vain alléguerait-on que l'archiduc recevait journellement des renforts, et qu'il faisait exécuter d'immenses travaux pour défendre le passage du Danube. Ce prince ne pouvait ignorer les évènemens d'Italie, dont la conséquence nécessaire devait être l'arrivée en Autriche du vice-roi. Il connaissait la tactique mobile de Napoléon; il aurait dû prévoir que, précisément parce qu'il portait toute son attention sur un point, l'empereur des Français méditait l'attaque d'un autre point. En effet, tandis que, pour confirmer l'archiduc dans son erreur, cinq cents voltigeurs vinrent occuper l'île dite du Moulin, près de la rive droite, le général Conroux, avec quinze cents autres voltigeurs, protégés par dix chaloupes canonnières, conduites par le capitaine de vaisseau Baste, aborda sur la rive gauche, au-dessus de l'île de Lobau. Bientôt, les batteries de front de notre armée canonnèrent Engersdorf, où s'appuyait la gauche de l'ennemi. Malgré l'orage terrible et les torrens de pluie qui survinrent en ce moment, le colonel Sainte-Croix aborda sur le même point avec deux mille cinq cents hommes. Pendant ce mouvement, le chef de bataillon d'artillerie Dessalle avait établi un pont sur

le petit bras du Danube ; notre infanterie le passa au pas de charge, sous une grêle de boulets et d'obus. Trois autres ponts furent jetés ensuite; bref notre armée entière avait effectué son passage à trois heures du matin. A quatre heures, tous les corps étaient en ligne : le colonel Sainte-Croix avait enlevé le village d'Engersdorf, le général Oudinot s'était emparé du château de Sachsengang.

L'archiduc Charles, trompé dans son attente, tâcha alors d'amener les Français sur un autre champ de bataille, en essayant de déborder leur droite ; mais cette tentative, quoique faite par plusieurs colonnes d'infanterie, une formidable artillerie et toute la cavalerie autrichienne, demeura sans succès : elle ne put empêcher nos troupes de s'établir dans la plaine d'Engersdorf, et d'occuper tous les villages en avant de Russbach. Le maréchal Masséna s'empara des points maintenant fortifiés de Gross-Aspern et d'Essling; l'armée ennemie occupa le village de Wagram, qui fut un moment enlevé par le général Macdonald, mais que l'archiduc reprit ; enfin, d'autres dispositions furent faites dans la soirée et dans la nuit pour la bataille probable du lendemain.

Le 6 juillet, notre armée s'ébranla à la pointe du jour, et la canonnade s'engagea. A cinq heures, le prince de Rosenberg veut déborder notre droite, commandée par Davoust; le maréchal tient ferme, et une division de cuirassiers, que soutiennent douze pièces d'artillerie légère, achèvent de faire échouer ce mouvement; le corps autrichien est repoussé jusqu'à Neusield. Mais l'archiduc n'a pas perdu l'espoir d'enfoncer notre gauche, où commandent les maréchaux Bernadotte et Masséna, et de rompre leur communication avec les ponts. En conséquence le prince autrichien fait porter trente-cinq mille hommes d'élite entre notre gauche et la position de Gross-Apern; cette manœuvre peut réussir; mais Napoléon en a calculé rapidement l'effet. Il ordonne au maréchal Davoust de se porter sur Wagram, en tournant Neusield, et au maréchal Masséna de défendre à tout prix sa position. Au même instant, l'Empereur charge le général Macdonald de diriger une attaque vigoureuse sur le centre de l'ennemi. Cette manœuvre réussit: les Autrichiens se retirent en désordre sur Gerasdorf. Une seconde charge rompt définitivement leur centre, au moment où Davoust et

Marmont forcent leur aile gauche, et où l'aile droite cesse de résister à Masséna. Cent pièces de canon, envoyées par Napoléon sur ce dernier point, achèvent de foudroyer les masses ennemies, qui se précipitent en toute hâte sur Srebersdorf.

Ainsi se termina la bataille de *Wagram;* il ne faut qu'avoir suivi les détails rapides que nous venons de donner, pour reconnaître avec quelle supériorité de talent l'Empereur l'avait dirigée; avec quelle précision ses généraux avaient exécuté ses ordres; avec quelle valeur l'armée entière avait combattu. L'ennemi perdit dans cette journée quatre mille hommes, restés sur le champ de bataille; il eut neuf mille blessés; dix-huit mille prisonniers, quarante pièces de canon, dix drapeaux nous furent abandonnés. Les feld-maréchaux Wukassowich, Nordmann et d'Aspre se trouvèrent parmi les morts; le prince Charles fut blessé. Nous eûmes à regretter deux mille six cents hommes tués, parmi lesquels étaient le brave général Lasalle, l'un des officiers les plus distingués de la cavalerie française, et le colonel Oudet. Le nombre de nos blessés s'élevait à plus de six mille; nous devons nommer le maréchal Bessières, les généraux Defrance,

Grenier, Vignoles, Sahue, Frère, Seras, les colonels Sainte-Croix, Aldobrandini-Borghèse; les majors Corbineau et Daumenil.

Les généraux Oudinot (1) et Macdonald (2) reçurent, sur le champ de bataille, le bâton de maréchal d'empire; une foule d'autres récompenses furent décernées, et l'Empereur ne négligea rien pour exprimer sa reconnaissance à des hommes qui l'avaient si bien servi. Le 11, le prince de Lichstenstein vint proposer un armistice; il fut signé dans la nuit.

Tandis que nos plénipotentiaires et ceux de l'Autriche traitaient pour la conclusion de la paix, l'Angleterre menaçait nos ports et ceux de nos alliés. Cette puissance tenta sur les côtes de Naples une expédition, qui fut promptement réprimée par le roi Joachim Murat. La seconde tentative eut des suites plus graves pour nous, sans procurer un plus grand avantage aux Anglais, qui, cependant, la payèrent chèrement : elle était dirigée sur les établissemens

(1) « Oudinot est un brave homme.... Il n'a que de la « bravoure personnelle. » *Nap. d'ap. O'Meara.*

(2) « Macdonald est un général d'une grande loyauté. « Il m'a été fidèle. En 1815, il ne reparut point. »
Nap. d'ap. Las-Cases.

de l'Escaut. Le maréchal Bernadotte, qui fut envoyé à Anvers, fit de si promptes, de si heureuses dispositions, qu'il sauva les chantiers de ce port, dont la ruine importait surtout au cabinet de Saint-James. L'armée anglaise, concentrée dans l'île de Walcheren, où elle était débarquée, y fut bientôt atteinte de la terrible fièvre du *Polders*, qui lui enleva onze mille hommes; il fallut rembarquer promptement le surplus pour le soustraire à la mort (1)..... la terre de l'île ne suffisait plus aux tombeaux.

(1) 24 décembre 1809.

CHAPITRE XI.

TRAITÉ DE VIENNE. — DIVORCE DE L'EMPEREUR. — MARIAGE AVEC MARIE-LOUISE, ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE.

La paix de Vienne n'était pas encore signée, lorsqu'un jeune insensé, qui sera signalé dans l'histoire sous la dénomination de *Fanatique de Schœnbrunn*, tenta d'assassiner Napoléon au moment où il passait une revue. Ce nouveau Ravaillac s'élance brusquement et la main levée sur l'Empereur ; le maréchal Berthier détourne son bras ; le général Rapp le saisit. Interrogé par le souverain lui-même, l'audacieux Allemand ne nie point son dessein..... « Si je vous faisais grâce, lui dit Napoléon, « quel usage feriez-vous de votre liberté? Mon « projet a échoué, répondit-il, *vous êtes sur* « *vos gardes*..... Je m'en retournerais paisi- « blement dans ma famille. » La première moi-

tié de cette phrase devait perdre le coupable, et c'est à tort qu'on a blâmé la juste rigueur de ses juges. La clémence de l'Empereur s'était manifestée à Berlin ; mais les circonstances étaient différentes : il était peu probable que ce procédé généreux ne désarmât pas la vengeance du prince de Hatzfeld, qui se fût déshonoré aux yeux de l'Europe en conspirant de nouveau. Ici la générosité du monarque envers un homme obscur et fanatisé eût été condamnée par la raison : l'étranger n'avait pas caché que, rendu à la liberté, il n'épargnerait Napoléon que parce qu'il serait sur ses gardes..... Fallait-il donc que ce prince se décidât à marcher toute sa vie environné de soldats, pour se ménager le plaisir imprudent de faire grâce à un assassin? Le fanatique de Schœnbrunn périt ; il devait périr ; la politique, l'intérêt de la France le condamnaient.

Le traité de paix avec l'Autriche fut signé le 14 octobre : il imposait à cette puissance de nouvelles cessions de territoire, en faveur de l'Italie, de la Saxe, de la Russie; la France acquit l'Illyrie et l'Istrie. Le 26, l'Empereur était de retour à Fontainebleau, où il reçut les félicitations des principaux corps de

l'Etat ; il lui en parvint bientôt de tous les points de l'empire.

On a pensé qu'une des clauses de la convention de Vienne, avait été le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise ; toujours est-il constant que le divorce de l'Empereur était décidé avant qu'il s'éloignât de la capitale des Etats autrichiens. Il fut prononcé le 16 décembre 1809. Nous nous abstiendrons de toute réflexion sur ce divorce, exhumé des siècles barbares ; mais il nous sera permis de dire que les craintes manifestées par Napoléon relativement à sa brillante succession, durent être considérées comme le prétexte d'un genre d'ambition nouveau. Lucien, Louis, Jérôme avaient des enfans ; et, non moins près du trône, se trouvait ce prince Eugène que l'Europe pleure aujourd'hui, et dont les talens militaires, la sagesse, la bonté avaient déjà conquis l'estime et l'amour de l'un des peuples sur lesquels régnait l'époux de sa mère. Napoléon, illustré par tous les titres glorieux que révère l'opinion, pouvait-il ajouter à sa grandeur, en devenant le gendre d'un souverain qu'il avait subjugué quatre fois ?..... Le désir de former une alliance indissolu-

ble avec une des grandes puissances européennes était plus légitime ; mais à quelle époque les liens du sang ont-ils maintenu dans de justes limites la politique des rois? Et quand ceux-ci parviendraient à dominer les passions humaines jusqu'au point de respecter ces liens, ne pourraient-ils pas être rompus dans l'intérêt des nations? Joséphine descendit, sinon sans regrets, du moins sans murmure d'un trône où elle était montée sans ambition. Elle fut regrettée des Français, qui la chérissaient..... Marie-Louise vint..... elle ne fut qu'estimée (1).

L'espace de deux années qui s'écoula depuis le traité de Vienne jusqu'aux préparatifs de la guerre de Russie, peut être considérée comme l'apogée de la gloire de Napoléon. Jamais il ne fut plus puissant, jamais il n'eut une plus belle occasion de rendre la France heureuse et tranquille..... L'Espagne, il est vrai, n'était point soumise à Joseph; mais l'Empereur, victorieux partout ailleurs, pouvait laisser glisser

(1) « J'ai toujours eu à me louer de sa conduite. C'é-
« tait l'innocence, la simple nature..... Elle était de l'hu-
« meur la plus égale et d'une complaisance absolue. Son
« règne a été court, mais elle a dû bien jouir ; elle avait
« la terre à ses pieds. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

doucement de ses mains une domination qui devait tôt ou tard lui échapper. Ferdinand VII, replacé dès-lors sur le trône de ses aïeux, eût été, le premier, intéressé à fermer ses ports aux Anglais; et certes, quand les vainqueurs de l'Europe continentale n'avaient pu soumettre la Péninsule, Napoléon ne devait pas craindre que l'Angleterre y maintînt une armée capable de la conquérir. D'ailleurs, l'indépendance de l'Espagne reconnue, la paix avec la Grande-Bretagne elle-même devenait possible. En effet, lors de l'intervention des puissances qui essayèrent, à diverses reprises, de se rendre médiatrices entre les cabinets des Tuileries et de Saint-James, la déchéance de Ferdinand avait toujours été alléguée par les diplomates anglais comme l'obstacle le plus réel au rétablissement de la bonne intelligence entre la France et les royaumes-unis. Si Napoléon eût aplani cette grande difficulté, ce qu'il pouvait faire sans être accusé de faiblesse, il serait arrivé de deux choses l'une : ou le gouvernement britannique eût consenti franchement à la pacification générale, ou cette politique perfide que nous lui faisions reprocher dans nos journaux, eût été produite au grand jour.

Ce dernier point éclairci, les ministres anglais eussent perdu beaucoup de leur crédit dans les différentes cours de l'Europe ; et l'assurance que l'on eût acquise de la mauvaise foi de leur cabinet, rompait les relations commerciales de l'Angleterre avec le continent, mieux que n'avait pu faire notre système prohibitif, dont les puissances n'avaient compris que le désavantage immédiat, sans vouloir rien considérer au-delà.

Mais Napoléon, vainqueur de l'Autriche et gendre de l'empereur François, se crut assez fort pour braver l'Angleterre, et les souverains qu'il savait accéder secrètement à l'inimitié que cette puissance lui montrait. Aux respectueuses représentations qui lui furent adressées sur la stagnation du haut commerce, dans les provinces qu'il parcourut pour montrer à ses peuples la fille des Césars, et aux remontrances que lui firent entendre, avec moins de ménagemens, les députations de la Hollande, qu'il venait de réunir à son empire, il répondit : « Que la France, telle qu'il l'avait faite, pou-« vait, au moins pour un temps, suffire à sa « prospérité par son industrie, par sa richesse « territoriale, et par les relations que la victoire

« lui avait ouvertes. On ne peut disconvenir « ajoutait-il, que la balance des exportations en « faveur d'un pays est un avantage que l'on doit « rechercher, puisqu'elle augmente la masse « du numéraire en circulation; mais n'ai-je « donc rien fait pour suppléer à ce qui nous « manque sous ce rapport? Les trésors que mes « armes ont conquis n'ont-ils pas circulé dans « vos villes, dans vos champs, par mille canaux « divers? Les travaux dont j'ai couvert la « France, les institutions utiles que j'ai fon- « dées, les primes que j'ai prodiguées, les ta- « lens que je n'ai cessé d'encourager; tout « cela n'a-t-il pas compensé les privations que « la nécessité vous impose. Sachez mieux en- « tendre les intérêts de notre gloire. Sans « doute la guerre traîne à sa suite quelques « intérêts froissés; mais n'oubliez pas qu'un « grand peuple ne doit jamais se départir « d'une noble fermeté, et qu'il est de son de- « voir d'attendre patiemment les biens qu'il « ne pourrait obtenir que par une faiblesse « honteuse, en se hâtant. »

CHAPITRE XII.

NAISSANCE DU ROI DE ROME.—GUERRE DE RUSSIE.

Au moment où l'Empereur se livrait à l'allégresse que lui inspirait la naissance d'un héritier de son nom ; au moment où, plaçant la couronne de Romulus sur le berceau d'un enfant, Napoléon lui conférait le titre pompeux de *Roi de Rome*, que Pie VII, dépossédé, ratifiait en soupirant, de nouveaux cris de guerre se firent entendre au nord de l'Europe. Depuis quelques mois, nos relations avec la Russie devenaient moins amicales : le Système continental, éludé dans les ports de cet empire, fut le sujet de quelques notes échangées entre les cabinets des Tuileries et de Saint-Pétersbourg ; ces notes eurent aussi pour objet l'ukase du 31 décembre 1810, qui prohibait l'entrée en Russie des marchandises fran-

çaises; enfin, des negociations furent entamées sans succès relativement à la réunion du duché d'Oldenbourg, contre laquelle l'Empereur Alexandre avait formellement protesté. Le duc de Vicence, (Caulaincourt) dans une mission où il se fit estimer à la cour de Saint-Pétersbourg (1), ne parvint point à conjurer l'orage

(1) M. le général comte de Ségur, admet d'autres causes aux préparatifs hostiles que l'empereur des Français faisait dès 1811. « Napoléon, dit cet historien, sentait ses « forces s'affaiblir, et craignait qu'après lui cet empire « français, ce grand trophée de tant de travaux et de vic- « toires ne fût démembré. L'empereur russe était le seul « souverain qui pesât encore sur le sommet de cet im- « mense édifice. Jeune et plein de vie, les forces de ce « rival croissaient encore, quand déjà les siennes décli- « naient. Alexandre n'attendait que la nouvelle de sa mort « pour se saisir du sceptre de l'Europe, et l'arracher des « mains de son faible successeur. Quand l'Italie entière, la « Suisse, l'Autriche, la Prusse et toute l'Allemagne mar- « chaient sous ses aigles, qu'attendait-il donc pour pré- « venir ce danger, et pour consolider le grand empire, « *en rejetant Alexandre et la puissance russe, affai-* « *blie de la perte* de toute la Pologne, au-delà du Borys- « thène? » L'historien de Napoléon et de la grande armée, pendant l'année 1812, nous prévient, toutefois, que ces paroles furent prononcées dans le secret de l'intimité.

qui se formait entre les deux nations (1); il éclata lorsque l'on eut découvert les menées secrètes d'un colonel Czernicheff, que Napoléon avait accueilli avec une rare bienveillance. Ce militaire étranger sut obtenir frauduleusement dans les bureaux des renseignemens assez exacts sur la force numérique de notre armée..... Il retourna dans sa patrie; mais le malheureux employé qu'il avait séduit périt victime de sa coupable complaisance..... La guerre fut décidée.

L'Autriche, les états d'Italie, la Hollande, la Westphalie, la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg et tous les princes de la confédération du Rhin prirent spontanément parti pour la France... La Prusse n'entra pas aussi volontiers dans cette coalition; mais nos troupes occupaient ses places fortes; elle ne pouvait agir contre nous; elle se déclara en notre faveur, parce qu'il n'y avait pas de terme moyen. Quant à la Suède, elle était dans une position particulière: Gustave IV, précipité du trône, avait abdiqué en faveur du duc de

(1) « Caulincourt est un homme de cœur et de droi-
« ture. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

Sudermanie, qui régna sous le nom de Charles XIII; et ce prince ayant perdu son neveu, le duc d'Oldembourg, appelé à lui succéder, adopta pour successeur le maréchal Bernadotte (1), que la nation Suédoise avait choisi. Napoléon voyait avec quelque plaisir un de ses généraux placé si près du trône : ce choix d'une nation étrangère légitimait, en quelque sorte, la fortune des nouveaux souverains qu'il avait créés. Il espérait, d'ailleurs, que l'élévation du prince de Ponte-Corvo lui per-

(1) « A la révolution, Bernadotte était un des membres « les plus chauds de la société du Manège; ses opinions « politiques étaient fort exaltées et réprouvées par tous « les gens de bien.

« S'il a été maréchal, prince de Ponte-Corvo, roi, c'est « son mariage avec la belle-sœur de Joseph qui en est « cause. Bernadotte avait été ministre de la guerre pen- « dant deux mois ; il ne fit alors que des fautes, n'orga- « nisa rien, et le Directoire fut obligé de lui retirer le « portefeuille.

« Bernadotte a été le serpent nourri dans notre sein; « à peine il nous avait quittés qu'il était dans le système « de nos ennemis, et que nous avions à le surveiller et à « le craindre. Plus tard, il a été une des causes actives « de nos malheurs : c'est lui qui a donné à nos ennemis

mettrait d'exercer sur la Suède une influence utile à sa politique; peut-être cet espoir eût-il été fondé si les prétentions de Napoléon se fussent renfermées dans les bornes de l'équité. Mais l'Empereur exigeait que la Suède se soumît avec la plus rigoureuse exactitude au système continental; cette soumission était impossible. Epuisés déjà par une guerre malheureuse, les Suédois ne pouvaient en soutenir une nouvelle contre l'Angleterre, qui eût véritablement entraîné la ruine de leur pays.... Napoléon fit occuper militairement la Poméranie. A ce brusque emploi de l'*ultima ratio regum*, Bernadotte replia sur le terrein des indemnités la faible politique de la nation qu'il gouvernait pour le vieux roi Charles XIII ; il de-

« la clef de notre politique, la tactique de nos armées; « c'est lui qui leur a montré le chemin du sol sacré!

« Vainement, dirait-il, pour excuse, qu'en acceptant « le trône de Suède, il n'a plus dû être que Suédois : « excuse banale, bonne pour la multitude et le vul- « gaire des ambitieux. Pour prendre femme on ne re- « nonce point à sa mère, encore moins est-on tenu à lui « percer le sein et à lui déchirer les entrailles. »

Nap. d'ap. Gourgaud, Montholon et Las-Cases.

manda la Norwège, alors possédée par le Danemarck. Le cabinet des Tuileries répondit que cette dernière puissance avait été constamment en paix avec l'empire français, et s'était mise ainsi à l'abri de toute violation de ses droits. Les négociations de la France avec la Suède furent rompues ; et Bernadotte, sur la promesse verbale d'une indemnité, entra dans la coalition de l'Angleterre et de la Russie. Durant la campagne de 1812, le prince royal de Suède n'intervint dans la guerre que par des conseils donnés à l'empereur Alexandre et à ses généraux; c'est lui, dit-on, qui leur recommanda d'éviter les grandes batailles.... En 1813, ce prince, comme on le verra plus tard, se joignit activement aux alliés, et précipita les désastres de sa patrie réelle, qu'il n'aurait peut-être pas dû sacrifier aussi complètement à sa patrie adoptive.

CHAPITRE XIII.

COMBAT ET PRISE DE SMOLENSK. — COMBAT DE VALOUTINA.

Au mois d'avril 1812, la grande armée, forte de quatre cent mille hommes d'infanterie, soixante mille chevaux, et douze cents pièces d'artillerie, passa l'Oder et se porta sur la Vistule, qu'elle franchit bientôt. Elle se composait de dix corps, dans lesquels comptaient les contingens des souverains alliés. Ces corps étaient commandés, savoir : le premier par le maréchal prince d'Eckmulh; le deuxième par le maréchal Oudinot, duc de Reggio; le troisième par le maréchal Ney, duc d'Elchingen; le quatrième par le prince vice-roi d'Italie; le cinquième par le prince Poniatowski; le sixième par le général Gouvion Saint-Cyr; le septième par le général Rey-

nier (1); le huitième par le roi de Westphalie; le neuvième par le maréchal Victor, duc de Bellune; le dixième par le maréchal Macdonald, duc de Tarente. Le neuvième corps devait rester en réserve entre la Vistule et l'Oder. L'armée russe, composée de quarante divisions, présentait un effectif supérieur à celui de l'armée française; elle était divisée en deux corps principaux; l'un était commandé par le général Barclay de Tolly, l'autre avait été confié au prince de Bagration.

L'Empereur, suivant l'usage auquel il demeura fidèle jusqu'à la fin de sa carrière politique, avait expédié M. de Narbonne auprès de l'empereur Alexandre, dans le but de ten-

(1) « Reynier est d'un caractère silencieux, aimant la « solitude, ne sachant pas électriser, dominer, conduire « les hommes. Il manque de la première qualité d'un « chef : bon pour occuper le deuxième rang, il paraît « impropre au premier. Cependant il avait plus d'habitude « de la guerre que n'en avait Menou, qui, commandant « l'armée d'Egypte après la mort de Kléber, fit des fautes « grossières qui ont amené la perte de cette contrée : « Menou était très instruit, bon administrateur, intègre, « courageux; mais il n'était pas soldat. »

Nap. d'ap. Las-Cases, O'Meara et Montholon.

ter un dernier effort pour conserver la paix ; l'*ultimatum* du monarque Russe était inadmissible. Le 25 juin, la grande armée avait passé le Niémen; dès le 28 du même mois, le quartier-général de Napoléon fut établi à Wilna. Dans cette ville, une députation de la Diète Polonaise, qui s'était réunie à Varsovie, vint trouver ce souverain. Elle espérait reporter à la Nation l'heureuse nouvelle de son affranchissement; cet espoir fut déçu. Les Polonais s'attendaient à recouvrer leur indépendance ; ils apprirent avec surprise que la possession d'une partie de leur pays était garantie à l'Autriche, pour une coopération dont on appréciera bientôt la sincérité. Par cette politique, à-la-fois injuste et maladroite, Napoléon se privait de l'appui d'un peuple belliqueux, dont l'attitude imposante eût maintenu, plus tard, et la Prusse, qui s'était alliée si peu volontiers à nous, et l'Autriche elle-même dont il était prudent de suspecter l'alliance intéressée. Les Polonais furent mécontens; ils devaient l'être; et leur fidélité qui, nonobstant la froideur de Napoléon, ne se démentit pas un instant, dut, à dater de la conférence de Wilna, recevoir le nom de magnanimité.

Avant de passer le Niémen, l'armée française avait été divisée : à l'extrême droite, le général Schwartzemberg, avec trente mille Autrichiens, débouchait de la Galicie pour contenir le général russe Tormasoff sur les frontières de la Volhinie. Le général Reynier, à la tête de quinze mille Français, Polonais ou Saxons, devait seconder ce chef Autrichien; et tous deux étaient destinés à agir, non seulement contre l'armée de Volhinie, mais encore contre celle de Moldavie, commandée par Tchitchakoff, dans le cas probable où elle deviendrait disponible par un traité de paix entre la Porte et la Russie; traité que le cabinet de Saint-James sollicitait depuis longtemps.

A notre extrême gauche, le maréchal Macdonald, ayant sous ses ordres trente mille hommes, dont dix-huit mille Prussiens ou Bavarois, débouchait de Tilsitt, et marchait sur la Courlande, en débordant, au nord de la Lithuanie, un corps russe qui obéissait à Wittgenstein.

Au centre, l'Empereur, à la tête de deux cent mille hommes, se précipitait, par Kowno et Wilna, sur la grande armée d'Alexandre,

confiée au général Barclay de Tolly. Napoléon, dans cette direction, se tenait toujours en mesure de rappeler à lui, au premier signal, le roi de Westphalie, opposé avec quatre-vingt mille hommes, au général Bagration, et le prince Eugène, qui maintenait l'armée d'Italie, forte de soixante-cinq mille hommes, entre Bagration et Barclay.

La marche rapide de Napoléon jusqu'à Wilna fut remarquable par le dévoûment héroïque de cent Polonais de la garde qui, ayant voulu traverser la Vilia pour atteindre quelques cosaques, se noyèrent presque tous en criant *vive l'empereur.* C'est ainsi qu'à une autre époque, l'équipage du vaisseau *le Vengeur* disparut dans les flots, en invoquant le nom de cette république éphémère qui eut aussi ses martyrs et ses héros. L'armée française, dans le court trajet de Kowno à Wilna, perdit de dix à douze mille chevaux : on attribua cette mortalité à l'usage du seigle mouillé, que nos cavaliers substituèrent sans précaution à l'avoine et même au foin, dont la disette se fit sentir dès le commencement de la campagne.

Les Russes, à quelques lieues de Vitepsk, opposèrent la première résistance remarqua-

ble à Napoléon; le champ de bataille fut vivement disputé. Là, deux cents voltigeurs du neuvième régiment, sous les ordres des capitaines Guiard et Savary, dégagèrent le seizième régiment de chasseurs à cheval, chargé par sept à huit escadrons ennemis. L'Empereur jugea que ces deux cents braves méritaient tous la croix. Après cette affaire, où Napoléon espéra vainement voir toute l'armée russe s'engager, l'ennemi continua sa retraite jusque sous les murs de Smolensk. Cette ville, entourée d'une forte muraille crénelée, avait reçu une garnison de trente mille hommes; outre ces forces imposantes, le général Barclay de Tolly montrait sur la rive droite du Borystène, une épaisse colonne, et des ponts construits au-dessous de la place, facilitaient les communications de ce corps avec celui renfermé dans les remparts. Ces dispositions ne sauvèrent, ni l'importante cité de Smolensk d'un assaut, qu'elle ne put soutenir, ni l'armée russe d'un échec. Tandis que le prince Poniatowski détruisait les ponts qui devaient lier les opérations de l'ennemi, l'attaque commençait sur tous les points : le général Bruyères culbuta la cavalerie russe, notre artillerie fou-

droya les masses rassemblées sur la rive opposée; le maréchal Ney attaqua le corps de la place; et les généraux Morand et Gudin s'emparèrent des faubourgs. A la fin du jour, le canon des remparts avait cessé de tirer; à minuit la ville était évacuée.... Mais l'atroce système de défense adopté par la Russie commençait à s'exécuter..... Smolensk était la proie des flammes lorsque notre armée en prit possession (1).

Dans les engagemens qui avaient précédé la prise de Smolensk, le maréchal Oudinot avait été blessé sur la Duna; le général Gouvion Saint-Cyr, appelé à le remplacer, signala son commandement par la prise de Polosk, qui lui mérita le bâton de maréchal d'empire.

L'ennemi, chassé de ses positions du Borystène, nous avait laissé franchir la frontière qui sépare la Lithuanie de la vieille Russie; mais il espérait défendre le plateau de Valoutina, qu'une tradition superstitieuse désignait depuis un temps immémorial sous le nom de *champ sacré*; et que les Russes considéraient comme inexpugnable. En quelques heures, cependant, les divisions Gudin et Ledru

(1) 17 août 1812.

étaient maîtresses du plateau; les masses qui le défendaient n'avaient pu tenir contre l'impétuosité française (1). Dans cette charge ascendante, les douzième, vingt-unième, cent vingt-septième régimens de ligne, et le septième régiment d'infanterie légère firent des prodiges de valeur. On assure que ce fut alors seulement, qu'exalté par un si beau fait d'armes, Napoléon conçut le projet de marcher sur Moscow; et l'on ajoute qu'il s'écria : *Poursuivons nos succès; avec de pareils soldats on doit aller au bout du monde.* Cette brillante journée avait pourtant coûté cher à nôtre armée, dont le recrutement était d'autant plus difficile que, dans le système d'invasion adopté, aucune place occupée sur les derrières, aucune force destinée à soutenir les détachemens ou les convois rejoignant nos troupes, ne semblaient devoir assurer leur marche. Les braves régimens qui venaient d'emporter la position de Valoutina, étaient réduits à moitié; le général Gudin était blessé mortellement. Napoléon avait-il donc déjà ressenti l'atteinte de cette fatalité sous l'empire de laquelle allait s'écouler le reste de sa carrière? Comment

(1) 19 août.

ne vit-il pas que la victoire remportée par l'armée autrichienne, formant sa droite, sur les colonnes de Tormasoff, pouvait être un appât tendu à sa confiance, dont il deviendrait si facile de le punir, s'il s'enfonçait dans la Moscovie? Lui était-il permis de compter assez sur le dévoûment du peuple auquel il refusait une existence politique, pour lui confier le soin d'arrêter au besoin les défections? Ne s'apercevait-il pas que la pointe militaire qu'il faisait, au milieu d'un pays populeux et insoumis, ne le rendrait maître que de la grande route, et que les insurrections armées qui déjà marchaient, à la faveur des forêts, sur les flancs de notre armée, finiraient par se réunir pour inquiéter ses communications? Mais surtout l'Empereur pouvait-il se dissimuler l'évidence d'une famine inévitable, sur un terrein que l'ennemi n'évacuait qu'après avoir incendié, moissons, magasins, habitations? Enfin toutes les considérations ne se réunissaient-elles pas pour suspendre notre invasion, que l'Empereur lui-même avait eu l'intention d'arrêter, d'abord à Vitepsk, ensuite à Smolensk. Différée d'une campagne, la conquête de la Russie n'en était que plus

sûre. Le cours du Borysthène et l'enceinte de Smolensk garantissaient à nos troupes des quartiers d'hiver à portée des riches greniers de la Lithuanie; et le froid, si hâtif dans ces contrées hyperboréennes, eût trouvé nos soldats prémunis contre ses rigueurs, au moyen des vastes forêts de sapins qui couvrent le pays. Au printemps, l'armée, grossie de cent mille conscrits, se remettait en marche, avec tous les autres avantages qu'un repos de six mois l'eût mise à même de réunir. C'est en vain qu'on alléguerait que, dans ce cas, la Russie eût mis, de son côté, le temps à profit : sans doute les ressources de cet empire sont grandes; mais elles sont lentes et constamment entravées par une aristocratie, d'autant plus puissante, que son action est plus éloignée du centre administratif. Trois mois suffisent pour mettre sous les armes une levée française; une année est insuffisante pour obtenir un semblable résultat en Russie. D'innombrables légions s'élançaient donc à-la-fois sur les deux capitales d'Alexandre au commencement de la campagne de 1813; alors les destins d'un rival redoutable se *seraient accomplis*, ainsi que Napoléon l'avait annoncé à son armée.....

Alors la paix eût porté avec elle sa garantie. Ce plan raisonnable ne fut point suivi; nos légions continuèrent leur pointe sur Moscow; la confiance qu'elles accordaient au chef qui les commandait, celle qu'elles avaient en leur propre valeur, peut-être le charme qu'elles trouvaient dans cette carrière aventureuse qui leur avait jusqu'alors acquis tant de gloire; tout les rendit sourdes aux conseils de la prudence... Aucun murmure ne se fit entendre, aucune objection ne s'éleva des rangs... L'Empereur courut tête baissée au-devant des calamités qui l'attendaient.

CHAPITRE XIV.

BATAILLE DE LA MOSCOWA.—ENTREE DES FRANÇAIS A MOSCOW.— INCENDIE DE CETTE CAPITALE.

Le général Barclay de Tolly était malheureux, il dut paraître coupable ; le commandement de l'armée russe, dont il avait perdu la confiance, fut remis à Kutusow, qui, dès son arrivée, annonça que le mouvement rétrograde allait cesser. « La position que j'ai prise, « écrivait-il à l'empereur Alexandre, est la « plus favorable que puisse offrir un pays de « plaine ; et, si je forme un vœu, c'est que les « Français viennent m'y attaquer. » Ce vœu fut promptement accompli. Le 7 septembre, à la pointe du jour, notre armée était rangée en bataille près du village de Borodino, à vingt lieues environ de Moscow. Le ciel, d'abord nébuleux, s'éclaircit, et le soleil se montra :

C'est le soleil d'Austerlitz, s'écria l'Empereur.

Les Russes réunissaient cent trente mille hommes; le nombre de nos soldats était bien inférieur; mais jamais le guerrier français n'a compté ses ennemis. Le premier coup de canon, parti de nos batteries, donne le signal du combat: un feu terrible est engagé par notre aile droite; tandis que le vice-roi, qui commande notre gauche, attaque et emporte à la baïonnette le village de Borodino. Un peu plus tard, le maréchal Ney s'élance sur le centre de l'ennemi. Alors, dans une attaque prolongée sur toute la ligne, mille pièces de canon vomirent la mort; cette lutte dura jusqu'à midi. A cette heure, les masses russes étaient enfoncées; deux redoutes étaient emportées et occupées par les divisions Ledru, Compans, Marchand et Morand. En vain l'ennemi veut se ressaisir de ces points fortifiés, les monceaux de cadavres qui comblent les fossés, ne peuvent lui en faciliter l'accès. Cependant l'armée russe, vaincue à la gauche et au centre, résistait encore dans les positions de droite; le général Morand s'en était rendu maître, lorsqu'assailli à son tour par des forces supérieures, il fut obligé de les abandonner.

Kutusow croit avoir ressaisi la victoire ; il attaque notre centre avec sa réserve et la garde russe ; mais, d'abord arrêtées par le général Friant, et, foudroyées par quatre-vingts bouches à feu, ces nouvelles troupes se dispersent devant la cavalerie du roi de Naples et du général Latour-Maubourg. A la nuit, l'ennemi était en pleine retraite ; nos batteries avaient éteint le feu de sa dernière redoute.

Cette lutte sanglante et prolongée fut peu décisive (1) : sans nous avoir procuré les grands résultats que nous en attendions, elle jeta le deuil dans toute la France : vingt mille de nos soldats restèrent sur le champ de bataille, avec les généraux Auguste Caulaincourt, Compère, Huard, Montbrun, Plansonne, Romœuf, Marion, Lanabère, Lessel; trente autres officiers généraux furent blessés. Du côté des Russes, quarante mille hommes avaient disparu des rangs; beaucoup de leurs généraux périrent : cinquante pièces de canon tombèrent en notre

(1) « A la Moscowa, retranchés d'une manière inexpugnable, les Russes me laissèrent battre cent *trente* « mille hommes avec quatre-vingt-dix mille. Cette « bataille est une de celles où l'on a déployé le plus de « mérite, et obtenu le moins de résultats. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Meara.

pouvoir. Mais le nombre des prisonniers, d'après lequel on assigne un rang aux succès obtenus à la guerre, était ici peu rassurant. Des témoins oculaires ont prétendu que si la garde impériale, qui ne prit aucune part à cette grande action, eût donné entre deux et trois heures, les Russes n'eussent pas sauvé un seul bataillon. L'Empereur refusa cette réserve à ses généraux; c'était le seul corps que n'eussent point encore atteint les privations; peut être était-ce un rempart à opposer aux dangers contre lesquels le reste de l'armée n'offrait plus une garantie suffisante..... Napoléon eut-il tort de se ménager une telle ressource, à huit cents lieues de sa capitale? Il nous semble au moins hasardeux de prononcer en faveur de l'affirmative. Le succès, quel qu'il soit, obtenu dans cette journée, était dû en grande partie au maréchal Ney; il reçut sur le champ de bataille le titre de *Prince de la Moscowa*. C'est, revêtu de ce titre si glorieusement acquis, qu'il devait tomber un jour sous le plomb de ces guerriers qu'il conduisit vingt ans à la victoire.....

Un engagement où nos armes triomphèrent encore imparfaitement, eut lieu le lendemain sous les murs de Mojaïsk; l'ennemi abandonna

ensuite cette place, comme il avait abandonné toutes les villes, tous les villages depuis Smolensk, après l'avoir brûlée. Dans l'affreux système de dévastation auquel ils se livraient, les Russes ne donnaient pas même à leurs compatriotes le temps de fuir: la torche avait dévoré leurs maisons de sapin avant qu'ils eussent pu en gagner la porte..... Nous avons souvent trouvé les cadavres rôtis des infortunés paysans moscovites étendus sur les cendres de la chaumière qu'ils habitaient..... Ceux qui tracent en frémissant un si lugubre tableau, en ont eux-mêmes réuni les traits..... Ils ne reproduisent que la déplorable vérité. Après le combat de Mojaïsk, nos troupes marchèrent sans obstacles jusqu'aux portes de Moscow.

L'armée d'Egypte s'était arrêtée spontanément à l'aspect des antiques Pyramides de Memphis et des cent minarets du Caire ; une autre génération de guerriers s'arrêta, frappée de la même admiration, à la vue des coupoles dorées qui couronnent l'ancienne capitale des Czars. Mais ce spectacle était décevant : les privations attendaient nos soldats dans cette enceinte qui, de loin, promettait l'opulence à leurs regards séduits.

Le 14 septembre, le roi de Naples pénétra dans la ville, à la tête de sa cavalerie, et s'empara du Kremlin. L'occupation de ce palais fortifié fit évanouir enfin le dernier des prestiges sur la foi desquels les Moscovites se croyaient invincibles chez eux; la magique, l'impénétrable *tour d'Ivan* venait de nous être abandonnée. L'Empereur fit son entrée à Moscow le 15; l'armée s'y établit le même jour. Tout-à-coup des flammes s'élèvent de plusieurs quartiers; nos soldats parviennent, dans les premiers momens, à se rendre maîtres de l'incendie; mais bientôt il devient général; il n'est plus possible de l'arrêter (1). Les Russes, en abandonnant la ville, y avaient laissé quelques centaines de forçats, avec l'horrible mission de l'incendier. L'opinion a fait peser sur la réputation du comte de Roptopschin la responsabilité de cet acte d'une politique barbare, que, contre le témoignage de la raison, contre le vœu de l'humanité, l'on voudrait en vain qualifier d'héroïsme. Heureusement pour ce

(1) « Jamais, en dépit de la poésie, toutes les fictions « de l'incendie de Troie n'égaleront la réalité de celui de « Moscou. C'était littéralement un océan de feu. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

général, l'histoire ne prononcera pas d'après de simples soupçons. Toutefois, l'ancien gouverneur de Moscow, dans une brochure publiée récemment, combat d'une manière aussi vague qu'embarrassée, la grave imputation qui, depuis douze ans, pèse sur lui ; si les preuves manquent pour le condamner, il ne produit aucun document propre à le faire absoudre. L'incendie dura dix jours : neuf mille maisons en devinrent la proie. Le Kremlin fut épargné.

CHAPITRE XV.

ADMINISTRATION DE L'ARMÉE. — L'EMPEREUR QUITTE MOSCOW. — BATAILLE DE MALO-JAROSLAVETZ.

NAPOLÉON et ses généraux parcoururent sur des cendres brûlantes ce vaste théâtre de destruction..... Quel spectacle ! Quelle terrible leçon pour l'ambitieuse humanité ! Ces rues, ces places publiques où circulait naguère une foule empressée, sont maintenant désertes et silencieuses. Ces palais élevés à grands frais, et dont les colonnes élégantes attestaient les conquêtes de l'art, n'offrent plus que des ruines fumantes, sur lesquelles errent, comme des ombres, quelques misérables Moscovites qui n'ont pas fui, parce qu'ils n'avaient rien à perdre, rien à redouter. Ici, de riches magasins présentaient au luxe opulent les diamans de Golconde, les fourrures de la Sybérie, les tissus de l'Inde, les parfums de l'Orient.... Tout a disparu sous des monceaux de décombres,

que fouilleront bientôt le besoin et la cupidité. Là, des jardins symétriques réunissaient les plantes des deux mondes, que la science avait pu soustraire aux atteintes d'un climat rigoureux : tous ces trésors d'une nature étrangère, que soumit la main de l'homme, ont été enfouis par un pied dévastateur..... Et les temples, asiles révérés où le Chrétien venait chercher, dans la prière et le recueillement, la paix de l'âme et l'amour du bien, leur enceinte est métamorphosée en arsenal : les roues pesantes des canons brisent les parvis sacrés ; des cris de guerre frappent d'un profane concert ces voûtes vers lesquelles des chants pieux devaient seuls s'élever.

Cet état de choses funeste laissera des traces profondes : quelques efforts que fasse le gouvernement russe, il ne rendra jamais, peut-être, à la populeuse cité de Moscow son opulence et sa prospérité ; et, si le but qu'il se proposait en ordonnant de si grands sacrifices fut atteint, ce fut moins par la réussite d'un système de défense extravagant, que par le découragement prématuré des fonctionnaires qui, par état, devaient s'occuper des besoins de notre armée.

En effet, le plan de la Russie, qui tendait à mettre nos soldats aux prises avec toutes les privations, n'était pas rempli par l'incendie de Moscow : le feu avait plutôt enfoui que détruit les approvisionnemens de toute nature que renfermait cette ville. Pourquoi ne les avoir pas fait rechercher dans l'intérêt général ? Pourquoi avoir abandonné à la dilapidation qui résultait des fouilles partielles, les denrées recueillies qui, par l'effet d'une mesure facile d'administration, pouvaient composer une masse de ressources précieuses ? Ce n'est pas tout : l'ennemi ne montrait que de faibles partis de cosaques dans un cercle de cinq à six lieues; les villages ou petites villes comprises dans ce cercle, avaient été abandonnés par leurs habitans ; ceux-ci s'étaient réfugiés au milieu des forêts voisines, avec leur mobilier, leurs provisions, leurs bestiaux. Chaque jour, les fourrageurs de nos divisions faisaient des excursions dans ces refuges, qu'ils avaient découverts, et rapportaient des vivres pour les hommes et pour les chevaux. Mais tout était à l'instant dilapidé : il n'y eut point de réserve, parce que l'administration générale était sans ressort, et l'administration

des corps d'armée sans autorité. On peut affirmer que, dans le séjour de cinq semaines que nos troupes ont fait à Moscow, elles ont consommé des approvisionnemens qui eussent pu suffire à leurs besoins pendant six mois ; et cette circonstance surtout, cette circonstance seule, peut-être, amena des désastres auxquels le soldat n'eut à opposer que son courage et sa résignation.

L'intendance de l'armée avait été confiée à un officier général dont le nom est célèbre parmi les écrivains de notre époque ; doué de tous les talens nécessaires pour diriger une administration assise sur des bases préexistantes, ce fonctionnaire ne fut pas assez puissamment soutenu par l'autorité passive du prince de Neufchâtel, (1) lorsqu'il s'agit de créer des

(1) « Berthier était d'un caractère indécis, peu propre à « commander en chef, mais possédant toutes les qualités « d'un bon chef d'état-major; hors de là, il était sans « nul esprit, et si faible..... soit de jour, soit de nuit, il « expédiait tous les ordres et les différens détails particu- « liers avec une régularité, une précision et une promp- « titude admirables ; c'était son mérite spécial. »

Nap. d'ap. Montholon et Las-Cases.

moyens, d'aplanir de grandes difficultés; et malheureusement la faveur, pour qui le service de l'Etat n'est qu'un vain prétexte, avait entouré le comte Dumas d'auxiliaires peu propres à le seconder. Tandis que des ordonnateurs et des commissaires des guerres dont le zèle et l'expérience étaient éprouvés, avaient été relégués sur les derrières de l'armée, certains sujets qu'on était toujours sûr de rencontrer au centre des faveurs, occupaient les emplois du grand quartier-général; c'est avoir dit que personne ne les remplissait.

Nous nous sommes arrêtés sur ces détails d'administration, parce que c'est, comme nous l'avons déjà dit, dans le défaut de ressort du système administratif qu'il faut chercher l'origine des malheurs de l'armée..... Elle a manqué de vivres, parce qu'on n'a rien fait pour en conserver; et, nous le répétons, nos soldats n'ont succombé aux rigueurs du climat, que parce qu'elles les ont trouvés sans force pour leur résister.

Napoléon s'était flatté vainement et d'après des données chimériques, d'obtenir, sur les cendres de Moscow, une paix dont la conclusion ne paraissait pas possible à la suite du

grand sacrifice qu'Alexandre venait de faire; le général Lauriston, qui avait été chargé d'arrêter les préliminaires du traité, ne put même obtenir un sauf-conduit pour se rendre à Saint-Pétersbourg. Déjà nos troupes avaient été attaquées dans leurs cantonnemens, au mépris d'un armistice dont l'effet devait s'étendre sur toute la ligne occupée par les avant-postes des deux armées. Un combat s'était engagé ; les suites en eussent été funestes aux Français, sans l'intrépidité du roi de Naples et du prince Poniatowski qui, quoique surpris, soutinrent dignement l'honneur de nos armes dans cet engagement imprévu. Le général en chef Beningsen y fut blessé. A la nouvelle de ces hostilités, l'Empereur quitta Moscow le 18 octobre, y laissant une division de la jeune garde, sous les ordres du maréchal, duc de Trévise, (Mortier) qu'il chargea de faire sauter le Kremlin. Cet ordre fut exécuté, et l'arrière-garde rejoignit l'armée à Veréia. Avant cette jonction, une bataille avait été livrée sous les murs de Malo-Jaroslavetz; le vice-roi y avait battu Kutusow, qui, à la tête de quatre-vingt mille Russes, opposés à seize mille Français, avait laissé dix mille hommes

sur le champ de bataille. Le général Delzons étant tombé au pouvoir de l'ennemi dans cette journée, son frère s'était précipité pour le délivrer.... : tous deux avaient reçu le coup mortel..... La victoire de Malo-Jaroslavetz fut la dernière de cette campagne, où nos soldats ne combattirent plus que pour leur salut. Le soir même, dix mille cosaques s'élancèrent sur le quartier impérial; l'Empereur lui-même allait peut-être tomber en leur pouvoir, lorsque Bessières survint et les dispersa.

CHAPITRE XVI.

RETRAITE DE RUSSIE.—PASSAGE DE LA BÉRÉSINA.

Ici commence une suite de calamités dont nous épargnerons le triste détail à nos lecteurs; une simple esquisse de ce lugubre tableau trouvera place dans notre précis. La famine et le froid firent sentir à-la-fois leur funeste aiguillon à nos colonnes, dès le 2 novembre..... Qui pourrait résister aux atteintes simultanées de ces deux redoutables ennemis? Cette grande armée, riche de tant de souvenirs glorieux, n'offrit bientôt plus que d'immenses débris. On sait avec quelle impétuosité nous savons fixer la victoire; on sait aussi avec quelle célérité nous ressentons l'influence des revers. Les souffrances physiques amenèrent promptement la *démoralisation* dans nos rangs : le sentiment même de la conservation ne put maintenir une discipline qui, sans doute, eût prévenu

beaucoup de malheurs. Presque tous les corps se débandèrent, et les coups de l'adversité furent plus redoutables, parce qu'ils atteignirent des hommes isolés. En vain la voix des chefs se faisait-elle entendre aux malheureux soldats, toute idée de subordination était détruite dans une armée sur laquelle la misère faisait peser son fatal niveau..... Les routes sont jonchées d'armes échappées de la main glacée des malheureux dont elles devaient protéger les jours ; le cavalier, oubliant les services que son cheval lui rendit dans vingt combats, lui reproche d'imposer quelques soins à sa faiblesse..... Il le frappe, et cherche dans ses membres palpitans un aliment insalubre, qu'une multitude affamée vient lui disputer. La nuit, en amenant un froid plus vif, ajoute encore aux maux cuisans du jour. Des guerriers de toutes armes, de tous rangs, s'arrêtent pour former un bivouac ; quelques branches d'arbres, quelques débris des chaumières que l'on détruit entretiennent un feu, autour duquel le général lui-même ne trouvera sa place qu'après avoir contribué à l'alimenter..... Cependant la fatigue, le besoin amènent bientôt le sommeil dans le groupe

qui se presse autour de ce foyer..... le bois se consume..... l'hiver reprend ses droits..... ces infortunés ne se relèveront plus.

Le soldat, sombre et pensif dans sa marche, semble étranger à tout ce qui se passe autour de lui : son oreille est fermée aux plaintes de ses camarades expirans ; il regarde d'un œil sec les monceaux du cadavres qui s'accumulent sous ses pas ; le *moi* absorbe toutes ses facultés, jusqu'à ce que la mort, l'atteignant de l'une de ses deux armes inévitables, le froid et la faim, le renverse à son tour sur les corps glacés qui ne purent exciter sa sensibilité.

Toutefois la nature, l'amitié, l'honneur national ne perdirent pas tous leurs droits durant la désastreuse retraite de 1812 : on a vu le vieillard, chez qui les privations et la douleur avaient secondé le ravage des ans, retrouver assez de vigueur pour traîner, sur quelques ais réunis, son fils blessé dans un combat récent, et que, pour comble de calamité, la gelée venait de priver du secours de ses pieds. L'insensibilité même n'a pas refusé son admiration à une épouse courageuse, emportant son époux du bivouac où il allait tomber entre

les mains de l'ennemi. L'âme réfroidie par l'excès de l'adversité, n'a pu se défendre d'une douce émotion, à l'aspect d'un ami, jetant sur les épaules de son ami la pelisse si nécessaire à sa propre conservation : il n'a point encore souffert; celui qu'il soulage souffre déjà... Son cœur compatissant porte le premier secours là où se montre le premier danger. Enfin, les sentimens généreux, qui n'étaient qu'assoupis chez tant de Français, se sont réveillés devant le vieux porte-drapeau léguant à la terre, qu'il vient d'entrouvrir sous son corps déjà frappé de mort, l'aigle de son régiment et la croix qu'il reçut aux champs d'Austerlitz.. Enfouis sous la dépouille mortelle du brave, ces insignes de l'honneur n'iront pas ajouter à des trophées facilement acquis aux vainqueurs.

Au sein de tant de désastres, il fallait sans vivres, sans munitions, soutenir laborieusement les chances de la guerre, afin d'arracher, du moins, une partie de l'armée de l'immense tombeau ouvert pour elle des rives de la Moskowa aux bords de la Vistule. Quelques âmes *vigoureusement trempées* (1), dirigèrent

(1) Parmi les hommes doués d'une constance que ne

vers ce but le courage d'un petit nombre de Français, dont la stoïcité sut échapper au découragement général. L'histoire mentionnera les combats de Krasnoë (1), de Borisow, et surtout les efforts héroïques du maréchal Ney, qui, toujours accablé par le nombre, fut partout supérieur aux obstacles que l'ennemi lui présentait.

Les armées qui nous étaient opposées s'étaient accrues des troupes que l'empereur Alexandre avait jusqu'alors entretenues en Moldavie; d'un autre côté, l'Autriche, dont la perfide alliance commençait à se dévoiler, avait retiré son armée derrière le Bug, et avait ainsi livré à l'ennemi l'importante place de Minsck, où nous espérions trouver des ressources;

purent ébranler les malheurs de cette campagne, l'on doit citer le comte Daru. « A la retraite de Moscow, la fermeté « de M. Daru s'est particulièrement fait remarquer : à « une extrême probité, il joint le travail d'un bœuf et le « courage d'un lion. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

(1) Le maréchal Mortier se conduisit dans ce combat avec autant de prudence que de valeur; l'Empereur lui dit le soir « qu'il s'était battu glorieusement.... qu'il avait « bien souffert. »

Nap. d'ap. M. de Ségur.

enfin, le maréchal Augereau, parti de Wilna pour nous préparer une meilleure route par Mohilow, avait été forcé de signer une capitulation. Dans cet état de choses, notre armée courait le plus grand risque d'être devancée par celle de Moldavie, dont le but principal était de nous interdire le passage de la Bérésina. Ce passage fut cependant effectué... Dirons-nous à quel prix, et devons-nous exhumer les souvenirs affreux qu'entretint longtemps ce déplorable évènement?

Deux ponts avaient été jetés sur la Bérésina près de Studzianka : le premier pour l'infanterie, le second pour l'artillerie, les voitures et les chevaux. Nos troupes passèrent pendant deux jours sur les deux ponts. Mais, le 28 novembre, celui destiné au passage du matériel s'étant écroulé, il devint indispensable de faire refluer les voitures et les canons sur le pont qui restait. On conçoit quel dut être l'encombrement produit par cet amas imprévu d'artillerie, de caissons, de bagages, de cavaliers et de fantassins; une lutte sanglante s'engagea sur ce point; elle devint horrible lorsque les obus et les boulets, tombant au milieu de la foule, l'obligèrent à s'élancer avec précipita-

tion vers la rive opposée. Alors, un grand nombre d'infortunés furent broyés sous les roues ou foulés aux pieds des hommes et des chevaux, qu'ils mordaient en expirant. Malheur au faible qui, dans cette affreuse confusion, obstruait le passage du fort; il était précipité dans le fleuve; là, luttant en vain contre les glaçons et les flots, il trouvait une fin prochaine, que hâtaient quelquefois les projectiles de l'ennemi. Qui croira qu'une telle horreur put encore s'accroître? Elle s'accrut cependant, quand, pour arrêter la poursuite des Russes, le général Eblé dut embraser le pont où tant de malheureux se frayaient, sur des cadavres, une issue vers un salut incertain A la première apparence du feu, tout ce qui n'avait encore pu atteindre le pont s'élance dessus... La flamme dévore rapidement les madriers... Ils rompent sous le poids qui les surcharge, et des milliers d'infortunés sont ensevelis, en masse, dans la Bérésina, avec les débris enflammés qui les portaient... Des cris déchirans s'élèvent jusqu'aux cieux; un silence profond leur succède... C'est le silence de la mort. Qu'il nous soit permis de taire le nombre des victimes de ce jour funèbre... Et

puissent les annales du temps n'en point effrayer la postérité.

Tant que le passage avait duré, Napoléon était resté sur la rive de la Bérésina, exposé aux boulets et aux obus qui tombaient sans discontinuité fort près de lui; à l'aspect de la catastrophe que nous venons de décrire, il s'éloigna frappé de terreur; et, sans doute, ce fut sous l'influence de l'impression que ce grand désastre laissa dans son âme, qu'il traça ce vingt-neuvième bulletin à la lecture duquel un lugubre cyprès s'étendit sur toute la France.

L'Empereur marchait souvent à pied au milieu d'une troupe d'élite formée d'officiers supérieurs ayant conservé leurs chevaux, et qu'il avait nommée *l'escadron sacré*. Une teinte méditative était répandue sur son visage; il paraissait affligé, mais non pas accablé; aussi, lorsque les soldats l'apercevaient le murmure habituel cessait-il : des cris de *vive l'empereur* partaient encore de ces rangs dans lesquels la famine et l'hiver moissonnaient depuis six semaines... Tant est grande la confiance qu'inspire le génie, tant est puissant l'empire des souvenirs!

CHAPITRE XVII.

CONSPIRATION DE MALLET. — RETOUR DE L'EMPEREUR A PARIS. — CRÉATION DES GARDES D'HONNEUR.

Tandis que la France payait si cher l'imprudente expédition de Moscow, les partis s'agitaient dans son sein, et cherchaient à sapper nos institutions politiques, compromises déjà par les revers extérieurs; la conspiration de Mallet venait d'éclater (1). Un coup de main de cette nature, où deux généraux sans nom, entraînent la force armée,

(1) 23 octobre 1812. — « L'affaire de Mallet ne fut au « fond qu'une extravagance... qui ne pouvait avoir abso- « lument aucun résultat. La chose eût-elle réussi, elle se- « rait tombée d'elle-même quelques heures après, et les « conspirateurs victorieux n'eussent eu d'autre embarras « que de trouver à se cacher au sein du succès. Aussi je « me sentis bien moins choqué de l'entreprise des cou- « pables que de la facilité avec laquelle ceux-mêmes qui « m'étaient le plus attachés se seraient rendus leurs com- « plices. » *Nap. d'ap. Las-Cases.*

font croire à la mort de l'Empereur sur leur simple assertion, arrêtent un ministre de la police et un préfet, et voient échouer ensuite leur complot par l'intervention d'un officier de place; un tel coup de main, disons-nous, peut être appelé, comme l'a dit Napoléon, une *véritable mascarade politique*, qui devait finir avec la nuit; toutefois il n'était pas permis aux deux magistrats conservateurs de l'ordre de méconnaître les masques, encore moins de se laisser emprisonner par eux. Mais les ennemis du gouvernement pouvaient ne pas s'en tenir à cette tentative hasardée; l'opinion, alors fortement prononcée contre le chef de l'état, eût secondé le premier projet raisonnable conçu pour renverser ce colosse ébranlé; et l'impératrice Marie-Louise, jeune, timide, sans expérience et peu connue des Français, n'eût opposé qu'une digue impuissante à l'invasion d'un nouveau pouvoir. L'Empereur sentit qu'il était temps de reparaître au milieu de la nation; il remit le commandement de l'armée au roi de Naples, et se rendit en toute hâte à Paris, où il arriva le 18 décembre (1). C'est ce retour urgent que

(1) Napoléon avait écrit à l'Impératrice, mais sans lui an-

les détracteurs de ce grand homme nomment sa seconde désertion.

Laissons les débris de nos légions lutter contre un froid de 27 à 28 degrés jusqu'à Kowno, et repasser, accablés de calamités, ce Niémen que l'armée avait franchi cinq mois plus tôt, brillante de gloire et riche d'espé-

noncer son retour : il arriva sans être attendu. Marie Louise, triste et souffrante depuis quelque temps, venait de se mettre au lit ; la femme de chambre qui couchait dans la pièce voisine, se disposait à en faire autant, et à fermer toutes les portes quand elle entendit plusieurs voix dans le salon qui précédait. Au même instant, la porte s'ouvre, et elle voit entrer deux hommes couverts de grands manteaux fourrés. Elle se précipite vers la porte qui conduit à la chambre de l'Impératrice pour en barrer l'entrée, quand, un des deux ayant écarté son manteau, elle reconnut l'Empereur. Un cri qu'elle jeta avertit l'Impératrice qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans la chambre voisine, et elle allait sauter hors de son lit, quand son mari la serra dans ses bras. L'entrevue fut tendre et affectueuse.

Le compagnon de l'Empereur était M. de Caulincourt, avec qui il était arrivé dans une mauvaise calèche. Il avait eu beaucoup de peine à se faire ouvrir les portes du palais. (*Souvenirs de madame Durand, l'une des premières femmes de Marie-Louise*, page 173.)

rance. Laissons l'habile maréchal Macdonald, bravant la défection du général Yorck et de dix-huit mille Prussiens, ramener une nombreuse artillerie de siège des plaines de Riga, sans abandonner un seul canon aux ennemis, parmi lesquels, peut-être, il compte maintenant de perfides alliés. Laissons le roi de Naples plier sous le poids du commandement qu'il accepta, et le remettre à l'expérience plus jeune, mais plus sûre, du vice-roi, qui saura, avec les faibles bataillons ramenés de la Russie, comprimer les efforts des colonnes imposantes qui le harcèlent, jusqu'à l'arrivée des secours attendus. Notre tâche nous appelle à Paris, sur les pas de Napoléon. Sans doute ce Souverain saura exploiter, au profit de l'honneur national, l'indignation qu'inspire aux Français la défection d'un allié que l'indulgence du vainqueur d'Iéna laissa trop imprudemment au premier rang des puissances européennes.

En effet, un sénatus-consulte que la malveillance seule put alors nommer *servile*, ordonna la levée de deux cent mille conscrits, tandis que le premier ban de la garde nationale se dirigeait sur l'armée. Le trésor tenu en réserve dans les caves des Tuileries fut ou-

vert; de nombreuses remontes eurent lieu; les forges, les fonderies de l'empire improvisèrent un nouveau matériel.... En peu de mois enfin les désastres des plaines de la Moscovie étaient, sinon oubliés, du moins en quelque sorte réparés. C'est à cette époque que Napoléon créa *les gardes-d'honneur* : on lui a beaucoup reproché cette levée, parce que la plupart des jeunes gens qui en firent partie avaient satisfait, un peu plus un peu moins légitimement, à la conscription. Ce reproche n'est point fondé : la situation de la France n'était plus telle que le gouvernement pût se contenter d'un effort ordinaire. Le danger de la patrie devenait imminent; un élan général devait se manifester; et, s'il ne se prononçait pas, il était de la dignité du souverain de le simuler, afin de masquer, par un acte de l'autorité, le silence de l'esprit national. Les gardes-d'honneur appartenaient, d'ailleurs, aux premières familles de l'empire; or, quels intérêts devaient être compromis d'abord dans le cas d'une invasion possible? C'étaient à coup sûr ceux de ces mêmes familles; il était donc juste que leurs enfans s'armassent pour la défense de ces intérêts, que tant

d'autres Français allaient défendre *gratuitement*. De deux choses l'une : ou l'Empereur ne fit que seconder la volonté de cette jeunesse d'élite, et si l'on admet cette supposition l'arbitraire disparaît; ou bien il contraignit son insouciance, et dans cette hypothèse, il lui sauva la honte de l'inactivité.

CHAPITRE XVIII.

CAMPAGNE DE 1813, EN ALLEMAGNE. — RÉGENCE DE MARIE-LOUISE. — BATAILLE DE LUTZEN.

PENDANT que ces dispositions se faisaient dans l'intérieur de la France, le roi de Prusse avait cessé de feindre; il venait de signer un traité d'alliance avec la Russie. L'empereur d'Autriche, de son côté, traitait déjà secrètement avec la même puissance; et l'observation armée du beau-père de Napoléon, laissait déjà pressentir l'impuissance des liens du sang, pour maintenir la paix entre l'empire Français et les états autrichiens. La ligne de l'Elbe avait été forcée par l'ennemi : il occupait Hambourg; la Saxe venait d'être envahie. Mais les places de la Vistule, de l'Oder, de l'Elbe et Dantzick, restées en notre pouvoir, présentaient des points auxquels notre armée pouvait se rattacher

facilement pour conquérir la Prusse et punir ainsi la défection de son souverain, en éloignant la guerre du territoire de nos alliés. Le maréchal Victor tenait la ligne de la Saale; notre droite s'appuyait aux montagnes du Hartz; notre réserve était à Magdebourg; et le prince Eugène, en disposant ses troupes de cette manière, s'était mis à même d'observer toute la ligne de l'ennemi. Telle était la situation des choses lorsque l'Empereur rejoignit l'armée, après avoir conféré le titre de régente à l'Impératrice, et avoir formé son conseil d'hommes doués de talens supérieurs, et qui se montraient alors dévoués.

Cependant les souverains coalisés avaient repassé la Saale; le maréchal Ney avait enlevé à la baïonnette la position de Weissenfelds; l'ennemi, attaqué au défilé de Rippach par la division Souham et la cavalerie de Kellermann, avait été chassé de toutes ses positions sur ce point; mais l'armée venait de perdre un de ses meilleurs généraux et Napoléon un fidèle ami : le maréchal Bessières avait été frappé d'un boulet à la poitrine (1)...

(1) « Bessières était d'une bravoure froide; calme au

L'Empereur pleura cet excellent serviteur sous les peupliers qui ombragent le tombeau de Gustave-Adolphe... Ce fut aussi dans ce lieu que le vice-roi rejoignit son beau-père, et reçut de lui les félicitations qu'il méritait pour la prudence et les talens distingués qu'il avait déployés dans son commandement.

Le général Wittgenstein qui, depuis la mort de Kutusow, commandait en chef l'armée russe, avait conçu le projet de jeter sur nos derrières vingt-cinq mille cavaliers, et de renfermer notre armée entre la Saale et l'Elster, pendant qu'elle marchait sur Leipsick. Mais le 2 mai 1813, le maréchal Macdonald et le général Lauriston s'opposèrent à ce mouvement; l'ennemi ayant alors débouché sur plusieurs colonnes pour forcer notre centre, l'engagement devint général... Telle fut l'origine de la bataille de *Lutzen*. Le maréchal Ney, dont le prince Eugène appuyait la gauche, combattait au fort de la mêlée, avec les

« milieu du feu, prudent et circonspect, il était propre « surtout à commander une réserve. Dans toutes les « grandes batailles il a rendu les plus grands services. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

généraux Souham et Girard : ils électrisaient par des prodiges de valeur personnelle, les jeunes soldats qu'ils guidaient. Maintenus de ce côté, les Russes essayèrent de devancer notre droite; le général Compans, secondé par nos régimens d'artillerie de marine, repoussa cette attaque. Ces braves marins se couvrirent de gloire sur un théâtre d'hostilités entièrement nouveau pour eux. En ce moment, le général Bertrand débouchait sur les derrières de l'ennemi, et le vice-roi arrivait sur sa gauche. Malgré ces dispositions, notre centre était vivement inquiété par la réserve des alliés, qui même étaient parvenus à emporter le village de Kaya. Napoléon sentit que là devait se prononcer la fortune : le maréchal Mortier reçoit l'ordre de fondre sur l'ennemi; le général Drouot porte quatre-vingts pièces de canon en avant de la vieille garde échelonnée, à la tête de laquelle l'Empereur lui-même s'est placé... Les rangs ennemis sont éclaircis; ils se débandent; ils sont culbutés; la victoire se déclare pour nous; Bertrand achève de la fixer.

La bataille de Lutzen n'eût pas été moins décisive que celle d'Austerlitz, si nous avions

eu assez de cavalerie ; mais cette arme manquait dans nos rangs ; les alliés opérèrent leur retraite avec une sorte de sécurité, laissant vingt mille hommes sur le champ de bataille. Nous en eûmes, de notre côté, dix mille tués ou blessés. Le jeune Labédoyère, dont le nom est inscrit à côté de celui du maréchal Ney, au nombre des victimes d'une autre époque, fut nommé colonel sur le champ de bataille de Lutzen (1).

L'Empereur fit son entrée à Dresde peu de jours après cette victoire (2) ; il y rappela le

(1) « Ce n'est rien, mes enfans, disait Napoléon à cette « bataille, en soutenant de son cheval en travers le troi- « sième rang de l'infanterie. Tenez ferme, la patrie vous « regarde ; sachez mourir pour elle.... Quand on ne craint « pas la mort on la fait rentrer dans les rangs ennemis. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

(2) « Vous mériteriez que je vous traitasse en pays con- « quis (dit Napoléon à la députation des Saxons). Je sais « ce que vous avez fait pendant que les alliés occupaient « votre ville ; j'ai l'état des volontaires que vous avez « habillés, équipés, armés contre moi avec une généro- « sité qui a étonné l'ennemi lui-même. Je sais quelles « insultes vous avez prodiguées à la France, et combien « d'indignes libelles vous avez à cacher ou à brûler au- « jourd'hui. Je n'ignore pas à quels transports hostiles

roi de Saxe, qui bientôt nous fournit un renfort important. Napoléon avait fait précédemment un appel aux princes confédérés; le seul roi de Wurtemberg (1) y répondit. Nous ne

« vous vous êtes livrés lorsque l'empereur Alexandre et « le roi de Prusse sont entrés dans vos murs. Vos maisons « nous présentent le débris de vos guirlandes, et nous « voyons encore sur le pavé le fumier des fleurs que vos « jeunes filles ont semées sur les pas des monarques. Ce « pendant, je veux tout pardonner. Bénissez votre Roi, « car il est votre sauveur. Qu'une députation d'entre vous « aille le prier de vous rendre sa présence. Je ne par- « donne que pour l'amour de lui; aussi bien, vous êtes « déjà assez punis : vous venez d'être administrés par le « baron de Stein au nom de Kutusoff, et vous savez main- « tenant à quoi vous en tenir sur les beaux sentimens des « alliés. Je ne vous demande pour mes troupes que ce « que vous avez fait pour les Russes et les Prussiens. Je « veillerai même à ce que la guerre vous cause le moins « de maux qu'il sera possible, et je commence à vous « donner un gage de ma clémence, c'est le général Du- « rosnel, mon aide-de-camp, qui sera votre gouverneur, « le Roi lui-même le choisirait pour vous. Allez. »

Manuscrit de 1813, *par le baron Fain.*

(1) « Le roi de Wurtemberg (Frédéric) est un homme « bien dur, mais aussi bien loyal. C'est le souverain d'Eu- « rope qui a le plus d'esprit. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Meara.

nous appesantirons point sur l'indifférence que montra, dans cette circonstance, le roi de Bavière (1); mais il devait sa couronne au monarque français, et la reconnaissance a ses lois.

Napoléon repartit de Dresde le 18 mai; arrivé le 19 à Bautzen, il reconnut les positions de l'ennemi sur la Sprée, et ordonna au maréchal Ney et aux généraux Lauriston et Reynier de tourner sa droite. Le 20, l'Empereur chargea le maréchal Oudinot d'attaquer les montagnes auxquelles s'appuyait la gauche des alliés, tandis que les maréchaux Macdonald et Marmont passaient la Sprée entre ces montagnes et Bautzen, et que le maréchal Soult inquiétait la gauche des Russes. Tous ces mouvemens réussirent, et Napoléon se disposa, dans la matinée du 21, à suivre le plan à l'exécution duquel il n'avait fait jusqu'alors que préluder. Les alliés, amenés à croire que leur droite était compromise, y portèrent toutes leurs forces; l'habile tactique de l'Empereur avait prévenu ce mouvement; il fut paralysé par la vieille garde et la cava-

(1) « Maximilien est un homme bon et franc. »
Nap. d'ap. O'Meara.

lerie du général Latour-Maubourg, que soutint une nombreuse artillerie. Le maréchal Ney, puissamment secondé par cette diversion, et par celle qu'opéra le maréchal Mortier, avec deux divisions de la jeune garde, déborda l'ennemi, qui fut promptement en déroute, et laissa sur le champ de bataille vingt mille hommes tués ou blessés. Nous perdîmes aussi beaucoup de monde. C'est en poursuivant à Wurtzen le succès de la journée de Bautzen, que le général du génie Kirgener fut emporté par un boulet, qui vint ensuite frapper à l'abdomen le grand maréchal du palais, Duroc (1). En apprenant sa mort, Napoléon s'écria douloureusement : *à demain tout.* La perte de cet autre fidèle serviteur mit le comble à l'affliction de l'Empereur ; « Du-« roc, lui dit-il, il est une autre vie ; c'est là « que vous irez m'attendre et que nous nous « reverrons. » Cet adieu d'un homme que la malveillance a peint comme un athée, n'est

(1) « Ce maréchal avait des passions vives, tendres et « secrètes.... J'ai été long-temps avant de le savoir, tant « son service était exact et régulier. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

pas le seul témoignage des sentimens religieux qu'il professait.... (1); mais il les professait sans cagotisme, et ne les opposait point aux lumières du siècle, à la philosophie, à la raison.

(1) « Tout proclame l'existence d'un Dieu; c'est indu-
« bitable; mais toutes nos religions sont les enfans des
« hommes. Toutefois le sentiment religieux est si conso-
« lant que c'est un bienfait du ciel que de le posséder. »
Nap. d'ap. Las-Cases.

CHAPITRE XIX.

ARMISTICE. — CONGRÈS DE PRAGUE.

Avant son départ de Dresde, l'Empereur avait proposé un armistice aux alliés pour préparer un congrès ; un parlementaire apporta leur acceptation à Liegnitz ; la convention fut signée le 4 juin. Cet armistice et ce congrès ne se présentaient pas sous un aspect favorable à la France : en admettant que son Souverain, après la victoire de Lutzen, ait voulu donner à l'Europe la preuve de ses intentions pacifiques, ce vœu devait être comprimé lorsque nos troupes manœuvraient aux portes de Berlin ; le lendemain, la paix pouvait être assise sur des bases solides, et la foi des traités était vengée. Il est évident que la Russie ne consentait en ce moment à une suspension d'hostilités, qu'en considération de l'extrémité où se trouvait réduite la Prusse, et pour donner le temps à de nouveaux alliés de s'avancer vers le théâtre de la guerre. L'Em-

pereur attendait aussi des renforts; mais l'avantage que l'armistice lui promettait, sous ce rapport, ne pouvait, en aucune manière, soutenir la comparaison avec le parti que les souverains coalisés allaient tirer de ce repos momentané. Le monarque français avait offert lui-même une trève; donc il avait peu de confiance dans les chances de la guerre; donc les succès qu'il venait d'obtenir n'étaient pas de nature à prolonger l'hésitation des puissances qui tardaient à se déclarer contre lui. Tel est, du moins, le raisonnement dont les alliés appuyaient leur politique dans les traités secrets qu'ils proposaient aux Etats appelés à leur secours. Napoléon put, au surplus, se faire une juste idée de la bonne foi que la Russie et la Prusse apportaient dans cet armistice, en apprenant que, pendant sa durée, des corps à la solde de la cour de Berlin n'avaient pas cessé de parcourir la Westphalie, une partie de la Saxe et quelques autres pays confédérés, où ils avaient enlevé divers convois français.

Nonobstant les considérations que cet état de choses devait faire naître, un congrès s'ouvrit à Prague. M. de Narbonne, muni de

pleins-pouvoirs, y fut envoyé par l'Empereur (1). On ne connaît pas bien précisément les propositions qui furent faites à la France dans le cours des conférences; mais on sait que l'empereur François, dont Napoléon avait accepté la médiation, arguant de la présence des cent cinquante mille hommes qu'il pouvait mettre sur-le-champ en campagne, se montra surtout fort exigeant (2). Les évènemens de la guerre avaient mis son gendre dans l'impossibilité de lui garantir une partie de la Lithuanie, et la coopération de l'armée autrichienne avait cessé..... A Prague, c'est l'empire français lui-même qui doit fournir l'indemnité territoriale qu'exige le cabinet de Schœnbrunn; ou le formidable contingent qu'on nous montre comme un épouvantail, va tenter

(1) « Le comte de Narbonne est le seul qui ait bien « mérité le titre d'ambassadeur, et rempli vraiment cette « fonction. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Méara.

(2) « François Ier est un homme bon et religieux, qui, « avec du bon sens, n'a jamais rien fait par lui-même.... « Il n'a montré de l'énergie que pour se perdre en morale « aux yeux des peuples. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Meara.

d'envahir nos provinces, au nom d'un prince que Napoléon a deux fois replacé sur son trône conquis; au nom d'un père décidé peut-être à morceler les Etats sur lesquels règne sa fille.

Les négociations, fondées de la part des alliés sur une politique fallacieuse qui ne tendait qu'à gagner du temps, furent brusquement rompues : l'armée autrichienne était prête, le prince royal de Suède, assuré déjà de la Norwège, et d'un subside anglais de vingt-quatre millions, allait se trouver en ligne; la fidélité de plusieurs princes confédérés était ébranlée; la dissimulation cessa de présider aux conférences. Un *ultimatum* qui put alors paraître humiliant fut proposé à Napoléon; M. de Narbonne s'éloigna. Les hostilités, aux termes de la convention, ne devaient recommencer que le 16 août; mais l'armée combinée nous attaqua dès le 14. Six cent mille hommes étaient armés contre nous; tandis que nos colonnes n'offraient qu'un effectif de trois cent trente-deux mille combattans, y compris cent mille hommes inactifs renfermés dans les places fortes, et trente-huit mille chevaux. Cette comparaison seule condamne la conclusion de l'armistice... Revenons aux évènemens militaires.....

CHAPITRE XX.

BATAILLE DE DRESDE. — ÉCHEC DE CULM.

Les premiers engagemens qui signalèrent la reprise des hostilités, eurent lieu sur le territoire prussien : le général russe Sacken occupa Breslaw ; Blucher obtint quelques avantages sur les généraux Lauriston et Charpentier ; et le maréchal Ney fut forcé d'abandonner Liegnitz assez précipitamment..... Napoléon, informé de ces petits échecs, se porta rapidement sur Lœwemberg, et le sort des armes changea. Ney battit Sacken ; Marmont eut des succès contre Yorck ; Blucher fut refoulé vers ses anciennes positions. Oudinot continuait de marcher sur Berlin ; mais il fut arrêté dans ce mouvement : le prince royal de Suède triompha, dans cette occasion, de son compagnon d'armes d'Austerlitz et de Wagram. Cependant, l'Empereur était rappelé en Saxe par le danger qui menaçait la capitale

de cette monarchie ; le maréchal Gouvion-Saint-Cyr avait disputé le terrein pied-à-pied ; mais, rendu sous les murs de Dresde, il évitait d'engager un combat qu'il n'aurait pu soutenir avec avantage, contre les quatre grandes colonnes prêtes à l'assaillir. L'ennemi était maître de toutes les hauteurs environnantes ; deux redoutes étaient enlevées ; la ville était cernée ; un corps nombreux menaçait le palais lui-même, où le roi attendait, avec une grande anxiété, l'issue d'une journée qui pouvait le faire tomber au pouvoir des alliés..... Napoléon paraît ; le monarque saxon est rassuré ; l'ennemi est vaincu.

Le 26, au moment où l'Empereur observait les positions que les troupes coalisées avaient prises dans la plaine, il fut frappé à la tête par un éclat de bois qu'un boulet venait de détacher d'un bâtiment voisin. Renversé par le coup, Napoléon se relève et dit froidement en examinant ce corps contondant : « Tout serait « fini, s'il avait touché le ventre »..... et il continua sa reconnaissance. Le vainqueur d'Hohenlinden, qui, revêtu de l'uniforme russe, dirigeait les armées ennemies sous les murs de Dresde, n'avait pas vu que leur extrême gauche, placée entre Plawen et Priesnitz, ne

communiquait pas avec le centre..... L'œil de l'aigle aperçoit cette lacune, et des ordres sont donnés pour l'exécution d'un projet soudain. Le roi de Naples dirige sa cavalerie le long du ravin de Plawen; une nombreuse artillerie est établie sur les hauteurs de Priesnitz; les corps du maréchal Mortier et du général Nansouty manœuvrent sur l'extrême droite des alliés; l'Empereur lui-même, avec les colonnes des maréchaux Marmont et Gouvion Saint-Cyr, charge impétueusement le centre ennemi. Tous ces mouvemens contribuèrent à la victoire; mais le coup décisif fut porté sur le point faible que Napoléon avait désigné : Victor, à la tête d'une division de conscrits, en s'emparant de la vallée de Plawen, coupa décidément les communications des alliés avec leur gauche. Cette aile tout entière se rendit; tandis que les cuirassiers du général Latour-Maubourg taillaient en pièces la cavalerie autrichienne, et complétaient ainsi le succès du jour. L'ennemi laissa vingt-cinq mille hommes sur le champ de bataille; nous lui fîmes quinze mille prisonniers; dix-huit drapeaux et cent trente caissons lui furent enlevés.

Un des premiers boulets lancés dans la matinée avait blessé mortellement le général Moreau (1) : le sort des combats arrêtait les projets de ce militaire armé contre son pays, et le canon de Dresde venait de venger la France des efforts sacrilèges d'un enfant ingrat.

Le général Vandamme reçut l'ordre de poursuivre l'armée ennemie dans sa retraite, qu'elle

(1) « S'il eût fait un autre mariage, il eût été maréchal, « duc, eût fait les campagnes de la grande armée, eût « acquis une nouvelle gloire. Si sa destinée était de mourir « sur le champ de bataille, il eût été frappé par un boulet « russe, prussien ou autrichien; il ne devait pas mourir « par un boulet français. Je n'eus jamais qu'à me louer « de lui jusqu'au moment de son mariage, qui eut lieu « en 1800.

« Moreau n'avait aucun système ni sur la politique, ni « sur le militaire; il était excellent soldat, brave de sa « personne, capable de bien remuer sur un champ de « bataille une petite armée; mais absolument étranger « aux connaissances de la grande tactique. Il avait de « belles pages dans l'histoire de la guerre de la révolu- « tion : ses opinions politiques avaient toujours été fort « sages.

« Moreau avait plus d'instinct que de génie; il n'était « pas assez décidé, aussi valait-il mieux sur la défensive. »

Nap. d'ap. Las-Cases, Montholon et O'Meara.

effectuait sur la Bohême ; cette poursuite fut d'abord heureuse ; mais le général russe Tolstoï, que Vandamme avait forcé de se renfermer dans Tœplitz, y fut secouru par le général Barclay de Tolly, à la tête de trois divisions. Les Français se virent, à leur tour, contraints de se replier sur Culm, où, bientôt attaqués par des troupes présentant six fois leur effectif, ils n'échappèrent à une destruction totale qu'en se faisant jour héroïquement à travers les triples rangs ennemis. Les alliés nous firent dans ce malheureux engagement sept mille prisonniers, parmi lesquels étaient le général en chef lui-même, et quatre autres officiers généraux; trente canons français restèrent sur le champ de bataille. L'effet de cet échec sur le moral de l'armée fut très sensible: il fit évanouir, en décourageant le soldat, l'espérance qu'avaient entretenue des succès marquans obtenus sur d'autres points. Nous échouâmes dans diverses tentatives ; l'Empereur dut songer à concentrer ses forces.

Tous les corps Français avaient repassé l'Elbe, lorsqu'on apprit que la Bavière venait d'accéder à la coalition, et qu'un contingent de trente mille hommes, commandé par le

comte de Wrède, marchait contre nous. Informé de cette défection, l'Empereur fit sortir les Bavarois de nos rangs, et les renvoya, sans conditions, à leur souverain.

CHAPITRE XXI.

DÉSASTRES DE LEIPSICK. — PONT DE LINDENEAU. — BATAILLE D'HANAU.

Les trois journées de Leipsick, quoique funestes à nos armes, sont inscrites dans les fastes de notre gloire militaire : jamais les armées françaises ne déployèrent autant de valeur, jamais elles ne portèrent des coups aussi redoutables. Malgré les talens du prince royal de Suède, qui déploya contre Napoléon toute l'habileté qu'un général expérimenté peut opposer au génie d'un grand maître; malgré des réserves sans cesse reproduites, les innombrables légions ennemies allaient voir encore la victoire se fixer sous nos aigles..... Soudain nos perfides alliés, les Saxons, tournèrent leurs armes contre nous, dans toutes les positions qu'ils occupaient.... L'Empereur ordonna la

retraite. Cette trahison, que ne partagea point le vénérable roi de Saxe (1), pèsera sur l'armée saxonne tant que les hommes conserveront une juste idée de la loyauté; l'histoire, en mentionnant les journées des 18 et 19 octobre 1813, a frappé cette armée d'un éternel blâme. Deux régimens refusèrent de nous trahir; leurs noms seront inscrits dans les annales du véritable honneur, à côté du nom de leur Souverain.

Retracerons-nous les désastres du défilé et du pont de Lindeneau! plus rapides, mais non moins affreux que ceux de la Bérésina, ils répandirent un nouveau deuil sur la France.... Essayons d'esquisser ce tableau déchirant.

Une confusion extrême régnait dans le défilé que nos troupes devaient nécessairement passer pour arriver au pont de Lindeneau; la marche

(1) « Le roi de Saxe est le plus honnête homme qui « ait jamais tenu un sceptre.

« Les fastes militaires se désouilleront-ils jamais de « l'acte des Saxons, se tournant dans nos rangs pour nous « égorger; cet acte est passé en proverbe chez les soldats: « *saxonner* veut dire à présent parmi eux une troupe « qui en assassine une autre. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Meara.

lente de l'artillerie et des bagages ne pouvait se concilier avec l'impatience des soldats : on se disputait avec acharnement le passage; et l'Empereur, lui-même, ne put se faire jour à travers les obstacles, qu'en faisant lancer sa voiture au galop pour s'ouvrir une issue. C'est sur ce texte que les ennemis de Napoléon ont bâti la fable de sa troisième désertion. Le pont était miné ; un officier supérieur du génie avait été chargé de le faire sauter aussitôt que l'arrière-garde aurait traversé l'Elster. Tout-à-coup la mine part, le pont vole en éclats.... Des corps nombreux, une forte partie de l'artillerie et presque tout le matériel de l'armée restent au pouvoir de l'ennemi. Personne n'a voulu accepter la responsabilité de la funeste erreur qui causa ce complément des malheurs que notre armée éprouvait depuis trois jours : on a tenté de faire peser cette faute, certainement involontaire, sur un sergent de sapeurs; mais la vérité n'est point encore connue. Ce qu'on peut à peine concevoir, c'est qu'il a pu se trouver des hommes assez déraisonnables dans leur haine, assez stupides dans leur plans de diffamation, pour insinuer que le délaissement d'une portion de l'armée avait

été médité d'avance par l'Empereur... Mais passons; en nous arrêtant plus long-temps à cet étrange propos, nous craindrions d'en faire rechercher les auteurs parmi les Français.

Le prince de Poniatowski (1), élevé récemment à la dignité de maréchal de l'empire, combattait encore dans un faubourg de Leipsick, lorsqu'on lui apprit la rupture prématurée du pont de Lindeneau; « C'est ici, mes- « sieurs, qu'il faut succomber avec honneur » dit-il aux officiers qui l'entouraient; et tous s'élancent à travers les rangs ennemis. Affaibli par les blessures qu'il vient de recevoir, le brave maréchal est cependant parvenu à traverser la Pleiss; une barque attachée sur le bord de l'Elster pouvait lui faciliter le passage de cette rivière; il y fait entrer quelques grenadiers blessés, et se précipite dans les flots... Mais le cheval de l'infortuné Poniatowski suc-

(1) « C'était un homme d'un noble caractère, rempli « d'honneur et de bravoure; s'il n'a pas été roi de Po- « logne, c'est que je n'ai pas réussi en Russie; il en réu- « nissait tous les titres; il en avait tous les talens. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Meara.

combe avant d'avoir atteint la rive opposée.... Le prince disparaît. Ainsi périt cet illustre guerrier dont le nom se rattachait depuis huit ans à tous nos succès; il avait à peine atteint sa cinquantième année. Le maréchal Macdonald, plus heureux, traversa l'Elster à la nage; le général Dumoutier y périt; les généraux Bertrand, Dorsenne, Reynier, Aubry et Lauriston ne purent échapper à l'ennemi.

Cent trente mille hommes et quarante-huit généraux tués, blessés ou prisonniers, de part et d'autre, marquèrent les sanglantes journées de Leipsick. Vingt mille Français périrent durant cette longue succession de combats; trente mille malades ou blessés de notre armée restèrent au-delà de l'Elster; l'ennemi recueillit deux cent cinquante pièces d'artillerie et huit cents caissons que nous y avions laissés.

Nous avons dit que le général Wrède avait été chargé du commandement d'un corps de trente mille hommes. Ce contingent, formé d'Autrichiens et de Bavarois, s'avançait à marche forcée pour nous couper le retour sur le Rhin; et son commandant, cet officier que Napoléon avait tiré de l'obscurité pour le

combler de biens et d'honneurs, promettait hautement, sur la route qu'il parcourait, de mener captif au quartier-général des alliés le bienfaiteur de son maître et le sien. Wrède arrive devant Hanau (1); il range son armée en bataille : voyons si les effets justifieront les orgueilleuses promesses de ce chef Bavarois. Des tirailleurs, commandés par les généraux Dubreton et Charpentier, occupèrent l'ennemi jusqu'à midi; mais aucun résultat ne s'étant prononcé, Napoléon attaqua alors la gauche des Austro-Bavarois; tandis que le général Curial, avec deux bataillons de la garde, que soutinrent quarante pièces d'artillerie, dirigées par le général Drouot, força le défilé où nos troupes se trouvaient engagées. Au même instant, notre cavalerie, composée des dragons de la garde, de cuirassiers et d'un régiment de gardes-d'honneur, culbuta et acheva de disperser l'armée ennemie. Dans cette circonstance, les gardes-d'honneur, formés depuis quelques mois, rivalisèrent de sang-froid et de valeur avec les corps d'élite; beaucoup de ces jeunes gens furent décorés sur le

(1) 30 octobre 1813.

champ de bataille. Le lendemain, Wrède tenta une nouvelle attaque sous les murs d'Hanau, qui s'était rendue la veille aux Français ; battu pour la seconde fois, il perdit douze cents hommes et fut grièvement blessé.

L'Empereur et l'armée repassèrent le Rhin le 2 novembre, laissant sur la rive droite le général Bertrand, qui soutint, peu de jours après, un combat à Hocheimm ; ce fut le dernier de la campagne (1). Nous devons ajouter que dans la retraite de 1813, l'armée retrouva une partie des calamités de 1812. Elle traversait une contrée fertile et populeuse ; mais le défaut de magasins, les dilapidations qui marquent ordinairement le passage des corps du sein desquels la misère a banni la discipline, enfin le défaut absolu d'administration des ressources locales, amenèrent promptement les privations de toute nature, qui furent communes aux militaires français et aux habitans

(1) « La mémorable campagne de Saxe, ou de 1813, « sera le triomphe du courage inné dans la jeunesse fran- « çaise ; celui de l'intrigue et de l'astuce dans la diplo- « matie anglaise ; celui de l'esprit chez les Russes ; celui « de l'impudeur dans le cabinet autrichien. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

du pays. Chassés de leurs habitations par la famine, ces derniers se jetèrent dans les forêts voisines. Privés alors des secours qu'ils auraient reçus de l'hospitalité allemande, nos malades, nos blessés succombaient sur les routes ou dans les maisons abandonnées. Ceux qui parvinrent à se traîner jusqu'à Mayence, y apportèrent le germe d'une épidémie ; et telle devait être la conséquence du régime irrégulier et insalubre que le soldat avait suivi dans la retraite. Le mal fit de rapides progrès : en peu de jours la ville entière fut infestée : soldats, officiers, citoyens, tout périssait; chaque jour, cinq cents personnes étaient descendues dans la tombe. Bientôt les cadavres répandirent dans l'air des miasmes pestilentiels qui augmentèrent le nombre des victimes ; le Rhin les reçut à son tour, et ses ondes portèrent à la mer cet horrible tribut.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DISSOLUTION DU CORPS LÉGISLATIF. — RÉTABLISSEMENT DE FERDINAND VII SUR LE TRÔNE D'ESPAGNE. — RENVOI DE PIE VII A ROME. — SITUATION DE NOS ARMÉES.

Les champs de la Russie, de la Pologne, de l'Allemagne avaient cessé de retentir du bruit de nos armes; la Confédération du Rhin était dissoute par la force des destinées qui nous accablaient; et ce vieux fleuve, témoin maintenant étranger de nos désastres, avait vu tomber sur ses bords des milliers de Français, dont la dépouille mortelle allait se mêler aux cendres des légions de Varus. Une haie me-

naçante des soldats de l'Europe et de l'Asie, réunis contre nous, s'offrait à nos regards depuis les montagnes de la Suisse jusqu'aux campagnes humides de la Hollande; les premiers rayons du soleil nous renvoyaient chaque jour l'éclat des armes ennemies, prêtes à vomir la mort sur nos bataillons affaiblis. Toutefois, les alliés, timides encore au sein du succès, portaient avec inquiétude leurs regards sur cette belle France qui, vingt ans, leur envoya des vainqueurs. Là, cinq cent mille vétérans dont l'étranger éprouva la valeur à Lodi, à Arcole, aux Pyramides, à Marengo, à Hohenlenden, à Austerlitz, à Iéna, à Wagram, à la Moscowa, dirigent la charrue ou meuvent la bèche d'un bras encore habile à servir l'Etat; l'honneur national n'est pas même assoupi dans leur âme martiale; il ne faut que leur montrer les liens qui rattachent leur courage aux dangers actuels de la patrie, ils marcheront. Les souverains coalisés ne se dissimulaient pas les chances défavorables d'une invasion : ils hésitaient à mettre le pied sur un territoire où plusieurs générations armées pouvaient se lever spontanément contre eux, et les faire succomber sous les coups pressés et inévitables d'une insurrection.

Ils se décidèrent à faire à l'Empereur des propositions, que ses ennemis ne manquèrent pas de signaler comme des témoignages d'une magnanime générosité, mais qui furent appréciées à leur juste valeur par tout observateur sage et impartial. Les alliés proposèrent donc à Napoléon de donner pour limites à la France le Rhin, les Alpes et les Pyrénées; ils exigeaient le rétablissement du roi Ferdinand sur le trône d'Espagne, et l'indépendance de l'Italie..... Napoléon accepta ces bases sur-le-champ. De nouveaux incidens survinrent alors de la part des souverains du Nord ; le monarque français souscrivit à tout; il fit plus : il alla au-devant de toutes les objections qu'il put supposer. Cependant le congrès, qui devait se tenir à Manheim, ne fut point formé..... La France pacifiée ne souriait point à la politique de nos ennemis ; c'était la France agitée par les troubles civils qu'il leur fallait. L'influence étrangère agit plus sûrement dans un pays où les divisions intestines étouffent le premier intérêt de la nation, celui qui tend à la réunir contre les agressions du dehors. Des manifestes, des proclamations furent lancés jusque dans nos provinces les plus reculées. « Il fallait s'af-

« franchir du despotisme de *l'homme* dont « l'ambition farouche s'opposait à tout rappro- « chement, (quoique cet homme vînt d'accé- « der sans hésitation à ce qu'on lui avait pro- « posé) ; les alliés étaient d'excellens amis qui « venaient respecter nos droits, nos personnes, « nos propriétés ; notre bonheur n'était pas « douteux, puisque cinq cent mille étrangers « passaient le Rhin exprès pour l'assurer. »..... Il se trouva pourtant des Français qui crurent à la sincérité de ces discours ; laissons aux évènemens le soin de les désabuser, et suivons l'Empereur à Paris.

Le corps législatif s'était réuni ; mais soit que l'Empereur eût prévu quelque résistance pour le vote des fonds supplémentaires dont il avait besoin (1), soit que ce besoin fût tel

(1) Avant tout Napoléon avait puisé 30 millions dans son trésor particulier. En vain (dit M. le baron Fain), on propose de réserver cette ressource pour des placemens secrets qui assureraient le sort de sa famille, contre les grands revers dont elle est menacée ; ces conseils sont repoussés comme trop personnels, et le baron de la Bouillerie est chargé de porter trente millions en écus dans les caisses de la trésorerie.

Manuscrit de 1814, page 2.

qu'on ne pût tarder à la satisfaire, la perception du supplément avait été ordonnée par un décret impérial, avant la réunion du corps législatif. Cet attentat à une prérogative jusqu'alors respectée de la représentation nationale, mécontenta ses membres; ils avaient vu de sang-froid, à d'autres époques, saper des droits plus précieux: la suppression du tribunat, par exemple, les avait trouvés impassibles; mais en 1807, le pouvoir de Napoléon avait effrayé leur faiblesse; en 1814, les revers de ce souverain encourageaient leur dépit. Une députation de législateurs osa, pour la première fois, rappeler à l'Empereur les principes libéraux sur lesquels il avait assis lui-même son pouvoir; ils l'interpelèrent avec une franchise austère sur ses projets ultérieurs, et lui prescrivirent, plutôt qu'ils ne lui demandèrent, de renoncer à tout système d'agrandissement. « A « ce prix, la députation promettait le concours « franc, entier, absolu, d'une nation rassurée « sur ses institutions, conservatrices, et sur la « solidité de la paix qu'elle était appelée à « conquérir par la réunion de tous ses efforts. » Les intentions manifestées par la commission étaient bonnes; mais l'aigreur qui perça dans

leur manifestation irrita Napoléon..... Le corps législatif fut dissous (1), et ce coup d'état sépara les intérêts du trône de ceux de la nation, quand l'heureuse fusion de ces intérêts pouvait tout réparer. Les levées de conscrits et de gardes nationales s'opérèrent, mais elles s'opérèrent lentement..... La rupture éclatante du souverain avec les mandataires du peuple refroidit l'enthousiasme patriotique qui commençait à se développer ; la France entière se serait levée pour seconder le restaurateur de

(1) La commission du Corps législatif était composée de MM. de Massa, Raynouard, Lainé, Gallois, Flaugergues et Maine de Biran. M. Lainé était rapporteur de cette commission.

« Le Corps législatif au lieu d'aider à sauver la France « concourt à précipiter sa ruine, il trahit ses devoirs ; je « remplis les miens, je le dissous !.... Tel est le décret « que je rends, et si l'on m'assurait qu'il doit, dans la « journée, porter le peuple de Paris à venir en masse « me massacrer aux Tuileries, je le rendrais encore, car « tel est mon devoir : quand le peuple français me confia « ses destinées, je considérai les lois qu'il me donnait « pour le régir ; si je les eusse crues insuffisantes, je n'au- « rais pas accepté. Pour avoir été Empereur, je n'ai pas « cessé d'être citoyen. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

ses libertés; elle répondit faiblement à l'appel d'un maître absolu, qui lui demandait de nouveaux sacrifices, sans lui promettre le moindre retour sur les abus de son autorité. Napoléon continua de commander à des soldats; il dut cesser de compter sur le dévoûment des citoyens, et ceux-ci ne virent pas la patrie au-delà du seuil de leur habitation. Toutefois, la grande faute politique commise à cette époque fut commune au souverain et au corps législatif, ou du moins à sa députation; si Napoléon ne pouvait rien sans la nation, elle ne pouvait rien non plus sans lui : cette dépendance mutuelle indiquait les ménagemens réciproques qui devaient présider à des relations d'un si puissant intérêt. L'Empereur, dans une occurrence aussi grave, ne devait point céder à l'habitude du pouvoir; de son côté, la députation put se reprocher la tentative inopportune d'une résistance tardive..... Reprenons le fil des évènemens militaires.

En Italie, le prince Eugène (1) combattait

(1) « Chez ce général, l'équilibre du caractère et du « courage était le seul mérite, et suffisait néanmoins pour « en faire un homme très distingué. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

pour la conservation d'un état qui ne pouvait manquer de nous échapper. Murat, élevé de la poussière jusqu'au trône de Naples, par Napoléon, venait de signer une alliance avec les ennemis de son beau-frère et de son pays. En Espagne, nos troupes, sous les ordres des maréchaux Soult (1) et Suchet (2), défendaient pied à pied une conquête qu'il fallait abandonner, malgré les talens de ces habiles chefs, puissamment secondés par les généraux Clausel, et Foy. Pressentant le besoin qu'il aurait de sa brave armée d'Espagne, Napoléon ve-

(1) « Soult est un bon général; mais il est bien plus « encore un excellent ordonnateur, un bon ministre de « la guerre. Il connaît mieux les dispositions d'une armée « que la manière de la commander. Sa campagne du midi « de la France est très belle.... Il n'a pas trahi le roi « comme on l'a supposé. »

Nap. d'ap. Las-Cases, O'Meara et Gourgaud.

(2) « Chez Suchet, le caractère et l'esprit se sont accrus « à surprendre. Lui, Clausel et Gérard sont à mon avis « les meilleurs des généraux après Masséna : il est diffi- « cile de dire lequel l'emporte sur les autres, attendu « qu'ils n'ont pas eu beaucoup d'occasions de commander « en chef, circonstance indispensable pour juger de l'é- « tendue du talent d'un général. »

Nap. d'ap. O'Meara, Montholon et Las-Cases.

nait de rendre à Ferdinand son trône et sa liberté. Dans le même temps Pie VII, dessaisi violemment en 1809 de sa puissance temporelle, fut renvoyé à Rome, et recouvra ce pouvoir, pour la conservation duquel le Saint-Père avait souvent, mais en vain, offert de grandes concessions sur les droits de l'Eglise (1). La Hollande, mécontente d'être

(1) « Pie VII était véritablement un bon, doux et brave « homme que j'estime beaucoup, et qui, de son côté, « me le rend un peu, j'en suis sûr. On ne le verra pas « trop se plaindre de moi, ni porter surtout aucune ac- « cusation directe et personnelle, non plus que les autres « Souverains; peut-être des déclamations vagues et ba- « nales d'ambition et de mauvaise foi, mais rien de positif « et de direct, parce que les hommes d'Etat savent bien « que, l'heure des libelles passée, on ne saurait se per- « mettre aucune accusation publique, sans des preuves à « l'appui, et ils n'auraient rien à produire en ce genre.... « Mon influence sur lui était telle, que je lui arrachai, par « la seule force de ma conversation privée, ce fameux « concordat de Fontainebleau, dans lequel il a renoncé « à la souveraineté temporelle, acte pour lequel il a fait « voir depuis qu'il redoutait le jugement de la postérité, « ou plutôt la réprobation de ses successeurs. Il n'eut pas « plutôt signé, qu'il s'en repentit....

« Il y avait eu une trame anglaise pour enlever Pie VII

réunie à la France, s'était insurgée; les généraux Molitor et Charpentier ne purent la défendre; elle fut envahie promptement; mais Anvers résista.

Le maréchal Davoust s'était jeté dans Ham-

« de Savone. Elle m'avait servi, et je le fis transporter à « Fontainebleau. Mais là devait être le terme de ses mi- « sères et la régénération de sa splendeur..... J'allais re- « lever le Pape outre mesure, (sans les évènemens de 1814) « l'entourer de pompes et d'hommages; je l'eusse amené « à ne plus regretter son temporel, j'en aurais fait une « idole; il fût demeuré près de moi; Paris fût devenu la « capitale du monde chrétien, et j'aurais dirigé le monde « religieux et le monde politique : c'était un moyen de « plus de resserrer toutes les parties fédératives de l'Em- « pire, et de contenir en paix tout ce qui demeurait au « dehors. J'aurais eu mes sessions religieuses comme mes « sessions législatives; mes conseils eussent été la repré- « sentation de la chrétienté, les Papes n'en eussent été « que les présidens; j'eusse ouvert et clos ces assemblées, « approuvé et publié leurs décisions, comme l'avaient fait « Constantin et Charlemagne. Si cette suprématie a « échappé aux Empereurs, c'est qu'ils ont fait la faute de « laisser résider loin d'eux les chefs spirituels, qui ont « profité de la faiblesse des princes, ou de la crise des « évènemens, pour s'en affranchir, et les soumettre à « leur tour..... »

Nap. d'ap. Las-Cases.

bourg, où il sut se fortifier sous le canon de l'ennemi, et défendre, avec moins de dix-huit mille hommes, des lignes de sept lieues de développement. Dantzick, Stettin, Custrin, Torgau, Magdebourg résistaient encore, ainsi que Wittemberg, où le général Lapoype avait également improvisé des fortifications sous le feu des assiégeans. Mais à Dresde, le maréchal Gouvion Saint-Cyr s'était vu contraint de signer une capitulation : nos troupes devaient rentrer en France ; elles furent prisonnières par un oubli intolérable de la foi des traités. Enfin le prince royal de Suède avait conclu un armistice avec le Danemarck, et tout espoir d'une diversion s'évanouissait de ce côté.

CHAPITRE II.

CAMPAGNE DE 1814. — JOURNÉES DE BRIENNE, CHAMP-AUBERT, MONTMIRAL ET VAUX-CHAMPS. — COMBAT DE MONTEREAU.

Telle était la situation des choses lorsque les alliés, après avoir traversé le territoire neutre de la Suisse, pénétrèrent d'abord dans les départemens du Doubs et du Bas-Rhin; bientôt ils passèrent le Rhin sur d'autres points, et combinèrent leurs opérations, sous l'influence des proclamations rassurantes qu'ils semaient partout sur leur passage, et qui ne tardèrent pas à être démenties par les excès révoltans auxquels les soldats étrangers se livrèrent. D'autres auxiliaires se réunirent en secret aux armées du nord : le parti de la maison de Bourbon, réveillé par des évènemens qui

pouvaient le servir, avait établi au centre de l'empire un comité (1) qui, non-seulement entretenait une correspondance suivie avec les puissances coalisées, mais paralysait, à l'aide de la confiance de l'Empereur égarée sur plusieurs de ses membres, les efforts tentés dans l'intérieur pour la défense de l'état.

(1) Une note insérée dans le manuscrit de 1814, par M. le baron Fain, contient les détails suivans :

Depuis le mois de mars 1813, une confédération royaliste s'était organisée au centre de la France. Les ducs de Duras, de Latremouille et de Fitz-James; MM. de Polignac, Ferrand, Adrien de Montmorency, Sosthène de Larochefoucauld, de Sesmaisons, et Laroche-Jacquelin, en étaient l'âme. On se réunissait au château d'Ussé, en Touraine, chez M. de Duras.

Plus tard, le comte Suzannet avait pris secrètement le commandement du Bas-Poitou, M. Charles d'Autichamp s'était chargé du commandement d'Angers; le duc de Duras de celui d'Orléans et de Tours; le marquis de Rivière de celui du Berry.

Le comte de Lynch, maire de Bordeaux, avait fait, en novembre 1813, un voyage à Paris. Après s'être concerté avec M. Labarthe et avec MM. de Polignac, il était reparti pour Bordeaux, plein de la ferme volonté d'y servir puissamment le Roi.... Depuis long-temps cette secrète intention germait dans le cœur du comte de Lynch. Le

L'invasion avait fait de rapides progrès, lorsque Napoléon, qui ne s'éloignait pas sans inquiétude de la capitale, annonça son départ pour l'armée. De nouveaux pouvoirs furent conférés à l'Impératrice régente; Joseph fut nommé président du conseil qu'on lui adjoignit. On remarque ce passage dans les adieux que Napoléon fit à la garde nationale pari-

député Lainé, lié avec lui, avait reçu ses confidences et partagé ses projets.

Histoire de 1814, *par M. de Beauchamp*, tome 2, pages 45, 50, 86 et 87.

On trouve encore à la page 183 *du Manuscrit de* 1814 la note qui suit :

En novembre, le comte de Lynch *accouru au pied du trône pour y donner* de nouveaux gages de sa fidélité, (*Voyez* la note ci-dessus tirée de M. Beauchamp) s'écriait : Napoléon a tout fait pour les Français; les Français feront tout pour lui. (*Moniteur du* 28 *novembre* 1813); et le 29 février, en remettant les drapeaux de la garde nationale de Bordeaux, il n'avait parlé à ses administrés que de leurs devoirs « envers leur auguste Souverain, dont tous « les soins avaient pour but de conquérir une paix hono- « rable. » Il avait traité *de téméraires les alliés qui cherchaient à envahir notre territoire*, et si le danger approchait de Bordeaux, il promettait de donner l'exemple du dévoûment. (*Moniteur du* 6 *mars* 1814.)

sienne : « Je confie ma femme et mon enfant « à ma fidèle ville de Paris; je lui donne la « plus grande marque d'estime, en laissant « sous sa garde les objets de mes plus chères « affections..... Avant d'arriver jusqu'à vous, « on me passera sur le corps. » La garde nationale promit de faire son devoir..... elle a tenu parole. Napoléon avait donné l'ordre de fortifier les hauteurs qui dominent la capitale : cet ordre ne fut point exécuté; il avait aussi ordonné de remettre, en cas d'attaque, cinquante mille fusils aux ouvriers, dont le plus grand nombre avait servi; au moment du danger, ces braves artisans demandèrent à grands cris des armes...: on ne sut en trouver qu'après l'entrée des alliés. Enfin, Napoléon partit de Paris le 25 janvier; il arriva le lendemain à Vitry.

C'est dans cette ville que l'Empereur accueillit avec bonté une députation de jeunes élèves de l'École Impériale d'Arts et Métiers de Châlons, qu'un élan spontané appelait près de lui, afin d'en obtenir, disaient-ils, l'honneur de partager les lauriers que leurs anciens camarades allaient cueillir sur le sol de la patrie. Napoléon refusa d'abord de se prêter à

leur désir; mais, après quelques momens d'hésitation, il s'y rendit, et deux cents de ces jeunes gens furent dirigés, en qualité de sous-officiers, sur les régimens de la jeune garde... La mort devait moissonner une partie de cette jeunesse guerrière.

Les détails de la campagne de 1814 sont immenses : M. le baron Fain les a retracés avec une fidélité qui fait honneur à son caractère et à son talent; nous ne rapporterons donc que les principaux évènemens de cette campagne, durant laquelle le génie et l'activité de Napoléon se multiplièrent au-delà de tout ce que l'imagination peut concevoir. Secondé par une armée infatigable, comme lui, il triomphe sur tous les points où il se montre, et ce héros est presque partout. Toutefois, l'engagement général *de Brienne* (1), le premier de la cam-

(1) La bataille de Brienne fut livrée le 1er février 1814. Quelques jours avant cette affaire, l'Empereur fut sur le point d'être enlevé par un parti de cosaques, au milieu de son état-major; voici comment M. le baron Fain rapporte cet évènement.

Napoléon, après avoir donné ses derniers ordres, retournait, par l'avenue de Brienne, à son quartier-général de Mézières; il précédait ses aides-de-camp de

pagne où l'Empereur ait commandé contre les armées réunies de Blucher et de Schwartzemberg, ne fut point heureux : la victoire demeura indécise entre les deux camps; avec plus d'audace, l'ennemi l'eût fixée sous ses drapeaux. Tous les souverains alliés étaient à la bataille de Brienne. Mais à *Champ-Au-*

quelques pas, écoutant le colonel Gourgaud, qui lui rendait compte d'une manœuvre; les généraux de sa maison suivaient, enveloppés dans leurs manteaux. Le temps était très noir; et, dans la confusion de ce campement de nuit, on ne pouvait guère se reconnaître que de loin en loin, à la lueur de quelques feux. Dans ce moment une bande de cosaques, attirée par l'appât du butin et le bruit de nos caissons, se glisse à travers les ombres du camp, et parvient jusqu'à la route. Le général Dejean se sent pressé brusquement; il se retourne, et crie *aux Cosaques!* En même temps, il veut plonger son sabre dans la gorge de l'ennemi qu'il croit tenir; mais celui-ci échappe et s'élance sur le cavalier en redingote grise qui marche en tête. Corbineau se jette à la traverse; Gourgaud a fait le même mouvement, et, d'un coup de pistolet à bout portant, il abat le cosaque aux pieds de Napoléon. L'escorte accourt, on se presse, on sabre quelques cosaques; mais le reste de la bande, se voyant reconnu, saute les fossés et disparaît.

Manuscrit de 1814, page 80.

bert (1), nos armes obtinrent un succès marquant sur le général russe Alzufieff; cet officier perdit dans cette affaire dix mille hommes, tués, blessés ou pris; toute son artillerie nous fut abandonnée. Le lendemain, la plaine de *Montmirail* (2) fut témoin d'un triomphe plus complet : Sacken laissa dix mille hommes sur le champ de bataille; plusieurs milliers de Russes nous remirent leurs armes; dix drapeaux de ce corps d'armée furent dirigés sur Paris. A peine les batailles du 10 et du 11 février étaient-elles connues de la capitale, que déjà l'Empereur avait battu et forcé à la retraite Blucher (3) lui-même, Blucher commandant une armée trois fois plus nombreuse que la nôtre; cette troisième victoire prit le nom du village de *Vaux-Champs*. Sept mille Russes ou Prussiens, mis hors de combat dans cet engagement, ne nous coûtèrent pas plus de trois cents hommes; ses résultats furent la prise de

(1) 10 février.

(2) 12 *idem*.

(3) « Blucher est un très bon soldat, un bon sabreur... « très attaché à son pays; mais comme général, il est sans « talent. »

Nap. d'ap. O'Meara.

quinze canons, dix drapeaux et quatre mille prisonniers. La gloire de la journée appartint en grande partie au général Grouchy.

Mais tandis que Napoléon détruisait sur la Marne plusieurs corps ennemis, les alliés appelaient du Nord de nombreux renforts ; ils faisaient avancer toutes leurs réserves. Une direction loin de laquelle l'Empereur combattait était sérieusement inquiétée : le prince de Schwartzemberg guidait sur les bords de la Seine une colonne de cent mille hommes, que contenaient avec peine les maréchaux Victor et Oudinot ; ce corps avait commencé le 4 février son mouvement sur Paris. Napoléon vole au secours de ses deux lieutenans : le 14, il avait vaincu à Vaux-Champs l'armée de Silésie ; le 16 au soir, il battit l'armée austro-russe à *Nangis*, et un espace de vingt lieues avait été franchi. L'ennemi perdit dans ce dernier combat quatre mille hommes, douze canons et quarante caissons. L'Empereur était habitué à multiplier ses victoires sur un point, afin de se porter avec sécurité vers un autre ; dès le lendemain, les alliés, attaqués sur les hauteurs de *Montereau*, nous opposèrent une défense obstinée : plusieurs

tentatives, dans l'une desquelles le général Chateau fut blessé mortellement, échouèrent successivement. Enfin Napoléon lui-même, avec trente mille hommes et soixante pièces de canon, s'avance pour enlever la position (1). Les gardes nationales de la Bretagne et du Poitou, conduites par le général Pajol, gravissent le coteau; l'ennemi est débusqué.... Les habitans de Montereau font pleuvoir sur lui des pierres et des tuiles; la ville devient un horrible champ de carnage.... Les Austro-Russes abandonnèrent à Montereau cinq mille hommes, tués ou blessés, des prisonniers, quatre drapeaux, six canons et des bagages; un des princes de Hohenlohe y perdit la vie (2). Si nos

(1) Les soldats murmuraient en voyant l'Empereur s'exposer : « Ne craignez rien, mes amis, s'écria-t-il, le « boulet qui me tuera n'est pas encore fondu. »

Manuscrit de 1814.

(2) Après la bataille de Montereau, Napoléon crut avoir à se plaindre des généraux Lhéritier, Guyot et Digeon, et plus essentiellement du maréchal, duc de Bellune. Les fautes commises par ces généraux inspirèrent à l'Empereur un vif mécontentement, dont l'expression perce dans le passage suivant d'un bulletin dicté sur le champ de bataille même. « Le général Chateau mourra! « il mourra du moins accompagné des regrets de toute

troupes eussent pu traverser la Seine dans plusieurs endroits en même temps, l'armée du généralissime Schwartzemberg (1), lui-

« l'armée, mort bien préférable pour un militaire à une « existence dont il n'aurait acheté la prolongation qu'en « survivant à sa réputation, et en étouffant les sentimens « que l'honneur français inspire dans les circonstances où « nous sommes. »

Le duc de Bellune s'étant présenté devant l'Empereur à Surville, l'entrevue fut d'abord orageuse; elle devint ensuite calme et pathétique quand le maréchal nomma le général Chateau.... c'était son gendre.

Le lieutenant de Napoléon voyant ce souverain attendri, s'empressa de réclamer contre la permission qu'il lui avait donnée de quitter l'armée; il protesta qu'il ne s'éloignerait point. « Je vais prendre un fusil, dit-il, je n'ai pas oublié mon ancien métier, Victor se placera dans les rangs de la Garde. » Ces derniers mots calmèrent l'Empereur : « Eh bien! Victor, restez, dit-il, en « lui tendant la main; je ne puis vous rendre votre « corps d'armée, puisque je l'ai donné à Gérard; mais je « vous donne deux divisions de la Garde; allez en pren- « dre le commandement, et qu'il ne soit plus question « de rien entre nous. »

Voyez *le Manuscrit de* 1814, pages 115, 116, 117 et 118.

(1) « Il n'est pas capable de commander six mille hom- « mes. » *Nap. d'ap. O'Meara.*

même, l'empereur de Russie et le roi de Prusse tombaient en notre pouvoir.... Satisfait du moins du résultat qu'il obtenait, l'Empereur s'écria : « Mon cœur est soulagé; je viens « de sauver la capitale de mon empire. »....

CHAPITRE III.

MARCHE DES ALLIÉS SUR PARIS. — MENTION DU CONGRÈS DE CHATILLON.

Frappés de terreur après le combat de Montereau, les alliés demandèrent un armistice, que l'Empereur refusa; le même jour, un diplomate autrichien présenta une note par laquelle ces Souverains proposaient la paix à Napoléon, s'il consentait à se restreindre dans les limites de la France ancienne; trois places fortes étaient demandées en garantie; la capitale et trois ports devaient être occupés.... et ces propositions étaient faites par des hommes qui, la veille, pouvaient être les prisonniers de l'Empereur des Français; « c'est trop exiger, dit-il à l'envoyé; les alliés « oublient que je suis plus près de Munich « qu'eux de Paris »; l'agent diplomatique s'éloigna.

Mais les évènemens se multiplient, et les bornes dans lesquelles nous voulions nous renfermer sont déjà dépassées ; nous grouperons maintenant les faits pour les présenter à nos lecteurs. Les combats de *Mery* et de *Craone*, la reprise de Troyes, celle de Soissons, de Reims et de Châlons-sur-Marne, continuèrent d'honorer les armes françaises(1); toutefois ces avantages ne furent point décisifs. Si l'enthousiasme des vieux et des jeunes soldats ne se refroidissait pas, leurs rangs s'éclaircissaient, et le recrutement devenait plus lent, à mesure que les fonctionnaires des départemens étaient plus accessibles aux promesses qui leur étaient faites secrètement, au

(1) A cette époque, où l'armée des alliés rétrograda pendant plusieurs jours, l'empereur Alexandre envoya au milieu de la nuit au général Schwartzemberg l'invitation expresse d'expédier un courrier à Châtillon, pour qu'on signât le traité de paix que demanderait le duc de Vicence. On assure que l'anxiété que ce Souverain éprouva dans cette circonstance fut si grande, qu'il disait lui-même que la moitié de sa tête en grisonnerait.

Voyez *l'ouvrage de Wilson sur la Russie*, page 90 ; *Bonchamp*, page 114, tome II, et *le Manuscrit de* 1814, page 188.

nom des princes de l'ancienne maison régnante. Un seul échec éprouvé par nos troupes, annulait le résultat de trois victoires, et le nombre, toujours croissant des alliés, ne nous permettait pas de triompher partout. La prise de La Fère, que son gouverneur rendit à la première sommation, et où les alliés se saisirent d'un matériel de vingt millions; l'occupation momentanée de Soissons par l'ennemi, occupation qui fit cesser l'isolement de Blucher, déterminé par les savantes manœuvres de Napoléon; enfin *le hourra* nocturne de Laon, qui priva l'imprévoyant maréchal Marmont de son artillerie, tels furent les principaux désavantages dont notre armée eut à subir les conséquences dans le cours du mois de mars; ils décidèrent les alliés à renoncer au plan de retraite qu'ils suivaient depuis la fin de février.

Napoléon, durant un séjour de vingt-quatre heures à Reims, avait reçu un renfort de trois mille cinq cents hommes, amené par le général Jansens des places de la deuxième division militaire; cette circonstance inspira à l'Empereur l'idée de se renforcer également d'une partie des garnisons de la Moselle. Plus tard,

cette première idée se développa, dit-on, et donna naissance au projet de couper la retraite de l'ennemi sur le Rhin, avec une armée formidable tirée de toutes les places fortes occupées par nous, et de menacer ensuite les états du Nord, au moment où leurs souverains se portaient sur Paris. Ce plan, s'il a été formé, était vaste, hardi, digne de son auteur; il n'était pas inexécutable. Mais, on n'a jamais été bien sûr que tel ait été alors le dessein de Napoléon, quoiqu'il ait annoncé depuis qu'il l'avait réellement conçu (1); il est même plus naturel de penser qu'en se portant sur Vitry et Saint-Dizier, au lieu de s'approcher de la capitale pour la couvrir, ce souverain songeait à pénétrer en Bourgogne, où il espérait lier ses opérations avec celles d'Augereau, qui commandait une armée dans le sud de la

(1) « Je manquai de courage en 1814, je devais poursuivre imperturbablement toute ma pensée; continuer « vers le Rhin, me renforçant de toutes mes garnisons, « m'entourant de toutes les populations insurgées; j'eusse « bientôt eu une armée immense, Murat me serait aussi« tôt revenu, et lui et le vice-roi eussent été me donner « Vienne, si les alliés eussent osé prendre Paris. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

France. Mais une inactivité étrange de la part de ce maréchal, avait laissé les alliés accumuler dans cette partie de l'empire des forces imposantes; puis, après plusieurs combats où les fautes de quelques généraux français ajoutèrent aux avantages déjà si grands que la supériorité du nombre assurait à l'ennemi, le duc de Castiglione s'était laissé acculer à la ville de Lyon. Or, nulle disposition n'ayant été faite précédemment, ni pour approvisionner cette place importante, ni pour armer sa nombreuse population, ni même pour tirer parti des positions qui en défendent l'approche, le duc fut obligé de céder au vœu pacifique manifesté par les magistrats... Après douze heures d'une molle défense, il rendit Lyon et se retira sur l'Isère, où les derniers élans d'une valeur jadis éclatante s'exhalèrent en vaines protestations. Nous n'avons parlé que de l'imprévoyance du maréchal Augereau; d'autres ont fait peser sur lui de plus graves imputations... Attendons, pour les accueillir ou les repousser, que la justice prononce dans le silence des passions.

Quoi qu'il en soit de la conduite du duc de Castiglione, le mouvement que l'Empereur avait fait pour se rapprocher de lui, si tel

était son projet, ne put s'exécuter; si, au contraire, Napoléon avait en vue une puissante diversion sur les derrières des alliés, afin de détourner leur attention de la capitale, cette manœuvre inachevée ne les arrêta point, peut-être même ne fit-elle que hâter leur marche sur Paris. En effet, un grand conseil fut convoqué par l'empereur Alexandre; il se tint sur une petite montagne voisine de Somme-Puis. Là, il fut irrévocablement décidé que la grande armée aux ordres de Schwartzemberg, se porterait sur Vitry, Sézanne et Coulommiers; celle de Silésie, commandée par Blucher, sur Montmirail et La-Ferté-sous-Jouarre; et qu'après s'être réunies le 26 à Meaux, elles marcheraient immédiatement sur Paris. Pendant cette marche, le général Winzingerode devait s'attacher aux pas de Napoléon, et tâcher de lui faire croire que toutes les forces alliées le poursuivaient.

Alors furent rompues les conférences qui avaient été ouvertes à Chatillon dès le 5 février (1) : personne n'avait apporté à ce con-

(1) « J'ai dû me refuser à signer l'*ultimatum* de Cha-« tillon. Il y avait encore là bien des ressources et bien

grès la franchise qui devait y présider, si ce n'est M. de Caulincourt, plénipotentiaire français. Mais ce ministre qui, dans cette mission importante, acquit des droits à la plus haute estime, était à chaque instant arrêté par les continuelles tergiversations de l'Empereur. Fidèle au desir de signer la paix, ce souverain ne l'était pas autant dans la fixation des sacrifices à faire pour l'obtenir : sa politique était, sous ce rapport, subordonnée aux chances de sa fortune, et les pouvoirs illimités que M. de Caulincourt recevait après un échec, étaient modifiés aussitôt qu'une victoire, en relevant les espérances de l'Empereur, le portait à diminuer la masse de ses concessions. De leur côté, les alliés ne pouvaient être d'accord sur les bases de la paix, lorsqu'ils ne l'étaient pas même sur la question essentielle de savoir s'ils traiteraient avec Napoléon. On sent que la solu-

« des chances, sans doute; mais aussi que de choses à « dire contre. J'ai dû m'y refuser, et je l'ai fait en toute « connaissance de cause; ici même sur mon roc (Sainte- « Hélène) en cet instant, au sein de toutes mes misères, « je ne m'en repens pas.... le devoir et l'honneur ne me « laissaient pas d'autre parti. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

tion de cette question préalable devait dépendre beaucoup des évènemens militaires; or, elle était résolue après la journée de Montereau.... Napoléon avait repoussé, dans cette occasion, le seul rapprochement sincère que les alliés lui aient offert.... Il était fondé sur leur propre sûreté. Depuis, les circonstances étaient changées : lord Castelreagh (1) avait fait entendre

(1) « Il a entièrement sacrifié son pays, et le ravale « chaque jour en le conduisant au rebours de sa politi- « que, de ses doctrines, de ses intérêts.... Il est entré « dans la carrière sous les bannières du peuple, et il s'est « fait l'homme du pouvoir et de l'arbitraire. Si on lui fait « justice, il doit être exécré des Irlandais, ses compa- « triotes qu'il a trahis, et des Anglais dont il a détruit « les libertés au-dedans et les intérêts au-dehors. C'est « l'homme de l'immoralité. Il se croit l'égal de Pitt, et n'en « est tout au plus que le singe.... cependant Pitt, avec tout « son génie, n'a cessé d'échouer; et Castelreagh, incapable, « a complètement réussi. O aveuglement de la fortune!!... « Il a eu le continent à sa disposition, et a fait la paix « comme si son pays avait été vaincu.... On ne conçoit pas « comment une nation sage a pu se laisser gouverner par « un tel fou! Il a plutôt été le commis des Souverains de « la Sainte-Alliance que leur associé..... Son pays en « souffrira beaucoup et long-temps. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Meara.

sans trop de peine à l'empereur d'Autriche, qu'une ample indemnité territoriale pourrait le consoler d'avoir contribué à détrôner sa fille; M. le duc d'Angoulême venait de faire son entrée à Bordeaux avec l'armée anglaise; M. le comte d'Artois s'était avancé jusqu'à Nancy. On voit que le trône de Louis XVIII était à moitié réédifié, seulement par les dispositions du cabinet de Saint-James, et par la soumission intéressée de l'empereur François. Quant au roi de Prusse, il ne pouvait voir tomber trop tôt un homme dont le mécontentement inquiéterait sans cesse sa politique, et qui, tôt ou tard, vengerait avec éclat l'oubli du traité de Tilsitt. L'empereur Alexandre était seul indécis, parce que, seul, il conservait un reste de respect pour des droits qu'il avait reconnus; il fut entraîné..... Les alliés déclarèrent la cause de la France séparée de celle de Napoléon; ils annoncèrent qu'ils ne traiteraient plus avec lui; les plénipotentiaires de Chatillon se séparèrent.

CHAPITRE IV.

DISPOSITIONS POUR LA DÉFENSE DE LA CAPITALE.

Tandis que les puissances coalisées dirigent une armée colossale sur Paris, examinons rapidement quel était ailleurs le sort des armes françaises. Les places occupées par nos troupes en Allemagne se défendaient toujours; la Hollande était entièrement évacuée; mais Anvers paraissait devoir résister long-temps : le stoïque, l'irréprochable Carnot (1) en était gouverneur. De beaux faits d'armes avaient récemment illustré le prince Eugène en Italie; mais, depuis la réunion de Murat aux troupes autrichiennes, le vice-roi ne pouvait opposer à ses ennemis

(1) « Il se comporta bien à Anvers. Carnot était travail-
« leur, sincère dans tout; mais sans intrigue et facile à
« tromper. Il montra toujours un grand courage moral.
« C'était le plus honnête homme de ceux qui ont figuré
« dans la révolution. Il a quitté la France sans un sou. »
Nap. d'ap. Las-Cases, O'Meara et Montholon.

qu'une résistance stérile. Par quelle inconcevable fatalité Napoléon maintenait-il une armée dans un pays qu'il n'avait plus l'espoir de conserver, lorsque la jonction d'Eugène avec le maréchal Augereau pouvait opérer une puissante diversion dans le sud de la France, et peut-être changer entièrement la face des choses en général. Notre armée d'Espagne, affaiblie par la perte des corps qu'elle fournissait depuis deux ans aux colonnes du nord, et surtout par le départ des derniers contingens qu'on en avait tirés, opposait une simple défense aux Anglais en-deçà des Pyrénées ; elle eût pu prendre une offensive redoutable, si les maréchaux Soult et Suchet (1) eussent, avec plus d'accord, combiné leurs opérations. Revenons aux bords de la Marne.

Le double combat de *Fère-Champenoise* fut le dernier qui retarda la marche des Alliés sur Paris : là, comme partout, nos soldats firent des prodiges de valeur ; mais que pouvaient quelques divisions contre une armée de deux cent mille hommes..... Les maréchaux Marmont et Mortier (1) succombèrent;

(1) On croit qu'il existait quelque mésintelligence entre ces deux maréchaux.

mais ils succombèrent avec honneur à un ennemi qui dut, pour les vaincre, réunir tous ses efforts.

Les corps des deux maréchaux, forcés à la retraite, avaient fait leur jonction à Brie-comte-Robert; ils prirent position le 29 mars à midi dans les villages qui avoisinent la capitale. L'armée des alliés poussa, ce même jour, des coureurs jusqu'à Romainville et Pantin; le quartier-général des souverains s'établit à Bondy. Dans ce danger imminent rien n'était disposé pour la défense de Paris: le conseil de régence dormait encore sur la foi des dernières victoires de Napoléon; ou peut-être ceux de ses membres qui étaient dévoués à ce souverain, s'abandonnaient-ils à une sécurité que prenaient soin d'entretenir leurs collègues, par des motifs bien différens. Quoi qu'il en soit, l'apathie du roi Joseph, à une époque aussi critique, désavouait d'une manière irrécusable le choix que son frère avait fait de lui pour président du conseil. Il fallut, le 30 au matin, improviser la défense de Paris; la valeur de notre faible armée et le courage des braves Parisiens, tint lieu de tout ce que l'impéritie des chefs enlevait de ressources aux soldats

comme aux citoyens. Le dévoûment des uns et des autres dut encore triompher des obstacles que des négociations secrètes avaient accumulés.

Nous avons laissé entrevoir qu'un parti considérable entretenait des germes de division parmi les citoyens, paralysait les mesures ordonnées par le gouvernement, et s'était ménagé des intelligences jusque dans le conseil de régence ; voici des faits propres à justifier nos assertions à cet égard. L'Empereur, en confiant son épouse et son fils à la garde nationale de Paris, avait calculé combien il était important que les habitans de la capitale ne perdissent pas de vue la famille impériale, à l'instant du danger. Il savait que les amis de nos anciens princes, dont les espérances se fortifiaient beaucoup, depuis que les alliés faisaient des progrès rapides sur le territoire français, n'attendaient que l'occasion de se montrer ; mais il leur fallait au moins un motif pour agir, et Napoléon regardait avec raison ses intérêts comme inviolables, tant que sa famille serait confiée à la garde des citoyens. Joseph, pénétré personnellement de la même opinion, avait promis, le 28 au matin, à la

garde nationale que, « quelle que fût la gra-
« vité des circonstances, l'Impératrice et le
« Roi de Rome resteraient au milieu des *bons*
« *Parisiens.* »..... Le soir même, Joseph, pré-
sident du conseil de régence, laissait décider que la famille impériale, les grands dignitaires, les ministres (ceux de la guerre, de l'administration de la guerre et de la marine exceptés) se retireraient derrière la Loire. Le Sénat et le Corps législatif, ces deux parties essentiellement constitutives du gouvernement, ne furent pas même nommés dans cette décision, et Joseph ne vit pas que les projets des chefs du parti agissant se rattachaient précisément à l'isolement de ces deux corps. Les sénateurs surtout étaient les commodes instrumens qui devaient contribuer à l'abolition d'un pouvoir chancelant, dont ils avaient épuisé les grâces, et à la fondation d'un pouvoir nouveau, dont ils pouvaient attendre d'autres bienfaits.

Marie-Louise, de qui le caractère se révéla dans cette occurrence par un jet de fermeté trop passager, avait déclaré qu'elle ne partirait point : son intention était de se retirer au milieu des magistrats de la ville de Paris, et, dans le cas où la capitale serait occupée par

l'ennemi, de se rendre avec les mêmes magistrats au quartier-général des souverains alliés. Si l'Impératrice eût persisté dans cette résolution, les puissances coalisées eussent respecté les droits de cette souveraine, dont quatre cent mille citoyens pouvaient payer la confiance d'un appui redoutable et spontané. Marie-Louise se laissa persuader que le salut de la France dépendait de son départ; elle partit à regret..... M. le prince de Bénévent partit aussi; mais, dit-on, il ne dépassa pas la barrière; et, dans les premiers jours d'avril, il se trouvait à Paris pour annoncer aux Parisiens qu'il fallait disposer d'un *trône délaissé*. On a vu comment ce délaissement avait eu lieu; et l'on a pu juger qu'une immuable fermeté de la part de l'Impératrice, rompait le fil unique auquel se rattachaient toutes les espérances du parti qui préparait la restauration.

CHAPITRE V.

PREMIÈRE ENTRÉE DES ALLIÉS A PARIS.

Dans la matinée du 30 mars, les corps des maréchaux Marmont et Mortier, quelques dépôts qui se trouvaient à Paris, la garde nationale, les élèves de l'Ecole Polytechnique et ceux de l'école vétérinaire d'Alfort, formant au total un effectif d'environ trente mille hommes, composaient l'armée opposée aux deux cent mille combattans que l'ennemi déployait sous les murs de la capitale. Avec ces faibles moyens, les maréchaux Mortier et Marmont, secondés par le maréchal Moncey, qui commandait les troupes venues de l'intérieur, obtinrent, sur plusieurs points, des avantages assez marquans pour déterminer les alliés à faire donner leur réserve. La garde na-

tionale rivalisa de zèle et de valeur avec la ligne : non seulement une partie de ses légions se répandit en tirailleurs sur les flancs de l'ennemi; mais le surplus défendit les barrières, et surtout celles de Neuilly et de Clichy, avec un succès assez long-temps soutenu. Quant aux braves élèves de l'Ecole Polytechnique, héros avant d'être soldats, ils se couvrirent de gloire sur la butte Saint-Chaumont, dont ils servaient les batteries avec le bras des vieux canonniers, et l'œil des officiers d'artillerie les plus consommés. La position meurtrière qu'ils défendaient coûta sept à huit mille hommes à l'ennemi; il fallut tuer ces intrépides jeunes gens sur leurs pièces pour en éteindre le feu. En un mot, tout le monde fit son devoir dans la journée du 30 mars.... Tout le monde, hormis le lieutenant, le frère de l'empereur.... Faut-il ajouter qu'à une heure, c'est-à-dire au moment où nos troupes luttaient avec le plus d'avantage, Joseph quitta le commandement général et s'éloigna précipitamment de Paris, après avoir signé, à la hâte, l'autorisation de conclure une capitulation, dont une prudence excessive pouvait seule alors reconnaître la nécessité.

Ce ne fut qu'à six heures du soir, et quand les maréchaux eurent acquis, par une glorieuse résistance, le droit d'obtenir une convention honorable, qu'ils firent usage de l'autorisation du fugitif Joseph. Les conditions, que l'on discuta au faubourg de la Villette, furent vivement débattues par les ducs de Raguse et de Trévise : enfin il fut décidé que l'armée française se retirerait pendant la nuit de l'autre côté de la ville, avec son matériel ; que les alliés ne pourraient faire leur entrée dans Paris qu'à six heures du matin, et que les hostilités seraient suspendues jusqu'à neuf. Elles avaient cessé à la nuit tombante.

On croit que, dans la soirée, Napoléon s'avança jusqu'à la Cour de France, à quatre lieues de Paris ; mais il était seul, et son armée, à la tête de laquelle il venait de remporter une victoire remarquable à Vitry, ne pouvait arriver sous les murs de la capitale que le 31 au soir ; les maréchaux Marmont et Mortier eussent facilement tenu jusque-là, si le conseil de régence eût fait exécuter, seulement à moitié, le système de défense que l'Empereur avait arrêté.

Laissons M. de Talleyrand dévoiler enfin la

secrète inimitié qu'il a vouée depuis long-temps à Napoléon; laissons-le renverser le gouvernement impérial sans la moindre opposition. La capitale étant soumise, les Parisiens se vengèrent par leur froideur du défaut de confiance d'une souveraine qu'ils avaient juré de soutenir; tandis que d'agiles tournesols se préparaient à suivre le cours d'un soleil naissant, et à ternir, de tout leur pouvoir, l'éclat que l'astre qui s'éteignait, avait répandu sur eux.

Ce fut le général Belliard qui se rendit à Fontainebleau pour apprendre à Napoléon la reddition de Paris. L'Empereur fit au maréchal Marmont des reproches alors peu mérités; il avait fait tout ce qu'on pouvait attendre de son zèle et de ses talens (1). Blessé d'une injustice excusable au moment d'un grand revers, le maréchal revient à Essonne, où son corps d'armée avait pris position. Le lendemain, il mérita peut-être plus que des reproches, en concluant avec les généraux alliés une convention particulière, dont le résul-

(1) « Marmont n'a point trahi sous les murs de Paris. »
Nap. d'ap. Las-Cases.

tat immédiat était de laisser l'armée française à découvert.... L'histoire sera sévère envers le duc de Raguse.... Ce général était l'ami de Napoléon, le privilégié de ses affections, nous avons presque dit, son fils adoptif; il était militaire, Français surtout.... Et le parti qu'il prit livra ses frères d'armes à l'ennemi...

CHAPITRE VI.

PREMIÈRE ABDICATION DE NAPOLÉON.

Décidé à marcher sur Paris avec des soldats qui venaient de jurer de le suivre partout, Napoléon consulta cependant les principaux chefs de l'armée..... Le découragement avait atteint la plupart d'entre eux; d'autres calculèrent avec sollicitude le danger qu'allaient faire courir à leurs hôtels somptueux, à leurs riches mobiliers, les chances d'un nouveau combat sous les murs et peut-être dans l'enceinte de la capitale; d'autres parlèrent de leurs fatigues, de leurs blessures; ils demandèrent du repos; tous enfin se réunirent pour proposer à l'Empereur d'abdiquer en faveur de son fils. Napoléon reçut cette ouverture avec plus d'étonnement que d'aigreur.... Après un instant de réflexion, « On veut me faire

« abdiquer en faveur du roi de Rome, dit-il, « je le ferai, puisqu'on le desire; mais ce n'est « pas l'intérêt de la France, » et sur-le-champ, il désigna, pour se rendre auprès des alliés, M. de Caulincourt, et les maréchaux Ney, Macdonald et Marmont.... Ce dernier se dispensa de suivre les autres commissaires chez les souverains.... Sa volonté n'appartenait plus à la France. La démarche faite au nom de l'Empereur fut sans succès; le rappel des Bourbons était décidé (1). On demanda l'abdication absolue de

(1) « M. De Talleyrand, chez qui se tenait le conseil des Souverains, nous introduisit (dit M. de Pradt) M. le baron Louis et moi dans la salle où ce Conseil était réuni. On se trouva rangé de manière à ce que, du côté droit, le roi de Prusse et le prince de Schwartzemberg se trouvassent le plus rapprochés du meuble d'ornement qui est au milieu de l'appartement; M. le duc de Dalberg était à la droite du prince Schwartzemberg; MM. de Nesselrode, Pozzo-di-Borgo, le prince de Lichtenstein suivaient; M. de Talleyrand se trouvait à gauche du roi de Prusse, M. le baron Louis et moi placés auprès de lui. L'empereur Alexandre, faisant face à l'assemblée, allait et venait. Ce prince du ton de voix le plus prononcé, débuta par nous dire qu'il ne faisait pas la guerre à la France, et que ses alliés et lui ne connaissaient que deux ennemis: l'empereur Napoléon et tout ennemi de la liberté des Fran-

Napoléon. Informé de la décision du conseil des souverains, il saisit une plume, et traça ces mots sans hésitation : « Les puissances al-« liées ayant proclamé que l'empereur Napo-« léon était le seul obstacle au rétablissement « de la paix en Europe, l'Empereur, fidèle à « son serment, déclare qu'il renonce, pour « lui et ses héritiers, aux trônes de France et

çais.... que les Français étaient parfaitement libres; que nous n'avions qu'à faire connaître ce qui nous paraissait certain dans les dispositions de la nation, et que son vœu serait soutenu par les forces des alliés.... J'éclatai (M. l'abbé de Pradt) par la déclaration que nous étions tous royalistes, et que la nation l'était comme nous. Eh bien, dit alors l'empereur Alexandre, je déclare que je ne traiterai plus avec l'empereur Napoléon.... On obtint de ce Monarque que cette déclaration fût rendue publique : deux heures après elle couvrait les murs de la capitale par les soins de MM. Michaud, qui se trouvaient dans les appartemens voisins de la salle du Conseil.

« A la fin du Conseil, nous mîmes tous nos soins à empêcher l'effet des représentations que les négociateurs de Napoléon pouvaient chercher à produire; si nous ne pûmes les empêcher d'arriver, on parvint du moins à abréger leur séjour et à en atténuer l'effet. »

Voyez le Manuscrit de 1814, page 228, *et les Révélations de l'abbé de Pradt*, page 62.

« d'Italie, parce qu'il n'est aucun sacrifice, « même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à « faire à l'intérêt de la France. » Cependant les commissaires repartent pour Paris; le traité fait avec les alliés est signé; le héros qui descendait du premier trône de l'univers est relégué à l'île d'Elbe; le sort de toute la famille impériale est fixé. Les souverains s'étaient montrés faciles, généreux même dans les allocations faites à l'Empereur et aux siens; Louis XVIII reconnut et ratifia le tout;..... mais aucune condition, celle de la détention de Napoléon à l'île d'Elbe exceptée, ne reçut une entière exécution. Quant à l'impératrice Joséphine, dont les intérêts avaient été stipulés aussi par le traité, elle n'eut pas le temps de jouir du sort qui lui était réservé; elle mourut subitement pendant le séjour des alliés à Paris.

Cependant, Marie-Louise ignorait encore le 6 avril les évènemens de Paris et de Fontainebleau; elle les apprit le 7, et voulut rejoindre l'Empereur; des mesures furent prises pour s'opposer à ce rapprochement..... Napoléon ne devait plus revoir son épouse ni son fils..... L'Impératrice fut dirigée sur Rambouil-

let ; elle y eut une entrevue avec son père, et partit ensuite pour Vienne. Cette princesse et le roi de Rome habitèrent le palais de Schœnbrunn, où, cinq ans plus tôt, Napoléon avait remis aux mains de l'empereur François le sceptre à l'aide duquel on devait briser le sien.

Un voile épais est resté quelques années étendu sur la nuit durant laquelle Napoléon voulut hâter le terme de sa vie; M. de Norwins l'a soulevé. Nous rapportons textuellement ce qu'il a dit de cet évènement dans la Biographie des contemporains; et, indépendamment de la confiance que mérite cet écrivain, nous pouvons garantir l'authenticité de la source à laquelle il a puisé ces détails.

« Le 11 avril 1814, Napoléon passa une « partie de la soirée avec le duc de Vicence « et se retira à onze heures.

« Le palais de Fontainebleau était plongé « dans le silence le plus profond; personne « n'y dormait peut-être; mais ce vaste édifice « paraissait au moins livré au repos qui suc- « cède à de grandes agitations. Nul bruit au- « dedans; au-dehors, on n'entendait que le « bruit des sentinelles françaises qui veillaient « sur le captif européen ; au loin les échos

« pouvaient répéter le bruit inquiet et inégal « du *qui vive* étranger, dont les appels mono- « tones, répétés dans les idiomes de l'Europe « et d'une partie de l'Italie, circulaient, sans « interruption, autour du camp français. Au « milieu du silence qui remplit le palais, dont « le repos majestueux fut une fois troublé par « la vengeance sanglante d'une reine du Nord, « et tant de fois par les fêtes brillantes de nos « derniers rois, Napoléon qui veille fait de- « mander à une heure du matin le duc de « Vicence.

« Quand ce ministre entra, Napoléon posait une tasse vide sur la table.

« L'Empereur lui dit de prendre dans le « cabinet le portefeuille qui contenait le por- « trait et les lettres de l'Impératrice. Gardez- « les, ajoute Napoléon.... Il lui dicte ses autres « volontés, et lui fait présent de son portrait « sur une camée. Il lui parlait encore quand il « fut interrompu par une crise subite qui ef- « fraya le duc de Vicence. Un voile semblait « couvrir les yeux de Napoléon, qui invoquait « la fin d'une agonie si douloureuse pour lui, « si affreuse pour celui qu'il en rendait le té- « moin. Par fois il paraissait s'assoupir pour ne

« plus se réveiller, quand une sueur de glace « le couvrit, et soudain une convulsion vio- « lente qui roidit tous ses membres, amena « des vomissemens. Napoléon tenait fortement « le duc de Vicence, afin qu'il ne lui échappât « point, lui répétant que, s'il était son ami, il « ne devait point s'opposer à ce qu'il terminât « son existence, et qu'il n'avait aucune raison « pour vouloir que d'autres fussent témoins « de son agonie.

« Ce combat de la vie contre la mort, dura « près de trois quarts d'heure ; enfin les vo- « missemens ayant débarrassé Napoléon : *c'en « est fait, dit-il, la mort ne veut pas de moi.* « Il permit alors au duc de Vicence d'appeler « un valet de chambre, et il en profita pour « faire demander un chirurgien. M. Yvan ar- « riva, et Napoléon lui demanda avec instance, « avec autorité même, de lui donner une *po- « tion.* Attéré par cette étrange demande, « M. Yvan sortit, descendit précipitamment, « sauta sur un cheval et quitta Fontainebleau. « Le duc de Vicence fit avertir le grand-maré- « chal Bertrand et le comte de Turenne, maître « de la garde-robe, qui arrivèrent dans l'ap- « partement.

« Il y avait deux jours que Napoléon met-
« tait tout en usage pour que ses gens lui
« apportassent du charbon, dans le dessein
« de s'asphyxier dans le bain. N'ayant pu ob-
« tenir d'eux ce qu'il demandait, il avait pré-
« paré ses pistolets, mais son mameluck et
« ses valets de chambre s'en étant aperçus,
« avaient ôté l'amorce et fait disparaître la
« poudre.

« La crise fut si violente, qu'il fut impos-
« sible à Napoléon de se lever avant onze
« heures; pour expédier le maréchal Macdo-
« nald, il essaya vainement de se lever plus
« tôt; ses jambes ne pouvaient le soutenir; son
« visage était renversé, ses yeux renfoncés
« dans leur cavité, son teint livide, ses mem-
« bres brisés; enfin, cette nature extraordi-
« naire triompha de la mort; son âme et son
« caractère reprirent leur supériorité sur son
« infortune.

« Le poison que Napoléon avait pris, avait
« été inventé par Cabanis, dans le temps des
« fureurs révolutionnaires, pour soustraire,
« ses amis et lui, aux supplices de la terreur.
« Napoléon l'avait constamment porté sur lui
« depuis le départ de Moscow. »

CHAPITRE VII.

ADIEUX DE NAPOLÉON A SA GARDE.

Le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe avait été fixé au 16 avril; il fut remis au 20. Ce jour-là, l'Empereur descend dans la cour du palais..... Plus de grands dignitaires, plus de maréchaux autour de lui : tous ont successivement disparu.... (1). Nous l'avons déjà dit, le soleil de la faveur s'était levé sur un autre point. Mais l'Empereur retrouve sa vieille garde; ses rangs éclaircis par la guerre, ne

(1) On remarquait en ce moment auprès de l'Empereur les généraux Belliard, Foulers, Kosakowski; les colonels de Bussi, Anatole Montesquiou, Gourgaud, Vousowith; le lieutenant-colonel Athalin; le duc de Bassano, le comte de Turenne; les barons Fain, Mesgrigny, Delaplace, Le Lorgne d'Ideville; le chevalier Jouanne. Le duc de Vicence et le général Flahaut étaient en mission.

l'ont point été par la défection : généraux, officiers, soldats, tous voudraient s'attacher aux pas d'un souverain descendu du trône, mais que le malheur n'a pu dégrader aux yeux de ces juges incorruptibles de la gloire et de l'honneur. Leurs fronts, que sillonnent de nobles cicatrices, se baissent vers la terre; ils sont tristes, silencieux, et cherchent à dérober les larmes qui roulent dans leurs yeux. Napoléon s'approche de ces braves et leur dit : « Soldats de ma vieille garde, je vous fais mes « adieux! Depuis vingt ans, je vous ai cons- « tamment trouvés au chemin de l'honneur et « de la gloire. Dans ces derniers temps, comme « dans ceux de notre prospérité, vous n'avez « cessé d'être des modèles de bravoure et de « fidélité. Avec des hommes tels que vous, « notre cause n'était pas perdue; mais la guerre « était interminable; c'eût été la guerre civile, « et la France n'en serait devenue que plus « malheureuse. J'ai donc sacrifié tous mes in- « térêts à ceux de la patrie. Je pars; vous, mes « amis, continuez de servir la France. Son « bonheur était mon unique pensée, il sera « toujours l'objet de mes vœux. Ne plaignez « pas mon sort; si j'ai consenti à me survivre,

« c'est pour servir encore à votre gloire. Je « veux écrire les grandes choses que nous « avons faites ensemble... Adieu, mes en- « fans! je voudrais vous presser tous sur mon « cœur; que j'embrasse au moins votre dra- « peau. » A ces mots, le général Petit saisit l'aigle des grenadiers, l'Empereur reçoit le général dans ses bras, et couvre de baisers cet insigne long-temps victorieux que le marteau va briser. Après cette scène pathétique, Napoléon veut s'éloigner précipitamment; mais les guerriers qu'il vient de nommer ses enfans retardent sa marche; ils baisent ses mains, ses armes, ses habits..... Une profonde émotion s'est emparée de tous les assistans..... elle a gagné même les étrangers qui doivent accompagner le monarque déchu jusqu'au lieu de son embarquement..... Ils se retirent honteux, non de leur sensibilité, mais du sort que leurs maîtres réservent à l'homme qui commande tant de regrets, tant d'admiration.

La garde entière voulait suivre l'Empereur dans sa retraite; mais il ne lui fut permis d'emmener que quatre cents hommes; Napoléon ne choisit pas les compagnons de son exil; ils furent pris au hasard dans un corps

où le dévoûment était général. Le comte Bertrand, grand maréchal du palais, le général Drouot (1) le général Cambronne, le payeur des voyages Peyrusse, les fourriers Deschamps et Baillon et quelques autres officiers, indépendans du bataillon désigné, déclarèrent ne pas vouloir se séparer de l'empereur; leurs services furent acceptés. Nous devons dire, pour être justes, que parmi les fonctionnaires d'un ordre supérieur, la fidélité n'avait pas entièrement perdu ses droits : un assez grand nombre de personnages marquans se proposaient de grossir le cortège de l'île d'Elbe; et Napoléon, justement blessé de l'abandon précipité des grands dignitaires qu'il avait comblés de biens, put conserver beaucoup de serviteurs du rang immédiatement inférieur. Il sut apprécier un sentiment généreux dont

(1) « C'est le meilleur général d'artillerie du monde. Il « est capable de commander cent mille hommes, et peut- « être ne s'en doute-t-il pas.... C'est un des caractères « les plus modestes et les plus vertueux qu'il soit possible « de rencontrer.... Plein de charité, de religion, sa mo- « rale, sa probité, sa simplicité, lui eussent fait honneur « dans les plus beaux jours de la république romaine. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

la faiblesse de ses ressources ne lui permettait pas d'accueillir l'élan, autrement que par sa reconnaissance. Il n'oublia jamais les hommes qu'il avait trouvés près de lui dans les derniers instans de son séjour à Fontainebleau.... Il est à remarquer que ce ne furent pas eux qui s'y rendirent les premiers lorsque, l'année suivante, on put y ressaisir une nouvelle chaîne de faveurs.

CHAPITRE VIII.

DÉPART DE NAPOLÉON POUR L'ILE D'ELBE.

La marche de l'illustre exilé jusqu'à Lyon fut un vrai triomphe, d'autant plus précieux pour lui, que les hommages qu'il recevait n'étaient plus offerts à sa puissance; Napoléon dut connaître alors le prix de la véritable grandeur.... A Orgon, une horde de forcénés menaça cependant les jours de l'Empereur; on parvint à comprimer leur rage.

Napoléon s'embarqua à Saint-Cephan; une frégate française, qui lui avait été accordée par le traité de Paris, devait le conduire à l'Ile d'Elbe, dont ce traité lui laissait la souveraineté; mais il ne se trouva dans le port qu'un brick, hors d'état de faire la traversée; l'empereur fut contraint de monter une frégate anglaise.

Telles furent les suites de la funeste expédition de Moscow; en moins de deux années, elle avait fait descendre Napoléon, par une pente rapide, du trône le plus élevé de l'univers, jusqu'au gouvernement d'un rocher ignoré de la Méditerranée, qui devait être sa prison. Et cependant, dans le cours de ces deux campagnes, durant la dernière surtout, ce grand homme avait fait des efforts surnaturels : jamais son génie n'avait déployé autant de ressources, jamais sa valeur personnelle n'avait mieux montré le héros dans le souverain. A Brienne, à Montereau, à Arcis-sur-Aube, l'Empereur s'était précipité au plus fort de la mêlée; son épée, qui soumit l'Europe, avait été tirée pour sa propre sûreté..... Vaine résistance des hommes aux arrêts du Destin; la volonté la plus puissante, l'esprit le plus vaste, le bras le plus fort avaient à peine retardé de quelques instans la chute de Napoléon; un simple retour de la fortune apportait la dépendance à un peuple qui, vingt ans, avait imposé les lois de la victoire à toutes les nations du continent.

Avec le trône impérial tomba cet appareil redoutable de défense que les Français soute-

naient encore sur la Vistule, l'Oder, l'Elbe, le Rhin; en Hollande, en Belgique, au pied des Pyrénées, en Italie. Les places fortes que nos troupes occupaient se rendirent au roi de France, et non pas aux armes jusqu'alors impuissantes contre elles des troupes assiégeantes. Eugène ramena à Louis XVIII une armée soumise, et l'habile maréchal Soult, après avoir abandonné sous les murs de Toulouse un champ de bataille que les Anglais n'avaient pas conquis, conclut avec lord Wellington un armistice qui, peut-être, ouvrit un port de salut à la réputation de ce général étranger.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE PREMIER.

OCCUPATIONS DE NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE. — AMÉLIORATIONS APPORTÉES A CETTE ILE.

L'ILE d'Elbe, lorsque l'Empereur y arriva, était mal cultivée; il n'y avait presque point de commerce, aucune industrie. La possession de ce point militaire, souvent débattue entre les puissances maritimes, échéait, pour la première fois, à un souverain qui put féconder rapidement les germes peu nombreux de prospérité que le pays présentait. Napo-

léon changea, dans l'espace de quelques mois, la face de son petit empire : l'inactivité et la misère qui la suit régnaient à l'île d'Elbe au mois de mai 1814; le zèle et le travail, heureux précurseurs de la fécondité, se montraient chez tous les Elbois au mois de février 1815. Il appartenait à l'homme le plus actif que les siècles aient produit, d'opérer ce prodige au milieu d'un peuple italien.

L'Empereur avait pris possession d'une maison destinée au commandant du génie; ce bâtiment, composé alors de deux pavillons réunis par une galerie, est construit sur un rocher qui domine la ville de Porto-Ferrajo; quelques additions y furent faites sous la direction immédiate de Napoléon; et cette modeste habitation devint la résidence habituelle de celui qui avait tour-à-tour occupé les palais de tous les potentats de l'Europe; de celui qui laissait dans les siens un mobilier de trente à quarante millions. Madame-mère (1) et la

(1). « Ma mère a de l'âme et beaucoup de talens, un « caractère fier et plein d'honneur. Elle est digne de tous « les genres de vénération. » *Nap. d'ap. Las-Cases.* Elle est aujourd'hui à Rome.

princesse Pauline (1) vinrent bientôt habiter une partie de la maison de l'Empereur; il leur céda l'étage qu'il avait fait construire entre les deux pavillons. Indépendamment de cette résidence, Napoléon avait une espèce de *villa* à Rio; il s'était aussi réservé un simple logement dans la citadelle de Porto-Longone. Mais il passait une partie de la journée dans un kiosque vitré, qu'il avait fait élever sur le sommet d'un rocher. Delà, son œil embrassait la vaste perspective des mers, et, dans un lointain brumeux, les côtes de la Toscane et des pays voisins. Napoléon seul entrait dans ce pavillon, auquel les habitans donnèrent le nom de *la Casa di Socrate*.

L'Empereur menait à l'île d'Elbe une vie très active : levé avant le jour, il consacrait au travail les premières heures de la matinée; venait ensuite la revue : elle ne se bornait pas, comme au Carousel, à un coup-d'œil numératif, jeté en courant sur des corps nombreux; c'était une inspection minutieuse, dont l'âme militaire de Napoléon

(1) « Pauline, la plus belle femme de son temps, est la « meilleure créature vivante. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

savourait pour ainsi dire les détails. Chaque grenadier était interrogé sur ses occupations, ses habitudes, sa santé et même ses sentimens. On connaît le soldat français, toujours prêt à épuiser son sang pour ses chefs, il murmure habituellement contre eux; c'est par ses petites hostilités qu'il entretient, en temps de paix, son esprit guerrier. Les braves de l'île d'Elbe se plaignaient quelquefois; l'Empereur leur promettait ce qu'ils demandaient si l'objet réclamé était en son pouvoir; autrement, ils les appelait *grognards*, leur tirait la moustache et s'éloignait..... ils avaient souri. Dans la soirée, Napoléon parcourait à cheval, et accompagné de ses principaux officiers, les lieux sur lesquels il faisait exécuter des travaux; quelquefois il recevait la visite des étrangers qui affluaient dans l'île pour le voir; plus souvent il s'égayait avec son état-major des injures que lui prodiguaient ceux des journaux français qui l'avaient le plus servilement flatté avant sa chute.

Ainsi s'écoulaient les jours de l'Empereur, tantôt à Porto-Ferrajo, tantôt à Porto-Longone ou à Rio. Sa prodigieuse activité, qui naguère se développait dans des combinaisons

embrassant le monde entier, resserrée alors dans une île ayant à peine vingt lieues de tour, pourrait être comparée au talent d'un peintre d'histoire, qui serait privé tout-à-coup du vaste canevas sur lequel il jetait ses traits hardis, et se trouverait réduit à s'exercer sur l'ivoire d'une miniature..... Toutefois, Napoléon ne montrait aucune impatience, aucune contrariété d'une existence si opposée à ses habitudes, on pourrait dire à ses besoins.

Cependant, de nombreuses améliorations signalaient le séjour de l'Empereur parmi les Elbois : des plantations furent faites pour procurer un jour aux habitans le bois qui leur manquait ; toutes les terres furent livrées à la culture ; des routes, percées dans toutes les directions, assurèrent les relations commerciales et industrielles. Le travail fut encouragé autant que le permettaient les faibles revenus du souverain, qui, même, n'étaient point exactement payés. A Porto-Ferrajo, Napoléon fit construire quelques fontaines où les eaux, qui manquaient souvent pour les besoins domestiques, se rendirent d'une source assez éloignée de la ville. Le port était en fort mauvais état, et des dégradations résultant d'un long

abandon, en éloignaient les bâtimens étrangers. Plusieurs réparations urgentes furent exécutées; les navires toscans, génois, napolitains, corses, algériens, reparurent bientôt. La garde de Napoléon, à l'exemple des guerriers romains, participa à la plupart de ces travaux. Cette garde s'augmentait journellement de militaires que le dévoûment amenait auprès de l'Empereur; à peine pouvait-il soutenir ce bataillon fidèle; n'importe, il se grossissait..... Quelques officiers y prirent du service comme simples soldats.

CHAPITRE II.

CAUSES PROBABLES DU RETOUR DE NAPOLÉON. DÉBARQUEMENT DE L'EMPEREUR AU GOLFE JUAN.

DURANT les premiers mois du séjour de Napoléon à l'île d'Elbe, la croisière que les Anglais entretenaient dans ces parages, avait observé l'île avec une sorte de sévérité; bientôt cette rigueur se relâcha beaucoup; on assure qu'après quelque temps, les officiers de la division furent remarqués habituellement dans les cercles de Livourne et de Florence. Cette circonstance peut servir de base à des conjectures; elle ne motiverait point assez un jugement. L'Empereur recueillait avec soin les nouvelles qui lui venaient de France: il suivait en silence la marche des évènemens; il en calculait les effets sur l'esprit public; il ne lui fut pas difficile d'en pressentir les résultats.

Les hommes de la révolution étaient exclus des emplois, inquiétés sur quelques points, observés partout; la nouvelle noblesse, cette illustration fondée sur des titres si solides, si glorieux, était devenue le sujet des plaisanteries habituelles d'une autre classe nobiliaire, aux yeux de qui l'héréditaire nullité semblait bien supérieure au mérite récent. A la cour, les marquis d'autrefois se croyaient en droit de prendre le pas sur les princes du régime impérial; ils ne les visitaient point, et se dispensaient avec affectation de les recevoir. Le Roi était blâmé hautement dans les salons de l'ancienne noblesse, pour avoir laissé à des *hommes de rien* des grades militaires qu'on voulait cependant de conférer aux émigrés, d'après l'évaluation des services qu'*ils auraient pu rendre* depuis 1789. Ces prétentions n'avaient fait qu'exciter l'hilarité des Français: des chansons y avaient répondu. Mais nos compatriotes cessèrent de chanter, lorsqu'on aborda, dans la chambre représentative, une question imprudente sur l'irrévocabilité de la vente des biens nationaux. On s'affligea quand la réorganisation de l'armée laissa sans emploi dix mille officiers, que la réduction des cadres

ne permettait pas d'employer; enfin, les Français, qui venaient de recevoir les Bourbons avec enthousiasme, ne crurent pas mériter qu'on les condamnât à élever des monumens expiatoires, pour les crimes commis à une autre époque, par une minorité factieuse, et dont la génération contemporaine, elle-même, avait été innocente (1).

(1) S'il faut ajouter foi aux mémoires de Fouché, ce ministre de Napoléon avait tracé un plan de conduite aux courtisans de Louis XVIII, bien différent de celui qu'ils suivirent. Consulté par eux et par les ministres, il leur répéta plusieurs fois (dit-il) : « Gardez le silence sur tous les torts; placez-vous à la tête du bien qui s'est fait depuis vingt-cinq ans; rejetez le mal sur les gouvernemens qui vous ont précédés, et plus justement encore sur les évènemens ; servez-vous à-la-fois de la vertu qui a éclaté dans l'oppression, de l'énergie qui s'est développée dans nos discordes, et des talens qui se sont produits dans le délire. Si le Roi ne prend pas la nation pour point d'appui, son autorité s'affaiblira; ses courtisans seront réduits à provoquer autour de lui de stériles hommages qui le perdraient. Gardez-vous, ajoutai-je, de toucher à la couleur de la cocarde et des drapeaux; cette question n'est pas bien comprise; elle n'est frivole qu'en apparence, elle décide de tout, c'est la question de l'étendard sous lequel la nation se ralliera;

Dans cet état de choses, où tant d'intérêts pouvaient être sacrifiés aux souvenirs acrimonieux d'un petit nombre de Français, un parti puissant regretta la domination d'un homme qui, selon ce parti, avait, du moins, offert à notre pays la gloire avec la dépendance, et la régularité de l'administration avec l'inflexibilité du pouvoir. Sous ce règne, disait-il, la France avait été soumise à un sceptre pesant; mais ce sceptre portait également sur toutes les classes; aucun privilège ne s'était élevé des rangs nivelés de la société... Beaucoup de regards se tournèrent vers l'île d'Elbe; on crut que le salut de la patrie pouvait venir de là. Les monarques européens partageaient peut-être cette opinion; mais, en même temps qu'elle entretenait l'espoir des partisans de Napoléon, elle excitait les inquiétudes des souverains pour lesquels il était un objet de terreur. Un congrès venait de s'assembler à Vienne, où l'on jetait les fondemens de cette

la couleur du ruban semblera décider de la couleur du règne. Ce sacrifice est pour le Roi ce que fut pour Henri IV celui de la messe. »

Mémoires de Fouché, tom. 2, page 290.

Sainte-Alliance qui fut jurée depuis, et qui porte en elle-même les germes de sa destruction. Toute discussion cessante, les plénipotentiaires agitèrent la question, devenue urgente, de l'éloignement du personnage redouté : On proposa de le reléguer à l'île de Sainte-Hélène... Il est probable que cette proposition allait être admise ; les évènemens marchèrent plus vite que les délibérations (1).

Malgré tout ce qu'on a dit des complots formés en France pour assurer le retour de Napoléon, il est douteux qu'ils aient même contribué à le déterminer ; ce retour fut plutôt la conséquence naturelle d'un calcul exact des progrès de l'esprit public. Il est permis de penser que dès les premiers temps de son séjour à l'île d'Elbe, l'Empereur regarda cet évènement comme possible ; peut-être même

(1) « Le projet formé par les alliés de m'enlever de « l'île d'Elbe, a hâté mon retour. Mais si on eût bien « gouverné la France, si les Français eussent été contens, « mon influence avait fini, je n'appartenais plus qu'à « l'histoire, et l'on n'eût point songé à Vienne à me dé- « placer. C'est l'agitation créée et entretenue en France « qui a forcé de songer à mon éloignement. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

le considéra-t-il comme prochain. Personne, cependant, ne fut initié aux espérances qu'il pouvait entretenir; ce ne fut que la veille ou la surveille de son départ, qu'il s'ouvrit à ses principaux officiers sur un projet à l'exécution duquel ils allaient être appelés. Le général Drouot osa, dit-on, se montrer contraire à une expédition si hasardeuse; mais, subjugué par les raisonnemens de Napoléon, ou ramené au sentiment exclusif de ses devoirs, il se tut et se prépara au départ.

Napoléon s'était prêté volontiers au rapprochement qui lui avait été offert par Joachim Murat, que les alliés avaient laissé sur le trône de Naples. L'Empereur sentit que ce souverain pourrait seconder l'exécution du plan qu'il méditait sans doute déjà lors de cette réconciliation; il oublia les griefs de ce parent ingrat, dans l'attente d'une coopération qui, bien dirigée, aurait pu servir en effet ses projets; on verra plus tard quel en fut le résultat.

Au moment même où Napoléon préparait secrètement son retour en France, il paraissait, plus que jamais, occupé de plantations, de défrichemens, de constructions. Tout-à-

coup, il rassemble sa petite armée; une brusque harangue lui fait connaître la tentative chevaleresque à laquelle elle est associée.... Un cri unanime de *vive l'Empereur* accueille cette communication; on s'embarque; on part. Expliquer comment une flottille composée de quatre voiles (1) put échapper à la surveillance de la division anglaise serait une tâche difficile; ce fait n'a point encore été éclairci; nous n'ajouterons pas nos réflexions aux conjectures émises à cet égard. La vérité ne pourrait ressortir que d'une connaissance exacte des conférences de Vienne; et l'expédition de Napoléon n'est peut-être qu'un épisode du grand drame politique qui se jouait en 1815 dans le congrès européen.

(1) La flottille de Napoléon était composée du brick l'*Inconstant*, portant vingt-six canons et quatre cents grenadiers, et de trois autres petits bâtimens légers, montés par deux cents hommes d'infanterie, deux cents chasseurs corses, et environ cent chevau-légers polonais. Les felouques et le brick avaient été disposés de manière à ne point laisser apercevoir les troupes et à présenter l'aspect de bâtimens marchands.

Mémoires sur 1815, *par le baron Fleury de Chaboulon, secrétaire de Napoléon*, tome I, page 153.

Pendant la traversée, qui dura cinq jours, l'Empereur rédigea la proclamation qu'il se proposait de répandre à son arrivée sur le territoire Français; tous les officiers, sous-officiers et soldats habitués à écrire furent employés à multiplier les copies de ce manifeste; il y en avait des milliers d'exemplaires au moment où l'on débarqua.

L'expédition ayant pris terre au golfe Juan, le 1er mars 1816, le débarquement s'opéra avec célérité et sans éprouver d'obstacles (1). Mais la ville d'Antibes refusa d'ouvrir ses portes; le gouverneur fit même prisonnier un détachement de vingt-cinq hommes que l'Empereur (2) avait envoyé pour la sommer. Ce petit échec fut le seul de cette prodigieuse

(1) Le bivouac de Napoléon fut établi dans un champ entouré d'oliviers. « Voilà, dit-il, un heureux présage; « puisse-t-il se réaliser! »

Mémoires de 1815 *par le baron Fleury de Chaboulon, secrétaire de Napoléon*, tome 1er, p. 167.

(2) En continuant de donner à Napoléon le titre d'*Empereur*, nous sommes loin de contester que le droit légitime de régner sur la France n'appartînt alors à Louis XVIII. Mais il est dès long-temps admis en principe que le titre

campagne; la marche de Napoléon à travers le royaume de France ressemblait à une continuelle solennité; on eût dit ce souverain parcourant, au temps de sa puissance, les provinces de l'empire Français. Les maires lui soumettaient les besoins de leurs communes; les citoyens lui rappelaient des droits ou des services oubliés par le gouvernement existant; il promettait la justice et commandait partout la confiance, nonobstant la fausse position où il se trouvait.

d'un Souverain est indélébile, et nous avons adopté un usage appliqué à tous les Monarques dépossédés.

Note des Auteurs.

CHAPITRE III.

MARCHE DE NAPOLÉON JUSQU'A PARIS. — SON ENTRÉE DANS CETTE CAPITALE.

Nous avons dit que l'édifice de la révolution était ébranlé jusque dans ses fondemens, par les hommes intéressés au retour absolu de l'ancien régime; l'Empereur fit entendre de nouveau les mots sonores de *liberté*, d'*égalité*; ses proclamations, ses discours rappelèrent ces temps civiques où la nation rêva sa souveraineté; les couleurs nationales, qu'il rendit aux Français accourus sur sa route, leur parurent brillantes de tout l'éclat de 1790. En un mot, la conduite de Napoléon jusqu'à Grenoble, fut celle d'un simple général appelé à diriger un mouvement populaire. Il avait pris adroitement le contre-pied des prétentions que l'ancienne noblesse venait d'exhumer, et sa politique excitait contre

l'espoir renaissant de ces abus, l'enthousiasme révolutionnaire sous lequel ils avaient succombé, par le concours de tant d'autres abus.

Mais aucun corps armé ne s'était encore présenté à l'Empereur; ce fut le jeune colonel Labédoyère qui lui amena le premier régiment au-dessus duquel flottait l'étendard des lys (1). Ceux qui environnent d'un blâme, mérité sous quelques rapports, la mémoire de ce militaire infortuné, ne connaissent peut-être pas la position où il s'est trouvé; lui-même ne put la pressentir. Il était parti de Grenoble avec la ferme intention de combattre; mais, arrivé à une petite distance du cortège de l'île d'Elbe, que vit-il? Les grenadiers de la vieille garde, ces vétérans de notre gloire militaire, suivant avec la plus parfaite sécurité les sentiers qui bordaient la route; ils portaient l'arme renversée.... Napoléon marchait au milieu d'eux, avec la même tranquillité.... A cet as-

(1) « Labédoyère fut guidé par les sentimens les plus « nobles et les plus chevaleresques dans la démarche qu'il « fit à Grenoble; devoûment alors admirable, car tout « était douteux. »

Nap. d'ap. Las-Cases et Montholon.

pect, la troupe de Labédoyère s'est arrêtée; l'indécision a déjà circulé dans les rangs.... Le souvenir électrique de la confraternité du champ d'honneur a gagné chaque soldat. Les grenadiers n'ont pas relevé leurs armes, et l'Empereur seul s'est avancé au-devant du régiment.... *Eh bien! mes enfans*, dit-il, *quel est celui d'entre vous qui voudra tirer sur son Empereur*... Un cri général de *vive l'Empereur* est l'unique réponse qu'il reçoit; les braves des deux corps se sont confondus : ils se serrent la main, ils s'embrassent... Napoléon n'a plus que des amis autour de lui. Cependant qu'a pu faire le colonel? Quel chef eût conservé son pouvoir au sein d'un semblable entraînement! et quel homme en était l'objet? Celui qui, sur le champ de bataille de Lutzen, nomma Labédoyère colonel; celui dont le nom retentissait sur les deux hémisphères... Ah! sans doute, il est beau de suivre la ligne de ses devoirs; mais qu'il est difficile de comprimer à-la-fois la reconnaissance et l'admiration!

Napoléon arrive à Grenoble (1); le gouver-

(1) « A ma rentrée en 1815, la victoire devait être dans « ma célérité. La France était pour moi dans Grenoble.

neur en avait fait fermer les portes: elles sont enfoncées... L'Empereur est reçu avec acclamation par une foule immense, qui se presse sur ses pas. Lorsqu'il est rendu à la maison destinée à le recevoir, une députation de Grenoblois est annoncée; elle est admise. « Le « général, dit celui qui porte la parole, a re- « fusé d'ouvrir les portes, nous vous les ap- « portons. »

M. le comte d'Artois avait réuni à Lyon une nombreuse garnison, qu'il animait de sa présence, et que devait diriger le maréchal Macdonald; mais à peine les soldats français eurent-ils entrevu les aigles, qu'ils coururent se réunir à Napoléon. Le frère du Roi, spontanément délaissé, quitta Lyon avec une faible escorte, qui, dit-on, se réduisit encore par la défection (1). Une autre armée était rassemblée à

« Il y avait cent lieues, moi et mes grognards nous les « fîmes en cinq jours, et dans quels chemins! et par quel « temps! »

Nap. d'ap. Las-Cases et Montholon.

(1) M. le comte d'Artois ne quitta point Lyon, accompagné d'un seul gendarme (comme on l'a prétendu); mais

Lons-le-Saulnier, sous les ordres du maréchal Ney (1). En partant de Paris, ce général avait promis à Louis XVIII *de lui ramener Napoléon mort ou vif*..... C'est dans ces mots que l'impartiale postérité verra le premier crime de Ney....: Quel oubli des droits sacrés de la reconnaissance ! quelle étrange abnégation de toute dignité!.... Ney, ramener mort ou vif celui qui l'avait tiré de la foule pour l'élever à la première dignité militaire; celui qui, jugeant cet officier mieux qu'il ne se jugeait

escorté par un détachement du 13e de dragons, commandé par le lieutenant Marchebout.

Les nobles qui composaient en grande partie la garde à cheval, abandonnèrent ce prince, à l'exception d'un seul, qui resta fidèlement attaché à son escorte jusqu'au moment où sa personne et sa liberté lui parurent hors de danger. « Je n'ai jamais laissé une bonne action sans ré- « compense, dit l'Empereur, et il le nomma membre de « la Légion d'honneur. »

Mémoires du baron Fleury de Chabculon, secrétaire de Napoléon, tome 1, pages 202 et 204.

(1) « Quand Ney promit au Roi de m'amener dans « une cage de fer, il parlait dans la sincérité de son « cœur; et ses intentions étaient conformes à ses discours; « il y persista pendant deux jours, après quoi, il se joi- « gnit à moi. »

Nap. d'ap. O'Meara.

lui-même, avait secondé sa valeur de l'appui que la confiance prête au courage, quelquefois au talent! Le devoir d'un homme placé sous l'empire de semblables antécédens, consistait dans la plus entière indépendance des évènemens qui se préparaient. Il avait juré de servir le Roi; mais ce monarque ne pouvait exiger de lui qu'il garottât des mains dont il tenait sa fortune; et, si dans cette circonstance, l'inactivité avait ses dangers, la disgrâce n'eût pas été sans honneur. Arrivé à Lons-le-Saulnier, Ney subit promptement la conséquence du parti inconsidéré qu'il avait pris; ses troupes l'abandonnèrent. Réduit à l'alternative ou de suivre l'élan général, ou de retourner aux pieds de Louis XVIII faire amende honorable d'une jactance sans résultat, il fit, dans l'intérêt de Napoléon, une proclamation qu'il mit à l'ordre du jour de son armée, et se rangea sous les drapeaux de son ancien Souverain. Ney, en quittant le Roi, avait juré d'être ingrat envers l'Empereur; en rejoignant celui-ci, il devint parjure envers le Roi.....

A Lyon, l'Empereur abjura la teinte révolutionnaire qu'il avait adoptée à son débarquement; les officiers, les fonctionnaires qui l'en-

tourâient reprirent le ton de la cour. Toutefois, il soutint les espérances des amis de la monarchie constitutionnelle, et continua de promettre des institutions libérales; l'enthousiasme s'accrut encore (1). Rendu à Paris le 20 mars, Napoléon y fut reçu comme il l'avait été partout. Les adresses promettaient, le 19, un inviolable dévoûment au Roi; elles annoncèrent, le 21, une fidélité sans bornes à l'Empereur. Les voitures municipales qui, durant les jours précédens, avaient porté des vœux aux pieds du petit-fils de Henri IV, en portèrent d'aussi fervens aux pieds de son audacieux rival. Les fleurs de lys étaient cachées, les aigles avaient reparu, tous les habits étaient retournés; et les journaux qui, la surveille, avaient pro-

(1) « Si j'eusse voulu, j'aurais pu entrer dans Paris « à la tête de quatre cent mille hommes. Ce qu'il y a d'a- « bord de surprenant, et qui n'a, je crois, pas d'exem- « ple dans l'histoire, c'est que tout se fit sans conspiration. « Il n'existait aucun complot, aucune intelligence avec « aucun des généraux de France; pas un d'eux ne con- « naissait mes projets. Toute ma conspiration consiste « dans ma proclamation : c'est par elle que j'ai mis tout à « exécution. »

Nap. d'ap. O'Meara.

clamé la nécessité d'un prompt ralliement autour du trône de *Louis-le-Désiré*, démontrèrent fort éloquemment l'avantage d'une réunion spontanée au pied du trône de *Napoléon-le-Grand* (1).

(1) « Il est dans le caractère des Français d'exagérer, « de se plaindre et de tout défigurer dès qu'ils sont mé- « contens. Leur légèreté est tellement de nature, leurs va- « riations si subites, qu'on ne pourrait dire qu'elles les « déshonorent : ce sont de vraies girouettes au gré des « vents ; mais ce vice est chez eux sans calcul, et voilà « leur excuse. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

CHAPITRE IV.

ACTE ADDITIONNEL AUX CONSTITUTIONS DE L'EMPIRE.

On voit qu'un évènement qui pouvait être l'occasion d'une foule de scènes tumultueuses, et donner lieu à l'effusion du sang, se passa dans le calme le plus profond; il ne fut pas tiré un coup de fusil du golfe Juan à Paris : tout le monde paraissait d'accord. Cependant, au milieu du paisible résultat d'une réaction à laquelle nos neveux croiront à peine, le congrès de Vienne, par sa déclaration du 13 avril, annonça à l'Europe que la France *ne voulait plus de Napoléon*, et que les souverains allaient s'armer de nouveau pour lui rendre le gouvernement qu'elle regrettait. L'enthousiasme vrai ou simulé de la nation, une étonnante rapidité dans le recrutement, et les offres de

fonds faites par une multitude de capitalistes français et étrangers, tels furent les faits qui répondirent à ce manifeste étranger.

Néanmoins, la révolution du 20 mars ne s'opéra pas précisément sans opposition. Madame la duchesse d'Angoulême, qui déploya à Bordeaux un caractère digne d'un meilleur succès, avait auprès d'elle plusieurs milliers de partisans; tous devaient expirer à ses pieds pour la cause légitime des Bourbons. Mais ce courageux dévoûment, cet élan sublime s'évanouit à l'aspect de quelques centaines d'hommes, réunis sous les ordres du général Clausel. Madame dut s'embarquer. De son côté, M. le duc d'Angoulême, après avoir quitté Marseille, où il n'avait pu se maintenir, se défendit vaillamment dans le Dauphiné contre des forces bien supérieures à celles qu'il commandait, lesquelles se bornaient à-peu-près au dixième régiment de ligne; mais il fallut céder au nombre. Le prince ne put se soustraire au sort que l'un de ses aïeux trouva devant Pavie. Aussi magnanime que brave, il ne voulut prendre aucun engagement au nom du Roi..... Napoléon ordonna qu'il fût conduit, avec tous les

égards dûs à son rang, au port de Cette, où il s'embarqua. On sait que Louis XVIII, lui-même, et M. le Comte d'Artois avaient été seulement observés jusqu'à Lille par le général Excelmans; l'Empereur s'était formellement opposé à ce qu'on inquiétât leur retraite (1).

(1) « Les Bourbons n'ont pas manqué de courage en « 1815; ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient faire. M. le « comte d'Artois (aujourd'hui Charles X) a volé à Lyon; « madame la duchesse d'Angoulême s'est montrée dans « Bordeaux une amazone, et M. le duc d'Angoulême a « marché en avant tant qu'il l'a pu. Si, malgré tout'cela, « ils n'ont pas réussi, c'est moins leur faute que la force « des circonstances.

« J'ai relâché le duc d'Angoulême en 1815, j'en eusse « fait autant du Roi; on lui eût accordé à son gré asile et « sûreté. Le triomphe de sa cause ne tenait nullement à « sa personne, et je respectais son âge et ses malheurs. « Peut-être aussi lui tenais-je compte de certains ména-« gemens que lui nominativement avait observés à mon « égard. Il est bien vrai qu'en ce moment il m'avait dé-« claré hors la loi, et avait mis ma tête à prix, je crois; « mais tout cela n'était à mes yeux que style de mani-« feste. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

Le Roi quitta Lille le 23 mars, laissant le commende-

Napoléon avait annoncé qu'une grande puissance se réunirait à lui; il avait même promis le retour prochain de son épouse et de son fils. La déclaration du congrès de Vienne fit évanouir le double espoir que ces communications entretinrent quelque temps. Les Fran-

ment de cette place au duc d'Orléans, qui l'avait suivi, et qui le rejoignit vingt-quatre heures après, en adressant au maréchal Mortier la lettre suivante : « Je vous remets, mon cher maréchal, le commandement que j'avais été si heureux d'exercer avec vous dans le département du Nord. Je suis trop bon Français pour sacrifier les intérêts de la France, parce que de nouveaux malheurs me forcent à la quitter. Je pars pour m'ensevelir dans la retraite et l'oubli. Le Roi n'étant plus en France, je ne puis plus transmettre d'ordre en son nom; et il ne me reste qu'à vous dégager de l'observation de tous les ordres que je vous ai transmis, en vous recommandant de faire tout ce que votre excellent jugement et votre patriotisme si pur vous suggéreront de mieux pour les intérêts de la France, et de plus conforme à tous les devoirs que vous avez à remplir. » Napoléon, après avoir eu connaissance de cette lettre, s'est écrié : « Elle lui fait « honneur; elle prouve qu'il a toujours eu l'âme fran- « çaise. »

Mémoires du baron Fleury de Chaboulon, secrétaire de Napoléon, tome 1er, page 313.

çais sentirent que, pour soutenir la guerre qui menaçait nos frontières, ils ne devaient compter que sur leur propre énergie et sur le génie de leur chef. Cette garantie pouvait en effet suffire ; mais il fallait que le peuple, dont le zèle paraissait devoir être désormais inhérent à un patriotisme que l'Empereur avait lui-même excité, fût complètement rassuré sur la conservation, ou plutôt le rétablissement de ses droits. Jusqu'alors, Napoléon n'avait fait que des promesses ; le pouvoir dictatorial qu'il avait dû s'attribuer se prolongeait ; des inquiétudes se mêlaient déjà aux espérances d'une nation que l'exemple du passé ne rassurait pas. On savait que des hommes d'état étaient chargés de préparer une constitution ; mais leur travail, rédigé sous l'influence du pouvoir souverain, ne pouvait être qu'un projet, que la représentation nationale allait sans doute discuter. Quel fut l'étonnement de la France, lorsqu'elle apprit que le pacte solennellement promis, ne serait qu'un *acte additionnel aux constitutions de l'empire*, fondé sur ces mêmes sénatus-consultes que l'Empereur avait violés tant de fois avant son abdication ; et que cet acte ne serait soumis à au-

cune discussion publique. Son apparition porta un coup fatal à la cause de Napoléon; elle fortifia les espérances de ses ennemis. On ne vit plus de lien qui pût rattacher les intérêts du souverain à ceux de la patrie; la confiance publique fut ébranlée sans retour. En vain l'Empereur rendit-il de nouveaux hommages aux principes qu'il avait d'abord proclamés; en vain, dit-il au Conseil d'état : « les « princes sont les premiers citoyens de l'Etat... « La souveraineté même n'est héréditaire, que « parce que l'intérêt général l'exige.... Hors « de ce principe, je ne connais point de légi- « timité. » L'acte additionnel fut présenté à l'acceptation du peuple et de l'armée; mais on sait jusqu'à quel point il est permis de compter sur ce mode d'émission de la volonté d'une nation.

Nonobstant la grande faute que l'Empereur venait de commettre, les dispositions qui se faisaient de toutes parts pour la guerre ne se rallentirent point : l'armée s'organisait rapidement; la garde impériale se complettait; la plus grande activité régnait dans les fonderies, dans les manufactures d'armes; les fortifications de Paris s'exécutaient, cette fois, sous

les yeux de Napoléon; enfin, les fédérations promettaient une réserve formidable pour l'armée et des garnisons pour nos places fortes. L'Empereur réunit la garde nationale parisienne; après l'avoir remerciée des services qu'elle avait rendus l'année précédente au prix de son sang, il l'appela de nouveau à concourir de ses nobles efforts au maintien de la tranquillité publique, et à la défense du trône impérial..... Cette garde citoyenne jura de tout sacrifier à l'honneur et à *l'indépendance de la France.*

CHAPITRE V.

CHAMP DE MAI. — CHAMBRES DES REPRÉSENTANS ET DES PAIRS.

L'EMPEREUR avait appelé le général Davoust à diriger le département de la guerre; celui de l'intérieur avait été confié à Carnot; ce double choix fut généralement applaudi. Mais deux circonstances également remarquables, firent regretter aux amis du régime impérial que Fouché (1)

(1) « C'était un homme infiniment plus méchant que « Robespierre. Sa vénalité n'était pas aussi prononcée que « celle de T..... Il avait été terroriste, un des chefs de « la faction jacobine. Il trahit et sacrifia sans remords tous « ses vieux camarades ou ses complices. L'intrigue lui « était aussi nécessaire que la nourriture. Il intriguait en « tous temps, en tous lieux, de toutes manières et avec « tous.... Je n'en ai jamais été dupe. Fouché vous aurait « arraché tous vos secrets avec un air de calme et de dé- « sintéressement. Il était très riche; mais ses richesses

eût été pourvu du portefeuille de la police générale : les royalistes le recherchaient, les

« étaient mal acquises. On ne pouvait en rien compter sur « la moralité d'un tel ministre et sur son esprit versatile. « Si j'eusse été victorieux en 1815, Fouché eût été fi- « dèle. Il est vrai qu'il se donnait de grands soins pour « être prêt selon toutes les chances : il me fallait vaincre. »

Nap. d'ap. Las-Cases, O'Meara et Gourgaud.

Voici maintenant ce que Fouché dit lui-même dans ses Mémoires.... On jugera. « A peine eus-je connaissance de la déclaration (celle de Vienne) que je n'hésitai pas un moment à faire demander au Roi, par un intermédiaire sûr, qu'il daignât consentir à ce que je me dévouasse, quand il en serait temps, à son service. Je n'y mettais d'autre condition que de conserver ma tranquillité et ma fortune dans ma retraite de Pont-Carré. Tout fut accepté et sanctionné par lord Wellington, qui arrivait alors à Gand du congrès de Vienne; cette espèce de convention avait déjà été arrêtée, en ce qui me concernait entre le prince de Metternich, le prince de Talleyrand et le généralissime des alliés. »

Mémoires de Fouché, tome 2, page 323.

Fouché dit plus loin, « j'avais des engagemens avec Louis XVIII, non pas que je fusse porté à le rétablir, mais la prudence exigeait que je me ménageasse une garantie. »

Même ouvrage, page 341.

Si l'on continue la lecture des mémoires du duc d'O-

napoléonistes s'en défiaient..... Laissons aux évènemens le soin de prouver que, des deux côtés, on avait tort et raison tout-à-la-fois.

trante, on lit : « J'expédiai au quartier-général de Wellington, mon ami M. G....., homme probe, qui jouissait de toute ma confiance. Il était porteur de deux lettres cousues dans le collet de son habit, l'une pour le Roi, l'autre pour le duc d'Orléans, car, jusqu'au dernier moment, et dans l'incertitude prolongée sur les intentions des alliés, il ne fallait négliger aucun des moyens de rentrer au port. »

Même ouvrage, page 355.

Enfin Fouché, termine ses révélations pas ces mots. « L'avouerai-je ici? oui.... J'ai promis de ne rien dissimuler. Mes notes, mes rapports (lorsqu'il était ministre du Roi) avaient pour but de remettre de l'ensemble et de l'unité dans les parties disjointes et comme dispersées de la révolution, et surtout de faire craindre à l'Europe une insurrection nationale; par là, j'espérais l'effrayer tellement des suites d'une explosion, qu'elle consentît, pour prix d'un traité de paix définitif, à nous accorder ce que je n'avais cessé de solliciter depuis le congrès de Prague, la dynastie de Napoléon, devenue l'objet de nos réclamations secrètes, de nos vœux et de nos efforts. »

Même ouvrage, page 384.

Si de telles horreurs étaient authentiques, quel homme, grand Dieu!.... Heureusement pour la mémoire du duc

Nous avons dit que l'acte additionnel avait relevé les espérances des nombreux partisans de la légitime dynastie; elles ne tardèrent pas à se manifester. Des rassemblemens se formèrent dans la Vendée, sous les ordres de MM. Auguste La Rochejacquelin, Sapineau, Suzannet et D'Autichamp; les généraux Travot et Lamarque furent envoyés sur ce point..... De rapides succès comprimèrent une insurrection à laquelle les paysans vendéens, liés par quelques bienfaits de l'Empereur, prirent une faible part. Tout faisait présumer une prompte pacification, obtenue par la force des armes; les généraux français préférèrent la devoir à la persuasion : ce moyen fut plus long.

Tandis que les royalistes étaient contenus dans l'ouest de la France, la diversion que le roi de Naples tentait en Italie contre les Autrichiens ne se montrait pas sous un aspect aussi favorable ; toujours audacieux,

d'Otrante, on peut douter que sa main ait tracé ces révélations, et l'humanité respire en songeant qu'une partie des faits que nous venons de rapporter peut être supposée.

Note des Auteurs.

mais toujours imprudent, Murat, après quelques victoires et une marche hasardée jusqu'à Florence, avait éprouvé de graves échecs; les efforts réunis de l'Autriche, de la Sicile et de l'Angleterre achevèrent bientôt de l'écraser. Il s'était maintenu sur le trône par une trahison; il en fut précipité en voulant la réparer... Le roi Ferdinand vengea, plus tard, la mort du duc d'Enghien sur Murat, qui en était innocent.

Une solennité renouvelée des vieux temps de la monarchie, avait été annoncée sous le nom de *Champ-de-Mai*. Cette fête avait pour triple objet l'ouverture des chambres, la présentation à l'Empereur du résultat des votes sur l'acte additionnel, et la remise des aigles aux gardes nationales, à l'armée. Des députations des départemens et de tous les corps armés avaient été appelées à Paris : la réunion eut lieu au Champ-de-Mars, où des travaux considérables avaient été exécutés pour placer et tenir à couvert, au besoin, les autorités, les membres des chambres et les diverses députations convoquées. Un trône, qui dominait les autres constructions, s'élevait devant le principal édifice de l'école militaire; des places étaient réservées pour les princes de la fa-

mille impériale et les grands dignitaires de l'empire. On put remarquer, dans les apprêts du Champ-de-Mai, que l'empereur s'était flatté de rappeler aux Français les fédérations des premières années de la révolution, et de retrouver cet élan unanime qui, cinq lustres plus tôt, avait rendu la nation supérieure aux dangers qui la menaçaient de toutes parts. Mais les temps étaient changés ; le souvenir de 1790 n'existait plus que dans la mémoire d'une génération vieillie. En vain les hommes de cinquante ans en avaient-ils entretenu leurs fils ; il n'est point de véritable enthousiasme puisé dans les traditions. Le but d'une cérémonie sur laquelle Napoléon comptait beaucoup, fut, si ce n'est manqué, du moins atteint imparfaitement : une partie du vaste amphithéâtre disposé dans l'intérieur du Champ-de-Mars resta vacante; c'était encore un effet de l'acte additionnel.

Placé sur son trône, l'Empereur fit entendre un discours animé où l'on remarqua les passages suivans : « Empereur, consul, soldat, « je tiens tout du peuple; dans la prospérité, « dans l'adversité, sur le champ de bataille, « au conseil, sur le trône, dans l'exil, la

« France a été l'objet unique de mes pensées « et de mes actions..... Français! ma volonté « est celle du peuple; mes droits sont les « siens; mon honneur, ma gloire, mon bon- « heur, ne peuvent être autres que l'honneur, « la gloire et le bonheur de la France ». Que de popularité dans ces paroles, tandis que le pouvoir absolu se montrait dans tous les actes du souverain.

La chambre des représentans se réunit le 3 juin pour nommer son président; aux discussions qui s'élevèrent dans cette réunion, Napoléon ne put méconnaître les germes d'une opposition qu'il redoutait, et la même séance vit, comme on va s'en convaincre, évanouir l'unique moyen qui pouvait l'aider à comprimer cette opposition.

Lucien, le seul des frères Bonaparte qui n'eût pu jusqu'alors soumettre son âme républicaine au régime impérial, s'était rapproché de l'Empereur, dès que celui-ci avait paru vouloir rendre enfin hommage aux droits de la nation; il avait été nommé député, et Napoléon espérait qu'il réunirait tous les suffrages pour la présidence. Cet espoir fut trompé; les représentans n'avaient point oublié le 18 bru-

maire; ils nommèrent le comte Lanjuinais. Lucien, improvisé prince français, se réfugia alors dans la chambre des Pairs (1), où siégèrent de droit Joseph, Louis et Jérôme (2). Ce corps, formé d'anciens nobles, de militaires, de savans, de magistrats, de commerçans, présentait une heureuse fusion d'intérêts, et tous les genres d'illustration s'y confondaient. Là, du moins, toutes les classes semblaient unies; mais les partis subsistaient dans les rangs ordinaires de la société.

L'Empereur fit, le 7 juin, l'ouverture de la

(1) Lucien n'avait point été reconnu prince de la famille impériale par les anciens statuts. Il ne pouvait en conséquence être considéré comme faisant partie de droit de la chambre des Pairs.

Mémoires du baron Fleury de Chaboulon, secrétaire de Napoléon, tom. 2, page 116.

(2) « Jérôme était un prodigue dont les débordemens « avaient été crians; il les avait poussés jusqu'au hideux « du libertinage. En mûrissant, Jérôme eût été propre à « gouverner. Je découvrais en lui de grandes espérances. « Au retour de l'île d'Elbe, il semblait d'ailleurs avoir « beaucoup gagné, et puis il existait un bon témoignage « en sa faveur, c'est l'amour qu'il avait pour sa femme. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

session; il annonça officiellement la guerre; on s'y attendait depuis long-temps. Son discours était sage, il fut unanimement applaudi. Les députations des deux chambres se rendirent peu de jours après aux-Tuileries: leurs adresses respiraient un patriotisme courageux et pur; Napoléon répondit avec franchise. Il renouvela, dans cette circonstance, la promesse d'améliorer les constitutions de l'empire, dès que la situation de la France le permettrait; mais il ne dissimula point qu'il avait besoin de toute sa puissance pour sauver la patrie..... « N'imitons pas, dit-il, l'exemple du « Bas-Empire, qui, pressé de tous côtés par les « Barbares, se rendit la risée de la postérité, « en s'occupant de discussions abstraites au « moment où le bélier brisait les portes de la « ville. » Cette citation ne convainquit pas les représentans de la nation; ils croyaient que le soin le plus pressant était d'asseoir la liberté publique sur de solides fondemens.... Ils avaient raison en principe; ils eurent tort dans l'application trop rigoureuse qu'ils firent de ce principe, sans s'arrêter à l'urgence du moment.

CHAPITRE VI.

CAMPAGNE DE 1815. COUP-D'ŒIL SUR L'ARMÉE.

Notre principale armée était réunie sur la frontière du Nord ; son quartier-général était à Lille. L'Empereur partit le 12 juin de Paris ; il arriva le 13 à Avesnes. Avant de décrire les malheureux évènemens militaires qui nous restent à retracer, nous ferons connaître les forces que la France réunissait à cette époque sur divers points : elles offraient un effectif de trois cent mille hommes ; mais il n'y avait que cent cinquante mille fantassins et trente-cinq mille chevaux en état d'entrer en campagne. La grande armée, à la tête de laquelle marchait Napoléon, se divisait en cinq corps d'infanterie et un corps de cavalerie ; elle présentait un total de cent mille combattans, y compris la garde impériale. La cavalerie, où l'on

avait incorporé beaucoup de jeunes soldats, ne s'élevait pas au-dessus de seize mille hommes. La seconde armée, destinée à défendre les débouchés de l'Italie, était forte de douze mille hommes; le maréchal Suchet la commandait. La troisième, placée sous les ordres du général Rapp, se composait de dix-huit mille hommes; elle devait protéger nos frontières de l'Alsace. La quatrième, dite de l'Ouest, était dirigée contre les rassemblemens de la Vendée : son effectif était de dix-sept mille combattans; le commandement en avait été confié au général Lamarque. Indépendamment de ces quatre armées, quatre corps d'observation se formaient à Béfort, à Marseille, à Toulouse, à Bordeaux, sous la direction des généraux Lecourbe, Brune (1), Decaen et Clausel. Nous devons ajouter que trois cent mille hommes de nouvelles levées pouvaient renforcer assez promptement les corps que nous venons d'énumérer.

(1) « Il avait montré la plus brillante bravoure et beau-
« coup de décision à la tête d'une brigade, et ne parais-
« sait pas propre à commander en chef.... Il a sauvé la
« Hollande. »

Nap. d'ap. Gourgaud et Montholon.

Les ennemis que nous avions à combattre immédiatement étaient les Prussiens et les Anglais, réunis en Belgique, sous les ordres du maréchal Blucher et de lord Wellington (1). Des contingens belges, hollandais, hanovriens, avaient été joints à ces deux armées, qui se disposaient à combiner leurs opérations ; tandis que le but principal de Napoléon paraissait être de les séparer. On sait que les Autrichiens étaient en ligne en Italie ; d'autres corps allaient passer le Rhin avec les troupes de la confédération. Les Russes s'avançaient à marche forcée.

Le commandement supérieur des corps de la grande armée avait d'abord été confié aux généraux Drouet, Reille, Vandamme, Gérard, Mouton ; le général Grouchy commandait la cavalerie. Depuis, l'Empereur réunit les corps Drouet et Reille sous les ordres

(1) « En 1815, la guerre des alliés aurait dû consister « à agir en masse et à ne s'engager dans aucune affaire « partielle. Rien n'était plus contraire à leur intérêt que « de commettre le succès de leur invasion en France dans « une bataille. »

Nap. d'ap. Montholon.

du maréchal Ney ; il plaça les corps Gérard et Vandamme sous l'autorité du général Grouchy. Le maréchal Soult remplissait les fonctions de major-général. L'armée se montrait dévouée à Napoléon ; l'esprit des chefs n'était pas aussi prononcé : il avait besoin d'être dépouillé, sur le champ de bataille, des molles habitudes contractées dans un repos absolu de quinze mois. Nos soldats se disposaient à combattre avec ardeur pour soutenir, pour élever encore, s'il était possible, l'honneur national (1)..... La plupart des généraux sentaient, plus ou moins vivement, qu'il *fallait* combattre pour conserver leur ancienne réputation.

(1) « Jamais le soldat français n'a montré plus de cou-
« rage, ni d'enthousiasme, ni de bonne volonté qu'en
« 1815. Il était plein du sentiment de sa supériorité sur
« tous les soldats de l'Europe. Sa confiance en moi était
« toute entière, mais il était ombrageux et méfiant envers
« ses autres chefs. Les trahisons de 1814 étaient toujours
« présentes à son esprit; tout mouvement qu'il ne com-
« prenait pas, l'inquiétait; il se croyait trahi. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

CHAPITRE VII.

BATAILLE DE LIGNY.

L'ARMÉE devait passer la Sambre le 14 juin; elle ne la passa que le 15. Le général B....., à qui Napoléon avait confié des fonctions de chef d'état-major et qui les avait acceptées, venait de porter à l'ennemi les détails de notre plan d'attaque. L'Empereur dut apporter quelques changemens à ce projet. Ce même jour le général prussien Ziéthen défendit un moment le passage de la Sambre; refoulé sur Charleroy, il ne put se maintenir dans cette ville, où le général Pajol, à la tête de la cavalerie légère, entra bientôt aux cris, répétés par les habitans, de *vive l'empereur*, *vive la France*. Parvenus à se rallier sur les hauteurs de Fleurus, les Prussiens nous présentèrent trois carrés qui se soutinrent quelque temps;

mais, chargés par les dragons de la garde et par ceux du général Excelmans, ils furent enfoncés. Trois ou quatre mille hommes, tués ou blessés, restèrent sur le champ de bataille; cinq pièces de canon et un drapeau tombèrent en notre pouvoir. Cette première victoire coûta à notre armée l'un de ses plus braves officiers : le général Letort, qui commandait les dragons de la garde, fut blessé mortellement.

Le lendemain, 16, les colonnes françaises débouchèrent dans les plaines de Fleurus. Blucher, avec quatre-vingt-dix mille hommes, occupait les hauteurs de Bry, de Sombref, et les villages de Ligny et de Saint-Amand. Les cent mille hommes que commandait Wellington étaient postés entre Ath, Nivelle, Jemmapes et Bruxelles.

A trois heures, l'Empereur fit attaquer simultanément Ligny, par le général Gérard, Saint-Amand, par le général Vandamme, et la position de Sombref, par le général Grouchy. Pendant ces mouvemens, le maréchal Ney se portait sur les Quatre-Bras, d'où il devait facilement chasser les Anglais, et retomber ensuite sur les derrières des Prussiens. Saint-Amand fut enlevé rapidement; à Sombref,

nous combattions avec avantage; mais l'ennemi défendit Ligny avec un rare acharnement : sept fois ce village fut pris et repris... Cependant de la possession de ce poste dépendait le succès de la journée. L'Empereur envoyait recommander, à tout instant, au maréchal Ney de hâter le mouvement qui devait envelopper la droite des Prussiens, en nous rendant maîtres des Quatre-Bras. « Le sort de la France, lui faisait-il dire, était entre ses mains ». Le maréchal persista à croire qu'il avait toute l'armée anglaise sur les bras, quand réellement il n'avait alors à combattre qu'une avant-garde... Lassé d'attendre, Napoléon envoya directement au premier corps l'ordre de se porter sur la droite des Prussiens; le général Drouet s'ébranla; mais, pressé de terminer l'horrible carnage de Ligny, l'Empereur fit donner sur-le-champ le général Girard, avec cinq mille hommes, que soutint une charge des cuirassiers du général Milhaud ; l'ennemi fut enfoncé, et le champ de bataille nous resta.

Mais, durant les dix ou douze heures d'hésitation du maréchal Ney, les Anglais s'étaient renforcés beaucoup aux Quatre-Bras; les charges, d'abord heureuses, des huitième et on-

zième de cuirassiers, furent bientôt arrêtées par de l'infanterie anglaise embusquée dans le bois de Bossio... Un *sauve qui peut!* se fait entendre; toutefois il s'arrête à une brave division commandée par le général Foy (1). Ney veut appeler le premier corps laissé en arrière; mais on sait que Napoléon a fait parvenir directement au général Drouet l'ordre de le rejoindre; il est en marche.... Le maréchal lui fait ordonner de revenir, nonobstant la volonté même de l'Empereur; le général obéit, mais inutilement. Il était neuf heures du soir, et les Anglais réunissaient en ce moment cinquante mille hommes aux Quatre-Bras.

Des flots de sang avaient coulé sur toute la ligne : le ravin de Ligny était comblé de cadavres français et prussiens ; les corps des Ecossais et de nos cuirassiers encombraient la lisière du bois de Bossio; et des monceaux de morts couvraient la position des Quatre-Bras.

(1) « C'était un général qui semblait devoir s'élever. « C'était les destinées de l'avenir, enfin un de mes nou- « veaux maréchaux. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

Les flammes achevaient de dévorer les villages de Saint-Amand et de Ligny. Cette sanglante bataille pouvait être décisive; le maréchal Ney en avait compromis le résultat. Elle servit du moins à séparer l'armée prussienne de l'armée anglaise. L'ennemi perdit trente mille hommes dans cette journée: les Prussiens seuls en eurent vingt-cinq mille de tués ou blessés. Le prince de Brunswick et plusieurs généraux restèrent sur le champ de bataille. Le feld-maréchal Blucher avait été foulé aux pieds des chevaux de nos cuirassiers; on ne conçoit pas comment il leur échappa. Quarante canons et quelques drapeaux furent enlevés aux alliés; nous leur fîmes peu de prisonniers. La victoire de Ligny ne nous coûta pas moins de quinze mille hommes, tués ou mis hors de combat. Parmi les premiers on reconnut le brave général Girard.... Il expira en demandant *des cartouches et des Prussiens*. Le prince Jérôme fut blessé; il l'avait été aussi la surveille au passage de la Sambre.

Dans la journée du 17, l'Empereur disposa son armée en deux colonnes : l'une, forte de soixante-cinq mille hommes, dont il se réserva le commandement; l'autre, composée de

trente-six mille combattans, et qui fut placée sous les ordres de Grouchy, élevé à la dignité de maréchal d'empire. La première s'attacha aux pas de Wellington; la seconde était destinée à poursuivre Blucher: elle devait surtout s'opposer à ce qu'il se réunît de nouveau au général anglais.... A la réussite de cette dernière partie des instructions du maréchal Grouchy, tenait évidemment le succès de la campagne. L'armée impériale poussa son artillerie légère et des lanciers jusqu'à l'entrée de la forêt de Soigne, où Wellington prit position. Le corps détaché contre les Prussiens ne dépassa pas Jemmapes.

La nuit du 17 au 18 fut affreuse; la pluie tomba sans discontinuité et à torrens. Nos troupes, déjà si fatiguées par la lutte sanglante de la surveille, eurent encore à souffrir dans leurs bivouacs, où il fut impossible d'entretenir du feu. Pour comble de malheur, le soldat manquait de vivres, non pas, comme l'ont assuré quelques écrivains, parce que la trahison aurait empêché l'arrivée des convois, mais parce que l'Empereur lui-même avait expressément ordonné de laisser les équipages au-delà de la Sambre. On sait qu'en général Napoléon

s'inquiétait peu des approvisionnemens : il voulait amener chaque soldat français à porter avec lui ses vivres, comme jadis le soldat romain ; peut-être préluda-t-il en 1815 à cette innovation. Toutefois, il nous semble plus naturel de penser que, se proposant de tomber à l'improviste sur l'ennemi, afin de parvenir plus sûrement à séparer les Anglais des Prussiens, l'Empereur, avant de franchir notre frontière, jugea qu'il était prudent de se défaire d'un matériel embarrassant, qui ne pouvait que ralentir sa marche. Il ne devait pas s'attendre d'ailleurs, à voir son armée manquer du nécessaire dans le pays fertile qu'elle allait traverser ; et de fait nos troupes ne furent privées de vivres, que parce qu'on ne leur laissa pas le temps de s'en procurer. Voilà la vérité quant aux subsistances ; mais nous ne prétendons pas soutenir que la trahison n'ait pas été, sous d'autres rapports, l'auxiliaire de l'ennemi.

CHAPITRE VIII.

BATAILLE DE WATERLOO.

Tout portait à croire que Wellington, séparé des Prussiens, et connaissant la marche de Grouchy, ne tiendrait pas dans la position qu'il avait choisie le 17 sur la lisière de la forêt de Soigne ; cependant, le 18, à la pointe du jour, l'ennemi fut retrouvé dans cette même position. Blucher, que n'avait pu joindre Grouchy (1), avait réussi à se mettre en com-

(1) « J'aurais gagné la bataille de Waterloo sans lui, « non pas qu'il ait agi dans l'intention de me trahir; mais « il y avait chez lui défaut d'énergie. C'est de la part de « quelques membres de son état-major, qu'il y a eu tra- « hison... Ses manœuvres inouïes, au lieu de me garantir « une victoire certaine, ont, avec celles de Ney, con- « sommé ma perte.... »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Meara.

munication avec le général anglais ; il lui avait promis de faire une puissante diversion sur notre droite le plus tôt possible, mais certainement avant la fin de la journée (1). Cependant l'Empereur, confiant dans l'intelligence de son lieutenant, ne soupçonnait pas même que cette diversion pût s'opérer ; il fit reconnaître la position des Anglais, ne s'étonna point des dispositions formidables qu'ils présentaient, et se prépara pour le combat. Napoléon envoya prévenir, avant tout, Grouchy de l'attaque qu'il méditait ; il lui recommandait encore de se hâter et de combiner sans délai ses opérations avec celles de la grande armée. L'Empereur, afin de donner à ce maréchal le temps d'achever son mouvement, réunit ses généraux, et permit à chacun d'émettre son avis sur le projet d'attaque. Beaucoup d'opinions se croisèrent dans cette réunion ; mais personne ne

(1) « Blucher, qui avait échappé à Grouchy, s'était mis en communication par Ohaim avec Wellington, et lui promit de faire une diversion sur sa droite. Ce dernier, qui avait préparé sa retraite, resta. »

Mémoires du baron Fleury de Chaboulon, secrétaire de Napoléon, tome 2, page 171.

songea à l'intervention possible des Prussiens. Enfin, après avoir reconnu lui-même les Anglais, Napoléon fit attaquer leur front; il était alors à-peu-près midi.

Lord Wellington avait adossé le centre de son armée au village de Mont-Saint-Jean; sa droite était appuyée à Hougoumont, sa gauche l'était à la Haie-Sainte; ses deux ailes se prolongeaient jusqu'au-delà des hameaux de Terre-la-haye et de Merkebraine. Dans cette position, quatre-vingt-dix mille combattans et une immense artillerie étaient encore protégés par des haies, des ravins et des bois.

Notre armée fut disposée ainsi : le général Reille, avec le deuxième corps, fit face aux bois qui environnent Hougoumont; le général Drouet, commandant le premier corps, prit position devant la Haie-Sainte; le sixième corps, destiné à lier ses mouvemens avec ceux de Grouchy, se dirigea vers notre extrême droite; il était commandé par le général Mouton; la cavalerie légère et les cuirassiers se rangèrent en seconde ligne derrière les premier et deuxième corps; la garde impériale, infanterie et cavalerie, formant la réserve, prit position sur les hauteurs de Planchenois.

Le quartier impérial se plaça sur une éminence près de la ferme de Belle-Alliance.

L'Empereur, ayant donné le signal du combat, le prince Jérôme attaqua la position de Hougoumont. On a vu que sur ce point, l'ennemi était protégé par des bois et par les accidens du terrein; ces obstacles ne suspendirent pas l'impétuosité de nos soldats; ils bravèrent également les feux vivement soutenus d'une artillerie masquée. Le bois avait été pris et repris plusieurs fois, lorsque la division Foy se précipita sur l'ennemi, qui nous abandonna enfin ce poste, qu'il avait vaillamment défendu..... Les braves Ecossais combattaient sur ce point. En ce moment, une dépêche interceptée apprit à l'Empereur que Bulow, avec trente mille Prussiens, se trouvait à une petite distance du champ de bataille; il était une heure. Napoléon, toujours rassuré par la marche de Grouchy, s'inquiéta peu de cette proximité; il ordonna cependant à la division Domont et à la cavalerie du général Suberwick, de se porter au-devant des Prussiens. Par cette disposition, l'armée impériale se trouvait réduite à moins de cinquante-sept mille hommes.

L'ennemi résistait dans les positions de la

Haie-Sainte et de Mont-Saint-Jean ; le maréchal Ney y envoie un corps nombreux d'infanterie, que soutiennent quatre-vingts pièces de canon : même impétuosité dans le mouvement offensif de nos soldats ; même ardeur dans la défense des Anglais. Enfin, l'ennemi est chassé successivement de plusieurs positions ; nos troupes abordent la Haie-Sainte et le Mont-Saint-Jean ; elles s'en emparent aux cris de *vive l'Empereur!* Toutefois une brigade du général Alix, envoyée par le général Drouet pour soutenir notre avantage sur ce point, est enfoncée par la cavalerie anglaise ; alors les cuirassiers du général Milhaud partent et font un horrible carnage de la cavalerie ennemie ; mais ils sont eux-mêmes ramenés par une nouvelle division anglaise, et la formidable artillerie qui la soutient. Lancée au galop, notre cavalerie légère rappelle les succès sous nos drapeaux..... La charge devient générale ; les Anglais sont rompus, culbutés. Le désordre se manifeste dans leurs rangs ; il existe déjà depuis long-temps sur leurs derrières ; la forêt de Soigne est remplie de fuyards.....

Tel était l'état des choses, lorsque les deux armées apprirent que Bulow venait d'entrer

en ligne (1). L'Empereur, qui avait ordonné à sa garde de prendre possession du terrein conquis par les premier et deuxième corps, suspend ce mouvement. Le maréchal Ney reçoit l'ordre de se maintenir sur le plateau, jusqu'à ce que Napoléon ait appris positivement ce qui se passe à la droite. Enhardi par l'hésitation que ce contre-ordre a laissé remarquer dans nos manœuvres, et par la certitude du concours des Prussiens, Wellington reprend l'offensive. Cependant, Ney charge avec emportement à la tête des cuirassiers Milhaud et de la cavalerie légère, et s'établit sur le point le plus élevé de Mont-Saint-Jean. Mais le général anglais lance à-la-fois sur nos rangs son infanterie et sa cavalerie; les cuirassiers du général Kellermann se précipitent pour dégager notre première ligne; les grenadiers et les chasseurs à cheval de la garde les suivent par un entraînement dont il est impossible d'arrêter l'effet.

(1) « Ah ! que Wellington doit un beau cierge au vieux « Blucher ; sans celui-là, je ne sais pas où serait *sa* « *Grâce,* comme on l'appelle ; mais, moi, bien sûre- « ment, je ne serais pas ici (Sainte-Hélène.) »

Nap. d'ap. Las-Cases.

Une horrible mêlée s'engage de nouveau sur toute la ligne ; plusieurs batteries ennemies sont renversées ; des drapeaux sont enlevés par nos soldats ; quatre régimens anglais disparaissent en un instant. Malheureusement l'élite de notre cavalerie périt aussi, dans cette terrible mêlée ; nos réserves étaient affaiblies de quatre mille hommes ; la victoire pouvait nous échapper ; il fallait la fixer par un coup imprévu. L'empereur ordonne au général Reille de se jeter avec toutes ses forces sur la droite de l'ennemi ; lui-même, avec l'infanterie et l'artillerie de sa garde, va se porter sur le front des Anglais..... Mais notre cavalerie est repoussée de Mont-Saint-Jean, et au moment où Ney arrive avec quatre bataillons de la jeune garde sur le plateau si chèrement disputé, nos cuirassiers allaient l'abandonner..... En ce même instant, abusé par une fusillade qu'il entend sur la gauche de l'ennemi, l'Empereur s'écrie : « Ah ! voilà Grouchy,... la victoire est à nous. » A ces mots, tout se ranime ; nos soldats semblent pénétrés de la nécessité de faire un effort surnaturel ; les blessés même se relèvent et prennent part au combat. Le choc de la vieille garde, de cette élite si long-temps inscrite dans

les fastes de la guerre, allait sans doute fixer la victoire sous les aigles françaises, si trop d'impétuosité n'eût pas apporté trop de désordre dans nos bataillons : ils se précipitent en tumulte sur les batteries anglaises ; rien ne résiste à leur valeur furieuse; mais leurs rangs, ouverts de toutes parts, sont bientôt rompus par la cavalerie ennemie, détachée tout-à-coup sur les flancs de ces colonnes ; elles se replient.... l'instant de nos désastres est arrivé.... Ziéthen, avec trente mille Prussiens, paraît et accable l'armée impériale d'un redoutable renfort. La Haie-Sainte nous est enlevée ; une retraite tumultueuse et dont la nuit augmente encore le désavantage, s'opère à notre gauche et à notre centre ; notre droite qui, depuis long-temps lutte sans munitions contre Bulow, se débande à son tour..... Sur tous les points, la cavalerie des alliés se fait jour à travers les rangs français ; toutes les positions avantageuses nous sont reprises..... L'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, entraînées pêle-mêle, n'offrent plus qu'une masse confuse et sanglante, que la mort éclaircit avec une effrayante rapidité. En vain les aides-de-camp de l'Empereur essaient de rallier les troupes ; en vain Napoléon lui-

même, l'épée à la main, fait tonner sa voix au milieu de la foule..... Ses accens ne sont plus entendus.

Cependant la réserve que l'Empereur allait conduire à l'ennemi sous des auspices plus heureux, s'est formée en carrés; hélas! que peuvent huit bataillons contre cent trente mille hommes..... ils succombent avec héroïsme.... Un seul bataillon, enveloppé, foudroyé dans toutes les directions, n'a pas été rompu. Cambronne commande cette colonne de granit, Napoléon va se retirer dans son immortel carré; Ney, Soult, Drouot, Bertrand, Corbineau, Flahaut, Labédoyère, Gourgaud, forment un dernier rempart autour de l'Empereur,..... lui-même commandera le feu. Nouveau Léonidas, il veut mourir parmi ces nouveaux Spartiates.... Ses généraux l'entraînent au nom de la France, à laquelle il se doit encore. Mais Cambronne et ses grenadiers n'ont pas cessé de résister..... Devant eux s'élève une redoute des ennemis qu'ils viennent d'immoler..... « Rendez-vous, braves Fran« çais, » leur crient les soldats anglais, qui les admirent en les combattant..... « Non, répond Cambronne, *la garde meurt et ne se rend pas!*.....

Aucun de ces braves ne se rendit; pas un seul ne resta debout (1).

L'armée anglaise doit trouver ici l'éloge que lui mérita, non-seulement la valeur qu'elle déploya long-temps sans succès dans cette journée funeste aux armes françaises, mais encore la générosité qu'elle montra lorsque la victoire revola dans ses rangs. Quant aux Prussiens, ils attirèrent sur eux la honte et le mépris, au moment où ils ne devaient recueillir que l'honneur d'un succès qui leur était dû. On les vit, dans leur rage insatiable, frapper des Français désarmés et dont le sang coulait déjà. Des guerriers pour échapper au sort que la férocité prussienne leur réservait, se rendirent le triste service de se fusiller entre eux. Un officier de cuirassiers blessé dit en voyant arriver ces assassins: « Ils n'auront ni mon cheval ni moi », et deux coups de pistolet enlevèrent en effet, cette double capture aux Prussiens, étonnés, sans être attendris.... Mais, malgré ces massacres

(1) « Les vieux grenadiers et les chasseurs, modèles de « l'armée dans tant de campagnes, se couvrirent d'une « gloire nouvelle sur les champs de Waterloo. »

Nap. d'ap. Montholon.

révoltans, dont l'histoire offre peu d'exemple, il reste assez des vétérans de la grande armée pour signaler à la postérité les infidèles alliés de Riga et les bourreaux de Waterloo.

Ainsi se termina cette bataille qui, de quelque côté que s'arrêtât la victoire, devait fixer les destinées de la France; nous triomphions malgré l'arrivée des Prussiens, si le brave, mais trop impétueux maréchal Ney, eût conservé l'ordre dans ses rangs, à la dernière charge qu'il fit sur le plateau de Mont-Saint-Jean; les huit bataillons de vieille garde conduits par l'Empereur pouvaient annuler l'effet de l'intervention du général Ziéthen, et, après avoir rompu sans retour les Anglais, culbutés tant de fois, retomber sur Bulow qui, avant la catastrophe du centre, combattait sans trop d'avantage contre notre droite... Qu'aurait-ce donc été si le mouvement de Grouchy eût rempli l'attente de l'Empereur? Mais ce général, au moment où son armée devait porter des coups décisifs à Waterloo, était à trois lieues de ce champ de carnage. Dans la journée, les ordres de Napoléon ne lui étaient pas parvenus; il marchait sur Wavres. Cependant, la vive canonnade qu'il entendait à sa gauche eût dû le

décider à se porter de ce côté. « Ne sentez-« vous pas, lui disait le général Excelmans, « que le canon fait trembler la terre sous vos « pas : marchons droit au lieu où l'on se bat. » Ce conseil ne décida point le maréchal à changer sa direction. A sept heures seulement, les dépêches de l'Empereur lui parvinrent, sur-le-champ, il passa la Dyle au pont de Lymale; mais la nuit était venue, le canon de Waterloo avait cessé... (1)

La bataille du 18 juin, où Wellington (2)

(1) « Singulière campagne! où, dans moins d'une se-« maine, j'ai vu trois fois s'échapper de mes mains le triom-« phe assuré de la France, et la fixation de ses destinées.... « Singulière défaite où malgré la plus horrible catastro-« phe, la gloire du vaincu n'a point souffert, ni celle du « vainqueur augmenté; la mémoire de l'un survivra à sa « destruction; la mémoire de l'autre s'ensevelira peut-« être dans son triomphe. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

(2) « C'est un homme de peu d'esprit, sans générosité « et sans grandeur d'âme. Il ne saurait lier deux idées « ensemble. Wellington est le bourreau des hommes « dans les sièges. Il n'a qu'un talent spécial; il y excelle « peut-être, mais il n'a point de création; la fortune a « plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle. Marlborough, « tout en gagnant des batailles, maniait les cabinets et

recueillit la gloire d'un succès auquel ses dispositions ne contribuèrent en rien, coûta à la France dix-huit mille hommes, tués ou blessés et huit mille prisonniers. Une nombreuse artillerie resta au pouvoir de l'ennemi; et plusieurs aigles, arrachées sur le champ de bataille de la main glacée des braves, morts en les défendant, furent, pour les alliés, les tro-

« subjuguait les hommes; Wellington n'a su que se mettre « à la suite des vues et des plans de Castelreagh.... Comme « général, son plan de la bataille de Waterloo n'indiquait « pas de talens. Il déploya, sans doute, beaucoup de « courage et de persévérance; mais il perd un peu de son « mérite, lorsque l'on considère qu'il n'avait aucun moyen « de retraite, et que s'il eût cherché à l'effectuer, il n'au- « rait pas sauvé un seul homme de son armée. Il dut le « gain de la bataille d'abord à la fermeté de ses troupes, « car les Anglais s'y sont battus avec le plus grand « acharnement et le plus grand courage; ensuite à l'armée « de Blucher, à qui on devrait plutôt attribuer la vic- « toire qu'au duc, parce qu'il a déployé plus de talent « comme général. Battu la veille, il avait rassemblé ses « troupes, qu'il reconduisit au combat le lendemain..... « Au mépris d'une capitulation solennelle, Wellington a « laissé périr Ney, avec lequel il s'était vu souvent sur le « champ de bataille. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Meara.

phères chèrement payés de cette journée.... L'armée combinée vit disparaître plus de cinquante mille hommes de ses rangs. On a parlé d'émissaires lancés dans les colonnes françaises pour y porter le trouble, l'effroi et le découragement; quelques doutes se sont élevés sur la fidélité des officiers expédiés par l'Empereur au maréchal Grouchy; enfin des transfuges, sur lesquels plane aujourd'hui une faveur peu méritée, passèrent à Waterloo dans les rang ennemis.... La proximité de Gand donna lieu à des présomptions; mais ces menées, qui ont pu hâter les désastres du 18 juin, sont encore environnées d'un voile épais.

Un grand nombre de nos blessés, que la nuit avait soustraits à la férocité des Prussiens, furent recueillis par les habitans : les Belges avaient été Français; nous avions trouvé en eux d'excellens frères d'armes; ils nous montrèrent, dans cette circonstance, des ennemis généreux et compatissans.

CHAPITRE IX.

DEUXIÈME ABDICATION DE NAPOLÉON.

Napoléon, accompagné de ses aides-de-camp et de quelques officiers de sa suite, arriva le 19 à Philippeville, où il s'arrêta quelques heures chez le général Cassagne, gouverneur de cette place et l'un des valeureux officiers de la vieille armée d'Italie; il expédia de là l'ordre aux généraux Rapp, Lecourbe et Lamarque de se porter à marches forcées sur Paris. Dès Charleroy, il avait ordonné aux généraux des divers corps de se rallier, le plus tôt possible sur Avesnes, Philippeville et Laon. Ces dispositions faites, l'Empereur, dont nous n'essayerons pas de peindre l'affliction, se rendit à Paris (1). Il voulait rester à l'armée; ses gé-

(1) L'ennemi avait déjà des coureurs du côté de Philippeville et de Mariembourg. Napoléon monta avec le

néraux le détournèrent de ce projet. « Eh bien, « puisque vous le voulez, dit-il, j'irai à Paris ; « mais je suis persuadé que vous me faites « faire une sottise; ma vraie place est ici ». Napoléon avait raison.

Quelques instans avant l'arrivée de l'Empereur, la capitale se réjouissait encore des victoires obtenues sur plusieurs points : cent-un coups de canon avaient annoncé aux Parisiens la victoire Ligny. D'un autre côté, le maréchal Suchet avait enlevé Mont-Mélian aux Piémontais, et les chassait de la vallée du Mont-Cenis. Enfin, les généraux Lamarque et Travot achevaient de soumettre la Vendée : le jeune Laroche-Jacquelin avait été tué (1). Bientôt, aux transports d'allégresse que ces avantages avaient excités, succèdent des bruits sinistres, que le retour inattendu de l'Empereur vient appuyer.... Le bulletin a paru; les cabinets de

général Bertrand dans une calèche (empruntée au général Cassagne), et se rendit à Paris.. Ce fut ainsi que Charles XII échappa à ses vainqueurs, après la bataille de Pultava.

Mémoire du baron Fleury de Chaboulon, secrétaire de Napoléon, tome 2, page 197.

(1) Le 11 juin.

lecture sont assiégés; la terrible nouvelle est connue.... Au sourire au moins inopportun d'un certain nombre de personnes, on a pu reconnaître le danger imminent de l'état.

Cependant, si quelques espérances se reportent sur la Chambre des représentans, on craint l'abus des discussions, le choc des partis, dans une circonstance où toutes les opinions doivent venir se fondre dans ce résumé: *Sauvons la patrie.* Un espoir plus calme s'arrête sur le palais de l'Elysée: les fortifications de Paris peuvent être promptement terminées; des forces considérables et fraîches sont attendues, un chef ayant la confiance de l'armée peut tout réparer.... Napoléon est encore le seul homme que désigne l'opinion.

Tandis que le conseil de l'Empereur, auquel les ministres avaient été appelés, reconnaissait que tout n'était pas perdu, si la nation et les chambres voulaient réunir leurs efforts à ceux du chef de l'état, la Chambre des représentans, cette chambre composée de tant d'élémens divers, parlait de sauver, par ses *efforts uniques*, cette liberté, cette indépendance nationale que plusieurs membres de l'assemblée étaient prêts à sacrifier. Un arrêté

où l'Empereur n'était pas même nommé venait d'être pris; le salut public, objet urgent de toute sage délibération d'une aussi grave époque, n'était pas mentionné davantage dans cet arrêté. L'intention seule d'investir les représentans de tout le pouvoir enlevé à Napoléon, paraissait avoir dominé la chambre... Le républicanisme de 93 se montrait à chaque ligne, et les royalistes avaient gardé le silence... Ils nous attendaient à l'anarchie. Les ministres, mandés par la chambre, se rendent dans son sein; Lucien est avec eux, il porte la parole, au nom de son frère : il annonce les désastres de Waterloo, parle des ressources que la France peu réunir pour les réparer, et promet de soumettre promptement des propositions que l'on rédige en ce moment. Les ministres sont ensuite entendus: l'un d'eux lit un message de l'Empereur, portant que MM. de Caulincourt, Carnot et Fouché sont nommés commissaires, pour traiter de la paix avec les alliés. Un profond silence suit cette lecture; le député Larivière l'interrompt : « Vous nous parlez de paix, minis-« tres de Napoléon, dit-il, quels nouveaux « moyens de communication avez-vous en vo-

« tre pouvoir?... Vous le savez comme nous, « c'est à Napoléon seul que l'Europe a déclaré « la guerre? Séparez-vous désormais la nation « de Napoléon? Pour moi, je le déclare, je « ne vois qu'un homme entre la paix et nous, « qu'il parle et la patrie est sauvée... » M. Larivière ne rendit pas son idée tout entière; mais les paroles qu'il prononça suffisaient pour démontrer que le congrès de Vienne et le conseil de Gand avaient leurs organes parmi les représentans du peuple Français. Le même jour, la chambre nomma une commission composée de MM. Lanjuinais, Lafayette, Dupont de l'Eure, Flaugergues et Grenier qui, de concert avec le conseil des ministres et une autre commission de pairs, composée de MM. Drouot, Dejean, Andréossy, Boissy-d'Anglas et Thibaudeau, s'occupa, sans désemparer, du salut de la France, jusqu'alors sacrifié aux discussions. Le travail parut, mais il ne répondit pas complètement au vœu bien prononcé de la chambre... L'abdication de l'Empereur n'était pas proposée... Napoléon, qui jugeait sainement de la marche des choses, prévint toute nouvelle demande à cet égard; il abdiqua en faveur de son fils. Les chambres

parurent accueillir ce sacrifice avec reconnaissance, avec admiration même; toutefois elles ne s'arrêtèrent pas un instant à la condition que l'Empereur y attachait : Napoléon II ne fut point proclamé. Tous les actes furent, au contraire, rédigés dans un sens tel, que l'Europe put considérer le trône de France comme vacant, et l'on reconnut le parti qui dominait, au choix qui fut fait de Fouché pour président de la commission de gouvernement, où siégèrent MM. Caulincourt, Quinette, Carnot et Grenier. Une seconde commission fut nommée en même temps pour entamer des négociations avec les alliés : ses membres étaient MM. de Lafayette, Pontecoulant, d'Argenson, Laforêt, Sébastiani et Benjamin-Constant (1).

(1) « La députation était ridicule et sa bonhomie sans « égale; mais, comme le disaient les Viennois à l'occasion « du prisonnier d'Olmutz, Lafayette laisse deux filles « qui protègeront sa mémoire : la déclaration des droits « et l'institution de la garde nationale. »

Nap. d'ap. Antomarchi.

CHAPITRE X.

ÉLAN DU PATRIOTISME DE NAPOLÉON. — SON DÉPART POUR ROCHEFORT.

Le 21, Napoléon se retira à la Malmaison; mais le président de la commission de gouvernement, ou plutôt le ministre du Roi, trouvait l'Empereur encore trop près de la capitale; lui-même songeait à s'en éloigner. Sa première idée fut de se rendre en Angleterre, et ce projet peut être regardé comme un hommage spontané rendu à la nation Anglaise, que l'Empereur estimait. Il prêta ensuite l'oreille à la proposition qu'on lui fit de passer aux Etats-Unis d'Amérique: un grand nombre de capitaines Américains, qui se trouvaient à Paris, lui offrirent leurs vaisseaux. Mais Napoléon repoussa tout moyen qui eût donné à son éloignement l'apparence d'une

fuite. Pressé, cependant, de prendre un parti, il se décida en faveur des États-Unis, et déclara qu'il était prêt à partir, avec sa famille, pour cette destination. La commission de gouvernement sembla se prêter à l'exécution de cette détermination : le ministre de la marine reçut l'ordre de faire préparer deux frégates pour être mises à la disposition de Napoléon, ainsi qu'il le demandait. Fouché savait que ces dispositions étaient sans conséquence : il savait qu'un sauf-conduit devait être demandé à lord Wellington, et qu'il ne serait pas accordé..... L'Empereur était déjà le prisonnier des Anglais.

Cependant, les alliés faisaient de rapides progrès sur le territoire Français. Nos troupes, privées du seul chef qui possédât leur confiance entière, ignorant pour quelle cause elles se battaient, et se défiant de la plupart des généraux qui les commandaient, ne portaient que des coups lents et mal assurés. Elles n'abandonnèrent pourtant pas sans résistance les positions qui couvrent la capitale; mais elles durent se replier successivement jusque sous les murs de Paris... L'Empereur, qui n'avait pas laissé échapper une seule expression

de regret sur la perte de son pouvoir, se plaignit vivement d'être éloigné du champ de bataille, où l'influence de son nom pouvait encore servir la France.... Jamais, peut-être, Napoléon ne se montra plus grand que dans ce moment; son âme tout entière paraissait être à la France, qui le délaissait... « L'ennemi est à « Compiègne, à Senlis, disait-il au général Be- « ker, à qui l'on avait confié sa garde, il sera « demain aux portes de Paris... Tout est perdu... « Dans ce cas *qu'on me fasse général.* Je vais « en faire la demande... Vous porterez ma « lettre; expliquez-leur que mon intention « n'est point de ressaisir le pouvoir; que je « veux battre l'ennemi; l'écraser, le forcer, « par la victoire, à donner un cours favorable « aux négociations; et ce grand point obtenu, « je poursuivrai ma route ». L'Empereur écrivit en effet à la commission de gouvernement; il lui représentait « Qu'en abdiquant, « il n'avait pas renoncé à la plus noble préro- « gative du citoyen, celle de défendre son « pays, et qu'il se regardait toujours comme « *le premier soldat* de sa patrie. » Ce beau mouvement de patriotisme échoua : Fouché osa supposer à Napoléon l'intention de *s'é-*

vader pendant l'absence du général Beker ; supposition digne des sentimens d'après-lesquels ce ministre se dirigeait alors. La commission répondit négativement au message de l'Empereur, malgré l'avis de Carnot.

Dans ces entrefaites, les Prussiens étaient arrivés sous les murs de Paris; l'Empereur pouvait être enlevé à la Malmaison : tout était en alarmes autour de lui; ses amis le pressaient de songer à sa sûreté. Il se fait apporter la carte, y marque la position des Prussiens, et dit en souriant : « En effet, je me suis laissé « tourner. » Le 29 juin, la commission de gouvernement pressa à son tour le départ de Napoléon, qui, le même jour, monta en voiture à cinq heures du soir. Sa suite se composait de MM. Bertrand, Montholon, Gourgaud, Savary, Lallemand frères, Las Cases, Planat, Resigny; la comtesse Bertrand accompagnait son époux; madame de Montholon voulut également s'attacher à la destinée hasardeuse du sien (1). L'Empereur coucha à Rambouillet, où il reçut un courrier le 30, à la pointe du

(1) « Le bon M. de Ségur, malgré son grand âge, m'a « fait offrir de me suivre. »

jour. Il ouvrit avec émotion les dépêches qu'on lui remettait, et s'écria douloureusement, après les avoir parcourues. « C'est fini! c'en « est fait de la France!... Partons. » Napoléon ne s'arrêta plus qu'à Rochefort.

CHAPITRE XI.

DEUXIÈME ENTRÉE DES ALLIÉS A PARIS. — NAPOLÉON S'ABANDONNE A LA GÉNÉROSITÉ ANGLAISE.

Nous n'affligerons pas nos lecteurs en leur présentant le tableau de tout ce qui se passa dans la capitale jusqu'au jour où Louis XVIII vint ressaisir le sceptre de ses aïeux, et fondre l'esprit de tous les partis dans une respectueuse soumission. Nous laissons à décider comment le maréchal Davoust, investi du commandement en chef de l'armée, souffrit l'audace d'un Ziethen, militaire inconnu, qu'un regard de Napoléon eût fait rentrer dans la poussière, et qui osa prétendre à faire déposer les armes à quatre-vingt mille Français. L'histoire justifiera sans doute l'étrange longanimité que la commission de gouvernement conserva en recevant la brutale dépêche de Blucher, de ce

feld-maréchal soldat, qui, ayant laissé battre à Versailles la moitié de son armée par un corps de six mille hommes, parlait de ses victoires, et menaçait d'un assaut et du pillage cette capitale à une petite distance de laquelle, en 1814, quelques bataillons arrêtèrent, forcèrent à la retraite cent mille combattans qu'il commandait. Espérons que le mystère d'une capitulation conclue sans combattre, et violée aussitôt que signée, peut s'éclaircir en faveur des Français qui l'acceptèrent; espérons qu'un jour on saura par quelle fatalité les généraux ne persistèrent pas dans la protestation qu'ils opposèrent d'abord à cette convention, et comment ils purent se décider à voir consommer l'humiliation de notre armée et la leur. Mais, ce qui ne sera jamais justifié, c'est la demande menaçante d'une contribution de deux cents millions, frappée sur la seule ville de Paris par l'un des chefs de cette armée qui ne venait combattre que Napoléon; c'est la spoliation de nos musées, de nos bibliothèques, au mépris de la convention même que les alliés venaient de signer; c'est l'attentat commis sur la nation entière, en chassant la commission de gouverne-

ment du lieu de ses séances; en séparant par la force la représentation nationale...

Tandis que la capitulation de Paris faisait passer sous les fourches caudines une armée qui brûlait de combattre, qui pouvait vaincre et que les alliés n'avaient pas osé attaquer, d'autres corps français conservaient le feu sacré de notre gloire militaire. En Alsace, le général Rapp, avec quatre mille deux cents hommes, tenait la campagne contre soixante mille Austro-Russes, leur tuait cinq mille hommes, et se renfermait dans Strasbourg, d'où il ne devait sortir qu'au nom d'un monarque français. Lecourbe, dans les Vosges et le Jura, opposait six mille fantassins, mille cavaliers et trente-six pièces de canon à cinquante mille ennemis: avec cette petite armée, presque entièrement composée de gardes nationales, ce brave général avait mis, en moins de dix-sept jours, vingt mille alliés hors de combat. L'armée de l'ouest, après avoir soumis la Vendée, s'avançait à marche forcée pour soutenir nos troupes réunies sous Paris, dont elle ne prévoyait pas l'humiliation. Le maréchal Suchet, dans le sud de la France, pouvait contenir encore long-temps les Autrichiens. Enfin,

toutes les garnisons de nos places fortes promettaient une longue résistance; elles ont tenu parole: la postérité la plus reculée saura que trois cents hommes, renfermés dans Lonwy, ne se rendirent qu'après trois mois à dix-huit mille Prussiens; et que l'intrépide Barbanègre (1) se défendit plus de deux mois dans Huningue, avec une garnison réduite à cinquante soldats. Telle était notre attitude militaire sur divers points, au mois de juillet 1815. A la même époque, la Bourgogne, l'Alsace, la Franche-Comté, levées en masse, n'attendaient que des ordres et des chefs pour soutenir l'indépendance nationale; mais la patrie n'avait plus que des bras; la volonté qui devait diriger ses efforts était asservie ou vendue.

Cependant Napoléon, rendu à Rochefort, y excitait le plus puissant intérêt; de toutes parts on venait le presser de se remettre à la tête de l'armée; des populations entières offraient de s'attacher à sa fortune. « Non, mes amis, di-« sait-il, il est trop tard, le mal est maintenant « sans remède; il n'est plus en mon pouvoir

(1) « L'intrépide Barbanègre a défendu Huningue d'une « manière digne de toute admiration. »

« de sauver la patrie ; une guerre civile serait « aujourd'hui sans objet et sans utilité. A moi « seul elle pourrait devenir avantageuse, en « ce qu'elle me procurerait le moyen d'obtenir « personnellement des conditions plus favo- « rables ; mais il me faudrait les acheter par « la perte inévitable de ce que la France pos- « sède de plus généreux et de plus magnanime ; « un tel résultat me ferait horreur. » Voilà cependant cet homme que ses ennemis ont accusé, vingt ans, de se baigner avec délices dans des flots de sang humain.

Les dispositions faites par Fouché, au nom de la commission de gouvernement, pour l'embarquement de Napoléon, étaient telles, que l'apparition des croisières anglaises sur les côtes de La Rochelle coïncida précisément avec l'arrivée de l'Empereur à Rochefort ; les frégates la *Saale* et la *Méduse*, qui devaient le transporter en Amérique, ne purent appareiller (1). Il descendit à l'île d'Aix. Le 11 juillet, l'Empereur envoya demander à l'amiral com-

(1) Le 8 juillet, Napoléon se rendit à bord de la frégate *la Saale* au moment même où Louis XVIII entra dans Paris : par une singularité assez remarquable, ce fut également le jour de la première entrée du Roi dans la

mandant la division anglaise, s'il était autorisé à lui laisser le libre passage: M. de Las-Cases, qui avait été chargé de cette mission, apporta une réponse vague, ambiguë; Napoléon n'en put rien conclure. Deux moyens s'offraient encore à lui pour échapper à une captivité que sa grande âme se refusait de prévoir: deux jeunes aspirans promettaient, sur leur tête, de le conduire à New-York, malgré la présence des vaisseaux ennemis; d'un autre côté, le capitaine d'un navire américain mouillé dans la rivière de Bordeaux, jurait de soustraire l'Empereur aux persécutions de ses ennemis, et de le transporter également aux Etats-Unis... Les malheureux sont accessibles aux conseils: on confirma Napoléon dans l'idée qu'il avait déjà émise de se confier à la *générosité anglaise;* et, le 15 au matin, il se rendit à bord du *Bellerophon*, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Joseph, mieux inspiré, profita des offres du capitaine américain, qui le conduisit, sans le moindre obstacle, à Boston.

capitale, que l'Empereur se rendit à bord du brick qui le conduisit à Porto-Ferrajo.

Mémoires du baron Fleury de Chaboulon, secrétaire de Napoléon, tome 2, page 400.

SIXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE PREMIER.

SIGNIFICATION DE L'EXIL DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE.

La plus grande erreur que Napoléon ait commise durant son règne, c'est d'avoir cru les princes arrivés au trône par la route facile de l'hérédité, pourvus nécessairement du caractère supérieur qui l'avait fait parvenir lui-même jusqu'à leur rang. Vainement l'expérience l'avait-elle averti plusieurs fois que les petites passions peuvent être le partage des souverains; il persista à les juger comme s'ils étaient pri-

vilégiés par la nature, en même temps qu'ils le sont par les lois de la société. Pénétré de cette opinion, Napoléon, en montant à bord du Bellerophon, écrivit au prince régent d'Angleterre la lettre suivante : « Altesse royale, « En butte aux factions qui divisent mon pays « et à l'inimitié des plus grandes puissances de « l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, « et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir « aux foyers du peuple britannique. Je me « mets sous la protection de ses lois, que je « réclame de Votre Altesse Royale, comme du « plus puissant, du plus constant et du plus « généreux de mes ennemis. NAPOLÉON. » Le général Gourgaud, chargé de porter cette lettre et de la remettre lui-même, devait assurer au prince que l'intention de l'Empereur était de vivre dans un coin de l'Angleterre, au sein de la plus profonde solitude, et sous le nom de *colonel Duroc*.

L'héritier présomptif de la couronne britannique (1) pouvait révéler honorablement

(1) « C'est à l'animosité des ministres de l'Angleterre « que je suis redevable de tout. Mais encore était-ce au « *prince régent* à s'en apercevoir, à intervenir, sous

son existence politique à l'Europe, en exerçant la plus facile des vertus, la générosité; il préféra de suivre les suggestions de la jalousie et de l'orgueil, en humiliant un héros.

Napoléon, pendant la traversée, ne paraissait nullement inquiet de son sort; il s'était livré lui-même à ses ennemis; on ne pouvait, à son avis, abuser d'un tel abandon; il ne craignait pas qu'on oubliât à ce point les lois sacrées de l'hospitalité. Quel fut son étonnement, lorsqu'à son arrivée dans la rade de Plymouth, on lui annonça qu'il ne lui était pas permis de mettre le pied sur le sol anglais. « C'est impossible, s'écria-t-il, le prince de « Galles ne laissera pas échapper l'occasion de « faire une action glorieuse. La manière dont « je serai traité en Angleterre, peut orner une « des plus belles pages de l'histoire. Tout mau- « vais traitement dont je pourrais être l'objet « serait contraire aux lois, et couvrirait le « gouvernement anglais de honte, maintenant « que je ne puis plus rien contre lui. » Telles

« peine d'être noté de fainéant, ou de protéger une vul- « gaire méchanceté. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

étaient les magnanimes illusions d'un homme qui ne songeait qu'à la postérité, tandis que ses adversaires se laissaient dominer par les plus petites passions de la terre. Napoléon dut enfin renoncer à tout espoir : on vint bientôt lui annoncer officiellement que les alliés le considéraient comme prisonnier de guerre, et qu'il serait renfermé à Sainte-Hélène. Il protesta solennellement contre cette détermination ; mais sa protestation n'arrêta pas un instant les dispositions qui se faisaient pour son exil. Voici ce morceau d'une éloquence digne des plus beaux jours de l'antiquité :

« Je proteste solennellement ici, à la face du « ciel et des hommes, contre la violation de mes « droits les plus sacrés, commise en disposant « par la force, de ma personne et de ma liberté. « Je suis venu librement à bord du *Belléro-* « *phon ;* je ne suis pas prisonnier ; je suis l'hôte « de l'Angleterre. Aussitôt assis à bord du « *Bellérophon*, je fus sur le foyer du peuple « britannique. Si le gouvernement anglais, en « donnant l'ordre au capitaine du *Belléro-* « *phon* de me recevoir ainsi que ma suite, n'a « voulu que tendre une embûche, il a forfait « à l'honneur et flétri son pavillon.

« Si cet acte se consommait, ce serait en « vain que les Anglais voudraient parler à « l'Europe de leur loyauté, de leurs lois et de « leur liberté. La foi britannique se trouverait « perdue dans l'hospitalité du *Bellérophon.* « J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un en- « nemi qui fit vingt ans la guerre au peuple « anglais, vint librement, dans son infortune, « chercher un asile sous ses lois. Quelle plus « éclatante preuve pouvait-il donner de son « estime et de sa confiance? Mais que répondit- « on en Angleterre à tant de magnanimité? On « feignit de tendre une main hospitalière à « cet ennemi ; et quand il se fut livré de « bonne foi, on l'immola. »

Hâtons-nous de dire que la nation anglaise désavoua hautement une insigne violation du droit des gens, dont le cabinet de Saint-James voulut en vain rejeter l'odieux sur le conseil des monarques coalisés : elle jugeait sainement la position de son gouvernement vis-à-vis de ces souverains, et savait que, si les ministres de la Grande-Bretagne n'eussent pas cédé, dans cette circonstance, à leur animosité particulière, rien n'aurait pu les décider à commettre un attentat dont toute la respon-

sabilité allait peser sur eux. Un parti considérable, qui eut des organes jusque dans le parlement, se prononça avec chaleur contre la détention de Napoléon; le peuple était indigné; une étincelle pouvait allumer le feu de la sédition dans plusieurs parties du royaume. On réclamait de toutes parts l'application de l'*habeas corpus* à l'homme que les Anglais devaient être fiers de recueillir; on fit même insinuer secrètement à Napoléon de se mettre sous l'égide de cette loi protectrice des étrangers, qui déjà pouvait être invoquée par lui, puisqu'il montait un vaisseau anglais. La fermentation que nous signalons allait devenir d'autant plus vive que l'honneur national était plus gravement compromis; elle détermina le ministère à précipiter les préparatifs du départ de l'Empereur..... On sait que, depuis longtemps, les ministres entendent l'honneur de la patrie autrement que les nations, et qu'ils s'inquiètent peu de se mettre d'accord avec elles sur ce point.

CHAPITRE II.

ADIEUX DE NAPOLÉON A LA FRANCE.—TRAVERSÉE.

Le *Bellérophon* avait été jugé hors d'état de faire la traversée de Sainte-Hélène ; on armait le *Northumberland*, sur lequel Napoléon devait être transféré. Pendant cet armement un concours immense affluait dans la rade de Plymouth : les Anglais de tous les âges, de toutes les conditions, voulaient voir, ne fût-ce que l'espace d'une seconde, l'homme du siècle, le prince qui avait vu dix rois parmi ses courtisans; celui de qui l'épée avait soumis tous les peuples, un seul excepté, et qui soumettait alors cette nation échappée à sa puissance par l'ascendant irrésistible de sa renommée. Des milliers d'embarcations entouraient sans cesse le *Bellérophon* ; vainement les officiers de la marine exécutaient-ils avec une

excessive rigueur l'ordre qu'ils avaient reçu de s'opposer à cette affluence; les yachts, les barques, les canots se pressaient tellement autour du vaisseau, que, durant plusieurs jours, l'équipage ne put apercevoir la mer.

Enfin, le 7 août 1815, Napoléon monta à bord du *Northumberland*; on leva l'ancre à l'instant, et l'Empereur se sépara avec la plus vive émotion de quelques serviteurs dévoués, auxquels le cabinet britannique refusait l'autorisation de s'exiler. De ce nombre étaient le général Savary, duc de Rovigo (1), et les deux généraux Lallemand. Ainsi le ministère anglais, non content de resserrer le cercle des consolations de son prisonnier, faisait, par une violation jusqu'alors inconnue des lois de l'humanité, la part d'une vindicte étrangère..... L'imagination se révolte au souvenir de semblables traits.

Lorsque le vaisseau fut arrivé à la hauteur du cap de la Hogue, on montra à Napoléon les côtes de la France; « Adieu, dit-il d'un

(1) « Ce n'est pas un méchant homme; au contraire, il « a un excellent cœur, et c'est un brave soldat. »

Nap. d'ap. O'Meara.

« accent profondément ému, adieu, terre des « braves, adieu, chère France ! quelques traî- « tres de moins, et tu serais encore la grande « nation, la maîtresse de l'univers. » L'Empereur avait salué pour la dernière fois cette terre regrettée, dont l'immense Océan allait le séparer à jamais.

La journée de Napoléon, à bord du *Northumberland*, était répartie avec une sorte d'uniformité : il passait ordinairement la matinée dans sa chambre, où M. de Las-Cases, ou l'un de ses généraux écrivait sous sa dictée. L'Empereur et ses fidèles compagnons se rendaient à l'heure du dîner auprès de l'amiral, qui faisait, avec beaucoup de grâce, les honneurs de sa table ; Napoléon y occupait la première place. Le ministère anglais avait poussé la précaution jusqu'à prescrire à l'amiral d'être très économe d'égards envers le *général Bonaparte ;* mais le caractère naturellement généreux du gentilhomme anglais n'avait pu se plier à ce pitoyable système de dénigrement. Napoléon fut traité à bord du *Northumberland* avec distinction, on pourrait même dire avec vénération, par les officiers supérieurs qui se trouvaient habituellement auprès de

lui ; quant à ceux qui l'approchaient plus rarement, il était pour eux l'objet d'un véritable culte. Après le dîner, l'Empereur se rendait sur le pont, où, souvent, il passait deux heures, appuyé sur un canon qu'il avait adopté, et que les jeunes aspirans nommèrent, par cette raison, *le canon de l'Empereur*. Le soir, Napoléon tenait une demi-heure les cartes d'une partie de vingt-un ; il se retirait ensuite dans son appartement.

CHAPITRE III.

DÉBARQUEMENT A SAINTE-HÉLÈNE.

Le 17 octobre 1815, les gabiers crient *terre:* Sainte-Hélène est en vue... L'Empereur mesure silencieusement les masses colossales de rochers qui s'élèvent devant lui; il a reconnu l'enceinte de sa prison... Le lendemain, il touche cette terre d'exil à laquelle doivent se mêler, un jour, les débris de sa dépouille mortelle (1).

(1) « Les malheurs ont aussi leur héroïsme et leur « gloire.... L'adversité manquait à ma carrière. Si je « fusse mort sur le trône, dans les nuages de ma toute- « puissance, je serais demeuré un problème pour bien « des gens; aujourd'hui, grâce à mon malheur, on « pourra me juger à nu. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

Napoléon passa les deux premiers mois de sa captivité dans un pavillon dépendant de la maison de M. Balcombe, bon et sensible Anglais, de qui la famille eut pour l'illustre prisonnier tous les égards que permit la surveillance sévère, mais mesurée du gouverneur. C'était alors l'amiral sir George Cockburn (1). L'appartement cédé par l'honnête insulaire se composait d'une seule chambre et d'un grenier. Pour rendre la première de ces pièces tenable, il fallut calfeutrer, comme on put, l'unique croisée qui s'y trouvait, et à travers la fermeture de laquelle le vent et la pluie pénétraient. Ce lieu, où Napoléon fit établir son lit de camp, fut, tout à-la-fois, la chambre à coucher, le salon, la salle à manger et le cabinet de travail (2). M. de Las Cases et son

(1) « C'est un homme savant dans sa profession; loin « d'avoir un mauvais cœur, je le crois capable d'une ac- « tion généreuse; mais il est brusque, colère, vain, im- « patient et capricieux; ne consultant jamais personne, « jaloux de son autorité, s'inquiétant fort peu de quelle « manière il l'exerce, et quelquefois violent sans dignité. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

(2) « Nouveau Prométhée, je suis cloué à un roc, où « un vautour me ronge! Oui, j'avais dérobé le feu du

fils occupèrent le grenier; le valet-de-chambre de service, enveloppé dans son manteau, couchait sur le carreau, dans la chambre même de l'Empereur. Après soixante et quelques jours, le prisonnier prit possession de Longwood, habitation un peu moins resserrée que l'incommode pavillon dont nous venons de parler, mais où l'appareil odieux d'une surveillance toujours croissante, fit regretter à Napoléon le galetas qu'il avait primitivement habité.

Un aperçu topographique de Sainte-Hélène ne sera point étranger à notre sujet (1); nos lecteurs trouveront encore là le calcul de la politique du cabinet de Saint-James. Nous citons textuellement des détails tirés du Mémorial de Sainte-Hélène, et qui joignent au mérite de l'exactitude celui de la précision. « Le

« ciel pour en doter la France; le feu est remonté à sa « source, et me voilà. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

(1) « Tout est gradation dans ce monde; l'île d'Elbe, « trouvée si mauvaise il y a un an, est un lieu de délices « comparé à Sainte-Hélène. Quant à Sainte-Hélène, elle « peut défier tous les regrets à venir. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

« sol de l'île est formé de mamelons de mon-
« tagnes qui s'élèvent les uns au-dessus des
« autres, et dont la plus haute sommité est à
« six cents pieds au-dessus du niveau de l'O-
« céan. Ces mamelons sont séparés par des
« ravins étroits et profonds, dont la base est
« souvent au niveau de la mer. Ainsi, en se
« promenant à cheval, on éprouve, chaque
« demi-heure, une température différente :
« On est exposé au fond des ravins aux feux
« brûlans de la zône torride; arrivé à l'ouver-
« ture d'un rocher, transpirant par tous les
« pores, on est brusquement saisi par un vent
« vif et froid, qui souffle des montagnes, et
« dont l'action, combinée avec l'humidité qui
« l'accompagne, ferme les pores par une ra-
« pide contraction, et repousse le sang dans
« l'intérieur. Les pluies sont abondantes et
« presque continuelles; le moindre rhume
« a souvent les plus funestes conséquences.
« *La population n'offre point d'exemple de*
« *longevité, et, même pour un indigène, le*
« *terme de quarante-cinq ans est le dernier*
« *période de la vie; vérité démontrée par les*
« *registres de l'état civil.* Que l'on juge par là
« de l'influence meurtrière de ce climat sur

« les Européens. Deux maladies, que leur in-
« tensité assimile aux maladies contagieuses,
« la dissenterie et l'hépatite, règnent conti-
« nuellement à Sainte-Hélène. » Ce tableau dispense de toute réflexion sur le choix de cette île pour la résidence de Napoléon : ici le commentaire serait superflu.

CHAPITRE IV.

PERSÉCUTIONS EXERCÉES PAR SIR HUDSON LOWE.

Nous ne signalerons pas tous les instans de la longue agonie d'un héros, sacrifié à la haine de quelques hommes d'état, plutôt qu'à la tranquillité du monde, qu'il ne pouvait plus troubler. Ce n'était point assez que Napoléon eût été relégué à deux mille lieues de l'Europe, sur un roc aride et sous l'influence du climat le plus meurtrier; il fallait encore qu'un système journalier de privations, de contrariétés, d'humiliations assurât l'entière exécution d'un plan qui ne se bornait plus à séquester de la société ce monarque déchu. On commençait à craindre qu'il ne fût aussi grand dans le malheur que sur le trône, et ses ennemis attentifs ne voulaient pas que les palmes du martyre lui fussent décernées par

l'opinion, après la couronne de l'immortalité. Il s'agissait en un mot d'éteindre promptement ce météore incommode, sur lequel tous les regards étaient fixés. Sir George Cockburn était sévère; mais, chez lui, la générosité nationale dominait, et la politique du ministère avait besoin d'une conscience flexible, dont cet officier ne paraissait pas être pourvu. Un homme d'état célèbre se chargea de chercher le successeur de sir Cockburn : il réussit au-delà de tout espoir... Quelle que soit la réputation de lord Bathurst (1), le choix de sir Hudson Lowe (2) pour l'emploi de gou-

(1) « C'est un pays bien pauvre en gens de mérite que « celui où l'on est obligé de se servir d'un tel homme. »
Nap. d'ap. O'Meara.

(2) « Ce gouverneur a beaucoup de ruse, mais point de « talent ni de fermeté. Il est soupçonneux, astucieux, « menteur, double et plein d'insinuation.... c'eût été un « excellent familier de l'inquisition. Il met de l'astuce à « dire le bonjour. Je n'ai vu de ma vie un homme aussi « laid et aussi repoussant; il a le crime empreint sur le « visage. Sa méchanceté naturelle est encore accrue par « le soupçon et la crainte de la responsabilité de la place « qu'il occupe. Il est retort, abject, et tout-à-fait au- « dessous de son emploi; le métier d'un sbire serait bien

verneur de Sainte-Hélène, est incontestablement l'acte le plus remarquable de la carrière diplomatique de ce ministre Anglais. Le nouveau surveillant de Napoléon avait été commandant des pontons sur lesquels languirent long-temps, hors la loi de l'humanité, les malheureux que le sort des armes avait soumis aux Anglais; là sir Hudson Lowe avait acquis une grande supériorité dans l'art des persécutions; nous le verrons déployer toutes les

« mieux son affaire que celui de représentant d'une grande « nation. Quelquefois je m'imagine que c'est un bourreau « qui est venu pour m'assassiner; mais c'est probable- « ment un homme incapable et sans cœur qui connaît mal « son métier.... Si mes plus grands ennemis connaissaient « la manière dont on me traite ici, ils auraient compas- « sion de moi. Des millions d'hommes pleureront sur mon « sort en Europe, quand on le connaîtra, et il le sera en « dépit des efforts de ce gouverneur, pour tout envelop- « per dans l'ombre et le mystère.... Le plus mauvais pro- « cédé des ministres anglais, lui dis-je un jour, n'est pas « désormais de m'avoir envoyé ici; mais bien de m'avoir « placé dans vos mains.... Je me plaignais de l'amiral, « votre prédécesseur; mais du moins il avait un cœur! « Vous déshonorez votre nation, et votre nom restera « une flétrissure. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Meara.

ressources de sa profonde expérience, dans le gouvernement qui vient de lui être confié.

L'exercice était un des élémens nécessaires de l'existence de l'Empereur ; on l'environna d'une surveillance si prochaine, si indécente, qu'il se vit forcé de renoncer à se promener à cheval; bientôt l'espace qu'il parcourait à pied fut circonscrit; on finit par lui montrer, à la moindre sortie, une double ligne de soldats, toujours prêts à se resserrer. Contraint de renoncer aux promenades qui, seules, pouvaient prévenir l'invasion de la redoutable hépatite, Napoléon ne fut pas délivré pour cela de ses gardiens; ils pénétraient, à toute heure, dans son appartement : les occupations, l'état de maladie, le sommeil même du prisonnier ne suspendaient pas ces visites réitérées (1)....

(1) « Dans les journées des 11, 12, 14, 15 et 16 août « 1819, on essaya de pénétrer dans le pavillon que j'ha- « bitais. J'ai résisté à cette violence en fermant ma porte. « Dans cet état, je réitère la protestation que j'ai faite « et fait faire plusieurs fois qu'on ne violera le droit de « ma porte qu'en passant sur mon cadavre. »

Nap. d'ap. Antomarchi.

« C'est le plus grand défaut de générosité que d'insul- « ter un malheureux, parce que insulter ceux qui sont

Il fallut les souffrir. Cependant on s'aperçut que la longanimité de l'Empereur triomphait de ces vexations (1), et l'on craignit que sa constitution, naturellement robuste, n'y résistât. La victime, atteinte seulement dans ses habitudes, pouvait se débattre long-temps sous les coups qu'on lui portait: il était temps

« en notre pouvoir et qui par conséquent ne peuvent ré-
« sister, est un signe certain de la bassesse de l'âme. »

Nap. d'ap. O'Meara.

(1) « Le corps seul est au pouvoir des méchans; l'âme
« règne partout; du fond des cachots même elle peut
« s'élever jusqu'au ciel. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

« Savoir se plier à la nécessité, c'est-là le vrai trium-
« phe de la raison et de l'âme.

« Il est un courage moral aussi nécessaire que celui du
« champ de bataille. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

« Un homme montre plus de vrai courage en suppor-
« tant les calamités, et en résistant aux malheurs qui lui
« arrivent, qu'en se débarrassant de lui-même. C'est l'ac-
« tion d'un joueur qui a tout perdu, ou celle d'un pro-
« digue ruiné, et cela ne prouve qu'un manque de cou-
« rage. »

Nap. d'ap. O'Meara.

de l'atteindre dans ses besoins. Les provisions devinrent de plus en plus mauvaises ; l'homme qui fut le plus puissant monarque de la terre, regretta souvent *l'ordinaire* des soldats de sa garde, et le café, qui lui était devenu presque indispensable, lui manqua quelquefois plusieurs jours de suite. Ajouterons-nous que Napoléon, préparant de ses mains un médicament dont il espérait quelque soulagement, dut attendre un jour que ses domestiques allassent chercher au loin l'eau qui devait en être la base ; que le général Bertrand fut un matin réduit à emprunter un morceau de pain pour le déjeûner de ses enfans ; et que le pourvoyeur, M. Breame perdit cet emploi pour avoir fourni du veau aux habitans de Longwood? Il était impossible de justifier un tel état de choses ; sir Hudson Lowe essaya du moins de le motiver : l'économie fut alléguée..... L'économie!!! Un gouvernement qui soudoya, vingt ans, les armées de l'Europe contre la France ; une puissance qui dépensa vingt millions sterling pour brûler nos flottes de Boulogne, de la Hollande, de l'île d'Aix, suppute ce que lui coûte la subsistance d'un souverain qui lui demanda un asile et ne trouva qu'une prison!!! Faudra-t-il que

les captifs pourvoient, par eux-mêmes, à leurs premiers besoins ; que l'auguste prisonnier, privé de correspondance avec l'Europe, dessaisi de toute ressource, et n'ayant de crédits ouverts nulle part, assure cependant son existence et celle de ses fidèles compagnons? Oui, l'Empereur devra se nourrir dans les fers... Eh bien, il ne se plaignait pas d'un attentat dont l'histoire, à coup sûr, ne présente aucun autre exemple. « Si je manque d'alimens, disait-il, « en montrant les troupes de la garnison, « j'irai demander la soupe à ces braves;..... ils « ne la refuseront pas au premier soldat de « l'Europe. » Mais ces rares amis qui se sont attachés volontairement à la chaîne de ses calamités, les plus affreuses privations seront-elles le prix de leur dévoûment? Napoléon ne peut supporter cette idée : il appelle son maître-d'hôtel, calcule froidement avec lui la valeur approximative de son argenterie, lui prescrit d'en briser une partie, et ordonne qu'elle soit vendue. On se tromperait si l'on croyait que la libre direction de cette ressource fut laissée aux officiers de l'Empereur : sir Hudson Lowe fixa le prix de l'once d'argent, indiqua la seule personne qui pût acheter l'ar-

genterie brisée, fit déposer en main tierce le produit de la vente, et se réserva d'en diriger l'emploi. Ah! supprimons le surplus de ces hideux détails!!!....

CHAPITRE V.

REMONTRANCES SUR LA CAPTIVITÉ DE NAPOLÉON. — MALADIE DE L'EMPEREUR.

La résignation du héros semblait s'accroître avec les maux de toute nature dont on voulait accabler sa constance ; le gouverneur désespérait d'abattre cette âme magnanime par tout ce qui se rattache à l'existence physique... Il essaya de l'atteindre par la privation des jouissances morales. Sir Hudson Lowe, en multipliant les tribulations des Français confiés à sa garde, avait surtout en vue de lasser le dévoûment des amis de Napoléon, et de les décider à le quitter. Mais ces tentatives n'avaient fait que resserrer les liens qui retenaient ces fidèles serviteurs auprès de leur ancien souverain, qui ne voyait plus en eux que des enfans (1). La force seule pouvait réussir ; on

(1) « Montholon est le fils de Sémonville; un beau-

l'employa. Plusieurs domestiques furent successivement arrachés de Longwood, et renvoyés immédiatement en Europe, où ils restèrent plus ou moins long-temps privés de la liberté. Enfin, un jour, le gouverneur fit arrêter M. de Las-Cases (1) lui-même, sous un prétexte aussi léger que maladroit. L'Empe-

« frère de Joubert; un enfant de la révolution et des « camps. Si l'on renvoyait Montholon, la perte m'en serait bien sensible, parce qu'indépendamment de son « attachement pour moi, il m'est on ne peut plus utile, « et qu'il s'efforce de prévenir mes besoins.

« Bertrand est désormais identifié avec mon sort, c'est « devenu historique. »

Nap. d'ap. Las-Cases et O'Meara.

(1) Napoléon appelait M. de Las-Cases « son frère « hospitalier, le chevalier de Malte de Sainte-Hélène. » Il disait: « On ne pourra jamais s'arrêter sur nos grands « évènemens, écrire sur ma personne sans avoir recours « à vous. On dira, après tout : il devait bien le savoir, « c'était son conseiller d'Etat, son chambellan, son com- « pagnon fidèle; il faut bien le croire, il ne ment pas; « c'était un honnête homme. »

Napoléon écrivit au comte de Las-Cases, après en être séparé..... « Votre conduite à Sainte-Hélène a été, comme « votre vie, honorable et sans reproche, j'aime à vous le « dire..... comme tout porte à penser qu'on ne vous per-

reur fut vivement affligé de cet événement : M. de Las-Cases était le seul des exilés de Sainte-Hélène qui parlât facilement la langue anglaise ; l'amabilité de son caractère, la grâce de son esprit, et surtout l'attachement porté jusqu'à l'idolâtrie qu'il vouait à Napoléon, le firent regretter profondément ; le vide qu'il laissa à Longwood ne fut jamais rempli.

L'Empereur ne sortait plus ; ses journées entières étaient consacrées à l'étude ou à des travaux littéraires, qui le fatiguaient beaucoup. On sait qu'il dictait alors ces Mémoires qui doivent se ranger dans nos bibliothèques à côté des Commentaires de César. Le défaut d'exercice, une nourriture souvent insalubre, un travail quelquefois excessif, et, par-dessus tout, peut-être, des contrariétés domestiques dont l'objet nécessita bientôt le retour en Europe du général Gourgaud, portèrent enfin une atteinte grave à la santé de l'Empereur. A cette époque précisément, le docteur

« mettra pas de venir me voir avant votre départ, rece-
« vez mes embrassemens, l'assurance de mon estime et
« de mon amitié ? Soyez heureux. NAPOLÉON. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

O'Meara (1), qui s'était attaché volontairement à Napoléon, fut obligé de s'éloigner, par suite des tracasseries, sans cesse renouvelées, que sir Hudson Lowe lui faisait éprouver. Le malade, privé du seul médecin qui eût sa confiance, refusa de voir celui que le gouverneur voulut lui imposer; le mal fit de rapides progrès..... Sa marche ne pouvait déjà plus être arrêtée, du moins sur les lieux, quand le docteur Antommarchi (2) et l'abbé Vignali (3),

(1) Napoléon lui disait un jour : « Je vous aime, j'es-« time votre caractère. » Et il écrivait par la voie de ce médecin, lorsque celui-ci quitta l'île. « Ma bonne Marie-« Louise, je vous présente le docteur O'Meara. Vous « pouvez croire tout ce qu'il vous dira de moi. »

Nap. d'ap. O'Meara.

(2) « Vous serez mon chirurgien (dit Napoléon au doc-« teur en l'accueillant.) Je vous servirai de père..... Je « vous lègue cent mille francs (annonça-t-il à M. Antom-« marchi, le 26 avril.) Seriez-vous bien aise d'entrer au « service de Marie-Louise et de lui être attaché en qualité « de chirurgien, comme vous l'êtes auprès de ma per-« sonne?.... Elle est ma femme, la première princesse de « l'Europe : c'est la seule que vous puissiez désormais « servir..... Je vais écrire à l'Impératrice. J'espère que « vous serez content de ce que je ferai pour vous. »

Nap. d'ap. Antommarchi.

(3) « L'abbé Vignali est un homme bien respectable,

envoyés d'Italie par le cardinal Fesch, arrivèrent à Sainte-Hélène.

Des motions pleines de chaleur avaient été faites par le lord Holland et le duc de Sussex (1) au parlement d'Angleterre, relativement à la situation de Napoléon. Ces nobles anglais avaient facilement démontré que la dignité du Roi, du parlement, de la nation entière, exigeait que l'on vînt au secours de ce grand prisonnier, en le transportant sous un climat moins insalubre. Une note sur le même objet fut remise, plus tard, au congrès d'Aix-la-Chapelle, au nom d'une des grandes puissances de l'Europe..... Pourquoi faut-il que les

« mais si vieux, si cassé, qu'il ne peut m'être d'aucun secours « (comme médecin); perclus, impotent comme il est, on « n'entreprend pas un voyage si long, si périlleux. Je l'ai « vivement blâmé d'avoir accepté les propositions du car- « dinal. »

Nap. d'ap. Antommarchi.

(1) « Lorsque les passions seront calmées, la conduite « de lord Holland et du duc de Sussex passeront à la « postérité avec autant d'honneur que celle des auteurs « de ma détention sera, par cette même postérité, « chargée d'ignominie. »

Nap. d'ap. O'Meara.

pages de l'histoire soient déparées par le refus qui, des deux côtés, accueillit cette réclamation.

On n'a jamais su précisément quelles étaient les instructions des commissaires envoyés à Sainte-Hélène par les monarques alliés; mais on aime à se persuader qu'ils ne s'y étaient pas rendus uniquement pour épier le dernier soupir de Napoléon; sans doute leur mission avait quelque chose de noble..... Comment alors ne cherchèrent-ils pas à concilier les mesures d'une politique rigoureuse avec les droits sacrés de l'humanité..... Il est inimaginable que, représentant des souverains, ils n'aient pas élevé la voix contre un système atroce de persécutions, exercé au nom de leurs maîtres, et qu'ils n'aient pas une seule fois trouvé dans leur conscience l'expression d'un sentiment généreux.

CHAPITRE VI.

MORT DE NAPOLÉON.

CEPENDANT, au mois de mars 1821, Napoléon avait le pressentiment de sa fin prochaine (1); un affaiblissement qui devint de

(1) « Quand je serai mort, disait-il un jour à ses amis, « chacun de vous aura la douce consolation de retourner en « Europe. Vous reverrez, les uns vos parens, les autres vos « amis; et moi je retrouverai mes braves aux Champs-« Elysées. Oui, continua-t-il, en haussant la voix, Klé-« ber, Desaix, Bessières, Duroc, Ney, Murat, Masséna, « Berthier, tous viendront à ma rencontre. Ils me parle-« ront de ce que nous avons fait ensemble. Je leur con-« terai les derniers évènemens de ma vie. En me voyant, « ils redeviendront tous fous d'enthousiasme et de gloire. « Nous causerons de nos guerres avec les Scipion, les « Annibal, les César, les Frédéric.... Il y aura plaisir à « cela.... A moins, ajouta-t-il, en riant, qu'on n'ait peur « là-bas de voir tant de guerriers ensemble. »

Nap. d'ap. Antommarchi.

plus en plus accablant depuis le 17, le contraignit de s'aliter souvent ; il prenait fort peu d'alimens. A la fin d'avril, le malade ne se faisait pas la moindre illusion sur son état, et cependant il paraissait tranquille ; sa résignation trompait la douleur de ses amis (1). Le 1er mai au matin, ce bref dialogue eut lieu entre lui et l'un de ses plus fidèles domestiques : « Que dit-on dans l'île ? — Sire, on es-
« père vous voir bientôt rétabli. — Et vous
« aussi, vous croyez cela? — Oui, Sire, nous
« l'espérons tous. — Allez, enfans, vous êtes
« des fous, dans quatre jours je ne serai
« plus. (2) » Au même instant, une faiblesse

(1) « Eh bien (avait dit Napoléon, le 7 avril, au docteur
« Antommarchi), ce n'est pas encore cette fois. »

Nap. d'ap. Antommarchi.

(2) « L'Angleterre réclame mon cadavre ; je ne veux
« pas la faire attendre. »

Nap. d'ap. le même.

« L'abbé (disait Napoléon à Vignali), savez-vous ce
« que c'est qu'une chambre ardente? — Oui, Sire. —
« Eh bien, vous desservirez la mienne.

« Je suis né dans la religion catholique, je veux rem-
« plir les devoirs qu'elle impose, et recevoir les secours
« qu'elle administre. Vous direz tous les jours la messe

l'obligea de se faire remettre au lit..... Il ne se releva plus..... L'Empereur demanda qu'un

« dans la chapelle voisine, et vous exposerez le Saint-
« Sacrement pendant les quarante heures. Quand je serai
« mort, vous placerez votre autel à ma tête, dans la
« chambre ardente; vous continuerez à célébrer la messe;
« vous ferez toutes les cérémonies d'usage, et vous ne
« cesserez que lorsque je serai en terre. »

Nap. d'ap. Antommarchi.

« Après ma mort, qui ne peut être éloignée, je veux
« (disait-il au docteur Antommarchi), j'exige que vous me
« promettiez qu'aucun médecin anglais ne portera la
« main sur moi. Si pourtant vous aviez besoin de quel-
« qu'un, le docteur Arnott est le seul qu'il vous soit
« permis d'employer. Je souhaite encore que vous preniez
« mon cœur, que vous le mettiez dans l'esprit de vin, et
« que vous le portiez à Parme, à ma chère Marie-Louise;
« vous lui direz que je l'ai tendrement aimée; que je n'ai
« jamais cessé de l'aimer; vous lui raconterez ce que vous
« avez vu, tout ce qui se rapporte à ma situation et à
« ma mort. Je vous recommande surtout de bien exami-
« ner mon estomac, d'en faire un rapport précis, détaillé
« que vous remettrez à mon fils.... Les vomissemens qui
« se succèdent presque sans interruption me font penser
« que l'estomac est celui de mes organes qui est le plus
« malade, et je ne suis pas éloigné de croire qu'il est at-
« teint de la lésion qui conduisit mon père au tombeau :
« je veux dire d'un squirre au pylore. »

Nap. d'ap. Antommarchi.

buste de son fils fût placé devant lui; il eut, jusqu'à son dernier moment, les yeux fixés sur ce portrait chéri. Le 2, les progrès de la maladie devinrent alarmans (1); le 3, ils parurent plus graves encore; le 4, une lueur d'espoir fut permise; il fallut y renoncer le 5. Toutefois, jamais on ne vit d'agonie plus calme: aucun signe de douleur ne parut sur le visage du mourant; aucune plainte ne lui échappa. Son regard était serein, sa voix faible, mais assurée..... Dans la matinée, on lui entendit prononcer les mots : *Tête..... armée.....* Ce furent les derniers. Un peu avant six heures du soir, Napoléon croisa avec effort ses bras sur sa poitrine, jeta un dernier coup-d'œil sur le buste placé au pied de son lit, et sa grande âme quitta la terre, à l'instant où le soleil lançait ses derniers rayons sur l'horizon.

Les familles Bertrand et Montholon (2) avaient reçu le dernier soupir d'un souverain,

(1) Ce jour-là, dans le délire, l'Empereur s'écria : « Stengel, Desaix, Masséna, ah ! la victoire se décide; allez, « courez, pressez la charge; ils sont à nous ! »

Nap. d'ap. Antommarchi.

(2) « Tout ce qui se rattache à ma personne (leur disait-« il) restera cher à bien du monde. D'ici, je donne des

d'un ami, dont la mort seule put les séparer; noble exemple de dévoûment qui sera plus souvent admiré qu'imité.

Le corps de l'Empereur fut ouvert; les médecins ou chirurgiens anglais T. Schort, Arnott, Mittchell, Livington et Burton déclarèrent que ce prince avait succombé à *un cancer à l'estomac;* le docteur Antommarchi refusa de signer le procès-verbal constatant ce fait.

Napoléon fut exposé le 6 et le 7 mai sur le lit de camp qui lui avait servi dans toutes ses campagnes; il était revêtu de l'uniforme des chasseurs de sa garde; on avait jeté sur lui le manteau qu'il portait à Marengo (1). Ses traits

« couronnes!.... Oui, mes chers amis, quand vous re-
« tournerez en Europe, vous trouverez des couronnes! »
Nap. d'ap. Las-Cases.

(1) Napoléon fut habillé comme il avait coutume de l'être pendant sa vie : culotte de casimir blanc, gilet blanc, cravate blanche surmontée d'une cravate noire, bouclée par derrière; grand cordon de la Légion d'honneur, décoration de la couronne de fer, uniforme de colonel des chasseurs de la garde (il était vert et avait les paremens rouges), bottes à l'écuyère avec des éperons; chapeau à cornes... Le corps, qui n'avait pu être embaumé

paraissaient à peine altérés ; un léger sourire attestait le calme de son dernier moment ; on eût dit qu'il dormait.

Sir Hudson Lowe qui, durant la vie de son

faute de substances nécessaires, et dont la blancheur était vraiment extraordinaire, fut déposé sur un lit de campagne, surmonté de petits rideaux blancs, et qui servit de sarcophage. Napoléon avait l'épée au côté et un crucifix sur la poitrine ; le docteur Arnott veillait sur le corps, qui avait été mis sous sa responsabilité personnelle..... Napoléon fut placé ensuite dans une caisse de fer blanc, garnie d'une espèce de matelas, d'un oreiller, et revêtue en satin blanc. Le chapeau ne pouvant rester, faute d'espace, sur la tête du mort, fut mis à ses pieds ; on y mit aussi des aigles, des pièces de toutes les monnaies frappées à son effigie, son couvert, son couteau, une assiette avec ses armes, etc.

Le cœur fut déposé dans un vase d'argent, et les intestins dans un cylindre de même métal, qui avait servi à serrer l'éponge de Napoléon. Le docteur Antommarchi ferma hermétiquement ces vases, après les avoir remplis d'esprit de vin, les souda, et les déposa aux angles du cercueil..... On ferma la caisse, qui fut ensuite soudée avec soin, et on la plaça dans une autre en acajou qu'on mit dans une troisième en plomb, laquelle fut elle-même déposée dans une quatrième d'acajou, qu'on scella et ferma avec des vis en fer. On exposa le cercueil à la place même où le corps avait été exposé, et on le couvrit avec le manteau de Marengo.

prisonnier, n'avait cessé d'affecter, envers lui le ton le plus léger et le moins convenant, retrouva, dès qu'il eut fermé les yeux, le vrai sentiment de ses devoirs. Des honneurs funèbres pompeux furent rendus à Napoléon; le gouverneur l'avait traité durant sa vie comme un soldat, il le fit inhumer en Empereur. Les généraux Bertrand et Montholon réclamèrent sans succès le cœur de leur souverain pour le transporter en France; les restes inanimés du grand homme parurent offensifs à la politique ombrageuse du gouverneur anglais. Ce cœur, que firent palpiter vingt ans les plus grandes passions, les plus vastes projets, les plus nobles conceptions, fut renfermé, avec le corps, dans un triple cercueil. On descendit la dépouille mortelle de Napoléon dans un caveau profond, dont l'entrée fut scellée par une forte maçonnerie, sur laquelle se croisent plusieurs barres de fer (1).

Arnott continua sa surveillance; l'abbé Vignali, ses prières.

Extrait des Mémoires du docteur Antommarchi sur les derniers momens de Napoléon, tome 2, pages 166 à 169.

(1) La tombe de l'Empereur est environ à une lieue de

Si l'Empereur eût trouvé sous la pourpre du trône la fin de sa glorieuse carrière, cent académiciens se seraient disputé l'honneur de composer son éloge funèbre;.... sur le rocher de l'exil, il fut prononcé par la voix altérée de l'amitié..... Mais qu'ils durent être éloquens les accens de ceux qui suivirent leur bienfaiteur sur un hémisphère étranger, et jusqu'aux limites de la vie. Ah! puissent les rois trouver souvent de semblables serviteurs; puissent-ils, ainsi que Napoléon, savoir apprécier un pareil dévoûment. Le cri de douleur que ces rares amis firent entendre à Sainte-Hélène, fut bientôt répété en Europe par des amis non moins dévoués : n'oublions pas que le comte de Las-Cases et le général Gourgaud ont partagé plusieurs années la captivité du prisonnier de Sainte-Hélène, et qu'ils ne se sont éloignés de lui que par des circonstances qui con-

Longwood. Elle est de forme quadrangulaire, plus large dans le haut que dans le bas; sa profondeur est d'environ douze pieds. Le cercueil est placé sur deux fortes pièces de bois, et isolé dans tout son pourtour.... Les pieds de Napoléon sont vers l'orient, et sa tête est à l'occident.

Mémoires du docteur Antommarchi sur les derniers momens de Napoléon, tome 2, page 170.

traignirent leur volonté. L'un et l'autre, secondés par plusieurs membres de la famille de l'Empereur, espéraient obtenir quelque adoucissement aux mesures rigoureuses de sa détention. D'un autre côté, la princesse Borghèse (1), qui, depuis un an, sollicitait l'autorisation de se rendre auprès de son frère, l'avait enfin obtenue..... Elle allait partir;..... elle apprit qu'il n'était plus temps..... Napoléon appartenait à l'éternité.

(1) Le docteur Antommarchi ayant annoncé à Napoléon que Pauline n'attendait que ses ordres pour se rendre près de lui, « Je ne souffrirai pas, avait-il dit, qu'aucun « membre de ma famille vienne recueillir les outrages des « Anglais; voir les insultes que me prodigue le sicaire « Hudson Lowe. Je ne veux pas qu'aucun d'eux soit té- « moin de tant d'indignités, c'est assez que je les en- « dure. »

Mêmes Mémoires, tome 2, page 91.

CHAPITRE VII.

PORTRAIT DE NAPOLÉON.

Ainsi finit un prince dont les travaux suffiraient à la gloire de plusieurs souverains : il nous était impossible de resserrer dans le cadre d'un simple précis tous les traits remarquables d'une si prodigieuse carrière ; nous avons tâché du moins de reproduire ceux que l'histoire doit recueillir. Nous grouperons ici quelques faits qui n'ont pu trouver place dans le cours rapide de notre narration. L'Empereur livra soixante batailles ; il triompha dans toutes, celle de Leipsick et de Waterloo exceptées. César ne commanda, dit-on, que dans cinquante combats, et sa vie fut toute militaire ; Napoléon, tout à-la-fois général, diplomate, législateur, fonda la prééminence de son empire, non-seu-

lement sur des victoires, mais encore sur une politique qui tendit souvent à lier, par de généreux procédés, des monarques qui ne l'eussent jamais abandonné, si le cœur des rois était toujours le sanctuaire des nobles sentimens. Il nous donna cette réunion de Codes, qui prévoit et régit tous les intérêts de la société ; collection long-temps desirée, qui ne serait peut-être jamais sortie, ni de la molle juridiction des lits de justice, ni des discussions de nos anciens parlemens. Ces corps se montrèrent plus jaloux de disputer au pouvoir souverain quelques lambeaux de leur illusoire autorité, qu'empressés de réunir les élémens épars de notre législation.

Nous n'entreprendons point d'énumérer les institutions que Napoléon créa ou releva. Quel souverain donna plus de soins à l'instruction publique, accorda plus de distinctions aux savans, récompensa plus généreusement les progrès des arts libéraux, décerna plus d'encouragemens à l'industrie, à l'agriculture; seconda de plus d'efforts les relations commerciales. Les travaux maritimes d'Anvers, de Flessingue, de Cherbourg, de Dunkerque, de Nice, du Hâvre; les routes de Mayence, de Bayonne,

d'Anvers, du Mont-Cenis, du Simplon, du Mont-Genève, des Pyrénées aux Alpes; les canaux ouverts du Rhin au Rhône, de l'Escaut à la Somme, de la Seine à la Marne, de la Rance à la Vilaine; ceux d'Arles, de Pavie, de l'Ourcq; les ponts d'Iéna, d'Austerlitz, des Arts, de Sèvres, de Tours, de Roanne, de Lyon, de Turin, de l'Isère, de la Durance, de Bordeaux, de Rouen; les desséchemens des marais de Bourgoing, du Contentin, de Rochefort; les temples réédifiés; les palais royaux terminés ou restaurés; les édifices nationaux, colonnes, arcs de triomphe, quais, fontaines publiques, greniers d'abondance, abattoirs, égouts, construits à Paris et dans les principales villes de la France, etc., etc. Tels sont les témoins irrécusables de l'universelle sollicitude, de la constante activité de Napoléon.... Les générations futures croiront-elles que tant de résultats furent obtenus, tant de travaux presque achevés dans une période de quinze ans, au milieu des guerres, et sans aucun emprunt? Pourront-elles se persuader que, durant ces mêmes quinze ans, la dette de l'Etat fut allégée, les contributions diminuées de cinquante millions? Voilà des faits qui confondent la mau-

vaise foi; qui triomphent des inimitiés aveugles et de l'esprit de parti.

Napoléon, ainsi qu'Alexandre, était d'une petite taille (1), comme Frédéric II, il se courbait un peu, surtout à cheval; mais il avait la jambe et la cuisse bien faites. Ses traits ne manquaient pas de régularité; son menton était cependant trop saillant. Les yeux de ce prince étaient vifs et pleins de feu : personne ne pouvait soutenir long-temps son regard, à-la-fois imposant et scrutateur. Le principal signe caractéristique de la physionomie de Napoléon était l'extrême mobilité de sa lèvre supérieure : au mouvement qu'il lui communiquait, on devinait facilement la nature des impressions qu'il recevait, ou des idées qu'il allait émettre.

Les ennemis de l'empereur Napoléon, n'ayant pu nier la supériorité de son génie, se sont appliqués à noircir son caractère. Ils l'ont peint dur, brutal, cruel; jamais portrait ne fut moins ressemblant. Sans doute ce prince se laissait facilement emporter au-delà des

(1) Cinq pieds, deux pouces, quatre lignes.

bornes de la modération; mais cet emportement, impétueux comme la foudre, n'était pas moins rapide qu'elle (1). A peine Napoléon avait-il cédé à sa vivacité fougueuse, qu'il travaillait à dissiper le chagrin ou le mécontentement qu'il pouvait avoir excité. Indulgent, sensible même, et quelquefois généreux jusqu'à l'excès, il s'enferma souvent pour se garantir de sa propre clémence, parce que les intérêts du trône exigeaient impérieusement qu'il sévît. Cet homme supérieur était aimant, d'une constance inaltérable dans ses affections (2), et la dureté qu'on lui a tant

(1) Dans une discussion que l'Empereur eut avec le cardinal Fesh, il s'était emporté jusqu'à lui crier qu'il le réduirait à obéir! — Eh! qui conteste votre puissance, répondit le cardinal; mais force n'est pas raison, car si j'ai raison, toute votre puissance ne me fera point avoir tort. D'ailleurs, Votre Majesté sait que je ne crains pas le martyre. — Le martyre, répliqua Napoléon en passant de la violence au sourire; ah! n'y comptez pas, M. le cardinal; c'est une affaire où il faut être deux, et quant à moi, je ne veux martyriser personne.

Histoire de 1812, par le général comte de Ségur, tome 1, page 88.

(2) « Ma mémoire tient du cœur, elle conserve le sou-

réprochée fut toujours un effort de sa politique (1). Les torts de ceux qu'il aimait n'altéraient point l'attachement qu'il leur portait; il excusait leurs fautes; rarement il les punit; et personne ne fit plus grande la part de l'humaine faiblesse (2). Toutefois, le caractère de tous les hommes ayant ses écarts, ses inégalités, Napoléon eut à se reprocher quelques

« venir de tout ce qui lui est cher. Je n'ai jamais cessé « un instant de me sentir le cœur d'un frère. J'ai aimé « tous les miens. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

(1) « On redoute mes bourrades, mais il en est bien « peu qui ne tiennent du calcul. C'est ma seule occasion « de tâter un homme, de prendre au vol ses nuances de « caractère. Ayant peu de temps à donner aux informa- « tions, c'est une de mes preuves.

« La moralité, la bonté chez moi ne sont point dans « ma bouche, elles se trouvent dans mes nerfs. Ma main « de fer ne tenait pas au bout de mon bras, elle tenait « immédiatement à ma tête : la nature ne me l'a pas « donnée, c'est le calcul seul qui la faisait mouvoir »

Nap. d'ap. Las-Cases.

(2) « Il n'est pas vrai que les hommes soient aussi in- « grats qu'on le dit; et si l'on a souvent à s'en plaindre,

traits d'ingratitude (1). C'est encore à la politique avec raison inquiète, défiante de ce monarque parvenu au suprême pouvoir sur le char de la fortune, qu'il faut attribuer cette sorte de perfidie qui perce dans plusieurs de ses actions; l'Europe fut constamment hostile

« c'est que le bienfaiteur exige ordinairement plus qu'il « ne donne.

« Il faut reconnaître les faiblesses humaines, et se plier « à elles plutôt que de les combattre. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

« Un premier mouvement de volonté n'est qu'un ca- « price; on ne peut regarder l'intention comme formée « que lorsqu'elle a été réfléchie, et qu'elle s'est maintenue « pendant un temps suffisant pour qu'on puisse la croire « solide. »

Pièces authentiques sur le prisonnier de Sainte-Hélène.

« Il faut toujours laisser s'écouler la nuit sur l'injure « de la veille. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

(1) « Ah! que je crains d'avoir fait des injustices involontaires.... Ce que c'est quand on est obligé de s'en « rapporter au premier mot, et qu'on n'a pas un seul instant pour la vérification, je crains aussi d'avoir laissé « bien des dettes de reconnaissance en arrière. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

envers lui, soit sur le champ de bataille, soit dans le silence du cabinet.... Pourquoi, en jugeant les actions, ne veut-on pas tenir compte à leurs auteurs de la position où les plaça la nécessité (1)?

(1) « J'ai eu de vastes projets et en grand nombre, tous « bien assurément dans l'intérêt de la raison et du bien-« être de l'espèce humaine. On me redoutait à l'égal de la « foudre; on m'accusait d'avoir une main de fer; mais dès « qu'elle eût frappé le but, tout se serait radouci et pour « tous. Que de millions d'hommes m'eussent béni alors et « dans la postérité! Mais, il faut en convenir, que de « fatalités se sont accumulées contre moi sur la fin de ma « carrière!... O destinée des hommes!... O sagesse!... O « prévoyance humaine!...

« Les Peuples et les Rois, ces ennemis irréconciliables, « se sont alliés, ont conspiré de concert contre moi. On « ne m'a plus tenu compte de tous les actes de ma vie. « Je me disais bien que l'esprit des peuples me serait re-« venu après la victoire; mais je la manquai, et je me « suis trouvé accablé.... Voilà pourtant les hommes et « mon histoire; mais les peuples ou les rois, et peut-être « tous les deux, me regretteront, et ma mémoire sera « suffisamment vengée de l'injustice faite à ma personne... « Cela est indubitable.

« Quelques efforts qu'on ait fait pour noircir ma vie, « et dénaturer mon caractère, ceux qui me connaissent « savent que mon organisation est étrangère au crime :

Ce qu'on devait le plus blâmer dans Napoléon, c'était une indomptable opiniâtreté; défaut d'autant plus condamnable chez lui, que sa volonté se formait presque toujours sans le concours d'aucun conseil (1). Malheureusement, vers l'origine de sa puissance, il consentit à faire quelques concessions à l'expérience d'autrui; les évènemens prouvèrent qu'il eût mieux fait de suivre les déterminations auxquelles il avait renoncé. C'en fut assez, il ne se conduisit plus que d'après ses inspirations. Quoique celles-ci fussent éclairées par un esprit étendu, une connaissance approfondie des hommes et des choses, un jugement habitué à tout calculer mathématiquement (2), on sait où la France fut conduite par l'inflexible volonté de son souverain. Doit-

« il n'est point dans mon administration un acte privé « dont je ne puisse parler, je ne dis pas sans embarras, « mais même avec quelque avantage. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

(1) « J'ai donné des batailles qui ont décidé du sort des « empires, l'ordre n'en partait jamais que de ma propre « volonté, réfléchie et arrêtée. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

(2) « Il n'est point de grandes actions suivies qui soient

on attribuer cette ténacité extrême à une rébellion permanente du naturel de Napoléon contre les observations de ceux qui l'approchaient ? nous ne le pensons pas. On l'a souvent entendu rendre hommage à la sagacité de quelques-uns des conseillers dont il repoussait habituellement les avis; mais un grand préjugé a plané sur toute sa vie.... Il croyait à la fatalité. Dans cette fausse direction de ses idées, toutes les conceptions, tous les projets que son imagination féconde enfantait, étaient autant de révélations de sa fortune (1) ; y résister, c'eût été, suivant lui, rompre imprudemment la chaîne des destinées qui lui étaient promises; et le sort se montrait si favorable à ses vœux, qu'à son avis, les calculs de la raison, les suggestions de la prudence, les méditations même de la sagesse ne pouvaient que

« l'œuvre du hasard et de la fortune; elles dérivent tou-
« jours de la combinaison et du génie. »

Nap. d'ap. Las-Cases.

(1) « La fortune est une franche courtisanne.... On doit
« profiter de ses faveurs lorsque ses caprices sont pour
« soi, et craindre qu'elle ne change de dépit.... elle est
« femme. »

Nap. d'ap. Rapp et Montholon.

l'égarer..... Bref, l'éclat de sa brillante étoile fut la seule lumière qui servit à le guider (1); il reconnut son erreur, mais lorsque cette lumière décevante l'eût conduit au bord du précipice, sur la pente duquel il ne put s'arrêter.

Avec les qualités et les défauts que nous venons de signaler, Napoléon devait faire de grandes choses ; il devait aussi commettre de grandes fautes, et il en commit. Cependant, quand l'histoire, si elle sait être impartiale, aura pesé froidement les actions de ce héros ; quand elle aura mûrement examiné dans quel temps et sous l'empire de quelles circonstances

(1) Vers la fin de 1811, époque à laquelle l'Empereur se disposait à la campagne de Russie, le cardinal Fesch, jusque-là étranger à la politique, la mêla à ses controverses religieuses, et conjura Napoléon de ne pas s'attaquer ainsi aux hommes, aux élémens, à la religion, à la terre et au ciel à-la-fois, et lui montra la crainte de le voir succomber sous le poids de tant d'inimitiés. Pour toute réponse à cette vive attaque, l'Empereur prit le cardinal par la main, le conduisit à la fenêtre, et lui dit : « Voyez-vous là-haut cette étoile? — Non, Sire. — « Regardez bien ; — Sire, je ne la vois pas. — Eh bien, « moi, je la vois, s'écria Napoléon.... »

Histoire de 1812, *par le général comte de Ségur*, tome 1, page 87.

il agit, les taches qui resteront empreintes sur sa carrière pourront la déparer ; mais elles n'obscurciront jamais un des règnes les plus glorieux, les plus éclatans que les siècles aient produits.

EXAMEN

DES MÉMOIRES

QUI SE RATTACHENT LE PLUS IMMÉDIATEMENT

A

L'HISTOIRE DE NAPOLÉON.

EXAMEN

DES MÉMOIRES.

La vogue des *Mémoires historiques* succède à celle des *Romans historiques* : c'est-à-dire qu'une simple bigarrure littéraire, qui n'était pas sans inconvénient, est remplacée par un abus bien plus dangereux. En effet, les auteurs qui se sont imaginés d'introduire l'histoire dans le roman, ne pouvaient tromper que des lecteurs peu instruits; tandis qu'avec beaucoup d'instruction, il est difficile d'échapper à la déception qu'exercent trop souvent les écrivains qui, sous l'influence de leurs souvenirs passionnés, répandent journellement le roman dans l'histoire. Sans doute il est quelques Mémoires où l'historien recueillera des matériaux précieux; mais, en général, une attention scrupuleuse doit présider au choix des faits et des réflexions puisés à cette

source. Lorsqu'on s'est imposé le devoir d'instruire la postérité, on ne doit jamais perdre de vue que tout ce qui contribue à séduire l'imagination, tout ce qui sert à enlacer l'opinion, tout ce qui s'insinue dans les affections particulières est rarement admissible dans la balance où sont pesées les vérités historiques. En y admettant ces élémens, on risque de consigner des assertions nées de la séduction de l'esprit, sur ces tablettes sévères où nos neveux ne chercheront que les témoignages d'une grave et consciencieuse conviction.

Les écrits de toute nature, les écrits politiques surtout s'échappent à flots pressés de nos imprimeries; il en est beaucoup de mauvais, mais ce n'est pas dans leur émission qu'est le danger : le dégoût en fait prompte justice, et certes, il n'est pas à craindre que ceux-là abusent les générations futures. C'est la multiplicité des ouvrages bien faits qu'il faut redouter, quand on cherche de bonne foi la vérité; mais comment se garantir constamment d'une séduction reproduite sous tant de formes? Comment défendre à-la-fois tous les penchans qu'elle rencontre en nous?

Et ces Mémoires des contemporains si im-

patiemment attendus, si avidement lus quand ils paraissent, quels en sont les auteurs ? Les principaux acteurs du grand drame politique dont nous atteignons le dénoûment; des guerriers, des hommes d'Etat, de hauts fonctionnaires doués de talens supérieurs, et dont la main habile sait broder avec art, mais au gré de leurs regrets ou de leurs ressentimens, le tissu d'évènemens qu'ils nous offrent. Accueillons avec l'intérêt qu'elles méritent ces importantes productions : elles serviront à caractériser les mœurs de notre temps ; mais gardons-nous de sanctionner sans examen la narration de ces athlètes encore haletans de la lutte prolongée qu'ils viennent de soutenir? Ne nous montrons pas trop défians, de peur d'être injustes ; soyons seulement réservés ; et s'il n'est pas permis à notre siècle de retrouver cette impassibilité dans l'absence de laquelle il est si difficile de juger sainement les hommes et les choses, tâchons du moins, par le contrôle des passions, par le rapprochement des extrêmes, de rétablir, autant que possible, la raison dans ses droits, et de préparer pour nos successeurs le fil qui doit les conduire enfin à la vérité. Tel est le résultat

que nous avons en vue, en consignant ici quelques réflexions sur les Mémoires qui se rattachent le plus immédiatement à l'histoire de Napoléon. Incontestablement, ces ouvrages prendront rang, à divers titres, parmi les documens essentiels qui se fondront dans l'histoire de cette grande époque ; il nous a donc semblé nécessaire de rechercher, à l'aide d'une critique indépendante, quel but se sont proposé leurs auteurs, quel esprit les a guidés dans le travail qu'ils s'imposaient, quel genre de talens ils y ont apporté ; et, par une conséquence naturelle, quel degré de confiance méritent les écrits qu'ils ont livrés au public.

MÉMOIRES PUBLIÉS PAR MM. GOURGAUD ET MONTHOLON.

On sait que ces Mémoires, écrits entièrement à Sainte-Hélène, furent dictés par Napoléon lui-même aux généraux qu'il avait désignés d'avance pour les publier ; les manuscrits chargés des corrections de sa main sont, sous ce rapport, des preuves irrécusables d'authenticité. Si l'on cherche maintenant à se ren-

dre compte des motifs qui déterminèrent l'illustre captif à tracer lui-même le tableau de quelques-unes des guerres qu'il dirigea, on est d'abord amené à reconnaître le caractère de l'imitation qui fut la règle constante de sa vie, et dans l'application de laquelle il s'éleva presque toujours au-dessus des modèles qu'il s'était proposés. Un autre César devait léguer d'autres commentaires aux siècles à venir : telle est la pensée qui domina surtout Napoléon lorsqu'il entreprit une narration qui, peut-être, importait moins à sa gloire qu'il ne se l'imaginait. Cette assertion pourrait paraître hasardée, essayons de la développer. L'Empereur n'eut pas seulement en vue de relater des faits trop importans pour échapper au burin de l'histoire ; il s'appliqua plus particulièrement à leur imprimer la teinte dont il voulait qu'ils fussent empreints aux yeux de la postérité. Mais son intention favorite, celle au sein de laquelle toute l'ambition de ce grand homme semblait s'être réfugiée, c'était, quoi qu'il en ait dit, de laisser, comme préceptes à ses successeurs dans les camps, les inspirations qui lui ont tant de fois réussi. L'espoir d'imposer à cet égard une sorte de conviction aux gens

de guerre, répandit quelques consolations sur les dernières années de Napoléon ; peut-être ne dut-on pas lui enlever ce léger palliatif à de si grands maux. Toutefois, sa réputation souffrira d'une prétention contre laquelle s'élève le témoignage de cette génération guerrière qu'il guida. Il n'est pas un officier un peu expérimenté qui n'ait pu juger la tactique de ce premier capitaine des temps modernes; et le militaire relégué dans les derniers rangs de l'armée, a su classer les élans de ce génie prodigieux. On sait généralement que les plans conçus par Napoléon ne recevaient presque jamais une entière exécution : mobiles comme la pensée de celui qui les avait créés, chacun d'eux était un souple tissu de projets que les circonstances faisaient plier dans tous les sens, et qui laissait toujours un accès aux ressources à l'aide desquelles l'imagination féconde du tacticien combattait les obstacles qu'il n'avait pu prévoir. Or, il faudrait se retrouver précisément dans les positions où Napoléon s'est trouvé, pour s'appuyer de ses exemples ; il faudrait être doué des grandes qualités qui le distinguaient, pour employer avec succès les mêmes moyens que lui; enfin

il faudrait voir toute sa fortune attachée aux chances d'une seule bataille, pour opposer, comme il l'a fait tant de fois, aux combinaisons d'une tactique régulière, les manœuvres intempestives que lui inspirait la nécessité de vaincre, et dont la réussite était ordinairement payée de tant de sang. De ce principe vrai découlent beaucoup d'opinions erronées. Parmi les hommes initiés ou qui se croient initiés aux connaissances stratégiques, quelques-uns avancent que les plans de campagne, les dispositions préalables des batailles, et en général toutes les mesures prises par la prudence pour baser l'espoir des succès militaires sur une sage combinaison d'antécédens, sont autant de soins perdus; que le bon système est celui de Napoléon, qui consiste le plus souvent à recevoir ses inspirations de la circonstance ou des fautes de l'ennemi. D'autres tacticiens, ou se croyant tels, ne voulant tenir aucun compte des progrès que l'expérience a fait faire à l'art de la guerre depuis Turenne, Villars et même Frédéric, prétendent que le chef d'une armée doit être immuable dans ses projets, et surtout ne jamais renoncer aux méthodes classiques de ces grands maîtres, à quelque extré-

mité qu'il se trouve réduit. C'est beaucoup que ces méthodistes irréfragables ne soutiennent pas qu'il vaut mieux être vaincu dans les règles, que vainqueur par une manœuvre innovée. Delà les jugemens extrêmes, en sens opposés, que ces deux classes de censeurs portent sur Napoléon, considéré comme militaire : suivant les premiers, c'est le modèle que doivent s'imposer les généraux de tous les temps ; selon les derniers, ce fut un manœuvrier sans talent, étranger aux principes de la guerre, et que le hasard seul favorisa. Heureusement, la vérité historique n'admet aucun des argumens de ces controversistes exaltés : elle se forme des observations entreprises, dans l'intérêt seul des connaissances humaines, par un petit nombre d'hommes que ne peut égarer l'enthousiasme, et dont la haine ou la rivalité n'envenime point les opinions. C'est d'après de telles données que l'on peut assigner un rang aux travaux guerriers de Napoléon, et déterminer ce qui, dans son système, ou plutôt dans la succession de ses inspirations, doit être admis ou rejeté par ceux qui voudront l'imiter.

Mais il est une considération qu'il ne faut

jamais perdre de vue lorsqu'on porte le flambeau d'une saine critique sur la carrière de ce grand capitaine, c'est que, chez lui, les méditations du général furent toujours assujéties à la politique de l'homme d'Etat. Au commencement de toutes ses campagnes, les plans qu'il eut à suivre furent tracés dans le cabinet diplomatique, bien plus que dans le comité de la guerre. Or, la diplomatie de son époque ne s'alimentait point de ces petites convenances politiques, de ces minutieuses délimitations que les Souverains soutiennent trop souvent les armes à la main; elle eut toujours à défendre les intérêts fondamentaux de l'Empire. Etre ou ne pas être, telle fut, pendant quinze ans, l'alternative offerte à la puissance de Napoléon; et à ses destins se rattachèrent constamment ceux de la France. C'est s'abuser que de répéter, après tant d'échos, que cet Empereur, qu'on s'obstinait à croire exclusivement occupé d'agrandir l'auréole de sa gloire militaire, troubla toujours le premier la tranquillité des peuples. Sans doute il eut à se reprocher d'injustes agressions; mais, si l'on examine avec quelque attention la marche que la politique européenne a suivie depuis la

chute de ce colosse redoutable, ne paraît-il pas évident que les Souverains ne renoncèrent jamais que momentanément à l'espoir de briser le sceptre de fer qu'il étendait sur l'Europe? Ne reconnaît-on pas dans les traités qu'ils conclurent avec lui de simples trèves, plus ou moins prolongées, au sein desquelles les vaincus nourrissaient un continuel ressentiment, qu'on voyait éclater dès qu'ils croyaient pouvoir l'appuyer d'une force imposante? Comprimé de nouveau après une seconde, une troisième défaite, ce ressentiment éclatait plus tard, sur la foi de nouvelles espérances; et cet enchaînement de repos et d'hostilités, d'humiliations et d'armemens, d'alliance et de défections, ne pouvait se terminer que par la ruine totale des Etats, ou par celle de Napoléon.

Ainsi, chaque fois que ce Monarque se mit à la tête de son armée, il sentit indubitablement que toute sa fortune allait se trouver engagée dans la lutte qui se préparait : appuyons cette assertion du témoignage des faits. Si le premier consul succombe à Marengo, les jeunes soldats qu'il commande, revenus de l'enthousiasme qui fait toute leur force, se découragent, se dispersent; le vainqueur re-

foule jusqu'au pied des Alpes les débris de nos légions; arrêtées dans leur retraite par ces barrières naturelles, qu'elles n'ont plus le temps ni le courage de franchir, il ne leur reste qu'à tendre leurs bras désarmés aux fers des Autrichiens. Cependant les factions, terrassées au 18 brumaire, se relèvent; les ennemis du Consul s'agitent, conspirent; ils enlacent, pour un moment, tous les partis; Bonaparte n'a plus qu'à fuir. En 1805, si l'Empereur est vaincu dans les plaines d'Austerlitz, quel sera son recours au milieu de l'hiver, à l'extrémité des vastes provinces autrichiennes, dont le frein de la victoire ne contiendra plus les habitans? Echappée aux désastres du champ de bataille, notre armée ne succombera-t-elle pas à l'atteinte redoutable des insurrections, aux maladies, à l'indiscipline, aux privations, à la défection menaçante de ses propres alliés? Et Napoléon, en le supposant arraché à tant de calamités, ne cessera-t-il pas d'imposer par l'autorité de ses triomphes; ne retrouvera-t-il pas à Paris ce tribunat sévère qui se montrera si contraire à son élévation, et qui, peut-être, n'attend qu'une occasion favorable pour faire rouler de nou-

veau le char de la république sur les débris du trône impérial? En un mot, aussi long-temps que dura le règne de Napoléon, tous les élémens de sa puissance furent portés au bout de l'Europe, sur les ailes de la guerre; ce faisceau brillant s'accrut à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Eckmuhl, à Wagram, à la Moscowa; il fut brisé sous les ruines de Moscow..... L'Empire finit.

Quel Souverain fut jamais placé dans une sphère semblable; quel général dut subordonner sa tactique à de telles considérations? Chef d'une dynastie née de la révolution, et nécessairement opposée aux antiques familles assises sur les trônes de l'Europe, Napoléon ne pouvait marcher avec lenteur vers la régénération des monarchies, qu'il osa promettre à son ambition; régénération dont ses guerres, soit qu'il les ait suscitées, soit qu'il les ait soutenues, furent toujours le moyen. Les plans de ce chef audacieux ne devaient donc ressembler en aucune manière à ceux des hommes de guerre qui l'ont précédé dans la carrière; ceux qui doivent le suivre risqueront toujours de se tromper lorsqu'ils s'en inspireront, sans les modifier.

Napoléon s'est abusé lui-même quand il s'est proposé de laisser après lui des méthodes classiques sur l'art de la guerre; il s'est abusé même lorsque, renonçant au système qu'il suivit dans le cours de ses campagnes, il a prescrit, en écrivant, une théorie entièrement opposée à sa pratique, comme dans les passages rapportés ci-après.

« Un habile tacticien, dit-il, s'interdit tout-
« à-fait les marches devant un ennemi en po-
« sition, surtout lorsqu'il occupe les hauteurs
« au pied desquelles il faudrait défiler..... Il
« faut se garder également d'attaquer les trou-
« pes qui occupent de fortes positions dans
« les montagnes; on parvient presque tou-
« jours à les débusquer en établissant des camps
« sur leurs flancs ou sur leurs derrières. En
« général, l'art d'enlever les positions consiste
« à les tourner, rarement à les attaquer de
« front (1)..... L'expérience a prouvé qu'il est
« nécessaire qu'une armée ait avec elle pour un
« mois de vivres; savoir : ceux de dix jours

(1) On sait que l'usage de Napoléon était d'attaquer de front les positions les plus fortes : nous nous bornerons à citer les batailles de la Moscowa et de Waterloo.

« portés par les hommes et les chevaux de bât;
« le surplus transporté sur les caissons (1).....
« Dans le cas d'une longue et vive résistance
« de la part de l'ennemi, prétendre courir sur
« des pièces, les enlever à l'arme blanche, ou
« faire tuer des canonniers par des tirailleurs,
« sont des idées chimériques : cela peut arriver
« quelquefois; mais en système général, il
« n'est pas d'infanterie, si brave qu'on la sup-
« pose, qui puisse marcher impunément pen-
« dant cinq à six cents toises contre seize
« pièces de canon bien placées, servies par
« de bons canonniers; avant d'être arrivés aux
« deux tiers du chemin, ces hommes seront
« tués, blessés, dispersés (2)..... Pour bien ef-
« fectuer une retraite, il est nécessaire d'avoir
« plusieurs routes par lesquelles l'armée puisse
« se retirer, divisée en grosses masses, avec

(1) Jamais Napoléon ne fut arrêté un moment dans ses projets par le défaut de vivres, aussi manquèrent-ils dans presque toutes les campagnes.

(2) Presque toutes les victoires de Napoléon furent dues aux charges impétueuses qu'il réprouve ici.

« célérité, et où elle puisse se défendre en « cas d'attaque (1). »

Napoléon, par ce retour vers les règles dès long-temps connues de la guerre, porte atteinte à celles qu'il y a substituées ; et cet hommage rendu aux vieux principes des Turenne, des Condé, des Marlborough, ébranle nécessairement la confiance que l'on pourrait accorder aux siens, sur la foi de l'heureuse application qu'il en fit pendant vingt ans. L'on peut se convaincre, au surplus, en lisant attentivement les Mémoires de Napoléon, qu'il se défiait un peu de ses propres prétentions ; car, il revient fréquemment sur la nature de la tâche qu'il s'est imposée : il n'a point cédé, dit-il, à l'envie de tracer des préceptes, mais au désir de peindre avec les couleurs de la vérité les faits historiques, que tant d'autres dénatureront.

Sous ce dernier rapport, les Mémoires de Napoléon sont empreints d'un puissant intérêt : quel écrivain réunirait une collection de

(1) Dans les retraites de Russie, en 1812, et de Leipsick en 1813, notre armée se retira par une seule route ; et toutes les dispositions prescrites ici furent négligées.

documens comparable à celle que cet illustre annaliste nous laisse dans cet ouvrage? Qui pourra narrer les évènemens avec plus de précision?..... il en fut tout à-la-fois l'âme, la tête et le bras; quel critique oserait lui disputer la légitime prérogative d'en être le premier historien?

Mais, il faut l'avouer, indépendamment de la précaution avec laquelle on doit accueillir les opinions de cet autre Xénophon relativement à la tactique proprement dite, il est encore nécessaire de s'armer d'une sorte de défiance contre les jugemens qu'il porte sur ses contemporains. On reconnaît, à chaque page, qu'indulgent envers les personnages qui furent ou assez souples ou assez dévoués pour accéder à toutes ses vues, à tous ses projets, il est d'une extrême sévérité à l'égard de ceux qui, dans l'abandon d'une franchise austère, ou par les suggestions d'une secrète inimitié, se montrèrent opposés, soit à sa politique, soit à ses plans guerriers. Il est encore une classe d'hommes que Napoléon juge avec une acrimonieuse rigueur : ce sont les militaires de qui la réputation s'éleva presque à la hauteur de sa renommée : c'est dans la déprécia-

tion dont il s'efforce d'environner le caractère et le talent de ses rivaux, que, durant toute sa vie et dans les écrits qu'il lègue à la postérité, ce héros laisse apercevoir la faiblesse de l'homme... Tel fut, dans tous les temps, l'écueil de la grandeur : peu de grands le furent assez pour louer un rival, même pour ne pas le rabaisser. On risquait encore moins de déplaire à Napoléon en le blâmant, qu'en cherchant à l'égaler : sa justice sut imposer à sa plume l'éloge de plusieurs de ses opposans; et cette plume ne distilla que du fiel en traçant le portrait de quelques généraux, dont la célébrité gênait son orgueil.

Nonobstant les défauts que les passions trop vives de cet homme supérieur devaient semer dans ses commentaires, et quoiqu'on y retrouve partout l'expression d'une âme ulcérée par des malheurs auxquels tant d'ingrats ont contribué, cet écrit ne peut manquer de tenir le premier rang parmi les documens historiques de notre époque; et, fût-il plus imparfait encore, il suffira de se rappeler la prodigieuse carrière de son auteur pour le rechercher avec avidité.

Le style de Napoléon n'est pas exempt de

reproches; il manque quelquefois d'élévation, souvent de pureté, mais rarement de couleur. On retrouve dans les Mémoires que nous examinons, ces élans de génie, ces éclairs d'exaltation, ces tours d'une originalité inimitable, qui caractérisaient les discours de celui qui les traça. Tout cela laisse désirer la correction; mais on sent qu'ici les phrases perdraient de leur force en acquérant plus d'élégance et de régularité; comme les formes mâles et prononcées d'un coursier indompté, se perdent quelquefois sous les riches ornemens dont on se plaît à le couvrir.

Quant à MM. les généraux Gourgaud et Montholon, passifs jusqu'au scrupule, ils ont publié ce que Napoléon leur a dicté, sans se permettre la moindre altération. De nombreuses réclamations, parmi lesquelles plusieurs étaient fondées, leur sont parvenues; elles ne les ont pas décidés à changer un mot au texte des Mémoires. La volonté du prince que ces généraux servirent avec une héroïque fidélité, fut remplie tout entière dans cette publication;.... mais on sait qu'elle n'est point achevée. — Un troisième général, un troisième héros du dévoûment, celui qui en donna le

noble exemple à ses compagnons, avait aussi sa tâche à remplir comme éditeur; sans doute il la remplira: un cœur où les sentimens généreux se gravèrent si profondément, n'a pu s'affranchir d'un devoir.

MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE, PAR M. LE COMTE DE LAS-CASES.

Avant d'examiner l'ouvrage publié par M. le comte de Las-Cases, arrêtons-nous un moment sur la position essentiellement particulière dans laquelle l'auteur s'est trouvé auprès du captif de Sainte-Hélène; son dévoûment a quelque chose de spécial qui mérite d'être approfondi. Les trois généraux qui furent les compagnons de l'infortune de Napoléon, avaient été précédemment ceux de sa brillante prospérité; on les avait vus couverts des flots de gloire qu'il répandit long-temps sur tout ce qui l'environnait. Au moment où la fortune abandonna ce prince, qu'elle avait comblé de ses faveurs, la fidélité de MM. Bertrand, Montholon et Gourgaud ne se démentit point; et quoiqu'ils fussent loin d'avoir eu la plus forte part aux bienfaits de l'Empereur,

eux seuls, parmi tant de privilégiés de ses affections, restèrent à ses côtés, au jour de l'adversité, pour marquer la place des nombreux courtisans qui s'éloignèrent, dès que le souverain déchu cessa de dispenser les biens et les honneurs.

Mais si les fonctions qu'ils remplissaient près de la personne de Napoléon, si la place qu'ils occupaient dans son intimité pouvaient imposer une tâche sacrée à ces hommes dévoués, telles n'étaient point la position et les obligations de M. le comte de Las-Cases. Emigré rappelé par l'amnistie, il fut, comme tant d'autres, enlacé par les liens de la politique impériale; comme tant d'autres, il arbora les couleurs sous lesquelles vinrent se fondre les regrets de l'ancienne cour dans les espérances de la nouvelle. Bientôt l'ingénieux auteur de l'*Atlas historique* (1) prit place au conseil d'Etat; et, grâce à lui, l'on vit ressortir un zèle éclairé des soins serviles d'une foule de chambellans illustres, parmi lesquels le talent ne se faisait guère remarquer que dans l'art

(1) On sait que cet ouvrage, publié sous le nom de Lesage, est de M. le comte de Las-Cases.

de bien simuler le dévoûment. La restauration vint; les rôles cessèrent; les acteurs coururent se déshabiller; plusieurs chambellans de l'Empereur se trouvèrent, comme par enchantement, costumés en gentilshommes de la chambre du Roi. M. de Las-Cases ne se montra point habile à cette prompte métamorphose; peut-être ne se crut-il pas doué de la flexibilité nécessaire pour figurer aussi rapidement sur deux scènes si différentes; et lorsque Napoléon reparut, il se trouva que cet ancien fonctionnaire s'était épargné tout le chemin que d'autres avaient fait; d'abord pour s'éloigner de l'Empereur, ensuite pour revenir à lui.

Jusqu'alors M. de Las-Cases n'avait été que fidèle dans la direction de ses principes politiques; les censeurs de sa conduite avaient cru n'y voir que le calcul d'un courtisan prompt à se rendre compte de la marche des évènemens, et à pressentir leurs résultats; il fallût changer d'opinion lorsque, trahi de nouveau par le sort, Napoléon, descendu pour la seconde fois du trône, n'offrit plus à ses amis que le partage de l'exil, partage que se hâta de solliciter le serviteur persévérant... Or, quel que

soit le jugement porté par l'ancienne noblesse sur ceux de ses membres qui n'ont point abjuré les penchans, ou si l'on veut les erreurs, du régime impérial, le caractère de M. de Las-Cases se dessinera en traits honorables aux yeux de la postérité. Sans doute, à l'aide des sophismes, des locutions subtiles, on pourra parvenir à justifier les fréquentes variations de bien des gens, qui ne furent constans que dans l'hommage qu'ils rendirent au pouvoir; mais vainement emploierait-on toutes les ressources oratoires pour appeler le blâme des véritables juges de l'honneur sur le dévoûment libre, spontané d'un homme qui ne pouvait obtenir, en cédant à ce noble sentiment, que la reconnaissance d'un proscrit.

Napoléon apprécia comme il le devait un attachement d'autant plus précieux pour lui, que ses bienfaits ne l'avaient pas devancé; sa confiance entière, minutieuse même, en fut le prix. L'âme de ce grand homme s'épanchait habituellement dans des entretiens où M. de Las-Cases déployait toutes les ressources d'un esprit cultivé, toutes les grâces d'un caractère aimable, pour adoucir les chagrins dont il était le témoin et le confident.

Jeté par un naufrage sur l'écueil où la nef de sa fortune venait de se briser, l'illustre prisonnier reportait ses regards sur l'océan de destinées dont il était repoussé. L'expression de ses affections privées, les projets de sa politique, les plans de haute stratégie qu'il semblait méditer encore, affluaient chaque jour dans sa conversation; chaque jour l'oreille de M. de Las-Cases était frappée des allocutions, souvent sublimes et toujours piquantes, qui jaillissaient d'une imagination où mille sujets se pressaient. Tout était intéressant, tout méritait d'être retenu, et la nécessité de le retenir inspira à l'auteur du Mémorial la première idée de ce journal, où fut consigné, jour par jour, quelquefois heure par heure, tout ce que le captif européen a dit et fait pendant dix-huit mois. Il ne faut qu'avoir parcouru cet ouvrage pour reconnaître le but que M. de Las-Cases s'est proposé: ce n'a point été de satisfaire une vaine curiosité; l'auteur a su considérer de plus haut son sujet. Par un contraste assez ordinaire dans la carrière des souverains, au moment où Napoléon remplissait le monde de son nom, le caractère de ce héros était à-peu-près incon-

nu. Mais comme les critiques, les rédacteurs de biographies et quelques autres classes d'écrivains n'avouent jamais leur insuffisance, ils se sont hâtés de créer des penchans, des habitudes, un naturel enfin au personnage qu'ils n'avaient pas eu la faculté d'étudier; et, d'après ces belles compositions morales, il ne s'est pas trouvé une des actions de ce prince qui ne fût un excès, pas un de ses sentimens qui ne fût une passion. Il n'y avait qu'un moyen infaillible de combattre l'erreur qui devait résulter de ce jugement, dans l'opinion des personnes de bonne foi, les seules qu'on tienne à persuader : c'était d'opposer l'observation, poussée jusqu'au scrupule, aux assertions hasardées par les biographes qui se sont faits les échos des partis, ou par les pamphlétaires qui vivent de calomnie et de détraction. Telle a été la tâche du comte de Las-Cases. Quel tableau que celui qu'il nous présente ! quelle leçon il offre aux grands de la terre ! Qui pourra se défendre d'une émotion profonde à l'aspect d'un monarque descendu du trône de Charlemagne jusque sur un rocher presque inaperçu au sein de l'Océan ; prison étroite dont le prisonnier ne pouvait cependant

parcourir toute l'étendue!.... Quelle âme honnête ne se sent pas pénétrée d'un sentiment pénible, en comptant les privations d'un souverain si long-temps dispensateur du superflu, et qui, durant les longues années de son exil, ou plutôt de son agonie, réclama quelquefois vainement un peu d'eau, des agens d'une nation qui s'est proclamée la plus généreuse de la terre!! Le Journal du comte de Las-Cases, où les souffrances éprouvées par Napoléon sur le roc insalubre de Sainte-Hélène sont retracées avec une déchirante exactitude, surnagera sur le fleuve de l'oubli, pour révéler aux siècles à venir l'inclémence des puissances du continent, puissances qui restèrent fortes, parce que celui qui les subjugua tant de fois se montra clément.

Si le Mémorial, considéré comme le recueil d'une partie des faits curieux qui se rattachent aux dernières années de l'homme le plus célèbre des temps modernes, mérite d'être vivement recherché, cet ouvrage se recommande bien plus encore par les discours et les opinions de Napoléon, que l'auteur y a consignés, après avoir su les provoquer avec autant d'adresse que d'esprit. En effet, il est

facile de se convaincre qu'aucun des évènemens remarquables auxquels l'empereur a pris part, aucun des grands traits de sa politique, aucune des institutions importantes qu'il a créées, aucun des acteurs principaux qui ont figuré près de lui sur la scène européenne, ne sont omis dans le cadre où M. de Las-Cases a groupé tant d'élémens historiques. C'est une circonstance bien digne d'attention que la direction donnée par l'ingénieux mémorialiste, aux passions assouplies de l'homme supérieur dont il s'était proposé d'étudier les plus secrètes pensées : ce caractère, si long-temps inflexible, semblait avoir acquis une sorte de ductilité; une tendance communicative, étrangère à son essence, lui avait été communiquée... . L'atteinte de l'adversité n'expliquerait qu'imparfaitement cette variation morale ; et l'on doit plus particulièrement l'attribuer à l'empire qu'à l'aide d'un attachement sincère, d'un dévoûment sans bornes, et surtout d'une admiration portée jusqu'au culte, M. de Las-Cases savait exercer sur l'esprit de Napoléon. Mais il faut bien se garder de croire que le concours de sentimens semblables, eût également réussi à tous ceux qui auraient entrepris

la même tâche que cet adroit confident; et la supériorité de ses Mémoires sur ceux de MM. O'Meara et Antommarchi est la preuve de ce que nous avançons. L'ancien chambellan avait vécu à la cour ; il savait, mieux que les deux docteurs, s'insinuer dans la confiance des grands ; il connaissait, ce qu'ils ignoraient, l'art de toucher avec délicatesse les cordes qu'il voulait faire vibrer dans le cœur qu'il interrogeait.

Les détracteurs de Napoléon, que n'ont pu désarmer ses grandes infortunes, parce que la haine, lorsqu'elle est excitée par l'envie, ne cède point aux sentimens généreux, les détracteurs de Napoléon, disons-nous, se sont empressés de déclarer faux presque tous les passages que M. de Las-Cases a rapportés comme relatant les paroles de l'illustre captif : cette dénégation a été généralement méprisée; aucun écrivain ne s'est avisé de la combattre; on savait qu'elle ne persuaderait personne. Si, en effet, cette intéressante partie du Mémorial eût été supposée, que de pièces, authentiquement reconnues pour émaner de la plume de Napoléon, auraient été produites afin de faire ressortir l'imposture par la comparaison. Loin

de-là, si l'on a rapproché les passages inconsidérément attaqués, des pièces conservées en France, il a été facile de reconnaître entre les uns et les autres une constante similitude de vues, de politique, de style ; et la mauvaise foi seule peut nier aujourd'hui l'authenticité des citations faites par M. de Las-Cases. Mais il est une observation que nous ne devons pas passer sous silence, parce qu'elle n'a point une origine malveillante, et qu'un examen attentif du Mémorial y a souvent donné lieu. L'on ne peut guère douter que Napoléon, en expliquant à Sainte-Hélène les intentions qui le dirigèrent dans quelques circonstances de sa carrière politique, n'ait cherché à pallier ses torts, et à laver les taches que plusieurs de ses actions doivent imprimer à sa mémoire. Il est encore positif que le prisonnier de Longwood a développé, en présence de ses amis, des projets formés, disait-il, dès long-temps pour ajouter à la gloire ou à la prospérité de l'empire, et dont la première idée surgit des longues insomnies de l'exil. Enfin, quelques révélations verbales ont appris que certains jugemens favorables portés sur des personnages que Napoléon avait peu connus durant

sa puissance, ont été la récompense des regrets qu'ils ont témoignés lors de sa chute, ou de l'opposition qu'ils ont montrée depuis la restauration. Par le même motif, Napoléon a quelquefois exprimé, relativement à ces mêmes personnages, des vues qu'il n'eut jamais : tel devait être maréchal d'empire, tel autre, ministre. Ces faveurs étaient sans doute peu réelles, mais non pas illusoires : des réputations se sont accrues de ces mentions fugitives; l'effet recherché a été obtenu; et lorsque Napoléon avait cessé de diriger des trônes et de décerner des honneurs, il dispensait encore la considération.

Sous le rapport du plan et de l'exécution littéraire, le Mémorial a été critiqué par quelques journaux qui, pour satisfaire à leurs obligations politiques, devaient se montrer sévères en rendant compte de cette production. Il y avait cependant peu de générosité à vouloir rabaisser un auteur qui s'était lui-même assigné la place la plus modeste. M. de Las-Cases, dans sa préface, nous annonce son journal comme l'œuvre d'un homme valétudinaire, dont les travaux ne peuvent manquer de se ressentir d'une débilité physique per-

manente. Si quelqu'un s'avisait de prendre une telle modestie au mot, il serait promptement désabusé par le succès de l'ouvrage que nous examinons, succès mérité, quoique prodigieux. Le Mémorial de Sainte-Hélène est conçu sur un plan neuf, piquant, agréable; et l'on serait tenté de croire que la négligence reprochée à l'auteur, et dont il s'est accusé avant qu'on l'ait signalée, est le résultat d'un calcul. Chaque genre de littérature a ses règles; les Mémoires mêmes ne peuvent être affranchis d'une sorte de régularité qui leur est propre, et qui consiste à rendre, sans recherche et avec le cachet d'une fidèle observation, ce qu'on a vu ou éprouvé. L'écrivain doué d'une imagination vive, d'un sens droit, d'un esprit exercé peut remplir cette condition de manière à rendre sa narration intéressante : c'est le mérite spécial de M. de Las-Cases, et l'on en va juger par le seul passage que l'espace nous permette de citer. « En ar-« rivant à Longwood, dit-il, l'Empereur a « quitté son petit uniforme vert de la garde; « il n'a plus alors porté qu'un habit de ses « chasses, dont on avait ôté le galon; il lui « allait assez mal, et commençait à être fort

« usé ; on s'inquiétait déjà comment on le « remplacerait. Du reste, ce n'était pas le seul « besoin de cette espèce dont il était entouré : « nous souffrions de le voir contraint, par « exemple, à porter plusieurs jours les mêmes « bas de soie, et nous nous récrions sur ce « que l'on pouvait compter les jours par le « nombre de marques que les souliers y tra- « çaient. Il ne faisait qu'en rire. » Ces détails domestiques, lorsqu'ils se rattachent à l'existence d'un homme qui donna des lois à vingt peuples, commandant un intérêt touchant : on trouve je ne sais quel charme mélancolique dans le récit de cet assujétissement de la grandeur aux misères humaines, quand elle sut y être supérieure. C'est alors qu'elle peut mériter réellement le nom de grandeur ; car la supériorité du caractère ne se montre que dans les grands obstacles ou dans les grandes calamités.

Outre les saillies, les discours, les allocutions ou les dictées de Napoléon ; outre le récit des occupations, des contrariétés, des souffrances de ce prince, le Mémorial renferme une série d'anecdotes appartenant à diverses époques, et que l'auteur a su encadrer heu-

rusement. Elles ne viennent jamais suspendre l'intérêt que l'ouvrage inspire sous tant d'autres rapports; mais elles arrivent toujours à point pour le suppléer. Chaque jour les souvenirs de Napoléon, pressés par son ardente imagination, s'échappaient comme un torrent en paroles caractéristiques ou sublimes; mais une sorte de stupeur succédait ordinairement à l'exaltation de ce moral impétueux, lequel ne semblait retrouver le calme, que par l'affaissement qui suit les grandes agitations. C'était dans ce dernier état de ses facultés, que l'Empereur imposait à M. de Las-Cases la narration de quelques épisodes amusans; il était toujours servi à souhait, et les lecteurs du Mémorial ont à se féliciter de ce que l'Empereur fût disposé, de temps en temps, à écouter.

En résumé, le journal de M. de Las-Cases est un des ouvrages où les historiens pourront puiser avec le moins de défiance, sinon les élémens qui serviront à retracer la carrière politique de l'empereur Napoléon, du moins les traits, souvent déguisés mais toujours reconnaissables, de son caractère. Quant à l'histoire même de l'Empire, le Mémorial y sera

certainement plus utile qu'aucun des autres Mémoires de notre époque; car, en admettant qu'une sévère impartialité doive rejeter la plupart des jugemens portés par le prisonnier de Sainte-Hélène, il est incontestable qu'il a dévoilé une multitude de faits que nos neveux eussent ignorés, sans le soin qu'a pris M. de Las-Cases d'en saisir adroitement la trame dans les épanchemens de Napoléon.

MÉMOIRES DES DOCTEURS O'MEARA ET ANTOMMARCHI.

Ici le sujet que nous traitons se présente sous un nouvel aspect. Le dévoûment auquel nous avons eu à rendre hommage dans les deux premières parties de notre examen, était un tribut offert par de fidèles amis: ce sentiment, excité chez les généraux Bertrand, Montholon et Gourgaud, par la reconnaissance et l'attachement, le fut chez M. de Las-Cases par une affection qui, comme on en peut juger en lisant ses Mémoires, eut sa source dans l'admiration. Peut-être fut-ce aussi l'admiration qui guida les docteurs O'Meara et Antommarchi; mais l'abnégation qui accompagna leur dévoûment

porte un caractère particulier de mérite et d'élévation..... En effet, M. O'Meara, dont nous parlerons d'abord, médecin de la marine anglaise, ne put douter un instant que les soins généreux qu'il offrit spontanément au prisonnier de Sainte-Hélène, allaient lui fermer, en Angleterre, la route des honneurs et de la fortune ; il dut même pressentir la défaveur que devait nécessairement attirer sur lui une conduite si opposée au système d'outrages, de persécutions dont le cabinet de Saint-James voulait envelopper l'existence de Napoléon. Le docteur ne s'arrêta point à ces considérations ; par la plus noble extension des devoirs de sa profession, il immola à celui qui fut vingt ans l'ennemi de son pays, ambition, intérêts, repos ; biens pour lesquels on fait tant de sacrifices, et qu'on sacrifie ordinairement si peu volontiers. Cependant M. O'Meara, contre son attente, obtint facilement l'autorisation de consacrer ses soins au prisonnier.... Laissons découler d'une plume anglaise l'explication, assez claire, des intentions qu'avait le ministère britannique, en se montrant si accessible à un sentiment généreux ; les révélations du docteur lui-même

serviront de base au jugement que nos lecteurs porteront sur la conduite de ce vertueux Anglais, et sur les vues de son gouvernement. « Je « vis bientôt, dit M. O'Meara dans la préface « de ses Mémoires, que je devais ou servir « d'instrument à des *vexations inutiles*, ou « encourir des soupçons d'une nature très peu « rassurante. Heureusement pour mon hon- « neur et pour ma propre tranquillité, j'ai su « choisir sans hésitation, et cependant contre « mes intérêts, le chemin que je devais sui- « vre. L'humanité exigeait de moi des consi- « dérations individuelles pour mon malade ; « l'uniforme que je portais exigeait impérieu- « sement que je ne le souillasse point *par des* « *indignités envers un captif*, et le caractère « de mon pays me faisait un devoir de regarder « comme sacrés les malheurs d'un homme dé- « chu. C'est ce que je fis; je mets mon orgueil à « le dire, et cet orgueil est encore au-dessous de « celui que j'éprouve, en voyant *mes ennemis* « *le considérer comme un crime*..... Si j'eusse « agi différemment que je n'ai fait, si, au lieu « de concilier la fidélité d'un sujet avec la « compassion d'un chrétien, et de conserver « les droits de mon pays, tout en ayant soin

« de ne pas compromettre mon propre carac-
« tère, *j'eusse essayé de faire de mon emploi*
« *un moyen d'arriver à la fortune* ; si j'eusse
« fait de l'homme un mercenaire ; si je fusse
« devenu esclave officiel, au lieu d'honnête
« serviteur ; si j'eusse recherché le pouvoir
« *en contraignant ma loyauté à favoriser des*
« *projets de honteuses vexations et de basses*
« *vengeances* ; si j'eusse levé le pied contre
« le lion mort, et que j'eusse essayé les
« prouesses d'un pigmée *par une lâche attaque*
« *contre les infirmités d'un ennemi vaincu*,
« non-seulement je n'aurais eu aucun accès
« auprès de lui, mas j'aurais été proscrit de
« la société de Napoléon et de celle de tous
« les hommes. Mais j'ai agi dans des prin-
« cipes absolument opposés ; j'ai pensé que
« les conquêtes de la clémence étaient supé-
« rieures même à celles de la valeur, et qu'un
« peuple fier doit non-seulement faire avouer
« à ses ennemis qu'il les a vaincus, mais qu'il
« méritait de les vaincre. » Le voile que le doc-
teur laisse étendu sur les instructions secrètes
qu'il avait reçues, est transparent ; la plus
inhabile pénétration reconnaîtra la direction
des projets que l'Angleterre mettait à exécu-

tion. Mais si les vues d'une inextinguible animosité, d'une vengeance insatiable, vues dont le cabinet de Saint-James avait accepté l'accablante responsabilité, percent dans les aveux de M. O'Meara, le caractère généreux et loyal de sa nation se révèle aussi dans cette franche profession de foi; et la comparaison amène ici cette conclusion : que le naturel des hommes est évidemment forcé pour constituer l'esprit des gouvernemens.

Les Mémoires du docteur O'Meara, intitulés *Napoléon en exil*, sont, comme ceux de M. de Las-Cases, rédigés en forme de journal: ils commencent le 19 avril 1816 et finissent le 25 juillet 1819. Conséquemment, on doit y retrouver, et l'on y retrouve en effet une grande partie des faits et des réflexions consignés dans le Mémorial, l'auteur de ce dernier ouvrage n'ayant quitté Sainte-Hélène qu'en 1817. Cette duplicité de mentions, sur laquelle auront pu se récrier quelques lecteurs économes, considérée sous un autre point de vue, est d'un grand intérêt pour l'histoire : elle prouve la fidélité des détails qui, recueillis de deux côtés et en deux langues, présentent, à quelques variations près, les mêmes résul-

tats. Les assertions du docteur, en confirmant celles de M. de Las-Cases, reçoivent, par cette circonstance même, un degré d'authenticité de plus, pour le temps où M. O'Meara a continué seul ses observations ; car il n'est pas probable qu'il ait abjuré la bonne foi, l'impartialité et la scrupuleuse attention qui le dirigèrent primitivement, à l'époque où il devenait seul comptable envers la société de ce qu'il avait vu et entendu. Il ne peut donc rester aucun doute sur la droiture des intentions du médecin anglais : quand on n'en serait pas complètement convaincu par son dévoûment aussi noble que dangereux, la conviction naîtrait de l'examen même de ses Mémoires. Non-seulement ils portent l'empreinte d'une observation soutenue, mais leur exécution révèle la saine logique, l'esprit judicieux qui, constamment, a présidé aux remarques de l'auteur. On sait, au surplus, que les Anglais reçoivent de la nature une aptitude à voir et à écouter, qui rarement laisse errer leur jugement, lorsque l'orgueil ne vient point l'égarer. Or, le docteur se trouvait dans une position où le retour de son âme vers les faiblesses humaines devenait en quelque sorte impos-

siblé ; il s'était placé au milieu d'une sphère si élevée, que les petites passions ne pouvaient pas y atteindre. Une citation, puisée encore dans la préface de l'ouvrage de M. O'Meara, confirmera tout ce que nous venons d'avancer sur l'esprit observateur de cet estimable étranger : ce passage est peut-être l'aperçu le plus lucide, le plus concis de la sagacité de Napoléon. « L'abandon avec lequel il s'exprimait « sur tous les objets dont il s'entretenait, ne « peut être conçu que de ceux qui l'ont en- « tendu ; et bien que, dans les choses où sa « conduite donnait matière au doute, il pen- « chât naturellement en sa propre faveur, la « vérité paraissait toujours être son guide. Il « réussissait particulièrement à tracer un ca- « ractère : son esprit lumineux semblait con- « centrer ses rayons sur l'objet qu'il voulait « définir, et l'on en distinguait aussitôt les « traits les plus caractéristiques. L'intime con- « naissance qu'il avait de tous les personnages « qui ont figuré en Europe pendant les trente « dernières années qui viennent de s'écouler, « donnent à ses opinions et à ses observations « un intérêt plus qu'ordinaire ; et, en effet, « pouvait-on puiser à une source plus authen-

« tique. Nonobstant le laps de temps qui s'est « écoulé depuis que la plupart des évènemens « dont il s'occupait ont eu lieu, et les catas- « trophes qui avaient dû troubler son esprit, « il était étonnant de voir avec quelle facilité « il se rappelait toutes les circonstances qui « faisaient le sujet de la conversation. Si quel- « que chose pouvait étonner davantage en- « core, c'était l'indifférence avec laquelle « il parcourait les libelles dirigés contre lui. » Certes, ce jugement, qu'on pourrait prendre pour le résumé de tous ceux portés sur Napoléon par les hommes qui l'ont jugé sans passion, n'est pas suspect de la part d'un Anglais; c'est pour l'histoire un document précieux.

Si de l'esprit qui a présidé à la rédaction des Mémoires du docteur O'Meara, nous passons à l'exécution littéraire de l'ouvrage, qui, l'on doit le dire préalablement, n'était pas la partie essentielle d'une semblable tâche, nous devons, pour être justes, tenir compte à l'auteur de tout ce que la traduction a nécessairement fait perdre de précision au texte original; nous devons considérer surtout que les concessions faites par M. O'Meara aux goûts de ses compatriotes, n'ont pu se concilier

en toutes choses avec ce qui constitue, en France, le mérite du style et la disposition bien entendue du plan, et qu'il serait injuste de lui reprocher d'avoir flatté de préférence l'esprit de son pays. Faisant donc la part des convenances nationales sous l'empire desquelles le mémorialiste anglais a écrit, et ne nous attachant qu'à l'ouvrage traduit en français, nous remarquerons que les faits, observés avec un jugement sain et éclairé, sont en général enchaînés avec peu d'art, et que les citations, si bien amenées dans le Mémorial, ne sont pas toujours heureusement encadrées dans le Journal du docteur. Il résulte de là que l'auteur de *Napoléon en exil*, après avoir souvent excité un intérêt puissant, laisse éteindre cet intérêt dans une succession plus ou moins longue de détails peu intéressans, quelquefois même arides, auxquels viennent se mêler des considérations ou des ordonnances médicales trop souvent répétées, et dont, peut-être, il eût été convenable d'offrir quelque part le résumé. Quant au style, proprement dit, la traduction française nous le transmet, si ce n'est élégant et pur, dans le sens que nous attachons en France à ces mots, du moins

clair, précis, souvent spirituel, et parfois original. On doit féliciter M. O'Meara d'avoir conservé, avec un scrupule religieux, les expressions de l'auguste prisonnier : il est aisé de concevoir combien cette condition était difficile à remplir par un étranger, peu versé dans notre langue. Pour bien comprendre les paroles de Napoléon, le docteur devait les traduire, au moins mentalement, en anglais, et rester ensuite assez pénétré de leur esprit pour suppléer à l'insuffisance du traducteur, chargé de rétablir le texte primitif sans l'avoir entendu. La partie anecdotique, qui tient une place si importante dans le Journal de M. de Las-Cases, manque dans l'ouvrage de son continuateur. Sans doute il existait entre l'Empereur et son médecin des rapports dont la confiance d'un côté, et le dévoûment de l'autre, étaient l'âme et le lien ; mais la différence du caractère national s'interposait ici entre les élémens qui pouvaient constituer l'intimité ; l'abandon, les épanchemens sans réserve qui, dans les relations du souverain et de son chambellan, avaient amené de part et d'autre les narrations piquantes, naissent rarement d'étranger à étranger ; il est

des choses sur lesquelles on ne peut s'entendre, quand on ne reçut pas le jour sous le même ciel.

Nonobstant les défauts que nous venons de signaler, le journal du docteur se lie bien au Mémorial de Sainte-Hélène : il en est la suite naturelle. S'il n'intéresse pas aussi vivement le lecteur (nous entendons toujours le lecteur français), ce que les dignes appréciateurs d'un caractère loyal, noble, grand, comme celui de M. O'Meara, accordent de haute estime à ce généreux Anglais, lui fera certainement oublier les critiques littéraires auxquelles son ouvrage pourra donner lieu. L'auteur sera repris dans quelques détails par les amateurs sévères ; la conduite de l'homme sera le sujet d'une admiration universelle.

Le docteur Antommarchi, qui succéda à M. O' Méara en qualité de médecin, et par similitude de position, comme mémorialiste, est né dans l'île de Gorse ; il était, lorsqu'il fut désigné pour se rendre à Sainte-Hélène, professeur d'anatomie à Florence ; son nom était environné déjà d'une certaine réputation. Depuis long-temps le docteur exprimait un

vif désir d'être attaché au service de l'Empereur Napoléon. Tel fut, sans doute, le motif qui détermina le cardinal Fesch, oncle de l'Empereur, mais agissant ici au *nom de lord Bathurst*, à choisir M. Antommarchi. Nous devons ajouter que le cardinal, occupé alors de grandes questions théologiques, sembla plutôt, dans cette circonstance, s'acquitter d'*une commission* que remplir un devoir envers le souverain qui l'avait élevé aux premières dignités de l'Eglise; l'on peut affirmer, du moins, qu'il se fit une bien faible idée de la nature du dévoûment qu'il trouvait dans le savant envoyé au secours de Napoléon, quand il lui parla de la fixation de ses *gages annuels*.

Les circonstances qui précédèrent le départ de M. Antommarchi sont curieuses; nos lecteurs en vont juger. Dès qu'on apprit en Toscane la détermination du docteur, il devint l'objet d'une surveillance active; on le considérait déjà comme l'agent, le complice de Napoléon. On eût dit que ce médecin venait d'acquérir le pouvoir de ramener l'Empereur en Europe, et de le lancer, du haut des Alpes, sur les peuples ingrats de la Toscane, dont ce grand homme avait voulu faire et fait en partie le bonheur. Le

chef de la police se montra surtout fort alarmé; voici le dialogue qui s'établit entre lui et M. Antommarchi. « Je connais vos trames, vos menées. » — « anatomiques. » — « vos complices, » — « les cadavres. » — « Je sais jusqu'à vos moindres dispositions, » — « d'amphithéâtre. » — « Allez-vous êtes un.... — « physiologiste » — ... « conspirateur. D'ailleurs, conspirateur et physiologiste c'est tout un » — « Napoléon..... — « tient l'Europe en alarmes ; » — « enchaîné, gardé à vue? — « recueille les regrets des peuples. » — « Il en est séparé par de vastes mers. » — « Il peut les franchir; » — « échapper à la vigilance anglaise ? — « Il la trompera, la surprendra; l'eau, l'air, la terre, quelque élément nouveau viendra à son secours. »

Cependant le docteur italien partit ; mais il faut lire dans ses mémoires le récit des lenteurs suscitées par les agens anglais pour l'obtention des passeports, pour les dispositions de l'embarquement en Angleterre, et pour les mesures inquisitoriales du débarquement à Sainte-Hélène; formalités pendant lesquelles la maladie de l'Empereur faisait de rapides progrès. Enfin, M. Antommarchi fut présenté au général Bertrand. Les préventions de Napoléon n'é-

taient pas favorables à son nouveau médecin; il avait conclu d'un article du Morning-Chronicle que « c'était une façon de Cuvier, auquel « il donnerait à disséquer son cheval, mais « auquel il ne confierait pas son pied. » Il faut avouer que l'Empereur, qui manquait de renseignemens positifs sur le docteur, ne pouvait guères, de prime-abord, lui accorder sa confiance : M. Antommarchi n'était porteur d'aucun écrit du cardinal Fesch; aucun des membres de la famille de Napoléon n'avait réparé cette omission; ils avaient laissé aux journaux anglais le soin d'apprendre à ce prince qu'il allait lui arriver un médecin..... La pénétration de l'Empereur suppléa à tout; il interrogea le docteur, reconnut son savoir, se convainquit de son attachement à sa personne, et l'admit.

Né sous le même ciel que Napoléon, M. Antommarchi devait trouver des fibres sympathiques dans le cœur de ce prince, et l'on s'étonnera peu de l'espèce d'intimité qui s'établit entre le malade et son médecin. Il devait suivre de là que les Mémoires du docteur italien, intitulés *Derniers momens de Napoléon*, présenteraient, si ce n'est plus d'intérêt, du moins

plus de variété que ceux du docteur anglais. Mais nous avons fait, en lisant le journal de M. Antommarchi, une remarque qui n'échappera point aux nombreux lecteurs qui s'empresseront d'y chercher le chant du cigne..... les dernières paroles d'un héros : il y a dans cet écrit plusieurs citations où l'imagination de l'auteur a suppléé sa mémoire, et qui n'offrent pas le cachet original que chacun, aujourd'hui, sait reconnaître. L'Empereur parle médecine, physiologie, physique même en termes que ne désavouerait pas un professeur de l'école de Paris ou de Montpellier. Ces petites additions n'étaient pas nécessaires pour captiver l'attention : l'ouvrage de M. Antommarchi s'est enrichi d'une foule de détails et d'anecdotes qui n'ont pu trouver place dans le recueil de M. O'Meara, soit en raison des rapports moins intimes qui existaient entre le prisonnier de Longwood et le médecin anglais, soit que ce dernier ait considéré son sujet sous un point de vue plus sérieux. On peut reprocher encore au mémorialiste italien le retour beaucoup trop régulier de l'énoncé de ses remarques pathologiques, ou de ses prescriptions. Ce reproche est d'autant plus

fondé, que la nomenclature des phénomènes morbifiques que rapporte le docteur, renferme certains mots d'une répugnante signification. De plus, les ordonnances diététiques et les considérations de stratégie, l'hygiène et la politique, l'anatomie et la morale s'amalgament trop souvent dans les pages du narrateur: on sait qu'une sorte de laisser-aller peut présider à la rédaction d'un journal; mais ce laisser-aller ne doit jamais être porté jusqu'à la confusion. Le genre admet une liberté sans laquelle il n'y aurait point de naturel; toutefois il faut savoir arrêter la licence là où commence le désordre, et c'est ce que M. Antommarchi n'a pas toujours fait en écrivant. Pour ne plus revenir sur les défauts de son ouvrage, nous dirons qu'on y trouve fréquemment répété ce que M. de Las-Cases ou M. O'Meara et quelquefois tous les deux ont écrit. Tout en remarquant, comme nous l'avons fait déjà, que par ce moyen les assertions se contrôlent et s'appuient mutuellement, nous devons avancer cependant que ces répétitions laissent la monotonie se glisser dans une collection de Mémoires où l'on doit naturellement s'attendre à trouver des détails nouveaux, à des époques

différentes. Il est incontestable qu'au moment où M. Antommarchi rédigeait son journal, il ne pouvait qu'ignorer ce qu'avaient écrit ses prédécesseurs ; mais il était bien informé à cet égard quand il a livré son ouvrage à l'impression : c'était le moment d'éliminer les redites dont l'admission peut donner l'idée d'une spéculation que, sans doute, l'auteur n'eut point en vue ; nous ne serions même pas surpris en apprenant que quelques critiques fâcheux lui aient supposé l'intention de remplir, par la mention réitérée de ce que d'autres observateurs ont vu ou entendu avant lui, le vide qu'eût laissé dans son journal l'insuffisance de ses propres observations.

Le style de M. Antommarchi est facile, agréable et ne manque pas de correction ; sa narration, quand il s'astreint à coordonner ses matériaux, a de la couleur, du mouvement, de la chaleur. Elle porte surtout un caractère remarquable d'imitation. La plume du docteur peint le geste ; c'est le mérite spécial des écrivains de son pays : on en jugera par le récit suivant. Le médecin avait prescrit à son malade un exercice violent : « Oui, docteur, « répondit-il, vous avez raison ; je bêcherai

« la terre. » Il fit ses dispositions, et le lende-
« main il était à l'œuvre. Noveraz avait l'habi-
« tude des travaux rustiques ; Napoléon le fit
« jardinier en chef, et s'exerça sous sa direction.
« Les premiers coups furent heureux ; il
« voulut me rendre témoin de son adresse, et
« m'envoya chercher. — Eh bien ! docteur,
« êtes-vous content du malade ? est-ce assez
« de docilité ? Il tenait sa bèche en l'air, riait,
« me regardait, secouait la tête, marquait de
« l'œil ce qu'il avait fait..... Voilà qui vaut
« mieux que vos pillules, *Dottoraccio* ; vous
« ne me droguerez plus. Il reprit, continua,
« et cessant au bout de quelques instans :
« le métier est trop rude, dit-il, je n'en puis
« plus. Mes mains sont d'accord avec mes
« forces ; elles me font mal ; à la prochaine
« fois..... et il jeta la bèche. Vous riez, ajou-
« ta-t-il, je vois ce qui vous égaie, mes belles
« mains, n'est-ce pas ? Laissez, j'ai toujours
« fait de mon corps ce que j'ai voulu ; je le
« plierai encore à cet exercice. En effet, il s'y
« habitua et y prit goût. » Tel est l'épisode que nous connûmes en Europe avant la mort de l'Empereur, et qui fut reproduit par le crayon lithographique.... Pendant ses travaux agri-

coles, Napoléon était en veste, en large pantalon, et portait un grand chapeau de paille du Bengale..... Quel sujet de méditations pour ceux qui, en le voyant ainsi, se rappelaient la cour brillante, l'armée de généraux, le cortège de rois que le respect et l'admiration pressaient aux Tuileries pour approcher du puissant Empereur..... C'est lui, c'est ce même souverain qui, vêtu d'une étoffe grossière, cultive un coin du rocher qui bientôt va s'entrouvrir pour le recevoir et le recouvrir à jamais.

Résumant en peu de mots notre examen, nous dirons que le journal de M. Antommarchi, même en faisant très grande la part de la critique, complète dignement la collection des Mémoires écrits à Sainte-Hélène. L'âme s'attache avec mélancolie à l'extinction progressive de ce génie éclatant, de ce caractère stoïque qui ne cède qu'après une héroïque résistance à l'envahissement des douleurs physiques..... Le tableau de cette progression du mal auquel succombe un héros, sans en être accablé, est peint avec les plus touchantes couleurs; enfin le livre du docteur italien, ne renfermât-il que le récit des dernières heures

de Napoléon, sera recherché dans tous les temps, et par les admirateurs de ce grand homme, qui voudront donner quelquefois une larme à sa mémoire, et par ses ennemis, qui chercheront une faiblesse dans son dernier soupir.

MANUSCRITS DE 1813 ET DE 1814, PAR LE BARON FAIN, SECRÉTAIRE DU CABINET DE NAPOLÉON.

Si l'auteur, en publiant ces ouvrages, ne s'était proposé que de payer un tribut de regrets au pouvoir impérial, il eût fallu déjà le féliciter ; il n'appartient pas aux âmes vulgaires de rendre hommage à une puissance déchue. Mais M. le baron Fain fut guidé par deux sentimens plus nobles, l'amour de la patrie, et le respect pour la vérité. Au moment où le premier de ses écrits vit le jour, les évènemens qui s'y trouvent retracés avaient été décrits au gré de toutes les passions intéressées à les altérer ! l'orgueil, l'esprit de parti, la vengeance, l'envie avaient fait leur part historique; la bonne foi seule semblait devoir être frustrée dans ce partage; il était

temps qu'un écrivain judicieux vînt la rétablir dans tous ses droits.... Le manuscrit de 1814 parut. Une narration exacte de la catastrophe de cette année était devenue d'autant plus urgente au moment de cette publication, que parmi les narrateurs qui avaient pris le pas sur M. Fain pour déshériter, autant que possible, notre armée de sa gloire, et pour humilier la nation elle-même, il se trouvait des Français.... Une telle assertion n'étonnera plus; on connaît trop généralement aujourd'hui le funeste penchant que nous avons à nous décrier nous-mêmes : c'est la plaie honteuse de notre caractère, et malheureusement il ne nous est plus permis de la cacher.

Les grandes subversions politiques impriment aux esprits une sorte d'exaltation, qu'alimentent les espérances qu'elles excitent ou les regrets qu'elles laissent. Cette fièvre des opinions se manifeste en France par un débordement de brochures où l'on retrouve l'expression, toujours extrême, des vœux qui se heurtent, des desirs qui se froissent. Or, ce paroxisme délirant s'est prolongé d'autant plus longtemps après la chute du trône impérial, qu'il y eut plus d'intérêts atteints, plus de préten-

tions trompées. Durant ces agitations, où calme et impassible, la vérité n'aurait pu se faire entendre, M. le baron Fain a sagement retenu dans ses mains les précieux élémens qu'il promettait à l'histoire ; ce ne fut qu'en 1823, et lorsque toutes les passions furent satisfaites ou découragées, qu'il livra au public le manuscrit de 1814. Ainsi, non-seulement l'ancien secrétaire du cabinet de l'Empereur ne put être accusé de vouloir flatter encore cette idole renversée, puisque Napoléon avait cessé de vivre, mais encore il enleva à la critique malveillante la faculté de lui supposer l'ambition d'appeler sur lui l'attention du souverain régnant, puisque cet écrivain avait gardé le silence aussi long-temps que l'intrigue s'était agitée dans la sphère des nouvelles faveurs.

Conseillé par la prudence, quant à l'époque de la publication, M. Fain l'avait été précédemment par une profonde sagesse dans l'exécution de l'ouvrage. Partout les faits sont décrits avec une impartialité sévère; partout la modération assigne des bornes aux élans de la pensée. On ne voit saillir dans cette estimable production aucune préférence, aucun senti-

ment privilégié; les opinions, soumises aux lois de la raison, n'y parlent que le langage de la vérité. Au blâme qu'il dispense, aux éloges qu'il accorde, l'auteur du Manuscrit de 1814, ne laisse jamais reconnaître la nature de ses propres impressions; tous ses efforts sont consacrés à donner au jugement du lecteur la direction qu'il doit avoir, et à démontrer que la justice elle-même indique cette direction.

Le style de M. le baron Fain est mesuré comme sa pensée : fidèle au précepte d'Horace, il a soigneusement évité ces tours pompeux qu'il est si difficile de soutenir lorsque, traitant un sujet qui, par intervalle, peut devenir pathétique ou acquérir de l'élévation, on s'épuise, dans la narration ordinaire, en figures tourmentées et gigantesques. « On ve-« nait de perdre l'Allemagne, dit le sage his-« torien en débutant; il ne restait plus qu'à « sauver la France ou à succomber avec elle. » Ce début n'a pas l'inconvénient du *fortunam Priami cantabo* : partant d'une hauteur moyenne, M. Fain s'est ménagé la facilité de s'élever avec les évènemens, ressource que s'interdisent les écrivains toujours armés, si

nous pouvons nous exprimer ainsi, d'une phrase ambitieuse et recherchée. Le titre simple que l'auteur du Manuscrit de 1814 a choisi, la division de l'ouvrage, dont les sections n'ont point reçu la désignation prétentieuse *de livres*, enfin la forme d'un journal que M. Fain adopte quelquefois, tout révèle la modestie qui présida à cette importante composition. Cependant aucune production des temps modernes ne porte plus réellement le cachet historique; nous ne savons à quelle plume éloquente est réservée la gloire de rattacher le récit de la révolution de 1814 aux pages de notre histoire générale; mais quel que soit l'écrivain à qui cette tâche sera confiée, certes, il transcrira, s'il est sage, l'épisode reproduit par M. Fain, tel que ce dernier l'offrit lui-même au public.

Le Manuscrit de 1814, ainsi que les six mois dont il nous présente l'histoire, est rempli de faits militaires; nous devons donc, par une citation, faire juger à nos lecteurs le degré d'intelligence et de fidélité que M. Fain apporte dans la description des combats; véritable écueil contre lequel échoua le talent de tant d'historiens modernes. Nous choisissons

la bataille de Montmirail, où la valeur française ajouta quelques tiges encore à ces lauriers que la foudre devait bientôt courber.

« C'étaient à qui seraient les premiers à Paris, « des soldats de Blucher et de ceux de Schwartzemberg. Les Prussiens s'efforçaient de « prendre les devans sur tous; déjà le général « Yorck voyait les clochers de Meaux. Le général russe Sacken, qui le soutenait, était « à Laferté. Deux marches encore et ils bivouaquaient au pied de Montmartre! tout-à-coup les Prussiens s'arrêtent; les Russes « les rappellent à grands cris; la nouvelle du « combat de Champ-Aubert leur est arrivée « avec la rapidité de la foudre; et bientôt, ces « colonnes, reployées en grande hâte les unes « sur les autres, ne pensent plus qu'à se rouvrir un passage vers leur général en chef. « Notre armée, qui s'avançait au-devant « d'elles, les rencontre le 11 février au matin; « notre avant-garde sortait de Montmirail par « la route de Paris; elle les arrête, et le combat s'engage aussitôt: il est sanglant. A trois « heures après-midi, le duc de Trévise, qui « était resté en arrière avec la vieille garde, « rejoint l'armée par la route directe de Sé-

« zanne à Montmirail. Napoléon ordonne « alors une attaque générale et décisive. A « droite de la route, en regardant Paris, le « maréchal Ney et le duc de Trévise se met- « tent à la tête de la garde, et enlèvent la « ferme Desgrénaux, autour de laquelle l'en- « nemi s'était établi en force; à gauche le gé- « néral Bertrand et le duc de Dantzick vont « mettre fin au combat que le général Ricard « soutient depuis le commencement de la ba- « taille, au village de Marchais. Les Russes et « les Prussiens renoncent alors au projet de « forcer le passage par Montmirail; ils se reti- « rent à travers champs sur Château-Thierry, « dans l'espoir de rentrer en communication « avec le maréchal Blucher par la seconde « route de Châlons, qui côtoie la Marne. Na- « poléon couche sur le champ de bataille, « dans cette même ferme Desgrénaux, où le « combat a été si opiniâtre; les valets enlè- « vent les morts des deux petites pièces où le « quartier impérial s'établit. »

Cette narration est rapide, claire, concise; l'auteur n'a pas eu besoin, pour en faire saisir le résultat, d'embarrasser sa phrase de ces locutions pénibles, de ces conjonctions mul-

tipliées qui obscurcissent le style et lassent l'intérêt, à force de fatiguer l'attention. Nous ne pouvons résister au désir de citer un second passage où le lecteur remarquera un autre talent : c'est le genre descriptif avec tout son charme, toute sa pureté.

« Arrêtons-nous un moment avec le quartier impérial. Après les peines de la journée, « la gaîté française jetait encore, de temps en « temps, quelques lueurs sur le repos du soir: « la soirée d'Herbisse est peut-être la dernière « de ce genre que je puisse mettre sous les « yeux du lecteur. — Le presbytère (où Napoléon s'était arrêté) se composait d'une « seule chambre et d'un fournil. Napoléon se « renferme dans la chambre, et y abrège la « nuit par ses travaux accoutumés. Les maréchaux, les généraux aides-de-camp, les officiers d'ordonnance et les autres officiers de « la maison remplissent aussitôt le fournil : le « curé veut faire les honneurs de chez lui ; au « milieu de tant d'embarras, il a le malheur de « s'engager dans une querelle de latin avec le « maréchal Lefebvre; pendant ce temps, les « officiers d'ordonnance se groupent autour « de sa nièce, qui leur chante des cantiques.

« Le mulet de la cantine se fait attendre ; il « arrive enfin. On établit aussitôt une porte « sur un tonneau ; quelques planches sont « ajustées autour en forme de banc ; les prin- « cipaux s'y asseyent, les autres mangent de- « bout. Le curé prend place à la droite du « grand maréchal, et la conversation s'engage « sur le pays où l'on se trouve : notre hôte a « peine à concevoir comment ces militaires « connaissent si bien les localités ; il veut ab- « solument que tout son monde soit Champe- « nois. Pour lui expliquer ce qui l'étonne, on « lui présente des feuilles de Cassini que cha- « cun a dans sa poche ; il y retrouve le nom « de tous les villages voisins et s'étonne encore « davantage, tant il est loin de penser que la « géographie s'occupe de pareils détails. Les « naïvetés du bon curé égaient ainsi la fin du « repas. Bientôt après, on se disperse dans les « granges voisines : les officiers de service res- « tent seuls auprès de la porte de la chambre « où se trouve Napoléon ; on leur apporte leur « botte de paille, et le curé, ne pouvant aller « coucher dans son lit, on lui cède la place « d'honneur sur le lit de camp. »

Dans notre siècle essentiellement critique,

on regarderait comme imparfait un examen littéraire qui ne renfermerait que des éloges; nous avouons cependant que l'obligation rigoureuse de trouver à censurer dans l'ouvrage du baron Fain, ne nous a pas semblé la partie facile de notre tâche. C'est en nous rendant compte de l'ensemble de cette excellente production, que nous avons enfin trouvé le sujet de l'observation suivante. L'auteur, en décernant un hommage mérité à la prodigieuse activité de l'Empereur, au courage des généraux, à la valeur éclatante de l'armée, ne fait pas assez remarquer la constance héroïque que la nation elle-même déploya à l'époque critique qu'il peint. Il n'insiste point assez sur les sacrifices de toute nature que les bons habitans de la Champagne, de la Lorraine, des Vosges et de tant d'autres pays, firent, non pas avec résignation, mais avec enthousiasme, pour défendre le sol de la patrie, malgré la distance que Napoléon venait d'établir entre la nation et le trône par la dissolution du corps législatif. M. le baron Fain, en parlant du combat livré sous les murs de la capitale, ne fait point ressortir dans son récit le zèle avec lequel la garde nationale de Paris s'est associée

aux travaux de l'armée, et a partagé ses dangers. Mais, surtout, comment le sage historien a-t-il pu se contenter de nommer en passant ces braves élèves de l'Ecole Polytechnique, qui firent payer si cher à l'ennemi la position qu'ils défendaient, et qui, à peine sortis de l'enfance, pesèrent, durant plus de huit heures, sur l'ennemi de tout le poids de la valeur française? M. le baron Fain était dans les camps, auprès de l'Empereur; peut-être, à travers les rangs de l'armée, n'a-t-il pas eu le loisir de considérer l'attitude de la nation.

Il était naturel que nous examinassions les deux ouvrages de M. le baron Fain dans l'ordre de leur publication; nous avons dû conséquemment parler d'abord du Manuscrit de 1814. Celui de 1813, dont nous allons nous occuper, n'a paru que vers la fin de 1824, bien qu'il fût, nous a-t-on dit, terminé depuis longtemps. Cet ouvrage, conçu sur le plan adopté pour le précédent, est écrit dans le même esprit de sagesse et de modération. La vérité, dans cette seconde partie de la tâche que le secrétaire du cabinet de l'Empereur s'était imposée, n'a pas cessé d'être son guide; mais la vérité même a dû se taire sous l'empire de

la censure, dont l'abolition vient de marquer l'aurore du règne de Charles X.

Le Manuscrit de 1813 forme deux volumes in-8°, c'est-à-dire le double de celui de 1814. L'auteur s'est trouvé dans la nécessité d'étendre son cadre, non-seulement parce que les évènemens qu'il avait à décrire embrassaient un espace de temps plus long; mais encore en raison de l'étendue géographique sur laquelle il avait à porter son attention. De plus, la complication des faits qui se pressaient sous sa plume était telle, que la partie officielle de l'ouvrage (nous voulons dire les pièces authentiques que M. Fain y a jointes), était devenue plus volumineuse. Indépendamment de ces additions, on trouve dans le manuscrit de 1813 une foule de notes curieuses qui, par leur réunion, impriment la plus grande authenticité à ce beau fragment historique. Enfin, des tableaux comparatifs sur la force des masses belligérantes, et de l'examen desquels résulte la conviction que chacun de nos braves a toujours eu à combattre deux ou trois ennemis, complettent la collection des élémens irrécusables que M. le baron Fain rapporte à l'appui de ses propres assertions.

Parmi les détails caractéristiques dont le manuscrit de 1813 abonde, on remarque une description intéressante des fonctions attribuées aux officiers d'ordonnance de l'Empereur ; nous citerons ce passage ; il fera connaître une classe de jeunes militaires que l'on pouvait nommer *la pensée agissante* de Napoléon.

« Dans l'espace occupé par les cantonne-
« mens de l'armée, les officiers d'ordonnance
« viennent, reviennent et se succèdent sans
« cesse ; ils voltigent de tous côtés : jamais
« leur activité n'a été si utile à l'Empereur. Il
« s'en sert pour ne laisser aucun moment de
« repos aux chefs de service..... Les travaux
« du génie, l'armement des places, les parcs
« d'artillerie, les ouvriers des arsenaux sont
« à chaque instant visités par eux sur les points
« les plus éloignés ; ils sont dans tous les lieux
« où de nouvelles troupes s'organisent ; par-
« tout où des ordres importans viennent d'ar-
« river de l'état-major-général, on les voit qui
« se présentent pour en suivre l'exécution. .

. . . . . .

« chaque jour ces braves jeunes gens écrivent
« à l'Empereur ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont

« vu. Le premier officier d'ordonnance, Gour-
« gaud, est l'intermédiaire habituel de leur
« correspondance ; quand ils reviennent à
« Dresde, leurs poches sont pleines d'états de
« situation, de comptes rendus, de croquis
« d'ouvrages et de plans ; le compas, le crayon
« et la plume leur sont familiers comme l'épée,
« et par eux l'Empereur se trouve à-la-fois pré-
« sent dans vingt endroits différens. »

Dans le second ouvrage qu'il a publié, M. Fain donne souvent plus d'extension à sa pensée que dans le premier : la vérité s'y trouve plus à l'aise ; l'admiration n'y est plus soumise à la crainte. L'auteur restitue à Napoléon le titre d'Empereur, qu'il lui avait enlevé dans le manuscrit de 1814. Mais il est un sentiment que M. Fain a dû comprimer avec regret en décrivant les journées de Dresde et de Leipsick : c'est l'indignation.... imitons sa réserve, puisque la conduite qui provoqua ce sentiment, a pu trouver des apologistes puissans et des récompenses. Nous grouperons du moins les faits que nous évitons de développer : ils parleront. Dans la matinée du 27 août, un boulet lancé de nos batteries de Dresde avait atteint un général ennemi. « Quel est donc,

« dit M. Fain, le haut personnage qui a été « frappé ? Une circonstance fortuite vient en- « fin éclaircir ce mystère. Un lévrier qui sui- « vait le général blessé, est resté à Nottnitz ; « on l'a amené au roi de Saxe qui, sans perte « de temps, a fait passer le collier du chien au « prince de Neuchâtel, et sur le collier est « écrit : *J'appartiens au général Moreau:* Tous « les renseignemens qui se succèdent, confir- « ment ce premier indice. » Suivons maintenant le narrateur sur les bords de l'Elster, où se consommèrent, au sein de la plus valeureuse résistance, les désastres de notre armée, et voyons quelles causes les hâtèrent.

« Tout-à-coup des feux plus rapprochés « éclatent presque derrière nous, entre nos deux « lignes, du côté de Reudnitz : *c'est le canon* « *de Bernadotte.* L'indignation fait passer ce « cri de bouche en bouche, et nos soldats le « répètent en déchirant leurs cartouches avec « plus de fureur..... Mais, contenons les senti- « mens qui paraissent éclater dans les li- « gnes ; nous n'en sommes pas aux derniers « traits de ce genre : c'est maintenant la honte « d'une armée tout entière qu'il nous faut « raconter..... Bernadotte marchait sur Reud-

« nitz ; les Saxons du général Reynier lui fai-
« saient face ; l'Empereur suivait des yeux
« leurs mouvemens. Soudain *un vide s'ouvre*
« *au centre de notre ligne* : l'armée saxonne
« et la cavalerie wurtembergeoise du général
« Normann ont passé du côté des Suédois ;
« douze mille hommes et quarante pièces de
« canon qui, tout-à-l'heure tiraient contre les
« alliés, tirent maintenant contre nous. » Les feux meurtriers de ces nouveaux ennemis firent d'horribles lacunes dans nos rangs..... Le sang qu'ils répandirent, s'écrie M. le baron Fain dans un sublime mouvement, *tachera long-temps la plaine de Reudnitz.*

Réunissant les principaux traits des deux ouvrages de M. le baron Fain, pour en faire apprécier le mérite et le but, nous resserrerons l'exposé de notre opinion dans ce résumé : les Manuscrits de 1813 et de 1814 portent le véritable cachet de la bonne foi ; il est impossible que le lecteur qui sera guidé par le même sentiment, n'y puise pas la conviction intime des faits qu'ils relatent, car nulle part le vrai n'est tourmenté ; partout il ressort d'un récit dont la franchise atteste la sincérité. Cependant ce n'est point assez d'écrire pour les

hommes que l'évidence convainct ; il faut encore que le sage historien se mette en mesure de combattre l'obstination et la malveillance, qui ne veulent jamais être convaincues : c'est pour leur être opposés que M. le baron Fain à joint à son texte les notes, les états, les dépêches, les conventions qu'il avait laborieusement réunis. Le classement méthodique de ces pièces, les explications données par l'historien pour en faire saisir l'esprit, lorsqu'il est environné des formes diplomatiques; les éclaircissemens de toute nature que notre auteur ne manque jamais de réunir lorsqu'ils sont nécessaires, tout, en un mot, dans les compositions dont nous terminons l'examen, les rend propres à répandre le plus grand jour sur les deux époques qu'elles embrassent, soit qu'on s'attache aux récits des faits militaires, soit qu'on recherche plus particulièrement les aperçus politiques et la tactique sinueuse des cabinets. Sous le premier rapport, l'Histoire des années 1813 et 1814, car il est temps de donner aux productions de M. Fain la dénomination que sa modestie leur a refusée, cette histoire, disons-nous, laissera peu de chose à désirer aux généraux qui vou-

droit suivre le développement des plus hautes combinaisons de stratégie; considérée sous le second point de vue, elle démontrera aux diplomates, par l'ensemble des preuves, que si, dans les congrès de Prague et de Châtillon, l'empereur Napoléon se montra trop inflexible, c'est que les alliés ne furent pas un instant sincères.

HISTOIRE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE, PENDANT L'ANNÉE 1812, PAR M. LE GÉNÉRAL COMTE DE SÉGUR.

Le but de chacun des auteurs dont nous venons d'examiner les ouvrages, est facile à saisir : Napoléon s'efforce d'assigner une direction à l'histoire de son époque, et prétend, selon toutes les probabilités, léguer des préceptes aux hommes de guerre. Le comte de Las-Cases, le médecin Antommarchi et même le docteur anglais O'Meara se flattent, non sans raison, de redresser, à l'aide de leurs narrations circonstanciées, et surtout au moyen de la reproduction fidèle des paroles de Napoléon, les jugemens extrêmes portés sur le caractère de ce grand homme par l'ignorance, la prévention ou la méchanceté.

Enfin l'auteur des Manuscrits de 1813 et de 1814, témoin attentif des évènemens de ces années, réussit à prouver, en reproduisant leur trame affligeante, que notre armée est sortie sans tache de la lutte où périt sa fortune. Maintenant quelle a été l'intention de M. le général comte de Ségur? Nous avouons qu'il ne nous a pas été aussi facile de nous en rendre un compte précis. Cet officier, dont l'Empereur récompensa dignement les services fidèles et la valeur éclatante, a-t-il entrepris de payer un tribut d'admiration à ce souverain? Mais il le montre déchu, dégradé, accablé par la moindre intempérie de l'atmosphère. Dans les récits de cet historien, l'âme du héros ne nous apparaît que sous la honteuse dépendance des faiblesses humaines. Est-ce à la grande armée que sont adressés les hommages de M. le comte de Ségur? Mais c'est une triste préférence que celle qui le porte à cueillir entre les tombeaux de tant de guerriers, les palmes qu'il décerne aux braves qui survivent à la grande catastrophe de 1812. Si le général a voulu fonder sa réputation littéraire sur un ouvrage digne du nom célèbre qu'il porte; s'il a senti fermenter de belles ins-

pirations parmi les souvenirs qu'il conservait des exploits de la grande armée et de son chef, étaient-ils donc si loin de lui les temps héroïques d'Austerlitz, de Friedland et de Wagram! Ah! M. de Ségur aurait-il oublié ces jours glorieux où la victoire le couvrit lui-même de ses ailes! S'est-il effacé de sa mémoire, cet épisode brillant de sa vie, où, chargé des trophées qu'il avait contribué à conquérir, il vint les suspendre aux voûtes du temple des Lois, et recevoir les remercîmens de la France, par la voix émue de son illustre père, de ce père qui dut être si fier d'un tel fils!!!

Mais l'historien de la campagne de 1812 nous l'a dit, entraîné par un sentiment irrésistible, il a dû se vouer à nourrir nos regrets, si ce n'est pas notre humiliation, et à flatter l'orgueil de nos vainqueurs. Soit qu'il existe dans la société plus de mélancolie que de fierté, soit que la majorité des Français qui lisent, se soit plue à suivre la décroissance rapide de l'astre qui brilla quinze ans au-dessus de nous, soit plutôt qu'un talent distingué suffise pour enchaîner l'attention, même en dépit des opinions, le succès de l'ouvrage du

général comte de Ségur est réellement prodigieux : le goût que cette production inspire tient du délire. Sans partager précisément cette exaltation, nous avouerons avec franchise que les séductions du nouvel auteur nous ont captivés les premiers. Nous avons lu deux fois son livre : la première lecture appartint tout entière à l'enthousiasme, la seconde fut éclairée par la réflexion. Il nous a semblé que celle-ci nous laissait des devoirs à remplir : nous les remplissons. La profession de foi que nous venons de faire est trop complète, elle est trop favorable à M. de Ségur pour qu'on puisse nous accuser de nous être inscrits au nombre des détracteurs qu'il a pu rencontrer; mais nous ne voulons pas non plus être comptés au rang de ses aveugles admirateurs. Doué d'un esprit supérieur, et conseillé par l'un des premiers historiens du siècle, il n'a pu se laisser enivrer par les éloges immodérés qu'on lui prodigue, et nous ne désespérons pas de lui faire comprendre que, placé, dès son début littéraire, à une certaine élévation, il ne lui est cependant pas impossible de s'élever encore.

S'il faut se déterminer, sinon à sanctionner,

du moins à tolérer le choix de l'épisode adopté par l'auteur de *l'Histoire de Napoléon et de la grande armée, pendant l'année* 1812, cette concession est la seule qu'une saine critique puisse faire sur l'ensemble de la composition. Sévère jusqu'à l'exigence pour le surplus, elle a le droit d'attendre la plus grande exactitude dans le récit des faits, dans la peinture des caractères, dans la citation des harangues et des discours. Les évènemens sont si près de nous; les personnages qui en ont été témoins ou acteurs sont encore si nombreux, qu'il peut s'élever une foule de réclamations sur la plus légère erreur. Ici la vérité, trop souvent affligeante pour les Français qui l'écoutent, prendrait le caractère de la détraction, dès qu'elle perdrait un peu de sa pureté. Examinons cependant, sans rien préjuger, jusqu'à quel point M. le comte de Ségur s'est assujéti à l'observation de ces lois d'une rigoureuse nécessité. Nous occupant d'abord de la vérification des faits, que nous avons été à même d'étudier comme le général historien (1), nous lisons, tome 1er, p. 9:

(1) L'un des auteurs de cet examen était à l'*armée*

« L'Autriche était soumise à l'ascendant de « Napoléon, et la Prusse à ses armes; *il n'eut « qu'à leur montrer son entreprise : l'Autriche « s'y précipita d'elle-même ; il y poussa facilement la Prusse.* » Les données sur lesquelles l'auteur a basé cette assertion, manquent essentiellement d'exactitude. La conduite du prince de Schwartzemberg durant toute la campagne, conduite que l'on caractériserait imparfaitement en la qualifiant d'indécision, prouva, non-seulement que l'Autriche ne s'était pas *précipitée* dans l'entreprise de Napoléon, mais qu'elle ne s'y était même associée qu'avec une extrême répugnance. Le cabinet de Schœnbrunn cédait à la nécessité ; il cessa de se contraindre dès les premiers temps de nos revers. De son côté, la Prusse ne se laissa pas *pousser facilement* vers cette même entreprise : voici une circonstance qui le prouve et dont nous pou-

d'observation dès le mois de juillet 1811 ; il a fait la campagne de 1812, et a été chargé d'un service important à Moscow. Durant le séjour de nos troupes dans cette capitale, l'intendant général lui confia une mission pour l'exécution de laquelle il se porta, avec un faible détachement, jusque sous les murs de Twer, lieu où aucune autre partie de l'armée n'est parvenue.

vous garantir l'authenticité. Au moment où la division Gudin, partie de Magdebourg, mit le pied sur le territoire prussien, qu'allait traverser immédiatement toute l'armée, le cabinet de Berlin avait intimé l'ordre à ses premiers postes de s'opposer à la marche des corps français..... On conçoit que, dans la situation où se trouvait alors la Prusse, cette opposition ne pouvait être de longue durée ; toutefois elle suffit pour démontrer que Frédéric Guillaume n'avait point encore accédé complètement aux vues de Napoléon. Cela se passait vers la fin d'avril. A la page 68, M. de Ségur fait dire au duc de Vicence, parlant à Napoléon, « *qu'il ne fallait pas s'abuser, ni prétendre abu-* « *ser les autres ;* qu'en s'emparant du conti- « nent et même des Etats de la famille de son « allié, on ne pouvait accuser cet allié de « manquer au système continental! Quand les « armées françaises couvraient l'Europe, com- « ment reprocher aux Russes leur armée ? « *Etait-ce à l'ambition de Napoléon à dénon-* « *cer l'ambition d'Alexandre.* » Cette franchise appartient au caractère de M. de Caulincourt : ce grand officier a pu exprimer une pensée semblable devant l'Empereur ; mais, à coup sûr, ce

fut en d'autres termes. Le grand-écuyer connaissait trop bien l'humeur irritable de son souverain, pour hasarder une remontrance aussi rude ; la patience de ce prince ne l'eût pas supportée jusqu'au quatrième mot. L'auteur avance, pag. 126, que l'Empereur avait toléré le pillage dans son armée depuis 1805. « Ce « fut, dit-il, comme une chose convenue : « eux (les soldats) souffrirent son ambition ; « lui (1) (Napoléon) leur pillage. » Nous ne pouvons être d'accord avec M. de Ségur sur ce point. Qui ne sait que Napoléon fit, dans toutes ses campagnes, une guerre presque aussi active aux pillards qu'à l'ennemi? Si l'on parcourt les proclamations de ce grand capitaine, on trouve dans un grand nombre d'entr'elles la recommandation expresse, pressante de respecter les propriétés ; plusieurs contiennent des menaces sévères contre les militaires qui contreviendraient à cette partie essentielle de la discipline. On peut aussi se rappeler qu'à son entrée à Berlin, en 1806, l'Empereur fit fusiller en sa présence un grenadier de sa garde

(1) La pureté grammaticale exigeait lui, *souffrit* leur pillage.

convaincu d'avoir volé une montre. Plusieurs exemples pourraient appuyer l'autorité de celui que nous venons de citer, si d'ailleurs l'aversion de Napoléon pour le pillage n'était pas connue généralement. L'auteur raconte, p. 142, que Napoléon parcourant la rive du Niémen, pour la reconnaître, « son cheval s'abattit « tout-à-coup, le précipita sur le sable, et « qu'une voix s'écria : *Ceci est d'un mauvais « présage ; un Romain reculerait.* » L'historien ajoute : « On ignore si ce fut lui ou quelqu'un « de sa suite qui prononça ces mots. » Ce fait, s'il est exact, est resté ignoré jusqu'à ce moment. Au surplus, les mêmes paroles furent prononcées, en 1793, par l'illustre et malheureux Malesherbes, qui venait de tomber dans la cour de la Conciergerie, en sortant de cette prison pour se rendre à l'échafaud.

On lit, pag. 225, que Napoléon, incertain s'il doit s'arrêter à Vitepsk, adresse ces mots entrecoupés à ceux qu'il rencontre : « Eh bien ! « que ferons-nous?... resterons-nous?... irons-« nous plus en avant?... Comment s'arrêter dans « un si glorieux chemin ...» Sans doute il serait difficile de démentir positivement ce fait ; mais M. de Ségur n'éprouverait pas moins de dif-

ficultés pour en démontrer l'authenticité. En effet, qui reconnaîtra Napoléon dans cette molle hésitation? qui le reconnaîtra dans la confidence qu'il en fait? L'Empereur, en posant brusquement son épée sur une table, avait dit précédemment à Vitepsk : « Je m'arrête ici, je veux « m'y reconnaître, y rallier, y reposer mon « armée, et organiser la Pologne. La campagne « de 1812 est finie, celle de 1813 fera le « reste. » Voilà bien le langage de Napoléon : c'est bien ainsi qu'il exprimait sa volonté, toujours irrévocablement arrêtée quand il la faisait connaître. Cette volonté pouvait varier, elle variait même quelquefois ; mais tous les hommes qui ont vécu près de ce prince, savent que sa pensée indécise, flottante, ne se décélait jamais ; et que, lorsqu'il se décidait à mettre au jour une détermination nouvelle, pour changer un ordre de choses préexistant, elle était déjà fixée. Dans la circonstance dont il s'agit, après avoir dit *Je reste à Vitepsk*, l'Empereur, déterminé à poursuivre sa route, dut s'écrier un matin *Je marche sur Moscow*. Les conseils que ce monarque réunissait quelquefois (il en réunit un à Vitepsk), étaient les simulacres dont il leurrait l'orgueil de

quelques grands dignitaires ; mais ceux qui savaient pénétrer ce monarque absolu, ne se laissèrent jamais abuser par ce vain appareil de discussion ; et l'on citerait difficilement une occasion où Napoléon soit sorti d'un conseil (1), avec une autre opinion que celle qu'il avait en y entrant.

Nous parlerons plus tard des descriptions animées et riches d'images que l'historien de la guerre de 1812 a semées dans son ouvrage ; nous aurons à donner de justes éloges à cette partie descriptive ; mais occupés maintenant à vérifier l'exactitude des faits, nous devons les juger sans nous laisser séduire par la parure brillante dont ils sont revêtus. L'auteur rapporte, page 63, tome 2e, que nos soldats, (couchés au milieu des ruines de Moscow) « sur « des canapés de soie, ayant à leurs pieds des « schals de Cachemire, les plus rares fourru- « res de la Sibérie, et des étoffes d'or de la « Perse, n'avaient à manger, dans les plats

(1) Il faut cependant excepter ici le Conseil d'état ; mais dans toutes les matières qui s'y traitaient, l'Empereur avait besoin d'être éclairé, et l'on doit dire qu'il se bornait réellement là aux attributions d'un président ordinaire, et ne cherchait point à influencer les discussions.

« d'argent qu'ils possédaient, qu'une pâte « noire, cuite sous la cendre, et des chairs « de cheval à demi grillées et sanglantes. »

Par cette assertion, M. de Ségur prépare une triple antithèse que voici : « Singulier « assemblage d'abondance et de disette, de « richesse et de saleté, de luxe et de misère ! » Mais ce que l'auteur dit du défaut absolu de vivres n'est point exact, au moins pour ces premiers momens du séjour de nos troupes dans l'ancienne capitale des czars. Les maisons, les palais soit à demi écroulés, soit respectés par les flammes où l'on avait pu recueillir les meubles somptueux, les marchandises précieuses et la riche vaisselle qui étaient devenus le partage du soldat français, contenaient aussi des denrées de diverses espèces : on trouva surtout à Moscow d'immenses quantités de riz, de viandes et de poissons salés, de sucre, de café, de chocolat, ainsi que des vins de toute nature et en abondance. L'armée ne fut que trop promptement en possession de tous ces objets de consommation, car elles les dilapida avec une rapidité qu'on ne peut comparer qu'à l'imprévoyance de ses chefs, qui fermèrent les yeux sur un gaspillage au-

delà duquel il était si facile de voir le dénuement. Plus loin (page 64), M. de Ségur dit : « En entrant dans la ville, l'Empereur fut « frappé d'un spectacle étrange : il ne retrou- « vait de la grande Moscow que quelques « maisons éparses, restées debout au milieu « des ruines..... Des monceaux de cendres, « et, de distance en distance, des pans de mu- « raille ou des piliers à demi écroulés, mar- « quaient seuls la trace des rues. » Le vrai est un peu dépassé dans ce lugubre tableau : non-seulement l'incendie respecta tous les temples, un grand nombre de palais, des édifices publics, entre autres le vaste hôpital des Enfans-Trouvés, et plusieurs rues voisines du pont que nous avions nommé *Pont des Maréchaux;* mais un quartier tout entier, où se logea le 3e corps, demeura intact..... L'écrivain qui tient la plume de l'histoire ne peut trop se défier de sa propre imagination; si la poésie a ses charmes, la vérité ne doit jamais perdre ses droits. M. le général comte de Ségur, en parlant, page 88, de l'affaire où furent engagés les dragons de la garde impériale, sur la route de Mojaïsk à Moscow, commet encore une légère erreur; voici le fait :

l'Empereur, ayant appris que les convois étaient habituellement inquiétés sur cette route par la cavalerie légère de l'ennemi, ordonna au colonel Marteau de s'y porter avec les dragons de la garde. Napoléon donna cet ordre en souriant; il semblait considérer cette expédition comme une promenade militaire, un véritable délassement. Rendu au lieu indiqué, le corps d'élite n'y trouva, en effet, qu'une nuée de misérables cosaques, qu'il dispersa promptement. Tout-à-coup, une forte colonne d'infanterie débouche d'un bois voisin, et, ayant démasqué quelques pièces de canon recelées dans son centre, foudroie les dragons impériaux du feu de son artillerie et de sa mousqueterie. Bientôt ces braves, accablés, enveloppés, se virent forcés d'abandonner cent cinquante des leurs à l'ennemi avec le colonel Marteau, blessé mortellement. Le reste du corps regagna péniblement Moscow. On voit qu'il n'y eut point de surprise dans cette affaire; ce fut seulement une expédition conduite avec trop peu de précaution, comme toutes les entreprises où l'on se croit sûr du succès. Nous signalerons à la page 99 une inexactitude d'un autre genre : l'auteur fait

tomber les premières neiges avant que l'armée eût quitté Moscow, lorsqu'il est constant qu'elles ne la surprirent que vers le 2 novembre, entre Mojaïsk et Wiasma. Pendant tout le mois d'octobre la température fut même d'une douceur peu ordinaire; les Russes s'en étonnaient; et plusieurs Moscovites qui se trouvaient en rapport avec les administrateurs de l'armée, leur avouèrent qu'ils appelaient de tous leurs vœux les frimats, secours redoutable et sûr que la saison allait leur prêter contre nous. C'est avec raison que l'auteur dit, page 100, « que les courses les « plus lointaines et les plus périlleuses, vers « les derniers momens de notre séjour à Mos« cow, ne suffisaient pas à la nourriture de la « journée »; mais il a omis de remarquer que, pendant près de trois semaines, les grands fourrages des corps d'armée pourvurent abondamment à la nourriture des hommes comme à celle des chevaux, et que si la dilapidation eût été réprimée, si l'on eût forcé le soldat à songer au lendemain, en lui enlevant le superflu qu'il gaspillait, d'immenses ressources pouvaient être réunies et conservées. Nous n'hésitons pas d'assurer que les moyens

de transport même, rendus si difficiles par la perte d'une partie des chevaux amenés de France, pouvaient être complétés avec facilité. Le pays, dans un rayon de quatre ou cinq lieues, était couvert de ces chevaux nains connus sous le nom vulgaire de *cognats :* un adjoint aux commissaires des guerres actif en réunit deux cents dans une seule journée ; un autre officier d'administration obtint le résultat plus important de faire entrer dans la place de Moscow cent cinquante bœufs, achetés à des paysans vers lesquels il se fit guider à travers les forêts.

Voilà des faits dont nous pouvons garantir l'authenticité. On ne voit pas tout des grands quartiers-généraux : on n'y peut guère juger de l'état des choses que sur la foi des rapports ; et alors les rapports se terminaient journellement par le mot *impossible*. Cependant le comte Daru, excellent juge en cette matière, proposa à l'Empereur d'attendre à Moscow le retour de la belle saison, c'est M. de Ségur qui nous l'apprend, p. 101. « Il faut rester ici, dit ce ministre courageux, « faire de Moscow un grand camp retranché, « et y passer l'hiver. Le pain et le sel n'y

manqueront pas, il en répond. « *Pour le reste, un grand fourrage suffira.* » Nous croyons en avoir dit assez pour démontrer que l'historien de la campagne de 1812, lui-même, s'est laissé trop persuader par le mot final des rapports qui parvenaient au quartier impérial. Terminons ici l'examen des faits : nous sommes loin d'avoir poussé cette tâche jusqu'à nous attacher aux détails minutieux ; d'autres pourront signaler un petit nombre d'assertions fautives qui nous ont échappé, ou que leur faible importance devait soustraire à notre attention ; mais quelle que soit la sévérité des critiques dont l'ouvrage de M. de Ségur sera l'objet, on ne cessera jamais de le rechercher, précisément sous le rapport de l'exactitude des faits qui, nonobstant quelques défauts, est son mérite le plus réel.

Si l'enchaînement fidèle des évènemens, dans les productions historiques, contribue essentiellement à mériter la confiance du lecteur, il est un autre genre de perfection qu'il recherche avec d'autant plus d'empressement, que les scènes retracées sont plus rapprochées de lui : c'est la ressemblance des portraits. M. le comte de Ségur a été généralement heureux dans cette partie importante de sa composition. Les prin-

cipaux chefs de l'armée, les grands officiers de l'empereur, les ministres attachés à l'aventureuse expédition de Russie, se peignent dans son livre par leurs actions, si ce n'est pas toujours par leurs discours. Tous ces personnages sont groupés avec avantage, quelquefois avec adresse, sur les divers plans de ce grand tableau; chacun y reçoit le jour qui convient à sa physionomie. Murat se montre emporté, prodigue de sa vie; mais prompt à se plaindre de la fortune, dès qu'elle lui refuse une occasion d'ajouter à sa renommée, ou dès qu'elle met sa constance à la moindre épreuve. Soldat couronné, il regrette sur le trône la liberté des camps, et cependant il ajoute la pompe du théâtre à la majesté royale : on dirait, que pressentant la brièveté de son règne et de ses jours, il veut se hâter d'épuiser toute la gloire promise à son nom, tous les honneurs attachés à son rang. Ney, ce premier soldat de l'armée, depuis que Murat compte parmi les rois, Ney, qui devait trouver l'échafaud de Byron au terme de la carrière de Bayard, est reproduit sous ses traits héroïques par son éloquent compagnon d'armes : c'est bien ce chef audacieux dont le courage de fer lutta si long-temps, du-

rant la retraite de 1812, contre l'ennemi, la saison, la faim, et se montra supérieur à tous les genres de calamité. C'est bien ce guerrier si simple, si modeste, qu'en s'inscrivant dans les annales de l'immortalité, il ne paraissait pas même se douter qu'il fût sorti du cercle des actions ordinaires. Enfin, M. de Ségur peint d'un mot l'illustre maréchal, en rapportant ces paroles de Napoléon : « J'aurais donné trois « cents millions de mon trésor pour racheter « la perte d'un tel homme. » A côté de ces grands portraits figure, avec non moins d'éclat, ce prince Eugène, chez qui la prudence a devancé les années; sa valeur est grande, mais elle ne s'exhale point, comme celle de Murat, en transports que le moindre obstacle peut éteindre. Beauharnais est tout à-la-fois un sage et un héros : c'est Ulysse à trente ans. Le général historien nous offre encore au premier rang des braves Davoust, le méthodique Davoust qui, dans sa tactique régulière, cherche vainement à organiser en quelque sorte nos revers pour les adoucir; entraîné dans la détresse commune, il en ressent les atteintes, mais son âme stoïque leur résiste, et son corps n'en est point accablé. Enfin l'auteur n'a re-

poussé dans l'ombre, ni ce valeureux Poniatowski que le trône de Pologne semblait attendre, lorsqu'il désapprouvait l'expédition gigantesque qui pouvait le lui donner; ni Saint-Cyr, vainqueur à Polosk, ni Bessières dégageant son maître à Kaluga, ni Mortier qui sauva l'armée à Krasnoë, ni Oudinot qui prépara le salut de nos légions à la Bérézina, ni Caulincourt, ni Daru, dont les sages conseils furent trop justifiés par des malheurs que ces hommes supérieurs partagèrent sans murmurer, après les avoir prédits sans succès. Cependant Macdonald, le vainqueur de Wagram, occupe-t-il dans cette galerie le rang qu'il y devait tenir? La savante retraite de Riga, opérée sous la double influence de l'hiver et des défections, n'est-elle pas rapportée trop sommairement dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux? Les tacticiens prononceront sur cette question de stratégie. Ils jugeront encore si quelques noms, environnés aujourd'hui d'une grande faveur, ne ressortent pas un peu trop dans les récits de l'historien, pour la part que prirent alors aux évènemens les militaires qui portent ces mêmes noms.

Nous pensons que tous les critiques de bonne

foi conviendront avec nous qu'en général, les caractères des principaux acteurs qui figurent sur le vaste théâtre de désastres que nous parcourons avec M. de Ségur, sont habilement tracés par cet écrivain, tant qu'il se borne à les faire agir; mais il est à craindre que ces mêmes critiques ne remarquent, comme nous, que les discours attribués aux personnages mis en scène, offrent un type uniforme de style qui laisse apercevoir la conception de l'auteur, là où l'on ne voudrait trouver que la pensée du personnage. Souverains, ministres, généraux, soldats, le Français, le Russe, le Polonais, le Lithuanien parlent un même langage dans l'Histoire de la guerre de 1812; les opinions les plus opposées, les passions dont l'esprit se rapproche le moins, impriment le même cachet à leurs expressions et semblent avoir adopté une éloquence commune. Nous savons que l'auteur peut s'appuyer des grands exemples de l'antiquité : plusieurs historiens de ces temps reculés ont, nous dira-t-il, emprunté à leur propre imagination les discours des héros dont ils retraçaient la vie; Plutarque et Tacite n'usèrent-ils pas de cette latitude? Oui, sans doute; mais ici l'application de ce

principe n'est point heureuse. Les anciens dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous, écrivirent rarement à la suite immédiate des évènemens; ils n'entendirent presque jamais les paroles qu'ils avaient à transmettre; ils ont pu, tout au plus, en soupçonner l'esprit; quant à la lettre, ils ont dû y suppléer... Et qui peut calculer les falsifications que ces passages peuvent encore avoir subies depuis la renaissance des connaissances humaines, d'abord par la multiplication des manuscrits, ensuite par les nombreuses réimpressions ? Ce n'est pas sous l'empire de telles circonstances que notre auteur a écrit : qui fut, en Russie, mieux placé que lui pour entendre et retenir? Attaché à la personne même de l'empereur, c'est à son oreille que furent, le plus souvent, débattus les grands intérêts de l'époque qu'il a décrite. Les expressions de regret, de colère, de désespoir, d'héroïsme qu'il a recueillies, n'ont pu s'effacer de sa mémoire: elles doivent retentir encore dans son cœur; et ses nombreuses citations pourraient être palpitantes des sentimens qui s'épanchèrent dans les harangues ou les entretiens dont il fut le témoin. Que diront, ou plutôt qu'ont déjà dit les généraux, les hauts fonc-

tionnaires échappés aux calamités de 1812, en lisant la relation, vraie sous tant d'autres rapports, des évènemens de cette funeste année; relation qui ne leur présente plus qu'une amplification académique des paroles où chacun montrait au moins la trace de son naturel? Ce défaut est grave; il ne peut être compensé par les tirades, souvent admirables, que M. de Ségur a substituées au texte original.

Toutefois, la faute que nous venons de signaler restera inaperçue d'un grand nombre de lecteurs; elle sera érigée en perfection par quelques autres, qui préfèrent le charme du style à de plus solides qualités. Mais une improbation à-peu-près universelle s'est prononcée relativement à l'état de dégénération dans lequel M. de Ségur nous montre Napoléon lui-même: ce n'est plus cet homme actif, rebelle aux fatigues, vainqueur des élémens, insensible aux privations: quelques heures de marche l'accablent, un peu de chaleur l'énerve. L'historien de ce monarque répète à chaque page que sa grande âme lui reste, que son génie ne s'est point obscurci; et cependant, dans tous les mouvemens que cette âme magna-

nime, que ce génie éclatant dirigent, le même écrivain ne nous laisse voir que l'influence d'un physique affaibli sur le moral extraordinaire qui devrait le soutenir. Ainsi, l'éloge de Napoléon ne semble être ici qu'un simple acquit de conscience, tandis qu'une critique amère ressort évidemment du récit des actions de ce prince; or, quelle a été l'intention politique de l'auteur, quel but moral s'est-il proposé? Sa relation tend-elle à justifier Napoléon d'une entreprise trop audacieuse, en montrant tout ce que la nature lui refusa de force, lorsqu'il fallut marcher à l'exécution? Tout porte à croire que c'est sur cette donnée que fut, en effet, conçu le plan de l'ouvrage. Mais, nous osons le dire avec ce qui reste de témoins de la guerre de 1812, la base sur laquelle M. de Ségur a bâti manque de solidité; l'hypothèse à l'aide de laquelle il prétend, suivant les probabilités qui ressortent de ses réflexions, sauver la gloire de l'Empereur du naufrage de sa fortune, offre bien plutôt un texte que les ennemis de ce prince peuvent commenter à leur gré, qu'une ressource à ses juges impartiaux, pour défendre sa mémoire. En rendant hommage à l'intention généreuse qui guida le gé-

néral historien, il nous semble qu'il est de notre devoir de combattre ses assertions, dans l'intérêt de la vérité; car c'est elle qu'il importe surtout de rétablir dans ses droits.

D'abord l'état permanent de maladie dans lequel l'auteur nous représente Napoléon, durant l'expédition de Russie, n'est reconnu ni par les anciens officiers de la grande armée, ni par les annalistes qui ont traité le sujet de M. de Ségur avant lui. L'empereur a pu éprouver quelques indispositions pendant cette longue suite de fatigues et de désastres; mais il est bien démontré que l'effet de ces anomalies passagères sur la constitution de ce grand homme, n'a jamais laissé de traces lorsqu'il eut besoin de toute la force de son caractère; un mot suffit peut-être pour le prouver : sa volonté ne cessa pas d'être inflexible, et la démonstration la plus sûre d'une extrême tension des facultés morales, c'est l'obstination. Du reste, de nombreux témoignages, dont la réunion peut balancer l'autorité de M. de Ségur, affirment que Napoléon ne se montra pas un instant au-dessous des immenses devoirs qu'il s'était lui-même imposés. Ce souverain commit trois grandes fautes en 1812: la première fut d'entreprendre la campagne;

la seconde, de ne pas s'arrêter, soit à Vitepsck, soit à Smolensk, jusqu'au printemps de 1813 ; la troisième, de passer cinq semaines sur les cendres de Moscow. Tous les politiques, tous les hommes de guerre resteront d'accord sur le blâme que méritèrent ces trois fautes. Mais aussi tous, s'ils sont justes, conviendront que, durant la première moitié de l'expédition, celui qui la dirigeait fit, d'ailleurs, tout ce qu'il put pour la justifier, et, pendant la seconde moitié, le peu qui lui fût permis pour en diminuer les malheurs. Son génie fut-il donc en défaut à la Moscowa lorsque, prenant conseil d'une prudence tardive, sans doute, mais plus nécessaire que jamais, il refusa de sacrifier une partie de sa garde pour fixer la victoire incomplète de cette journée; victoire que vingt mille hommes ne pouvaient compléter sur un champ de bataille imposé par l'ennemi; où nos troupes furent successivement assaillantes et assaillies, et que les Russes nous disputèrent jusqu'à la fin du combat. Après avoir blâmé tant de fois la témérité de Napoléon, considérera-t-on comme une preuve de faiblesse le refus qu'il fit d'une dernière réserve qui, dans la chance journalière des armes, pouvait, le

lendemain, servir au salut de l'empereur, à celui de nos légions elles-mêmes.... Et ne fut-ce pas, en effet, la garde qui, plus tard, les sauva à Krasnoë? Ce n'étaient point les faveurs de la fortune que le chef de la grande armée ajournait pour la première fois à Borodino; c'étaient les revers qu'il était opportun de prévoir, à huit cents lieues de la France : qui osera soutenir que l'expérience n'ait pas, en cela, justifié Napoléon. Reconnaîtra-t-on l'influence de la maladie dans la détermination de ce souverain, que M. de Ségur rapporte en ces termes : « L'Empereur rassemble (à Krasnoë) les maré-« chaux qui lui restent : c'étaient Berthier, Bes-« sières, Mortier, Lefebvre : eux sont sauvés, « ils ont franchi l'obstacle; la Lithuanie leur « est ouverte; ils n'ont qu'à continuer leur re-« traite.... Mais abandonneront-ils leurs com-« pagnons au milieu de l'armée russe? Non, « sans doute; et ils se décident à rentrer dans « la Russie pour les en sauver ou pour y suc-« comber avec eux.... » Cette détermination « prise, Napoléon en prépara froidement les « dispositions. De grands mouvemens qui se « manifestèrent autour de lui ne l'ébranlèrent « point. » Sont-ce là les élans d'un courage

éteint! Une âme esclave d'un physique débile, inspire-t-elle de pareilles idées; et Léonidas puisa-t-il à d'autres sources son immortel dévoûment! Nous continuons d'opposer l'historien de la campagne de 1812 à lui-même; ainsi que les armes d'Achille, il guérit les blessures qu'il a faites. « L'empereur, dit notre auteur, « attendait le jour dans l'une des maisons qui « bordaient la rivière (la Bérésina), sur un « escarpement que couronnait l'artillerie d'Ou- « dinot. Murat y pénètre; il déclare à son beau- « frère qu'il regarde le passage comme impra- « ticable : il le presse de sauver sa personne, « pendant qu'il en est encore temps. Il lui an- « nonce qu'il peut, sans danger, traverser la « Bérésina à quelques lieues au-dessus de Stud- « zianka; que dans cinq jours il sera dans Vilna; « que des Polonais, braves et dévoués, qui con- « naissent tous les chemins, s'offrent pour le « conduire, et qu'ils répondent de son salut.... « Mais Napoléon repousse cette proposition « comme une voie honteuse, comme une lâche « fuite, *s'indignant qu'on eût osé croire qu'il « quitterait son armée tant qu'elle serait en « péril.* » Pendant les trois jours et les trois nuits que dura le désastreux passage de la Bé-

résina, M. de Ségur nous montre Napoléon « au milieu des grenadiers de sa garde, le regard et la pensée errant de trois côtés à la « fois; il soutint le deuxième corps de ses ordres et de sa présence, protégea le 9e corps « et le passage avec son artillerie, et s'unit aux « efforts d'Eblé pour sauver de ce naufrage le « plus de débris possible. » Armés ainsi des éloges que l'historien ne peut refuser à l'empereur, et nous en servant pour balancer les jugemens sévères qu'il porte sur lui, nous demandons à cet écrivain ce que ce Napoléon pouvait faire et qu'il n'ait pas fait. Sans doute sa politique, disons plus, son ambition, était la première cause des grandes calamités de l'armée; mais, n'ayant pu les diminuer, ne les a-t-il pas partagées; et, pour n'avoir pas opposé aux élémens le pouvoir d'un Dieu, faut-il le faire descendre du premier rang qu'il occupe parmi les hommes?

Si, après avoir examiné dans ses détails l'histoire de Napoléon et de la grande armée, pendant l'année 1812, on jette un coup-d'œil sur l'ensemble de la composition, on est d'abord frappé de l'appareil avec lequel l'auteur a disposé son sujet : il l'a divisé en douze livres; un exorde sententieux ouvre chaque li-

vre ; une péroraison brillante le termine. Bref on peut juger, en voyant cette pompeuse disposition, que M. de Ségur a regretté que l'absence d'une dénomination intermédiaire entre le titre d'*histoire* et celui de *poème*, l'obligeât à se servir du premier. Le récit de la guerre de Russie ne commence qu'au quatrième livre, et à la page 135 du premier volume; les 134 pages qui précèdent présentent, sous la forme d'une introduction où l'ordre chronologique est souvent interverti, un aperçu de la politique européenne depuis la fondation de l'empire français. Ce morceau, dans lequel on trouve des documens puisés à des sources authentiques, renferme une foule de détails piquans; on désirerait, toutefois, plus d'ordre et de cohésion dans leur arrangement. Mais si l'introduction laisse désirer quelquefois la clarté, il n'en est pas de même de l'histoire proprement dite, dont le plan se fait remarquer par une sage distribution de matières. Il est aisé de reconnaître que les détails qui se rapportent aux années antérieures à la campagne de 1812 sont empruntés de diverses traditions, tandis que ceux relatifs à cette époque elle-même sont écrits de verve. L'exécution générale de l'ouvrage

mérite beaucoup d'éloges : les chapitres de M. le général comte de Ségur sont autant de tableaux pleins de force et d'intérêt; j'ai dit ailleurs que les hommes y sont représentés avec un talent très remarquable; l'auteur a peint la nature avec la même supériorité, soit qu'elle lui ait été offerte riante et hospitalière, soit qu'il l'ait vue âpre et homicide. Quant aux évènemens, si nous avons pu signaler quelques traits que nous sommes autorisés à croire inexacts, il n'en est pas moins vrai que la fidélité est le caractère principal de l'importante production que nous examinons; ici l'historien ne nous donne pas seulement à lire les scènes du drame lugubre qu'il a reproduit, il nous y fait assister, et l'on peut dire, après avoir lu son livre, qu'on a *vu* la catastrophe de 1812! Nous ne saurions trop insister sur ce mérite spécial de notre auteur; c'est à cet art nouveau de narrer, c'est à la chaleur que les souvenirs de M. de Ségur ont rendue aux nôtres, refroidis par treize années, que ce brillant écrivain doit la partie raisonnée du succès prodigieux qu'il obtient. Il a pensé judicieusement qu'avant tout il devait songer à intéresser, quand même, pour arriver à ce résultat,

il lui faudrait tracer une route nouvelle à l'histoire, et s'y égarer avec elle. Le but essentiel a été atteint, mais l'inconvénient prévu s'est réalisé. M. le comte de Ségur est le créateur de *l'histoire romantique:* la vogue ne pouvait manquer aujourd'hui d'être son partage; peut-être s'est-il persuadé que ce n'était pas payer trop cher une telle faveur, que de supporter les remontrances sévères des classiques; toutefois ces derniers répandront quelques nuages sur la gloire du triomphateur. Près de lui, dans sa propre famille, le novateur a dû trouver un censeur disposé à froncer le sourcil, à l'aspect du séduisant néologisme que les salons recherchent dans l'ouvrage nouveau.

En nous occupant de la teinte littéraire que le général a cru devoir adopter, nous sommes amenés à examiner le style qu'un tel choix lui a naturellement imposé, et ce n'est pas sans un certain embarras que nous abordons ce point délicat. En effet, c'est là que la majorité des admirateurs s'est enivrée; c'est de ce centre éblouissant que partent, pour un grand nombre de lecteurs, tous les rayons de la gloire de l'auteur. Nous allons donc pour un moment nous placer sur la

brèche, et supporter incontestablement le feu dirigé sur nous par d'innombrables assaillans. Comme la place ne serait pas tenable long-temps, nous nous hâtons de dire que le style généralement admiré n'est pourtant pas celui qui convenait au grave sujet que M. de Ségur a traité. L'admiration, s'il est vrai que l'on puisse admirer ce qui n'est pas régulier, l'admiration n'est pas le sentiment qu'on doit rechercher en écrivant l'histoire; c'est la persuasion, et celle-ci naît rarement de l'enthousiasme. Cependant nous ne prétendons pas en être crus sur parole; nous allons citer, et l'importance des évènemens indiquant les citations, nous les prenons dans les passages qui ont dû fixer tous les soins, toute l'attention de l'auteur : la bataille de la Moscowa, l'incendie de Moscow et le passage de la Bérésina. Ces extraits justifieront les éloges que nous avons donnés au talent supérieur de M. de Ségur; ils justifieront aussi les remarques critiques que notre conscience littéraire nous a dictées, relativement au style, et l'on conviendra que, sous ce rapport, nous ne pouvions pas nous montrer plus favorables à l'auteur, qu'en citant les morceaux les plus soignés, sans doute, de son ouvrage.

« Ainsi les Russes (à la Moscowa), s'étaient « pour la troisième fois reformé un flanc gau- « che, devant Ney et Murat; mais celui-ci ap- « pelle la cavalerie de Montbrun... Ce général « était tué, et Caulincourt le remplace : il « trouve les aides-de-camp du malheureux « Montbrun pleurant leur général : suivez-moi, « leur crie-t-il, ne le pleurez pas et venez le « venger? — Le roi lui montre le nouveau flanc « de l'ennemi : il faut l'enfoncer jusqu'à la « hauteur de la gorge de sa grande batterie; « là, pendant que la cavalerie légère poussera « son avantage, lui, Caulincourt, tournera « subitement à gauche avec ses cuirassiers, « pour prendre à dos cette terrible redoute, « dont le front écrase encore le vice-roi. — « Caulincourt répondit : Vous m'y verrez tout- « à-l'heure, mort ou vif. Il part aussitôt et « culbute tout ce qui lui résiste; puis, tour- « nant subitement à gauche avec ses cuiras- « siers, il pénètre le premier dans la redoute « sanglante, où une balle le frappe et l'abat.... « Sa conquête fut son tombeau. » On ne sau- rait trop louer cette manière de décrire; c'est ainsi que les faits militaires doivent être tracés, et nous devons dire que, dans ce genre de

description, M. de Ségur nous a paru exempt de reproches. Voici maintenant une situation différente ; elle nécessite d'autres traits, d'autres couleurs..... Écoutons l'historien de la guerre de 1812. « A cette vue (l'incendie de « Moscow) un *grand* soupçon s'empare de leur « esprit. Les Moscowites, connaissant notre « *téméraire* et négligente insouciance, auraient-« ils conçu l'espoir de brûler avec Moscow nos « soldats *ivres de vin, de fatigues et de som-« meil;* ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils en-« velopperaient Napoléon dans cette catastro-« phe ; que la perte de cet homme valait bien « leur capitale ; que c'était un assez *grand* « résultat pour y sacrifier Moscow tout entière ; « que peut-être le ciel, pour leur accorder « une aussi *grande* victoire, voulait un aussi « *grand* sacrifice ; et qu'enfin il fallait à cet « *immense* colosse, un aussi *immense* tombeau.

. . . . . .

« Enfin le jour, un jour sombre parut ; il « vint *s'ajouter* à cette grande horreur, *la « pâlir, lui ôter son éclat.* Beaucoup d'officiers « se réfugièrent dans les salles du palais (au « Kremlin). Les chefs, et Mortier lui-même, « vaincus par l'incendie qu'ils combattaient

« depuis trente-six heures, *y vinrent* tomber « d'épuisement et de désespoir. . . . . ;

. . . . . .

« Il fallait pourtant se hâter ; à chaque ins- « tant croissait autour de nous le mugissement « des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse « et toute brûlante, s'offrait, plutôt comme « l'entrée que comme la sortie de cet enfer. « L'empereur s'élança à pied et sans hésiter « dans ce dangereux passage ; il s'avança au « travers du pétillement de ces brasiers, au « bruit du craquement des voûtes et de la « chute des poutres brûlantes et des toits de « fer ardent qui croulaient autour de lui..... « Ces débris embarrassaient ses pas. Les flam- « mes qui dévoraient, avec un bruissement « impétueux, les édifices entre lesquels il « marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient « alors sous le vent, et se recourbaient sur « nos têtes. Nous marchions sur une terre de « feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles « de feu. Une chaleur pénétrante brûlait nos « yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts « et fixés sur le danger. Un air dévorant, des « cendres étincelantes, des flammes détachées « embrasaient notre respiration courte, sèche,

« haletante, et déjà presque suffoquée par la « fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à « garantir notre figure d'une chaleur insup- « portable, et en repoussant les flammèches « qui couvraient à chaque instant et péné- « traient nos vêtemens. »

Nous n'avons pas besoin d'indiquer la partie vraiment sublime et sans tache des extraits que nous avons transcrits; il serait également superflu d'expliquer les défauts que signalent les mots imprimés en lettres italiques. Nos lecteurs ont certainement remarqué, comme nous, que l'auteur est beau et vrai quand il se borne à puiser des effets dans la force des choses qu'il décrit, et ne les emprunte pas à cette langue romantique dont les mots sonores, mais vides de sens, remplissent si souvent les phrases sans aider à rendre la pensée. Continuons de citer.

« Une multitude de gros caissons, de lour- « des voitures et de pièces d'artillerie y affluè- « rent de toutes parts (au dernier pont de la « Bérésina); dirigées par leurs conducteurs, « et rapidement emportées sur une pente « roide et inégale, au milieu de ces amas « d'hommes, elles broyèrent les malheureux

« qui se trouvèrent surpris entre elles ; puis « s'entrechoquant, la plupart violemment « renversées, assommèrent dans leur chute « ceux qui les entouraient. Alors des rangs « entiers d'hommes éperdus, poussés sur ces « obstacles, s'y embarrassent, culbutent et « sont écrasés par des masses d'autres infor- « tunés, qui se succèdent sans interruption.— « Ces flots de misérables roulaient ainsi les « uns sur les autres ; on n'entendait que des « cris de douleur et de rage. Dans cette af- « freuse mêlée les hommes foulés et étouffés « se débattaient sous les pieds de leurs com- « pagnons, auxquels ils s'attachaient avec « leurs ongles et leurs dents; ceux-ci les re- « poussaient sans pitié comme des ennemis.— « Parmi eux des femmes, des mères appe- « laient en vain d'une voix déchirante leurs « maris, leurs enfans, dont un instant les « avait séparées sans retour : elles leur tendi- « rent les bras, elles supplièrent qu'on s'écar- « tât pour qu'elles pussent s'en rapprocher ; « mais, emportées çà et là par la foule, battues « par ces flots d'hommes, elles succombèrent « sans avoir été seulement remarquées. Dans « cet épouvantable fracas d'un ouragan fu-

« rieux, de coups de canon, du sifflement de « la tempête, de celui des boulets, des explo- « sions des obus, de vociférations, de gémis- « semens, de juremens effroyables, cette foule « désordonnée n'entendait pas les plaintes des « victimes qu'elle engloutissait. »

Voilà la correction que semble commander à la plume de l'auteur l'élévation du sujet dont il se pénètre si bien; mais dès que les situations lui échappent, lui manquent, tourmenté par le désir ambitieux de se maintenir toujours à la même hauteur, il recherche l'effet dans l'emploi de locutions qu'il croit heureuses, et qui ne sont qu'étranges. Telles sont les expressions suivantes, réunies dans un petit nombre de pages qui précèdent et suivent l'admirable description que nous venons de citer : Ici une longue colonne s'écoule vers Borizof, *sans regarder derrière elle;* là des hommes, sans puissance intermédiaire entre eux et le ciel, *se sentent plus immédiatement sous sa main.* Plus loin, Berthier est appelé *le canal accoutumé de tous les ordres et de toutes les récompenses impériales.* Dans les pages qui suivent ce sont des officiers *affamés* de revoir la France; c'est

la plus haute *des gloires* ; c'est une *mémoire qui n'a plus à remuer que des cendres* ; c'est le *dernier soupir de la grande armée expirante*, et qui pousse *un grand gémissement* ; c'est l'hiver qui semble *s'être mis tout entier entre Vilna et l'armée*, ou qui *appesantit sa main de glace* sur elle ; c'est l'atmosphère qui est immobile et muette ; ce sont des hommes qui *s'écoulent dans l'empire de la mort*, etc., etc.

Si, à l'appui de nos assertions, nous avons dû rapporter quelques membres de phrases qui semblent trop se rapprocher d'un genre au-dessus duquel M. de Ségur s'est placé, nous croyons devoir nous interdire la mention des fautes contre la grammaire échappées à son attention ; il y a toujours une sorte de malveillance à signaler ces erreurs, que l'on commet dans l'entraînement de la composition. Nous nous faisons même un devoir de nous justifier d'avoir relevé précédemment un seul défaut de cette nature ; mais nous devions, pour un autre motif, citer la phrase fautive, et en passant sous silence le vice qui s'y trouve, nous courions le risque d'être accusés de ne l'avoir pas aperçu.

Du reste, toutes les remarques critiques

que nous avons faites n'ont point atteint et ne pouvaient atteindre le mérite éminent de la production de M. de Ségur; sans doute ce brillant, cet estimable écrivain n'a pas prétendu mettre au jour un ouvrage parfait; il ne s'étonnera donc pas qu'on ait pu y remarquer quelques taches. Il trouvera d'ailleurs dans le succès même l'occasion de se corriger : un intervalle de quelques semaines entre deux éditions de son livre lui suffira pour en faire disparaître les imperfections. Peut-être se rappellera-t-il alors que Voltaire, pour avoir voulu faire plus qu'une histoire en écrivant la vie de Charles XII, n'a pas obtenu la confiance qu'on accorde à l'historien ; avantage que ne peut jamais compenser la réputation de romancier habile. Mais si M. de Ségur, satisfait de son œuvre, répugne à la revoir; ou si la vogue toujours croissante qu'il obtient ne lui laisse pas le loisir de la mériter encore davantage, l'Histoire de Napoléon et de la grande armée, telle que nous la possédons, n'en assurera pas moins à l'historien un rang aussi distingué que l'est celui du général.

FIN.

ERRATA.

Pages 144, ligne 25, quitter l'Espagne, *lisez* quitter la Péninsule.

167, ligne 15, considérée, *lisez* considéré.

290, ligne 4, partie de l'Italie, *lisez* partie de l'Asie.

304, ligne 6, par *ses* petites, *lisez* par *ces* petites.

345, ligne 16, Jemmapes, *lisez* Jenapes; lisez de même page 349, ligne 12.

374 et 379, notes, ajoutez ces mots au-dessous de la ligne, *Nap. d'ap. Las-Cases.*

408, note, Vignali, *lisez* Bonavita

445, ligne 24, montrera, *lisez* montra.

462, ligne 17, doivent, *lisez* devaient.

463, ligne 12, cessé de diriger, *lisez* cessé d'ériger.

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019